

# Devra

roman

Vanille Antropova, cosmonaute en orbite, capte des voix de femmes.

Elle est originaire de Devra, état naguère en faillite, dont le peuple s'organise de manière communaliste. Des scientifiques y conçoivent une centrale révolutionnaire de production d'énergie, laquelle attise la convoitise d'un oligarque français.

Qui sont les femmes dont Vanille perçoit les conversations? Que foutent sur son vaisseau les missiles qu'elle découvre ?

Devra abandonnera-t-elle, en faveur d'une idylle technologique, sa propre révolution ?

Une douzaine de personnages se rencontrent, baisent, marchent, posent la main sur des épaules, choisissent leur camp.

*Devra* est articulé en trois livres.

Livre I, livre II, livre III.

978 pages au total.

1.

- Alldream, répondez.
- Alldream à Berne tubages OK.
- Berne à Alldream température UVJ tension 65.
- Alldream à Berne température OK.

Hoquètement de OK, de seize à dix-sept heures. Vanille Antropova a droit à une voix mâle, jamais femelle. Les comptes sont la plupart du temps OK, résultats obtenus de mesures effectuées entre six heures et sept trente le matin.

Par le hublot de la capsule, Vanille jette un œil morne sur la planète terre, qu'emmitoufle une écharpe effilochée. L'astronaute hausse les épaules, automatisme des gens qui, ne sachant dire des mots, font parler le corps. Devant la terre dans son écharpe, Vanille ressent en sa chair le froid univers. La terre grelotte comme une fillette que la mère omit de couvrir.

L'habitacle du vaisseau est configuré pour le séjour d'un unique astronaute. Au bout du sas de douze mètres se trouve un dôme d'observation, huit parois de verres assemblées en rosace. Dans le sas : laboratoire biologique, trois laptops, coin repas, coin footing, repli pour besoins intimes. Au bout du sas : accès d'une part au module de secours, de l'autre à l'océan sans fond qu'est le multivers. Partout des câbles rouges et bleus sauf dans le coin dormir, où Antropova disposa du plastique blanc sur les parois de sorte que le jaune des primevères sur le drap se réveille comme par une aube de gelée.

La mission spatiale Alldream est dirigée depuis Berne, Suisse.

Par le dôme d'observation la nuit est d'un noir total. Les étoiles scintillantes sont privilèges terriens. La station émet un bruit continu de moteurs au début Vanille se foutait des trucs dans les oreilles. Un jour elle éprouva l'angoisse de ne rien entendre, zéro, purée elle ficha au bac les bouchons elle préférerait le ronflement de sa compagne la station.

A seize heures trente, Vanille coupe le son quatre secondes, trois, deux, un, la voix du mâle réapparaît, le message fut peut-être important Vanille s'en fout. Elle sait que, pour fonctionner, l'esprit a besoin de sa dose d'insolence.

- Je vous transfère Meursault,

lui dit-on.

Meursault est un psychiatre français psychanalysé avec félicitations du jury. Meursault, étant laid, investit un max dans la voix. Cette voix est un tiroir à phéromones. Quand on l'ouvre le clito sue.

La voix de Meursault n'est pas toujours consolatrice. Parfois elle se perche une tonalité plus haut. En devient méconnaissable. Une aposiopèse s'empare alors de Vanille elle ne saurait l'expliquer. Comme si un monstre avalait en un coup de langue les parois vitrées de la station.

- Madame Antropova ?

Voix de Meursault : insupportable. Vanille se dresse, corps souple qu'elle étire, muscle, contorsionne, détend, courbe, déplace, fait courir entre cinq heures et cinq heures quarante-cinq dans la nuit perpétuelle.

2.

Chaque jour du calendrier, Vanille se fait réveiller par la voix de Georges

Moustaki. Elle compila deux cent chansons sur les cinq cents écrites par le poète qui disait L'homme descend du songe.

Vanille se sait aux antipodes des humains nés avec un cerveau tellement peu avide de savoir qu'il en devient tombeau. Comprendre, assimiler, appliquer, expérimenter, risquer, calculer, découvrir, étayer, constitue la liberté de Vanille.

Oncle Piotr aime à dire devant sa femme et ses filles en présence de sa nièce (« Papa philosophe uniquement qu'en t'es là, Vanille, il te croit intelligente, il se croit intelligent, il ignore que nous sommes simplement des femmes »), Piotr dit Ne fréquentons pas exclusivement les gens qui pensent comme nous ; ne prenons pas pour habitude de fréquenter, de la même manière, ceux qui pensent aux antipodes de ce que nous pensons.

Le soir, Piotr allume un poste Braun, se branche sur une émission de jazz, ses femmes sont en cuisine à bavasser. Il éteint les lumières et danse. Vanille l'observe de derrière le chambrant de porte. C'est cela être adulte ? Choisir un chemin ? Un homme danse et sourit, des femmes parlent, se lamentent, une enfant de huit ans regarde sans comprendre et choisit son camp.

- Madame Antropova ?
- Monsieur Meursault.

(Vanille parle d'une voix distincte et neutre).

- Ils me laissent douze minutes avec vous aujourd'hui ce n'est pas beaucoup, dit le psychiatre. Quatre mois que vous vivez seule. Ne vous jugez pas avant de me faire état du mal-être. Madame Antropova ?
- Monsieur Meursault.

(Qui parle de sa voix aigrelette insupportable).

- A quoi pensez-vous ?

(A ta voix insupportable, connard).

- Madame Antropova ?

Une poignée de secondes passent, quatre ou cinq, interminables à Meursault dont la promotion dépend de la capacité de l'astronaute Antropova à développer une névrose.

- Je capte des fréquences téléphoniques, lâche Vanille au chien-chien.

- Entre humains ?

Vanille rêve mollement, dans certaines occasions, d'être dotée du sens de la répartie.

- Oui Meursault, entre humains.
- Nous en référerons au staff. Quoi d'autre ?
- Exigez, dit Vanille, que soient laissées en état ces irruptions humaines.

Meursault ne saisit pas bien. Il sent qu'il sert à quelque chose, cela suffit.

- Vous désirez une ligne téléphonique ?

demande-t-il, gribouillant la page trois d'un carnet moleskine à peau noire.

- Meursault, sur terre il n'y a personne de mieux outillé que moi pour entrer en communication avec quelqu'un, dusse cette personne se trouver au milieu de la jungle.
- Pourquoi la jungle ?

demande Meursault, dessinant un palmier page quatre.

- La jungle des villes,

dit Vanille Antropova, dévorée par une envie de beignet.

- Récapitulons,

dit Meursault, qui mettrait volontiers les pieds sur le bureau.

Le psy dégrafe le bouton supérieur du col de la chemise bleue ciel. Se prend pour un grand, Meursault. Sauva du suicide, momentanément, la fille du directeur de l'opération spatiale.

Meursault coucha avec cette fille aux deux doigts de pied soudés l'un à l'autre. Encouragea une opération dissociatrice, arguant à l'âme juvénile aspirée par l'enfer que la malformation ainsi décapitée inverserait la tendance du flegme délétère. La fille attend. Meursault a toujours le poste.

Vanille entend une voix femelle se foutant de tout ordre établi. *Blues*, Colette Magny.

- La musique me console,

dit Gabrielle, quelque part sur la terre.

3.

Une mélodie rythmée essoufflée durable. Un saxophone. Vanille sourit. Bordel elle est à la tête d'une expédition internationale.

Rester vigilante. Avaler chiffres, données, protocoles. Faire taire le corps.

Le son d'une batterie pénètre son oreille. Élise à l'autre bout du fil, se tait.

- Chouette musique,

dit Meursault, qui est cool.

Instant de suavité distanciée, (l'ennemi est sur la colline, la bataille anticipée te fout l'adrénaline alors que rien ne se passe *concrètement*), instant de grâce duquel par instinct Vanille se démarque, comme elle demeurerait oblitérée par la noirceur du hall séparant les femmes en cuisine de l'oncle Piotr qui dansait dans son bureau sur Glenn Miller.

Un instant d'étrangeté paralyse Vanille sans que celle-ci ne définisse s'il y a de sa part méfiance ou consentement. Elle est brièvement paralysée, voilà ce qu'il se passe.

- Vous écoutez de la musique, Madame Antropova. Vos parents vous privaient-ils de musique ?

Vanille sourit. Quelque part dans un pays, une ville dans ce pays, une rue dans cette ville, une femme hésite avant de raccrocher.

4.

- Pas de place pour la musique Meursault, dit Vanille, dans une famille obsédée par sa propre colère.

- Parlez-moi du passé.

- Le passé n'est pas figé. Il est une éternité qui se déploie.

Meursault reboutonne la chemise bleue ciel.

- Vos parents lisaient-ils ?

il demande.

- Les vôtres ?

dit Vanille, fixant l'horloge numérique. Plus que six minutes.

- Quand je me suis mis à lire, dit Meursault, mes parents m'ont pris pour

un dingue. Quand j'ai dit que je faisais médecine, ils ont cru que cela me guérirait. Quand j'ai annoncé que je faisais psychiatrie, ils séjournèrent dans la province de Gansu, en route pour Beijing. Ma mère est tombée malade.

- Vous l'avez soignée.
- Comment savez-vous ?
- D'où je suis on voit tout, Meursault.
- Si vous saviez...
- ... que vous avez pour patiente la fille du Commandant ?
- Tout le monde sait,

dit Meursault.

- Oui, oui.

Deux minutes quarante-trois.

- Donnez-moi des précisions à propos de vos hallucinations, Antropova.

Deux minutes zéro une, deux minutes, une minute cinquante-neuf.

- Antropova?
- Une fréquence m'arrive d'Europe, dit Vanille. Les personnes que j'entends parlent français. J'ai appris le français.

Meursault soupire. Rien d'alambiqué ne peut venir de la langue française.

Trente-cinq secondes.

- Qui nous écoute, Monsieur ?
- Je ferai mon rapport,

dit Meursault.

- Leur direz-vous ?
- Que vous entendez des voix parlant la langue de Molière ?
- J'ignore qui est Molière,

dit la spatonaute.

- Nos conversations sont enregistrées, bon dieu,

dit Meursault.

- Meursault, Jessica la fille du Commandant...
- On se parle demain,

dit Meursault, dont la femme, Cathy, organise un barbecue avec les voisins de la base.

Le silence advient.

Vanille plonge, l'espace d'une micro seconde, dans une tourmente sans fond.

5.

Devra, quelques années avant les faits

Lorsque Vanille, assistante en cosmologie physique à la Fac de Devra, apprend le décès de Dimitri au sujet duquel elle a révélation, très tôt, qu'il constituerait un merveilleux compagnon,

Dimitri parlait peu mais son sourire était candide, le sexe n'aurait rien de dégoûtant avec Dimitri contrairement à l'idée qu'avait la mère de Vanille à propos des hommes, qu'ils sont 1.vicieux, 2.ingrats, 3.trompeurs, quand Vanille apprend par téléphone dans le tram 22 le décès de Dimitri, elle se rend chez lui pour aborder une hypothèse concernant la théorie des champs. Elle décrétera plus tard, à qui voudrait l'entendre (mais ne l'entend pas car

Vanille ne le déclare point), qu'elle n'est pas faite pour le mariage. Faite pour la candeur des étoiles, la candeur du sexe de Dimitri : oui. Pour la déception qu'occasionne la mort : non.  
Vanille mépriserait la mort.

6.

Autre-Eglise, Belgique

Un récit doit, est-il dit, commencer par du mouvement. Je couche sur le papier les mots *je m'étire*.

Je m'étire, nue, sur le tapis made in Orient de Lucienne ma grand-mère. Dans la baignoire qu'est pour lui mon bureau, le soleil éclabousse mon chaos debout, enfant nu fasciné par les bulles de savon.

Mon cœur bat le rythme, mes alvéoles pulmonaires se dilatent, mes organes internes font le boulot. Je réfléchis au sommet d'un immeuble investi par des allées-venues.

Nous voilà quittes avec cette histoire de bouger en vue de capter l'esprit du lecteur le plus indocile qui soit. Non point le vôtre. Sait-on jamais.

Deux femmes sont assises l'une face à l'autre, dans des fauteuils verts. Elle, la fille. Moi, la mère. Ton anisé pour le fauteuil de la plus jeune, bleuté pour la mère. Elles prennent un café, vêtues d'une robe longue. Jour de semaine, neuf heures du matin, trop tard d'après l'esprit du monde pour prendre un petit-déjeuner.

Le revenu des deux femmes les place du côté de celles et ceux vivants en deçà du seuil de pauvreté. Elles choisissent l'indécence d'aimer. L'amour consiste, ce matin-là, à prendre un café lentement, peut-être deux, à se parler, s'écouter, sourire.

La radio du service public donne *le Triomphe de Bacchus*, Claude Debussy. Interruption du journal parlé. Chut, dit la mère à la fille, entend cela/

/On a mis en place des règles en matière de droit du travail qui viennent miner notre compétitivité économique/

Plus loin, l'orateur qui est un homme, pourrait être une femme, dit :

/Il y a une limite à ce que quelqu'un peut accepter quand il fait des efforts, quand il gagne de l'argent. Après, ça devient insupportable/

Je me dresse, nue. Le tapis de Lucienne à ma plante de pieds induit la volupté. Le félin que je suis est étiré.

Il m'arrive de communiquer avec mon chat. Mon chat ne sent pas les poils se hérissier sous l'impact de vils propos.

J'enfile une robe, noire, le satin longe ma peau. Je glisse mes pieds dans des escarpins à talons hauts. Je prends place à mon bureau. J'écris : *Je m'étire, nue*. Ayant souscrit aux impératifs littéraires requis chez les auteurs contemporains, je puis fulminer.

Le rouge feuillage du prunier pénètre ma rétine, se promène dans mon corps, ce dont je lui suis reconnaissante. Je descendrai, dans une poignée de minutes, prendre pour repas des choux de Bruxelles jetés en vinaigrette, ail/huile Kalamata. Ailleurs, des femmes et des hommes se battent jusqu'à l'*insupportable* pour n'être pas traités de parasites.

Je fume un cigare de tabac belge. Personne ne m'observe en vue de décréter

que je suis rentable ou pas. Je prends le temps. Pour toi qui me lis.  
Les feuilles du prunier bruissent. Au loin passent les voitures non silencieuses de gens ne pensant ni à toi ni à moi. Une femme au volant, dans sa robe de coton rouge, se sent éteinte pourtant elle va. Dans une autre voiture, un homme pense chiffres. Dans une troisième, un enfant s'endort sur *Will you wake up* d'Hugo Race. L'enfant ignore qu'il devra apprendre la confiance non plus la vivre naturellement, que cela sera exigence/jouissance. Champ de bataille. La bataille d'être soi.  
Je ne suis pas, lectrice, lecteur, à tes côtés sur le bord du lit quand, le matin, tu te hisses sur les jambes. Je n'y suis pas quand tu ressens la petite joie. Non plus aux heures de fatigue et de honte.  
Mais tu es là où je trace le mot *Antropova*.

7.

Devra, quelques années avant les faits  
Antropova mange de la viande blanche. Le veau lui donne un teint satisfaisant. Vanille, qui est une femme, accorde son importance à la texture de la peau. L'assemblée majoritairement mâle des auditoires universitaires ne lui accorde point, à l'époque, l'intérêt traditionnellement dévolu au sexe reproductif. Elle est une fille aux cheveux fins blond foncé le plus souvent ramenés en couette à l'arrière du crâne. Elle a un joli teint on ne s'en aperçoit pas. Elle penche la tête le plus souvent. Ce que veut Vanille : passer inaperçue. N'avoir pas à subir le trouble.  
En faculté, elle fréquente Viktor Zapatt et Dimitri Nosdovitch. A eux trois, forment une bande. Dimitri souffre d'une tumeur, l'apprend trop tard. Cet esprit, le plus brillant des trois, mourra un soir d'octobre sous la lumière orangée d'un crépuscule à peine venteux. Le tram 22 passe devant chez lui quand Dimitri expire dans la chambre haute de plafond aux fenêtres desquelles sont suspendues des tentures de velours gris-bleu.  
Vanille a entendu parler d'amour. L'amour sur toutes les lèvres. Celles des cousines en particulier, le trio Rebecca/Esther/Gomer, juives par leur mère, communistes par leur père Piotr lequel adore ses filles bien qu'elles adorassent le Seigneur. Oncle Piotr fabrique des beignets avec des fleurs de sureau, les agrémenté d'un sucre ni brun ni blanc un truc qui fond dans la bouche comme du gros sel, raffiné mais caillouteux, ce dont Vanille se souviendra plus tard dans les circonstances où nous la trouverons.  
Les trois juives au sang révolutionnaire (Rosa, face à la noire Parks, du Luxembourg) parlent d'amour entre elles dans la chambre de la maison de Poshda aux murs/motifs primevères, étroite chambre à plafond bas où elles dorment toutes trois, dont l'unique fenêtre donne sur le bas du village que ceint une rivière.  
Lorsque Vanille est des leurs (les trois cousines s'en aperçoivent à peine, tant est orgueilleuse leur sororité), Rebecca, Esther, Gomer parlent des hommes qui les rendront heureuses. Elles auront une maison, des enfants, leurs parents les visiteront le dimanche.  
Vanille n'y fait pas objection.  
Du reste ne lui demande-t-on pas son avis ni ne s'occupe-t-on de savoir si elle a

bien chaud ou plutôt froid. Chez ses parents, petite, Vanille dormait la fenêtre ouverte. Elle aimait le chant de l'oiseau la révérence faite au monde par le corps minuscule à peau piquetée de plumes. Les hommes se posent des questions ils en oublient de saluer le monde, la beauté du monde, l'autonomie parfaite du monde.

- Hé, la scientifique, t'as un amoureux ces temps-ci ?

demande Esther, la plus jeune.

- Vanille n'aime que les livres,

dit Rebecca, la seconde.

- Les livres n'ont pas de peau,

s'exclame Esther.

- Je n'ai pas besoin de la peau de quelqu'un j'ai la mienne,

dit Vanille pensant aux beignets le soir-même cuisinés, en guise de dessert, par l'oncle Piotr. Un beignet révolutionnaire, dit-il. Dans son dos l'épouse hausse les épaules. Les filles rient : Beignet trempé dans le sang ? Beignet fusillé par les dents ? Toi Vanille, demande Piotr, qu'en penses-tu ? Délicieux, dit Vanille. L'oncle approuve, déposant devant sa nièce un beignet de pomme sans accommodement autre qu'un sourire.

7.

Avec Dimitri, Vanille ne redoute pas l'instant d'après. Quand votre estomac se noue à l'idée que le futur ne suscite nul désir, que le futur est déjà-vécu/déjà connu, que vous y traînez votre carcasse, ferez dire à votre langue des mots sans joie.

Dimitri est *vivant*. Au contact de Dimitri, Vanille a l'impression que quelque chose attise elle ne sait quoi en elle, qui mobilise une eau morte et alors le ruisseau se met à bruir. Vanille en perçoit les remous, elle s'incline sur lui tel l'animal cherchant la chaleur de son propre corps.

Jusqu'à la rencontre de Dimitri, un jour à dix heures du matin devant l'appareil à café dans le hall de l'auditorium 16 de la Faculté, Vanille ne s'était liée avec personne. Sauf avec Marta.

Marta Nielsman, la mère de sa mère, loupe l'enfance de Vanille. Marta est astrophysicienne. Une femme à ne pas s'encombrer d'être grand-mère d'une fillette au physique ingrat. Qui ne sourit pas, alors qu'elle, Marta, est vive comme son fils Piotr avec lequel elle se dispute constamment avant de se réconcilier autour d'un alcool de prune mais c'est une autre histoire.

Donc ce fichu appareil à café cet antédiluvien cet appareil ignorant du progrès résiste au dénommé Dimitri, Dimitri frappe du poing contre la vitre et Vanille se trouve là.

Il lève sur elle le regard.

8.

Plus tard dans la journée ils se croisent dans le réfectoire, bétonné, de la Fac. Les gens de Lettres, en bas du campus, ont droit à une baie vitrée donnant sur trois tilleuls. Les ingénieurs, pas. Les gens de Lettres ont besoin de la beauté du monde. Les ingénieurs, les chiffres leur coulent dans les veines avant de monter



au cerveau. Les chiffres : inoxydables. Intronçonnables. Imputrescibles.

Vanille mange seule à une table un double pain noir adoué de mayonnaise au thon. Je puis ? demande Dimitri dans sa veste gris souris de velours finement côtelé. Vanille dit rien. Viscères nouées. Elle replie le papier autour du sandwich entamé. Convoque ses forces en vue de la mobilité du corps. Le corps désapprouve l'ordre donné.

- Mon nom est Dimitri je vous observe depuis le début de l'année, vous êtes taiseuse terminez votre sandwich.

Vanille obtempère. Ils avaient mangé côté à côté dans le silence. Le plus souvent qu'il le pouvait, Dimitri imposait le silence à l'exercice conjoint du manger. Cette bulle, qu'il ne fallait pas crever.

Un jour Vanille avait ouvert la bouche autrement qu'en fonction du beurre jambon. Elle dit Je m'appelle Vanille. Trois jours plus tard, Dimitri arrive près d'elle avec deux parts d'un gâteau aux châtaignes. La part seconde Dimitri la dépose sur la table, Ça c'est pour Vanille. Qui sent au dedans d'elle que quelque chose à son insu se décroche. Quelque chose de lourd. Elle n'est pas un portemanteau. Elle est une femme.

Pour la première fois, Vanille regarde, dans les yeux, Dimitri.

9.

Dimitri Nosdovitch réussit ses études les doigts dans le nez (que nos amis anglophones ne s'imaginent pas Dimitri fouillait de l'index, face à l'examineur, l'irrésistible croûte croquante d'un côté, molle par derrière, fabriquée par l'universel tarin).

Vanille, aussi, réussit. Il ne s'agit pas de la même évidence.

Dimitri, quand l'examen est oral, trace les explications sur le tableau vert d'une classe réservée au jugement, il le fait avec une sobriété joyeuse, indicible faculté qu'on les génies à laisser parler le talent sans lui occasionner d'ombre.

Vanille démontre avec savoir-faire, ce compris les postulats les plus vicieux, elle a le nez (dont elle se fiche, comme elle se fiche de l'aspect de son corps) collé à l'énigme, toute entière dédiée. Dimitri, lui, fait cela comme par hasard. Comme en train de produire une poésie, coude sur le zinc devant une bière fraîche œil rivé sur deux amoureux échappant à la géométrie du temps.

- Tu sais, dit Vanille, la première fois que tu es venu t'asseoir à côté de moi...

- ... la machine à café,

dit Dimitri.

Le sourire de Dimitri est une porte par laquelle les idées noires de Vanille prennent les jambes à leur cou (nos amis anglophones et autres peuvent imaginer ce qu'ils veulent).

Dimitri et Vanille prennent l'habitude de travailler ensemble, à la même table, dans le vaste salon de l'appartement bourgeois qu'occupe la famille de Dimitri le long de la ligne du tram 22.

Un jour, au moment de se quitter, il pleut des cordes, Dimitri accompagne Vanille à l'arrêt, où une guérite accueille sans effusion les hâtifs passagers. Il place sa veste de velours côtelé, usée aux coudes, bleue pétrole, par dessus le chef de son amie. Vanille somme, en direction du corps, de se départir de

l'offre. Le corps de Vanille se laisse envahir par la sublime sensation de compter, de compter *vraiment* pour quelqu'un.

Elle embrasse Dimitri, sur la joue, au moment où le tram ralentit. Elle ne l'a pas fait auparavant. Dimitri sourit. De la même façon que, face à la mine austère du professeur après un examen scabreux Dimitri, se persuade d'avoir réussi haut la main. Ce même sourire. Sourire de vainqueur relevant l'ennemi tombé sur le champ de bataille. Un vainqueur qui ne lutte que pour une chose. Vivre d'amour sa propre vie.

Dimitri demande à Vanille de lui parler de Marta. Vanille parle du reste. De la cacophonie matrimoniale des parents. De l'enfance terne. De l'oncle Piotr, gardien des souvenirs lumineux. Des promenades le long du Ruffia que Vanille s'impose pour échapper au diktat des chiffres et des chiffres encore. Quand Dimitri la ramène à l'arrêt du tram, le cœur de Vanille se serre, chiffon fripé par la fée dont le logis étincelle.

Le cœur de Vanille n'est pas un chiffon. Le cœur de Vanille est un gouffre. Elle y fait entrer Dimitri.

Dimitri se sait vaincu par la maladie. Il aime de toutes ses forces sa propre vie. Il n'en a pas assez pour aimer celle de Vanille. Dimitri renonce à Vanille, en proie à un vertige immense. Le gouffre sous ses pieds est : la mort.

10.

Devra, neuf mois avant les faits

Un âne et sa carriole à l'auvent de cuir passent à hauteur de son corps vêtu d'un pantalon noir/d'un chemisier rouge. Les cheveux blond foncé mi-longs, dénués d'ampleur, relient le sommet du crâne aux épaules larges et maigres. Le cul de Vanille est magistral. Les seins sont petits, mi-pommes mi-paires. Vanille a de la tendresse pour ses seins. On pourrait en faire des beignets.

La lumière, dorée, se vautre sur les cubes immobiliers, sur les arbres aux feuilles roussies, sur le tarmac grevé d'alvéoles. Il y a dix ans, l'État de Devra tomba en faillite. Les personnes fortunées quittèrent le pays pour un autre où elles puissent confier leurs enfants à des établissements scolaires entre huit heures du matin et six heures du soir.

Ici, les enfants investissent les boulevards.

Les hôpitaux sont tenus par des médecins volontaires, des pseudos médecins, des vieillards affirmant l'avoir été. Une maman dont l'enfant meurt de leucémie tend son chagrin au cancéreux. L'homme jeune amputé d'une jambe propose une gestion de la souffrance à une sexagénaire en proie au diabète. Ce peuple patient sait (comment le sait-il, il n'en sait rien) que Devra veille sur lui.

La pauvreté du peuple n'a pas que des inconvénients. Des musiciens jouent à chaque coin de rue, hiver comme été. Des cours prodigués par eux s'improvisent avec les petits en échange d'un quignon de pain, de quinze grammes de café. Quand la pluie soulage son ventre sur la tête des humains, les humains aux doigts musiciens jouent sous des bâches, on organise des feux persistant sous la colère des eaux, il y a plus de poésie qu'avant.

Jamais on a autant circulé à bicyclettes (les grandes routes sont vides de véhicules), en carriole, les vaches même sont de contribution pour les déplacements, ce sont des vaches musclées en bonne santé que l'on trouve dans

l'assiette douze fois l'an.

Les gens sont toujours aussi cons, les gens sympas sont davantage sympas, ils ne sont plus abrutis par des horaires inflexibles de travail, ils vont vers les autres, vers les cons aussi, parfois, ce qui fait que, finalement, il y a moins de cons.

11.

- Thé noir,

demande Vanille à l'épicière, une femme de quatre-vingt ans, fichu jaune œuf sur la tête/chaussons aux pieds.

- Je t'ai apporté un pull, dit Vanille. Deux trous à la manche gauche.
- Prends du thé, dit la vieille, je ne sais qu'en faire.
- Chinois ?
- Je l'ignore.
- Marta, dit Vanille, tu trembles.
- Les chinois ne s'intéressent pas au pays. Il y fait froid et quoi ? A part des vergers, un fleuve, qu'a-t-on a à offrir aux pourvoyeurs de thé ?
- Nos cellules grises ?
- Les trous, je ne raccommode pas,

dit Marta.

La femme lève, sur la fille de trente-deux ans, des yeux noirs inexpressifs (les yeux de la femme on dirait deux pépites de charbon).

- Berte, elle est toujours avec le colonel ?

demande Vanille.

- T'as besoin d'autre chose ?
- J'ai terminé l'ensemble des qualifications,

dit Vanille.

- Fais des enfants,

dit Marta.

- Dimitri est mort.
- On dit que Dimitri et toi vous n'avez pas. Je te mets des abricots. Les arbres ont donné cette année, qui sera bonne pour toi.
- Je ne ferai pas d'enfants,

dit Vanille.

- Tu as un corps de femme, dit Marta. Produis. Ne sois pas de ces hommes qui ne servent à rien.
- Viktor a obtenu un billet pour Berne. Il s'en va sans moi.
- Il t'aime il reviendra.
- On ne revient pas d'un pays où l'on a loisir de se goinfrer.

Le corps de Vanille réclame substance de fibre, de chair, de jus, un truc dont elle se repaîtrait le cerveau. Les pays pauvres ont cela de dommageable : les cerveaux y sont dépourvus de carburant. Quand t'as rien dans la panse ton cerveau fonctionne mal, t'arrive pas à te concentrer c'est chimique, ton corps est fatigué comme les gens qui picolent, les gens qui picolent avancent dans le brouillard il leur faut une énergie monstrueuse pour rester debout.

Dans les entreprises, en politique, que tu boives, prenes de la coke ou vives en spartiate, in fine c'est le succès qui donne l'adrénaline. Vanille le sait. Son énergie à elle est le désir de compter parmi les étoiles. Au propre.

- Si tu es choisie pour la mission, dit Marta Nielsman, ton corps sera astreint à des entraînements inhumains. Tu ne porteras plus de robe chaussures en chevreau talons hauts. Tu seras privée de la mémoire du vent. Ils t'enfermeront. Tu ne seras pas même assurée de partir là-haut.
- Tu y as touché, toi, dit Vanille. Tu peux bien vendre des abricots.
- Tu travailleras chaque jour de la semaine dimanche compris, tu oublieras que tu as un sexe, le sexe n'a rien à voir avec les astres sauf quand on le laisse avec soi sur terre. Tu oublieras ce que c'est de goûter à l'odeur des champs quand il a plu, de préparer une tarte aux pommes et noix, de te promener dans la rue sous le regard charmeur des hommes.
- Je connais ton goût pour la curiosité, dit Vanille. Il te rend désirable.
- J'ai quatre-vingt ans.
- Tu es une femme satisfaite, Marta.
- Et bien ?
- Je n'ai pas d'autre désir que de la cosmologie, dit Vanille. J'en ai les capacités. Mon corps est en grande forme.
- Ne désires-tu pas d'autres corps que le tien?

L'épicerie de Marta l'astronome devenue vieille femme maigre s'essoufflant est enclavée dans une jadis riche façade. La porte y donnant accès est l'entrée des domestiques. La pièce occupée par les quelques fruits les quelques légumes les quelques boîtes de conserve était jadis vouée à l'entrepôt, bacs remplis à raz bord d'opulentes denrées. Il y a longtemps. Il y a dix ans.

12.

Il y a dix ans, l'État, en faillite. L'Europe lui concède un prêt. L'austérité imposée par le gouvernement met le peuple à genoux, mains sur la nuque front contre terre, manque plus qu'le flingue. On appelle ça l'extermination d'un peuple tout le monde ferme sa gueule à part les syndicats.

Il est décidé qu'une centrale nucléaire, dans laquelle il est avéré que les cuves contiennent des fissures, demeure active. Une femme installe son parasol devant cette centrale, table, chaise pliante, bouquin. Chaque jour de la semaine après son boulot, la femme s'installe le long de la nationale, dans la ligne de mire des automobilistes.

On parle d'elle. On l'interroge sur les médias locaux. Une mère de famille. *Non au nucléaire*. Peu à peu, autour d'elle, on se fédère. La Cuisine naît.

Les délégués de la Cuisine, parlement de civils tirés au sort, envahissent le sénat. Il y a des assemblés non violents. Les syndicats épousent le mouvement. Des gens sont foutus en tôle. Ça gronde. Non seulement les gens dans la rue ne veulent pas d'un prêt européen mais ils réfutent le remboursement du précédent.

Des lycéens décident d'une grève de la faim. Ils s'installent Parc Growski, au cœur de la capitale Devra. Au début ils sont huit, puis vingt, puis cent. Ça enfle. Ça se répand. Les routes sont bloquées. Les gens s'allongent à même le tarmac. Une autoroute est plastiquée.

Le gouvernement tombe. Les banques foutent le camp. Ceux qui en ont les moyens désertent le pays, sacqués par ceux qu'il appellent la *racaille*. Devra sort

officiellement de l'Europe. Les mois passent. On ne parle plus de la république dissidente. Mieux vaut pas. Ferait tâche d'huile.  
L'huile ça s'incruste et ne part pas.

13.

La Cuisine demande à un universitaire, le Professeur David Asselthof, de grouper sous une même coupole, laïque et populaire, les écoles supérieures et facultés universitaires du pays. Malgré l'absence de moyens, le scientifique fait de la Fac l'une des universités les plus inventives d'Europe.

Edgar Mosani, dit Luciano, un oligarque français à la tête d'une multinationale tentaculaire, ayant vent de la performative Faculté d'Asselthof, propose à celui-ci un soutien financier en contrepartie de brevets.

Asselthof insuffle une manière novatrice de pratiquer la science. Apprendre ne ressort pas du registre de la terreur. L'entreprise empirique est fraternelle.

Les jalons politiques de la Cuisine consistent en ceci : découper le pays en entités communalistes.

Il s'agit de créer, dispenser, transmettre la pharmacopée. Enseigner aux enfants, à tous les enfants sans exception, les arts et la musique. Cela donne, au fil des ans :

- un pays sans voiture, sans monnaie, un pays agriculteur, artisan, artiste,
- la santé à portée de tous. La Fac répertorie et enseigne.

Les enfants apprennent, dans la rigueur, la langue de Devra. Réfléchissent avec la langue, dont ils font une amie. Jouent, écrivent, chantent avec elle. Demeurent le cul sur une chaise moins de deux heures par jour. Sont initiés, parmi les jeunes adultes et les plus âgés, au travail de la terre, aux arts, aux artisanats.

Les quelques rares européens s'aventurant à Devra se disent effarés par le nombre de musiciens dans les rues. Aussi nombreux que rats en égouts.

Les jeunes générations désertent la capitale, créent des villes nouvelles où chacun dispose d'un même espace.

La créativité des citoyens de Devra est inégalée. La propriété privée abolie. Au début ils sont peu nombreux. Ils font des adeptes. Devra-capitale se vide d'un bon nombre de ses habitants. Le béton n'est pas compatible avec la révolution.

L'énergie est fournie par des moyens alternatifs. La Fac y travaille à deux cents pour cent. Barrages hydrauliques sur le fleuve Ruffia, solaire, éolien, fournissent une énergie minimale.

Chaque famille dispose de deux heures d'électricité par jour.

Les déchets fécaux sont collectés, on en fait des briques à foutre au feu. Créatifs, je vous dis. Une douce folie prenant conscience que sans le fric on peut survivre.

Le fric est un mensonge.

14.

Octobre à Devra est blafard. Aurait besoin de vitamines vivantes pas des trucs en tube. Une bonne ensoleillade à revigorer, à se souvenir des étés agonisant dans un rôle torride sur le butoir des jours indiens.

Température : 8°. Ailleurs, sous d'autres cieux, on boit du vin, frais, on revient de chez le dentiste, on passe la soirée pieds sur table basse devant la télé, pizza surgelée désurgelée.

Les produits surgelés, à Devra, belle lurette qu'on n'en consomme plus. L'absence d'électricité rend impossible l'habitude de stocker qu'a pris l'homme du 21<sup>ème</sup> siècle. A Devra on mange de la salade, on se lave au gant de toilette deux fois la semaine, on s'arrête devant les musiciens, dans la rue, offrant aux regards la crudité d'un sourire.

Vanille se fiche de porter de vieux vêtements, d'être privée du système internet/a volo, elle lit, tricote, à l'intérieur elle bout bon dieu elle voudrait être ailleurs. A Berne, où rejoindre Viktor pour les épreuves de sélection.

Vanille apprend les langues à même le dictionnaire, résout des équations mathématiques, ne se regarde pas dans le miroir, se contente de se palper la peau. Du bout des doigts elle comprend si elle est regardable ou pas. Elle n'a pas besoin des yeux pour savoir.

15.

Marta fume. Le tabac est cultivé sur les bords de la Ruffia, fleuve gonflant dégonflant au gré des pleurnicheries du temps. Le tabac pousse comme de la mauvaise herbe. Le tabac, aussi facile à faire que le vin de fruits. A Marta cela suffit. Elle n'aime rien ni personne si ce n'est son verre de vin et sa clope, dix-huit heures tapantes, tous les jours de la minuscule vie qui lui reste à respirer. Elle va pas s'en priver.

- Je parlerai à Berte,

dit la vieille à Vanille. Ajoute :

- Prends les abricots, t'en manges deux par jour, tu reviens me voir.
- Il y a dix abricots.
- Tu seras patiente.
- Je suis capable, pour la mission.
- Oui, oui.

Marta s'en va, direction l'étroite pièce à l'arrière de la boutique. Sur la droite en entrant, il y a un réchaud à gaz, elle s'y prépare un thé. Vanille, demeurée derrière le comptoir anorexique, se demande à quoi cela sert de vivre si ce n'est pour *monter*. Monter au-dessus du désir du cœur insatiable.

Dehors où ses pas la mènent, il fait froid/sec. Vanille ne peut se consacrer aux affres du cœur. Vanille ne pense jamais au cœur. Ce qu'il se passe dans votre cœur, les gens ne comprennent pas. Ils s'en font une synthèse, interprètent en fonction de leurs propres désirs ou de l'absence du désir ou de la colère du désir.

Aujourd'hui, cela fait trois ans que Dimitri est mort.

Vanille attend le tram. Le cimetière accueille la jeune femme dans une lumière fade. Sur la tombe de Dimitri, Vanille abandonne les abricots.

On dirait des joues colorées de qui rit incongrûment sans pour cela s'admonester.

16.

Octobre tombe sur Devra comme une hache sur le cartilage du mouton, le sang pulse à l'intérieur du circuit sanguin, court, rugit, éclabousse les parois veineuses, le sang reste chaud. Sa température est une question de survie. Si le sang devient froid l'homme crève. Il devient un produit. Froid, l'homme n'est plus comestible. La vie ne veut plus de lui.

Vanille se dirige vers l'épicerie à pas de guépard ne voulant affoler sa proie. Elle est emmitouflée dans un manteau gris au col râpé de renard.

Elle est sûre d'obtenir l'entrevue à Berne avec les commanditaires de la mission Alldream. En quelques mois elle est capable de se former physiquement, mentalement, astrophysiquement en vue d'un départ en orbite. Ses études l'ont programmée pour approcher les étoiles. Pour s'écarter de la terre. Elle y arrivera. Hé, Vanille, il arrive aux gens trop sûrs d'eux de recevoir des claques. Vanille préfère ne pas douter et recevoir une claque plutôt que de craindre et de recevoir quand même la claque.

- Ce manteau est ridicule,

dit Marta, allumant un cigare épais comme le pouce. La vieille s'est enroulé la tête dans une écharpe gris-bleue. Le regard noir est comme mort, nous l'avons dit.

Le manteau de Vanille pourrait paraître ridicule au regard posé sur le quatre-quart orange distendu s'il n'y avait à s'extasier sur une jupe courte bottillons jolis cils maquillés.

- Je me sens jolie,

dit Vanille.

- Tu ne seras jamais jolie,

dit Marta, par dessous le regard mort.

17.

Vanille a le nez grand, le menton fort, des oreilles recroquevillées sur le dessus, une bouche ni fine ni épaisse, des dents mal alignées (en haut à gauche trois d'entre elles se chevauchent). Vanille a les yeux gris comme la pierre. Denses. Ils voient.

- Tu as quelque chose dans le ventre ?

dit la vieille, se mettant en branle.

- J'ai pas mangé les abricots.

- Tu les a donné à ta voisine qui a deux fillettes à qui elle donne à manger des patates lundi mardi mercredi.

- Grand-mère...

- Ne m'appelle pas *Grand-mère*.

- Je t'appelle Grand-mère une fois l'an.

- Ça fait deux fois en vingt secondes,

dit Marta Nielsman.

- Je suis l'indigne fille de ta digne fille dont j'emmerde la tombe, dit Vanille. J'ai déposé les fruits sur celle de Dimitri. T'aurais des fonds de panier pour ma voisine ? Elle a deux fillettes qui bouffent des patates samedi et dimanche aussi.

- Ne parle pas comme cela de ta mère. Elle est devenue ce qu'elle est devenue après avoir été une enfant.

- Tu ne t'occupais pas d'elle,  
dit Vanille.

- On ne peut pas avoir une mère qui s'approche de la lune et qui fait des omelettes.
- Tes omelettes sont exquis.
- Une mère qui a des couilles, portant à longueur de journée un décolleté par dessous son petit pull en mohair.

Marta déboutonne son manteau soulève le pull elles marchent côte à côte, la vieille, la jeune. Cigare planté entre des lèvres serrées à se tordre, Marta, qui porte sur les ongles un rouge écaillé, écarte les mains récupère le cigare écarte les mains à nouveau, crie à la face du ciel : un-petit-pull-en-mohair.

Vanille est excentrique à l'intérieur. Rien chez la vieille ne la surprend.

- Je voulais remettre une couche sur mes ongles le verni est gluant,  
dit Marta.

- A Berne j'en trouverai. Je te l'enverrai par la poste.
- A quoi sert qu'on rende visite à la maîtresse du colonel ?
- J'ai besoin d'un tampon sur un papier, les allemands le demandent.
- Le colonel n'a pas de tampon il a des doigts à fouiller l'anus de Berte.
- Le romantisme n'est pas ta tasse de thé, Marta.
- Cela me manquera...

Vanille sourit.

- ... de prendre le thé avec toi, mon ange,  
dit la vieille. Qui, exceptionnellement, accroche son bras au bras de la fille de sa fille.

18.

Vanille considère l'ex-lieutenant aux doigts secs et maigres se joignant en une inflexible poignée de mains. Il est grand, comme décharné, mais musclé. A vue d'œil il n'est pas beau. L'œil s'obstine, la beauté surgit. Yuri Davonian porte une très fine moustache.

Vanille ne trouve pas, aux côtés de l'homme, la vision d'une visage femelle en extase. Elle essaie encore. Pour ce faire, elle fixe le visage de Berte gribouillé en tous sens d'hauts de gamme cosmétiques sur elle mal agencés.

Les mains de Yuri se délient, Berte éclate de rire, Vanille voit, enfin, les deux corps nus se boutant l'un l'autre dans un désir inassouvi. Vanille respire. Il est temps de prendre parole.

Marta lève un sourcil. Vanille ouvre la bouche, la referme.

- Yuri, dit la vieille, comment va le sale type qui t'a cassé le nez ?
- J'avais vingt-deux ans,

dit l'ex-lieutenant.

- Je l'ai vu en rue, hier,  
dit la vieille.

Le lieutenant se lève. Il est agité. De dépit, Vanille s'imagine à contre-cœur taille ceinte par le tablier bleu pâle des serveuses de salon de thé. L'homme se tourne face à la table où se tiennent les trois femmes. Ayant posé le regard sur celui, désemparé, du quadragénaire médaillé, Vanille sait qu'elle obtiendra le tampon.



19.

La pluie badigeonne, de ses tièdes crachats, le dos des deux femmes marchant dans la rue.

- Marta, tu.
- Je suis une femme libre.

La pluie se fait drue. Les gens en tous sens mettent un pas devant l'autre. Ardeur des troupes au combat.

Le béton est sale sous le moche temps. Le béton n'exhale nulle odeur quand la pluie pourrait lui faire valoir un orgasme. La nature sous la pluie prend son pied.

Vanille voudrait être ailleurs. Dans le tram quand elle apprit la mort de Dimitri, un après-midi derrière les vitres du tram 22. Il faisait orangé. Le soleil se plaisait dans les rues à chevelure de branche. Le béton n'a pas besoin de la pluie. Il n'a besoin de rien, le béton. Il est un sarcophage dont les occupants sont des morts.

Marta et Vanille attendent, pour traverser, que le passage soit libre. Alors elles pourront passer. Ainsi vont les règles de l'homme des villes. A Devra il n'y a plus de voitures mais des vélos. Par milliers.

- Son père est revenu de l'étranger,  
dit Marta.

- Le père Davonian ?
- Il y a vingt ans a cassé le nez du fils un soir de beuverie. Ils avaient bu. Sergueï était là, aussi.

Sergueï fut le deuxième mari de Marta. Marta aimait passivement Sergueï.

Devant les deux femmes, une vieille descend du trottoir avec difficulté, traînant derrière son corps vermoulu le cercueil de bois faisant office de caddie, à moins qu'il ne s'agisse d'un caddie/cercueil, Vanille a les idées à l'envers. Son corps maugrée à l'encontre de l'humidité ambiante. A envie d'un chocolat chaud.

Marta, passant à hauteur de la vieille, s'empare du poignet de celle-ci. Elles franchissent ensemble l'abyssale artère située entre deux territoires autorisés. La vieille laisse sur son sillage un geste de la main. Marta déclare, entrant dans un bar, qu'elle a besoin d'une vodka. Vanille se demande si, à Berne, ils servent du chocolat chaud.

- Tu refuses le cul, tu refuses l'alcool, tu dis non à tout,  
dit la vieille, levant le coude.

L'atmosphère dans le bar est surchauffée. Vanille ôte son gilet. A la table d'à côté, deux garçonnets la regardent. Ils sont habillés d'un pull à col roulé rouge. Ont le cheveux noir. La mère boit une bière, regard au vide. Dehors, il pleut des tonnes. Marta s'écoute parler.

Les deux garçons ne décrochent pas le regard des épaules nues de Vanille. Qui les regarde à tour de rôle, occupée par un bien-être inattendu, une joie taquine, un engouement d'amour. Vanille regarde Marta dont les doigts tremblent et qui s'est tue. Le visage penché, Marta incline les paupières, les relève en une orchestration abrupte.

- Une chance, d'être mère,  
elle maugrée.

- Je ne veux pas d'enfant,  
rétorque la fille de sa fille, dans un sourire de jaune d'œuf mêlé au miel. Un  
sourire prêt à cuire.

- Il te manque l'amour, dit la vieille. Un événement soudain,  
incommodant, qui te fasse fragile. Va chercher une vodka. T'en prends  
une pour toi.

- Marta.

- Exécution.

L'un des enfants sourit à Vanille. Vanille se noie dans le regard. L'enfant sourit  
encore et alors, s'étant éloignée, Vanille se tourne sur lui. Son frère est en train  
de lui parler. Le regard de l'enfant demeure inamovible. Accroché à Vanille.

Vanille ressent ce quelque chose auquel fait allusion Marta.

Un truc *déraisonnable*.

20.

Quand Vanille revient à la table chargée des deux verres, la mère et les voisins  
n'y sont plus. Une fille prend place sur le banc à côté de Marta. Elle a la  
quarantaine, nez grand, yeux petits. Traîne un air de tristesse minérale, un air  
gravé sur vinyle, un air sans chanson. Marta bougonne. Vanille sourit à Marta.  
Vanille boit.

L'alcool l'arrache à la mort.

L'alcool l'arrache au désert de la vie.

L'alcool la soustrait à la fertilité du désert mort qu'est cette vie.

Deux hommes prennent place à la table voisine. Le premier aux côtés de la  
quarantenaire, qui est une belle femme. Le second regarde Vanille avant de  
s'installer contre elle, regard bleu rieur que chapeaute une chevelure de blé  
mûrs. Il commence de parler, ce voisin luxueux. Il parle avec aménité. Les deux  
amis rient, Marta dit :

- Maintenant que tu bois, fais un effort pour le.

*Le cul* est absorbé par la réplique de Vanille, une réplique suave, artificielle,  
étrangère à elle :

- Cette chose ne m'intéresse pas.

- Cette chose a fabriqué ton corps,

dit Marta.

- Seul mon cerveau est humain.

- Comporte-toi en haut comme un dieu, en bas comme une bête.

Vanille parle à mots presque tus. Elle ne veut pas attirer sur elle l'attention. Elle  
enfile son pull. Le blond au visage d'azur pose un œil sur l'épaule dénudée. Le  
cerveau de Vanille désapprouve que le corps soit en demande. Un corps, exposé  
volontairement au désir, amoindrit la faculté d'être au présent. Le corps affamé  
fantasme, ce qui n'est pas une activité animale mais cérébrale et ça, l'astronaute  
qu'elle sera est déterminée à y renoncer.

Vanille sait que le cerveau débarrassé du corps est celui des gagnants. Les  
artistes, les alcooliques, les nonchalants n'ont pas conscience de ce qu'est la vie.  
Une matière brute à consommer avec le corps pur. Vanille aurait pu être  
religieuse dans le fond. Si elle n'avait été la petit-fille de Sergueï Quimiri, mort  
en déportation pour avoir baisé la main de la femme du grand-père du

lieutenant, celui qui vient d'apposer un tampon sur son visa.

Berne, dans trois semaines.

Un vieux en chemise blanche joue de l'accordéon. Le voisin azur se tourne sur le musicien. Se tournant il explore d'un regard/désir les yeux de Vanille. Vaguement contrarié de n'y trouver nulle ferveur, le voisin se met à frapper des mains. La salle entière fait de même.

Le cerveau de Vanille n'y entend que vanité.

21.

Rue de l'Envers, France.

Vanille, en orbite.

- Étienne ?
- Salut André.
- Comment sais-tu que c'est moi ?

dit Étienne.

- Mercredi dernier tu as appelé à la même heure, je m'apprêtais à ramener les gosses de chez Gabrielle.
- Tu t'apprêtes à ramener les gosses ?

Étienne amène le combiné sans fil dans la pergola. Ouvre la fenêtre. Respire. Les jérémiades d'André feront taire la fatigue passagère. Étienne, polytechnicien, construit des routes, des ponts, des immeubles. Il n'a pas d'ego. L'ego, c'est pour les gens qui tournent en rond. Ce qui importe à Étienne, c'est réaliser le plus correctement qui soit des entreprises qui serviront au peuple.

- Comment s'est passé ton séminaire ?

demande-t-il au dénommé André.

- Comme toujours.
- Excitant ?
- Tu n'emploies pas les mêmes mots que les miens.
- Es-tu content ?

dit Étienne.

- Jeanne ne m'adresse pas la parole depuis des jours. Elle embellit tu as remarqué ?
- Je croise rarement d'autres femmes que la mienne.

dit Étienne.

- Je me sers un whisky,

il ajoute.

- Viens le prendre chez moi.

André raccroche. Étienne rappelle.

- Je dois récupérer les gosses,

il dit.

- Ta femme y est, je l'ai vue descendre.

Étienne serre le poing, il a envie de frapper. Un chat blanc et noir sur le canapé vermeil s'étire, change de position, se rendort. Les enfants l'appellent Crapule. Crapule, chuchote Étienne. Qui traverse la maison, ferme à moitié rénovée envers laquelle Étienne ressent une gratitude sanguine.

22.

- C'était quoi ton séminaire ?

demande Étienne, affalé face à André dans un fauteuil fabriqué par un anonyme chinois pour le compte d'une enseigne d'un jaune/d'un bleu impersonnels. Il ôte son pull de pure laine vierge au col rond, mauve lilas, qu'à Noël lui offrit sa mère.

André, qui est bel homme, déclare, étincelle en œil :

- *Doctrine des bonnes intentions*. L'intitulé du séminaire.

- Intéressant ?

Ils boivent.

- Ma femme est jolie, tu ne trouves pas ?

dit André, éludant la question d'Étienne.

- Jeanne ?

dit Étienne.

- Ben oui ma femme.

- Super canon,

dit Étienne.

- Tu ne seras jamais appelé à parler de Chomsky,

dit André.

- Le garagiste ?

- Cette femme je crois que je l'ennuie.

- Chomsky a une femme ?

dit Étienne.

- Bien sûr. Je suppose,

dit André.

- Il est peut-être homo.

- Un homo ne pourrait aller si profond dans l'altérité de la pensée.

- Un homo peut aller très profond,

dit Étienne, tendant le verre.

- Rebelote pour un whisky c'est ça ?

dit André.

- Combien de temps qu'on se connaît ?

dit Étienne.

- Quinze ans.

- Est-ce que je me cantonne à un seul verre quand je bois de l'alcool avec toi ?

- Je me tiens ouvert à ton libre-arbitre,

dit André.

- Je fais des plans où sera couler du béton.

- Nos deux visions du monde ne sont pas inconciliables.

- Verse,

dit Étienne.

André, cinquante ans, s'exécute. Il a eu des cheveux il lui en reste quelques-uns qu'il coiffe vers l'arrière cela ne lui va pas mal, il a pris trois kilos l'hiver dernier cela ne lui va pas mal, non plus, il raffole des mocassins anglais qu'il achète à Londres pour cela il prend le train, seul, achète le *Times* Gare du Nord, le lit à peine, a les yeux bleu ciel, porte présentement un pull cachemire col en V pardessus une chemise blanche impeccable repassée.

André est doté d'une voix chaude. Son allure fait de lui un agréable compagnon, l'espace de deux whiskies. Ces derniers temps il est mélancolique, travaille plus que jamais à la publication d'articles (Professeur de Lettres à l'université), réalise qu'il a une femme super canon qui l'a toujours été.

- C'est quoi le problème ?

demande Étienne se dressant sur le fauteuil, avant-bras aux genoux. Son verre est vide. Ce soir il tirerait volontiers sur la queue de Bacchus si celui-ci n'était un dieu pas un animal.

- Quand je rentre de la Faculté il me reste du boulot, dit André. Je me sens bien dans mon bureau, j'y écoute de la musique parfois mes gosses requièrent de l'attention, que je leur accorde, je suis un bon père. Hier, Jeanne m'a reproché de n'avoir pas préparé le repas. Elle a ma confiance, non de non. Ma confiance et ma carte bancaire.

- Tu ne mets jamais la main à la pâte ?

- Je suis nul pour ce qui est des nourritures terrestres,

dit André.

- Tu la baises, au moins ?

André regardait Étienne à présent il regarde le tapis, un persan qui appartient à son père. André a été élevé par son père. Sa mère séjournait pour toujours dans un établissement réservé aux infirmes de l'âme, aux non-colmatés du psychisme défectueux, aux écervelés indomptables.

- Jeanne embellit,

dit André.

- La désires-tu ?

dit Étienne.

- Tu désires ta femme après seize ans de mariage, toi ?

- Dix-sept.

- Quand je... je la... tripote, hein, avec tendresse, avec les égards que me dicte le respect, il arrive que je... une érection s'installe, on est entre mâles, hein, on peut se parler... platement ?

Étienne laisse retomber le dos dans le canapé made in China acheté à des suédois.

- Si plat que ça ?

il dit, cherchant à désamorcer la tension dans laquelle s'enlise André. Qui n'a jamais prononcé l'interjection *hein*. La dite interjection ne sommeille pas dans la réserve à mots de l'universitaire.

Étienne soupire, cela lui procure du bien. Élise sa femme s'est achetée le week-end dernier une combi-pantalon rouge. Son désir à lui ne traîne pas des pieds, oh non. Étienne est un consommateur ardent. Ils se consomment l'un l'autre, Élise/lui, depuis vingt ans. Les autres filles ne l'émoustillent pas.

Il en a, de la chance.

23.

Étienne aime bien André. Ils se voient une fois la semaine. André, Jeanne, leurs enfants habitent de l'autre côté de la rue une ancienne ferme en carré, en amont du cul de sac qu'est la rue.

Étienne aime André de façon naturelle. André est intelligent, ne répugne pas à

aborder un sujet de société et surtout, André écoute.

André aime Étienne parce qu'Étienne est capable de résumer sa propre pensée et surtout parce qu'Étienne est sympathique.

Le bout du cul de sac file vers la droite, à angle droit vers les champs où il se fond en un chemin de terre. Les membres des trois familles résidentes sont attentifs aux allers et retours des fermiers du coin. Il manqueraient plus que ces derniers vendent leurs terres à des sociétés bâtisseuses de lotissements. André et Étienne connaissent le nom de ces fermiers, à qui ils ont fait savoir qu'en cas de la mise en vente des terrains agricoles ils se placeraient en première ligne, bordel la rue est calme les enfants y font du vélo tu connais plus vernis ?

- André, tu n'irais pas consulter ?

dit Étienne.

- C'est toi qui dit ça ?
- Mon patron est en cure psychanalytique, sourit chaque jour, paie son thérapeute, nous paie, nous sourions.
- Ton collègue Armand ne pose plus problème ?

dit André.

- Il couche avec une remplaçante, c'est pire.
- Pourquoi *pire* ?
- Parce qu'Armand est nécessaire à la boîte et que maintenant, sa bite compte deux centimètres de plus.
- Étienne...
- Ça fait un an, André, que t'es pas dans ton assiette. Il ne s'écoule pas une semaine sans que tu m'en parles. Élise connaît un psy, à dix bornes d'ici.
- Le problème n'est pas là.
- Il est où le problème, André ?

André sait.

Il se tait.

24.

En orbite, trois cents cinquante kilomètres de la terre

05:45. Vanille se réveille avec le chanteur de langue française Georges Moustaki lequel chante pour elle chaque matin une chanson qu'il a composé durant la nuit. Il s'endort quand elle se lève.

A la question Quoi d'intime emporteriez-vous là-haut ? Vanille répondit Des primevères sur un drap. Le dénommé Arnaï, en lice pour le poste en même lieu que Viktor, pouffa. Des primevères ? Vanille répliqua, sur un ton neutre Toi tu embarqueras le Capital, ordure ? Vanille n'avait pas dit *Ordure*. Quand ça s'éternait à l'intérieur, elle pensait à un bout de viande blanche, légèrement caramélisée, frite, avec pointe de citron. La viande blanche est bonne pour son teint. Cela occupe l'ensemble de ses esthétiques préoccupations. Rien de tel que de s'accrocher à l'idée de la beauté en cas de contrariété.

La beauté fait du bien.

25.

Vanille est partie pour les cieux avec un drap rose pâle aux fleurs jaunes, souvenirs de son enfance chez l'oncle Piotr. Édredon qu'elle tète qu'elle caresse qu'elle tord en écoutant la voix de Georges. Après trois minutes, toujours trop brèves (comme l'est un baiser), Vanille dessille les paupières, respire le drap, le ramène sous le menton, referme les yeux, laisse passer la première image venue, Devra, toujours, les vergers de Poshda. Jamais de visages, toujours des sentiers, des odeurs, un vert profond.

Ensuite la cosmonaute quitte la couche. Autour d'elle se déploie le blanc de la minuscule alcôve dont elle a expurgé tout objet de plastique coloré. Sur l'inévitable ingénierie, elle a posé des feuilles de papier vierge. Son pyjama est blanc, idem la taie d'oreiller/drap du dessous.

Vanille dans la station ne dispose pas de miroir. On ne lui en a pas proposé elle n'en a pas demandé. De sorte qu'elle voit uniquement ses mains, son ventre, sa langue quand elle la tire qu'elle louche. Elle oublie peu à peu à quoi ressemble son visage. Par réflexe elle évite les reflets d'elle qui pourraient lui tomber dans l'œil.

Entre six heures et sept heures, étant sortie de l'alcôve, ayant chaussé savate ergonomiques, blanches, Vanille s'active à réfléchir. Les chiffres s'imbriquent, se méfient les uns des autres, certains parlent plus haut que d'autres. Le cerveau de Vanille est autoritaire. Amusé, parfois.

Elle ne voit pas le temps passer. Les résultats sont excellents, ceux tirés de son sang, prélevé chaque jour, les expériences sur les végétaux, le positionnement du vaisseau.

Les satellites, les données astronomiques et physiques, constituent une matière traitée entre quatorze et seize heures. Avant de débiter le travail, Vanille s'imagine revenue de promenade le long du fleuve Ruffia en un lieu précis qu'elle connaît pour s'y être rendu avec feu Dimitri.

Il fait chaud dans la mansarde, un feu crépite, le ventre est repu (biscuits secs aux figes), thé fumant sur le bureau. La nuit produit des lettres sombres sur la peau laiteuse du jour que la lumière a fui.

Vanille immerge ses facultés intellectuelles dans ce qu'elle préfère : les chiffres. Les chiffres la délivrent du mal.

Le mal vient des sentiments.

26.

A sept heures du matin (il fait perpétuellement nuit dans le reste de l'univers), Vanille boit un café à la paille. N'a généralement pas envie de becqueter, bien que trois galettes soient dévolues à cet instant-là de la journée.

Meursault est mis au courant de l'absence d'appétit de la cosmonaute. Anorexie ? Là-haut, les hommes ne doivent pas être des hommes mais des machines. Une machine effectue ce que l'on attend d'elle. On attend d'un humain qu'il mange, boive, chie, soit en mouvement, n'attrape froid.

Pour peu qu'il y ait un monde à l'intérieur de lui, le corps de l'homme se contente de trois fois rien. Si le corps de l'homme se porte comme se porte une machine en ordre de fonctionnement, le reste est ok.

Meursault est obsédé par le passé de la cosmonaute. Il est rappelé à l'ordre de temps à autre par le commandant de la mission Alldream dont la fille ne

supporte pas être un corps. Meursault, occupez-vous de savoir si Antropova prend soin de ses organes. Ce en quoi le Commandant, qui fait trop de mathématiques et pas assez de poésie, ne se trompe pas.

Après la tasse de café, plus tiède que brûlante, Vanille soumet son corps à une série d'exercices (footing, muscu, assouplissement). Cela dure une heure. Il semblerait que la cosmonaute procède à un vide mental, ce dont la base ne saurait se tenir garante. Il pourrait s'agir d'images liées aux souvenirs, que mademoiselle Antropova laisserait s'agiter en son esprit afin qu'essoufflés elle mette la main dessus et les fasse crever.

A neuf heures, premier contact avec la base. Topo sonore. Jamais la même personne. Il y a trois semaines environ, une dénommée Carole tenait le micro. Sa voix avait le goût de la confiture de coing. Celle de Poshda. Sous-bois, sombre, au fond du jardin de l'oncle Piotr. Voisin violoniste jouant comme un pied ne sortant jamais de sa maison. Château féodal perché sur crête rocheuse, tombant en ruine, debout depuis huit siècles. Pluie en automne, cueillette des noisettes. Vent sur la plaine où personne ne met les pieds.

Carole n'est pas revenue. Voix trop femme. Désir.

Tuer le désir où l'on veut le progrès.

27.

A dix heures, Vanille enfile un autre type de combinaison la protégeant des rayons solaires. Qui a dit que le soleil était merveilleux ? La terre et son système de défense le sont. Le reste n'est que rêverie.

Le travail à l'extérieur du cockpit lui demande un effort, à Vanille. Bien qu'amarrée au vaisseau, il lui arrive d'être assaillie par l'angoisse. Elle a beau se raisonner, l'angoisse prend des proportions.

De retour à la navette, débarrassée de sa combinaison grise et bleue, Vanille doit refréner des tremblements, ce qu'elle exècre. Elle exècre une partie d'elle-même dans ces moments-là. Exécrer est un sentiment.

A douze heures cinq, Vanille s'emploie à ingurgiter des matières qui deviendront fécales. Elle se passerait bien de les faire passer par la bouche. Meursault dit Vous devez mâcher, manger est une action. Pour Vanille, manger est de l'oubli.

A midi quatre, cinq, ou six, Vanille rédige son rapport. Elle est sensée y faire mention de ressenti.

- Qu'appellent-ils *ressenti*, Meursault ?
- On ne vous a pas expliqué ?
- Oui, oui.

Entre douze heures trente et quatorze heures, *détente*. Penser à autre chose. Lire un roman, regarder une série.

Le deuxième jour, elle voulut appeler Marta. Pas moyen de la contacter. Elles ont convenu de se joindre à cette heure-là de la journée, pourtant. Le troisième jour, Vanille a réessayé. Elle est tombée sur la voix de Gabrielle communiquant à Élise la recette Coquilles Saint-Jacques/curry/petits légumes. Élise disait Étienne aura envie de pâtes pour accompagnement.

Gabrielle s'était tue.



28.

Rue de l'Envers

Étienne et Élise dans l'impasse se sont installés les derniers. Face à leur maison, avant que la route vers la droite à angle droit ne meure dans les champs, se trouve l'imposante ferme réhabilitée par André et Jeanne.

A l'entrée de l'impasse, du côté de chez André et Jeanne, vivent Christophe et Gabrielle. Ces derniers ont deux enfants, sages comme des images (*sagesse* synonyme de statisme, de non évolution, donc de non aventure, donc de non dégâts).

Christophe ressemble à Clark Kent version journaliste (sur-homme à l'étroit dans sa peau d'humain), cheveux noirs, nez légèrement retroussé, dents blanches alignées. Lève le pouce quand à sa hauteur les voisins passent dans leur voiture. Sourire de manager voyageant vers Brésil, Corée, Afrique du Sud – monde de demain quand monde d'aujourd'hui par le présent aura été vaincu.

Gabrielle travaille dans un cabinet vétérinaire. Elle est comportementaliste canin. Blonde, timide, on ne la voit jamais dans son jardin. Le couple ne possède pas de chien. Deux enfants. Qui n'aboient pas.

Gabrielle et Élise se sont trouvées sur le même chemin, un soir d'automne vers dix-huit heures, obligées d'échanger des mots. Quatre ans plus tard, petit à petit comme grandit un enfant, elles étaient amies.

Un jour la citerne d'Étienne perce, c'était fond de cuve heureusement. Christophe, qui n'est pas au Brésil mais revenu de Corée, arrête la voiture d'Élise. Celle-ci baisse la vitre, Bonjour Christophe, Bonjour Élise, ça va la cuve ? La protection civile est passée tout est réglé, Élise dit dit. Le cœur d'Élise fait Boum Boum deux fois plus vite que d'ordinaire face au corps de Christophe, alchimie voix-regard-positionnement occasionnant le trouble, les femmes et les hommes sont ainsi faits.

29.

- Si au moins il me battait,

dit Gabrielle, passant une lavette sur le granit poli.

- Je n'en vois pas l'avantage,

dit Élise, devant un chai kusmi tea.

- Christophe poserait la main sur moi,

dit Gabrielle.

- Touche-le, toi,

- Il se dérobe,

- Comme une fille ?

dit Élise.

- Qui ne porterait pas de robe,

dit Gabrielle, fière de son aptitude à l'ironie.

Christophe se trouve au Cap. Gabrielle est agitée.

- Ton mari va te réclamer,

dit Gabrielle à Élise.

- Il prend un whisky chez André.

- Viens dîner à la maison,

dit Élise.

- Les enfants...

Gabrielle interrompt l'époussetage qu'elle commet par nervosité. Élise la trouve trop scrupuleuse, avec les enfants. Trop protectrice. Élise aime Gabrielle, truc vissé au fond du cerveau qui doit remonter à quelque part mais bon dieu ce soir, ne se sent pas les ailes à survoler l'obscur. Son terrain d'action à elle, c'est la lumière.

- Jalouse n'est pas mon genre, n'est-ce pas ?

dit Gabrielle.

- Jalouse ?

dit Élise.

- Pour la première fois.
- De qui ?

Gabrielle passe le chiffon, jaune pâle, sur le couvercle du piano. Elle n'avait jamais entendu Brahms avant que sa fille Lucie, il y a une semaine, ne le lui en offre une version esquintée puis le professeur une interprétation jouissive. Jouir, Gabrielle ne connaît pas. Elle est si fragile. Jouir, c'est pour les taureaux. Pour les gens considérant le sexe comme un jeu. Un jeu où il n'y a ni gagnant ni perdant. Une bataille inutile. Gabrielle dit :

- J'agace mon mari. La maison est impeccable, je n'ai pas pris un gramme, nos enfants sont bien élevés. Alors j'ai réfléchi.
- Tu t'es posée des questions ?

dit Élise.

- Quand je suis triste, oui, je m'en pose. Pas toi ?

Élise prendrait volontiers son amie dans les bras. Gabrielle n'est pas à son aise avec la chair. La chair, ça respire comme un taureau.

30.

- Je suis allée chercher des œufs chez Elma, dit Élise. Son fils a vu Christophe et Jeanne à la terrasse d'un café.
- Jeanne le coache pour la rédaction d'un rapport, dit Gabrielle. Elle est douée avec les mots.
- Je croyais que Christophe ne l'aimait pas.
- Il a changé d'avis,

dit Gabrielle.

- Tu n'en parles pas à ton mari ?
- Quoi ?
- Cette soudaine accointance.
- Seize ans que nous connaissons Jeanne et André.
- Tu te dis que c'est un hasard,

dit Élise.

- Où tu veux en venir, à la fin ?

Élise ne s'attend pas au cri. Elle s'intéresse aux gens c'est plus fort qu'elle. Elle grattouille, pousse aux retranchements. Limite curieuse. Parfois, les gens lui disent des choses qu'ils ne disent à personne.

- J'ai mal à la tête, Élise, excuse-moi.

Élise se sent coupable. Étienne aime Élise. Parfois Élise ne s'aime pas.

Tout de même, elle est satisfaite. La révolte de Gabrielle cache quelque chose. Elle se serait bien passée de se sentir inquisitrice. Heureusement, pas de témoins. Elle en aurait été humiliée, Élise, du cri de Gabrielle.

- Le sentiment que quelque chose vous échappe, dit Gabrielle, ça arrive à tout le monde. Vous n'êtes pas à la hauteur, mais de quoi. On voudrait se sentir quelqu'un tout à coup on se dit que peut-être on n'est personne. Qu'on se fait des illusions.
- Excuse-moi.
- Demain c'est l'anniversaire de ma belle-mère je me suis achetée une jupe, je te montre ?

31.

a nuit même, Étienne se lève d'une traite. Élise émerge à peine d'un sommeil accaparant.

Un camion quitte en trombe la route bordant la maison. Déjà on ne l'entend plus, pas un murmure, la nuit somnole c'est tout. Étienne ouvre la fenêtre. L'air tiède d'octobre s'enroule autour de ses cheveux, de son cou, de sa poitrine nue.

32.

- Un tracteur,  
prononce Élise, dans un tailleur trop étroit. Ce matin, elle se sent moche. Leurs trois enfants végètent devant des tartines. Bon dieu ce bonheur d'être mère, ce fatras d'émotions, cette hirsute gratitude, elle sert à quoi ? Parfois, oui, le bonheur écœure Élise. Parfois elle se demande s'il ne faudrait pas quelque chose pour ranimer un désir dont elle n'aurait pas idée. Être mère, c'est venu naturellement. Elle était faite pour. Élise voudrait être faite pour quelque chose d'autre.

Où qu'elle aille, l'amour lui semble la meilleure chose qui soit.

- Un tracteur roulant à cette vitesse, impossible,  
dit Étienne.

- T'es allé voir ?

dit Élise.

- Voir quoi ?

- Si quelque chose a changé.

Étienne regarde sa femme. Élise a le don de mettre le doigt sur de petites évidences qui ne vont pas, pour lui, de soi. Avec Élise, Étienne est tranquille. Vigilante comme elle est, il ne peut rien leur arriver.

Il sort de la maison. Élise ouvre le bouton de sa jupe, se ressert un café. Adélaïde, la dernière, dit à sa mère Tu es belle. Dans ces cas-là, vous vous sentez obligé de sourire, le sourire est ce qu'il y a de mieux pour les gosses, pour l'élévation de leur âme,

après ils foutent le camp -à quoi ça rime ?

François et Germain se taquinent les côtes, ça va dégénérer, oui ? non ? Ils rient. François se moque de Germain le timide, le timide extraverti, qui n'est pas sur la même planète que les autres, celui qui fait penser à Élise qu'ils auraient pu s'en passer, de celui-là. Germain se lève, se blottit contre sa mère. A

l'aise dans sa jupe déboutonnée, elle enfouit le visage dans les cheveux noirs du petit, honteuse de son regret.

En ce moment, Élise se demande qui elle est vraiment. Quel est le sens de parler de Gérard de Nerval à des ados dont elle ignore les codes. Pourquoi son légitime bonheur l'étouffe lui serre le ventre l'empêche de respirer. Manquerait plus qu'elle craque comme sa collègue Valériane, qui a tout pour être heureuse, qui se sent étrangère au bonheur, voilà ce qu'elle a dit à Élise devant une cannette de Schweppes allégé au réfectoire sans fenêtre de l'école chic où elles donnent cours.

Étienne est de retour. Il s'assied à table, dit à François Tiens-toi droit.

Ajoute, en direction d'Élise Il y a un trou.

32.

C'est que le monde va mal. D'un côté la fureur organique des très-pauvres, de l'autre l'aisance légitimée des très-riches. Au milieu, l'espérance de la majorité.

33.

Alldream est une mission spatiale à fonds publics créditée d'ultime entreprise de l'homme dans l'espace avant que n'y soient relégués des robots à compétence humaine.

Vanille n'a pas voulu savoir pourquoi une dernière mission alors que la décision depuis lurette avait été prise de cesser les dépenses pharaoniques liées à l'exploration de l'univers.

Après tout, la terre, cette pute tenant l'homme en laisse, abonde en ressources. Une civilisation nouvelle apparaîtra inventée par les machines elles-mêmes. Les gens ne seront plus malades, communiqueront de façon sophistiquée, toujours avec la tête et sans le cœur. Ils auront tant visionné les images du monde que le concept même de voyage les rendra nauséeux. Le voyage disparaîtra.

On se contentera de connaître l'Espace à partir de la terre, immanquable belvédère pour qui prendra le temps de s'y arrêter.

La publicité ne trouvera plus réactivité en l'homme gavé. On n'aura plus à mentir à propos du désir. L'éros sera présenté comme fourvoiement. Les passions amoureuses seront tournées en dérision et en effet la passion est un leurre, la passion n'est pas l'amour, elle est le langage d'un sexe affamé, battements de cœur, piailllements du clito, raideur de la queue, manques, angoisses, bref l'homme de demain sera en vérité.

Rien ne concourt au bonheur si ce n'est la simplicité car l'homme n'est pas l'égal d'un dieu, il est un homme.

La course aux étoiles mourra de mort mythologique.

33.

En orbite

- Alors, ces voix ?

demande, débonnaire, Meursault, qui a revêtu contre l'avis de sa femme un tee-shirt bleu turquoise.

- Oubliez ça, Monsieur,  
dit Vanille.

- J'ai auditionné les bandes faisant état de votre environnement sonore. Quand vous vous rognez les ongles, tout.
- Je ne me rogne pas les ongles.
- Métaphore, Antropova.
- Ces voix je ne les entends plus,

dit Vanille.

- Depuis hier, voulez-vous dire ?
- Je ne veux rien dire du tout, Meursault. Je n'ai pas de ressenti. Je suis un robot ultra perfectionné capable de détermination, de non-infléchissement, d'héroïsme même.
- Un dénommé Viktor Zapatt désire s'entretenir avec vous.
- Je ressens que cela n'est pas une bonne chose, Meursault.
- Vous voyez. Vous ressentez.
- Vous vous y opposerez. Je vous le demande.
- Qui est Viktor ?

dit Meursault.

33.

Ce n'est pas la gloire qui attira Vanille à Berne aux côtés de Viktor. C'est le culte de la volonté. Petite elle était décidée à se tirer de ce monde-ci. Dimitri lui avait fait jurer d'être heureuse. Elle l'avait promis. A cet instant-là elle aurait promis n'importe quoi à Dimitri, même devenir serveuse dans un salon de thé.

Rien ne pouvait combler davantage la tête de Vanille que les chiffres. Seule, heureuse, bientôt morte. Car elle avait son idée derrière la tête.

Son idée était : rester là-haut.

34.

- Vous ressentez quelque chose, Antropova ?

Allez vous faire enculer, Meursault (Vanille ne dit pas cela, lectrice, lecteur. Commences-tu à *ressentir* l'astronaute ?)

- J'ai écouté les bandes sonores, répète Meursault. Ces communications téléphoniques hautement télépathiques ne s'y trouvent pas.

Vanille fronce les sourcils face caméra, comme pour indiquer au psychologue sa désapprobation.

- Vous êtes fâchée, cela me plaît,

dit Meursault.

- Je ne suis pas télépathique,

elle dit.

Lâchez un os, le flair d'un chien l'amène à se jeter dessus, à se fourrer dans un coin à l'abri des autres flairs, seul avec le tyrannique instinct.

- D'ici rien ne nous échappe,

il dit.

- Si vous parliez de vous ? elle demande. Les mots ne sortent pas de ma

bouche si je ne suis pas chimiquement en phase.

Meursault, émoussillé, sur son siège se redresse.

- Vous savez combien coûte chaque seconde de votre séjour ?

prononce-t-il avec une sorte de langueur.

Vanille cherche à poser le regard sur un objet qui soit organique. Mais rien pour consoler son écoeurement. La voix de Meursault la rendrait hystérique, qui sait, si seulement elle se considérait pourvue d'un vagin en état de mouiller.

- Combien paient-ils, Docteur, pour que vous m'extiriez un sentiment ?
- Mon rôle est de vous soulager,

dit Meursault.

- Me soulager ?
- De tout fantasme ralentissant votre activité cognitive.
- Les femmes fabriquent-elles du fantasme ?
- Ne faites pas l'andouille, Antropova.

*Andouille*, que c'est joli. Il lui chatouille l'oreille, à Vanille, ce mot-là. Elle s'en trouve attendrie. Elle a envie d'une pomme verte, acide, dure.

- Je ne suis pas sujette aux fantasmes, Meursault.
- Seriez-vous une femme ?
- Les choses de l'amour ne m'intéressent pas. (Puis, pour radoucir le ton :) Je ne suis pas douée, je crois.
- Une aventure, jadis, avec Viktor Zapatt ?

Vanille attend qu'un événement, extérieur à la conversation, advienne. Une lumière rouge, un besoin de pisser, une étoile filante. Dieu prend un angélique plaisir à n'agir pas conformément aux désirs. Il sait qu'un désir assouvi, c'est la mort.

Vanille regarde l'horloge. Huit minutes encore.

- Viktor, elle dit, s'entoure exclusivement de filles belles à regarder. Je ne figure pas au catalogue.
- Ce n'est pas ce qu'il prétend,

dit Meursault.

- Nous avons un passé commun.
- Soyez loquace.

Meursault aime bien Vanille. Vanille se sent seule.

- Viktor aime les filles jolies, elle dit. Des filles stables dont il prend plaisir à l'émotion. Les chiffres, c'est tout ce qu'il y a dans ma tête.
- Maintenant vous êtes au courant qu'il y a aussi des mots.
- Les mots, je les enterrai avec Dimitri.
- Saviez-vous, Antropova, que votre grand-mère était hospitalisée ?

Vanille voudrait être allongée sous un pommier de reinettes rouges sucrées.

35.

Rue de l'Envers

- Si tu traces une route, attention : tu risques de perdre l'étendue.

Étienne lève le nez, le replonge dans Simenon.

- Tu ne réagis pas ?

demande Élise.

- Tu veux que je te fasse l'amour, chérie ?

- Henri Michaux.
- Ton amant ?

Étienne sourit. Sa femme ne prendra pas d'amant. Ils s'aiment trop.

- Tu ne veux pas parler de la phrase de Michaux ?

elle dit.

- J'ai parlé toute la sainte journée. Un pont, deux arcades, soucis d'armature.

Élise referme le livre.

- Parfois je voudrais une autre vie,

elle dit.

- Tu veux parler ?

dit Étienne.

- La nuit passée tu m'as réveillée.
- Un camion.
- Comment sais-tu qu'il s'agit d'un camion ?
- André est insomniaque, il en a vu passé deux.
- Son hyper sexualité, dit Élise, lui vaudrait-elle une dépression ?
- André n'est pas hyper sexuel, il est professeur de Lettres. L'agencement des lettres recommande la concentration qu'André fixe intellectuellement sur les émois de sa femme.
- Tu m'as réveillée, j'ai somnolé la matinée, maintenant je suis agitée mes pensées ne s'arrêtent pas.
- Continue de lire ta poésie tu dormiras,

dit le mari.

- La poésie me dicte qu'il ne faut pas tracer de route.
- Sur la route il y avait deux camions, dit Étienne. Si tes pensées psycho-actives t'empêchent de trouver le sommeil et qu'il passe un engin, n'hésite pas à me faire signe.
- Fais-moi l'amour,

dit Élise.

- Suce-moi,

dit Étienne.

Élise tourne le dos à son mari, qui replonge dans Simenon. L'auteur liégeois apaise les pensées pragmatiques de l'ingénieur. Soupe aux légumes, rognons d'agneau, œufs au lait préparés par Madame Maigret distillent dans l'esprit d'Étienne une bienheureuse effervescence. Repu, il éteint la lumière, aligne son corps contre celui de sa femme, s'endort sur le champ.

36.

André n'est pas hyper sexuel. Il aime la constance. Constance, gage de qualité. Sur le papyrus de ses neurones, cela est inscrit en lettres de plomb. Mais sa femme.

Ils disent de Jeanne qu'elle aguiche. Que le désir lui tend la peau. Qu'elle se donne un air fragile pour camoufler le rire féroce. On dit d'elle qu'elle n'est pas vraiment jolie. Trop maquillée. Trop jupes courtes. Trop talonnée. Jeanne sait cela.

La venue de ses enfants, Clara et Camille, ralentirent ses ardeurs. Un enfant te

pousse dans la chair, le désir d'amour s'impose. Jeanne prit le désir d'amour, le subit avec ravissement, avec volupté même. A ses pieds, il y avait des talons. Enceinte de neuf mois, Jeanne se rendait belle. La beauté est ce qui l'angoisse le moins.

Avant André, Jeanne connut les affres de rencontres auxquelles on se donne sans attendre. En chien affamé. Il lui fallait manger. Elle mangea la déconvenue, les larmes, l'intranquillité mais toujours elle veillait à se sentir belle. La beauté la rend désirable à ses propres yeux.

La solitude jamais ne pèse à Jeanne, elle est femme avide de comprendre, de s'étonner, d'accueillir en elle le poète. La phrase d'Henri Michaux figure dans un carnet à elle, mauve aux arabesques noires et dorées, entre les pages desquelles demeure, très aplati, un insecte qui fut naguère une libellule.

Jeanne est douée pour le rêve. Le propre du rêve est qu'il ne s'accomplisse pas. Elle est de celles qui aiment le rêve parce qu'il n'est pas taillé pour ce monde-ci. Il est taillé pour un autre monde, dans lequel Jeanne se sent à l'aise. Elle ne pourrait définir ce monde-là, ni même le décrire : elle le vit. Ou encore : ce monde *la vit*.

37.

André était tombé amoureux.

Le premier jour, il aurait fait de Jeanne une bouchée de pain. Pour le contact de la miette sur la langue. Il s'était retiré de ce jeu-là. Était réapparu trois jours plus tard. Jeanne avait cédé avec paresse. André lui avait fait l'amour sur le champ, grenade en main. Un homme parmi d'autres. André s'était accroché. Pour lui, cette femme-là valait constance. Il s'était attelé à faire de leur histoire une entreprise de garantie.

Les premières années, l'esprit de Jeanne avait fui vers d'autres hommes. Elle se nourrissait de promesses évasives. Deux ou trois fois elle avait fléchi sous l'influence d'un liquide alcoolisé. Elle avançait, sous la férule de la pulsion, vers un objet vaguement consentant qui finissait par consentir.

Cela toujours était merveilleux. Cela était consommé pour ne pas durer. Jeanne avait la facilité de l'adieu. Elle les aimait, ses proies. Finissait par en gommer le sillage. En bout de ligne, elle abhorrait son plaisir. Un plaisir *coupable*.

Lors d'une fête, elle avait embrassé le mari de sa sœur qui l'avait tripotée, regards et genoux. Elle en avait été confuse joliment. Avait cessé de voir cet homme. Cet homme n'avait pas cherché à la revoir. Cela s'était reproduit avec un ami de sa jeune nièce. L'alcool, encore. Le jeune homme, attiré par Jeanne, l'avait remballée comme on retourne au magasin une bouffe avariée.

Elle se croyait frappée de malédiction donjuanesque. La liste des hommes avec qui elle avait fait l'amour solitairement, dans ses fantasmes, avait longueur du recto verso. Toute jeune, cela l'avait prise. Cette prostitution à la dictature de la chair. Cet esclavage consenti. Cette punition.

38.

Élise savoure les bras de son Tarzan qui, dans le sommeil, l'agrippe. Une telle proximité. Elle est à deux doigts de s'endormir. Se met en veilleuse. Complée,



comme en paradis.

Quand elle entend Vroum. Étienne sur le pont prend une canette de bière avec le contre-maître, l'ouvrage est terminé, boulot bien fait. Le cœur d'Étienne est fraternel. Il dort profond.

Élise se lève, enfile un gilet, noue ses cheveux.

Une onirique excitation la place en une époque révolue. Camps scouts. Soirées entre filles. Longs coups de fil à entendre parler d'un Olivier qui ne veut plus d'une Muriel.

Élise descend. Les enfants dorment. Le frigo ronronne comme un chat qui va crever, ne le sait pas. Dans le ventre du chat : denrées à l'allure rutilante. Allégorie traversant le remarquable cerveau de la prof diplômée en Lettres. Qui traverse le jardin, marche sur la route. Trente mètres plus loin, les moteurs sous le capot se taisent. Des hommes parlent. Élise ralentit le pas.

Elle rebrousse chemin, monte les escaliers le souffle écourté, prend place sur la couche, s'incurve dans le corps en arc de son mari. Lequel contemple la vue du pont qu'il a conçu. Un oiseau vole au dessus de sa tête. Étienne ronfle.

Élise fixe devant elle la commode en sapin baignant en lunaire clarté. Putain, ils vont bâtir des logements.

39.

Vanille se demande pourquoi Marta ne cherche pas à l'appeler. Même mourante, Marta pourrait réciter, tonitruante, mécréante, débonnaire, l'entièreté d'un chapelet.

Il se passe quelque chose.

40.

Élise et Vanille s'endorment en une conjointe seconde.

41.

- De quoi es-tu soucieux ?

demande Gabrielle, approchant de Christophe telle la communiant face au curé.

Christophe regarde sa femme. S'en trouve indisposé.

- Comment vont les enfants ?

il dit.

- Tu te soucies des enfants ?

- Je me demande si la mer cet hiver, ne serait pas mieux.

- Nous skions chaque année,

elle dit

- Ce n'est pas ça.

- Je ne te suis pas.

La phrase de Gabrielle ricoche dans la tête du mari. *Je ne te suis pas*. Par derrière la chevelure blonde impeccablement peignée de l'épousée se dressent des vitres immaculées.

La femme d'ouvrage vietnamienne est sur elle négligée mais nettoie

correctement. L'avantage d'être servi, c'est qu'on apprend à ne plus voir les gens comme ils sont mais en tant qu'ils représentent une fonction. On se fixe sur la qualité du travail. On cherche l'intérieure approbation. Vient un jour où on n'entend plus l'approbation. Elle va de soi. Devenir maître se fait par étapes. On ne naît pas seigneur, on le devient.

Gabrielle s'appuie des deux mains sur la table de cuisine formica crème.

- J'ai invité Étienne et Élise vendredi soir,  
elle dit.

- Je ne serai pas là.

- Où seras-tu ?

Christophe a envie de dire Cela ne te regarde pas. Ce n'est pas en vertu d'une signature aux côtés de celle de Gabrielle, sur un contrat de mariage, qu'il doit des comptes. Christophe est de ceux qui fréquentent l'air purifié des hauts sommets. Les hommes et les femmes se terrent dans la plaine. Là-haut Christophe respire mieux. Il n'y est enchaîné à personne.

Il est enchaîné à de la passion. La passion est transitoire. Une épouse, faut se la trimbaler une vie. Faudrait pouvoir jeter les gens dont on ne se sert plus. Les épouses, comme les enfants. Bon dieu la perspective d'un avenir avec Gabrielle, ce soir, est au dessus de ses forces.

Christophe apprend le coréen. Le prof, mis à disposition par l'entreprise, est un type hilare, fan de Bach. En fin de leçon, Christophe le raccompagne jusqu'au parking, le prof baisse la vitre, crie *au revoir* sur, genre, la cantate BWV 56. Le prof vit seul, dit-on. Passe la moitié de l'année à Suwon, trente-deux kilomètres au Sud de Séoul. Depuis trente ans le même job, allers-retour. Ce type a la patate. Il est célibataire.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

demande Gabrielle, s'asseyant sur une fesse par derrière la table de formica.

- Vendredi soir j'offre le repas à Jeanne, dit Christophe. Elle m'a rendu service.

- Votre collaboration prend-elle fin ?

Christophe ouvre le frigo, le referme. Il n'a envie de rien. Si : d'un ailleurs. Au grand vent, cheveux de Jeanne au visage. Le cul dope. L'énergie décuple.

Avec Jeanne, ils en sont à la phase séduction. Ils font durer. Ce ne sont plus des gosses. De leurs dents de jeunes loups, sont capables de lacérer les mauvaises raisons de ne pas s'aimer. Tout attirance, quand elle est vraie, n'est-elle pas légitime ?

- Invitons Jeanne avec André,  
dit Gabrielle.

- Ce con m'emmerde,  
dit Christophe.

Gabrielle aime bien André.

- Je suis jalouse de Jeanne,  
elle dit.

- Qu'a-t-elle que tu n'aies pas ?

il demande, plantant un regard alpin dans celui, sableux, de sa femme.

Christophe en a marre, à la fin. Il a été un bon mari, non ?

Le destin concocte à Christophe un truc bien. Manquerait plus que son officielle le lui gâche. On est heureux quand on se regarde avec enthousiasme (*enthousiasme* : possédé par un dieu). Sauf que les gens qui vous entourent se jettent sur votre bonheur, en bouffent leur part, avec ça on a que des quarts de portion de bonheur, de petits bonheur auxquels on devrait s'habituer, auxquels on s'habitue, on les collectionne pour l'illusion de la quantité ça n'en demeure pas moins de petits bonheurs.

- Tu ne dis rien ?

demande Gabrielle, à deux doigts de pleurer.

On entend geindre Pierre, qui ne tardera pas à descendre, tout entrera dans l'ordre, harmonie familiale, câlins repas dodo.

Ainsi soit-il.

C'est mon corps que tu ne désires plus, Christophe ? Si j'avais le corps de Jeanne, tu m'aimerais ? On s'est tant aimé, à se regarder toi et moi dans le silence, sans grandes conversations, deux oiseaux chétifs au chaud du nid.

J'avance sur cette terre à pas timides. Un rien m'effraie. Je tâche de répéter les mêmes gestes afin que n'advienne rien de néfaste. Je ne suis pas de celles qui brutalisent le destin.

Il me faut, Christophe, un effort immense le matin pour quitter ton corps. Rien ne donne sens à ma vie si ce n'est la promesse que tu reviendras le soir à la maison. Se séparer l'un de l'autre susciterait des blessures insurmontables que nous ne chercherons pas à causer. De ma chair a éclos les enfants de ta chair. L'éternité nous estampilla d'une même encre. C'est ainsi qu'il n'en sera pas autrement.

Si tu choisis la liberté de ne plus m'aimer, si ton corps oublie, que ton corps et toi vous en réjouissez, si ton désir se fait salir par l'attraction d'une autre que moi,  
j'en mourrai.

43.

Pierre le fils de Christophe et Gabrielle passe la porte de la cuisine, hoquetant de chagrin. Le père ouvre les bras, enlace son petit. Le petit se calme. Le petit repart.

Christophe respire un air vital. Il a dans les poumons ce qu'il faut au corps pour exulter.

Il regarde sa femme. La femme qu'il aimait a disparu. Il n'y a plus qu'un corps.

44.

Berne, Suisse. Six mois plus tôt

Alexandre Bowski affiche l'allure décontractée propre aux arrogants. Quand Vanille le rencontre à Berne lors de la première des trois sélections, il l'accueille avec bonhomie. Lui tend la main. Le contraire de Dimitri. Dimitri ne faisait rien par artifice.

Vanille se méfie d'emblée de Bowski.

Viktor et Bowski, arrivés plus tôt qu'elle à Berne, sympathisent. A deux ils

parlent treize langues, possèdent des diplômes d'ingénierie, médecine, astronomie. Bowski et Viktor sont pilote de chasse. Ils font de la voile, de la plongée, de l'alpinisme. Roulent à moto. Vite. Puissants.

Ce jour-là Vanille descend du train dans son manteau orange élimé aux coudes. Ses cheveux furent lavés à l'aube, ils foutent le camp hors du chignon. Elle croise son reflet dans la vitre du couloir du train, elle a l'air d'une grosse. Une grosse intello pas regardable.

A Berne, sur les quais de la gare, les femmes sourient, encouverturées de fourrures épaisses. Elles portent du rouge aux lèvres.

A Devra, les gens laissent tomber l'élégance conventionnelle, la tenue impeccable, la silhouette svelte. A Devra, les gens sortent de l'étiquette, du paraître, de l'engoncement. Les gens font de l'inquiétude un art de vivre. Ils ne font plus mentir le corps.

Viktor l'attend à la gare. Il sourit. Il a pitié. Elle ne tiendra pas deux semaines, la Vanille.

45.

- Je te présente Bowski.

Mains l'une vers l'autre.

- Antropova.

La poignée de Viktor : douce. Pas molle. Pas insignifiante. Leurs mains avaient parlé, cette après-midi-là, à Berne.

Vanille, qui n'était pas un corps, s'en trouve agacée. Ne pas se laisser corrompre par les appétits charnels. Mais résoudre des équations. Sentir la joie en l'esprit advenir. S'endormir de fatigue. Fixer des objectifs. Fuir l'humanité, ce doute permanent.

- Vous logez bâtiment C,

dit Bowski.

Viktor réprime un sourire.

- Le concierge du bâtiment, dit Bowski, mange des huîtres le lundi. Met trois jours pour se débarrasser des coquilles.

- Nous logeons bâtiment B, dit Viktor. De ta chambre tu peux voir les nôtres.

- Au restaurant de la base on mange excellentement,

dit Bowski.

- Peu de viande blanche,

dit Viktor.

Qui regarde Vanille. Vanille regarde devant elle. Devra était une autre vie. L'huître devra sortir de sa coquille.

46.

Parvenue à sa chambre, bâtiment C, Vanille ôte le manteau orange-élimé. Inévitablement, elle croise son visage dans le miroir accroché au dessus du meuble bas, face au lit. Décrocher le miroir. Placer sur le mur une icône de Saint-Georges. Non. Pas bonne idée. S'il arrivait à Viktor d'entrer dans la chambre : sarcasmes. Depuis ce jour où se produisit ce qui n'aurait pas dû,

Vanille n'encaisse plus les sarcasmes de Viktor.

Ils étaient rois. Ils étaient indéfectibles. Le lien est rompu. Sans Dimitri, Viktor et Vanille ne sont pas fait l'un pour l'autre.

Vanille s'assied sur le bord du lit face à la porte d'entrée, se déchausse, laisse aller son dos sur la couche. Du petit doigt de pied gauche jusqu'à l'oreille droite, le souvenir de Dimitri lui râpe la peau. Il faut enterrer Dimitri, Vanille. Laisser paraître Viktor tel qu'il est. Un adversaire.

Le blanc du plafond ne recelant nul intérêt, Vanille se lève. Se regarde dans le miroir. Joues et nez empourprés par le chauffage central. Vanille retire des cheveux l'élastique. Les cheveux, propres, s'envolent. Retombent.

Marta, si on prenait un thé ?

Avant de s'employer à décrocher le miroir, à le poser dans un coin où elle l'oubliera, Vanille ouvre la valise, place les vêtements sur étagères, en vrac, se passe la tête sous l'eau tiède, ouvre sa trousse de toilette, en sort un fond de teint à trois balles, en applique une noix sur le visage. Cette rougeur, bon dieu. Trouver de la viande blanche. Sans un teint uniforme, elle ressemble à moins qu'une femme.

Vanille enfle un pantalon. Doit maigrir. Ressembler à une femme. Se glisser dans la peau d'un homme. Trouver, dans l'émasculatation du corps, satisfaction. Puis alors, seulement, prendre l'apparence de femme. Pas le contraire.

Vanille se souvient du regard azur il y a quelques mois dans la brasserie, à Devra. Se souvient de la main de Dimitri sur son visage. Elle se souvient des mots de Piotr La femme de cette maison, c'est toi.

A son insu, le mot *femme* s'installe en elle. Vanille demande amicalement au dit-mot de se ranger dans un coin où il ne fera pas de mal aux facultés de pensée. Ça ou : dehors. Le mot *femme* acquiesce.

Peut-être Vanille trouvera-t-elle, dans cette ville de Berne, de quoi joliment chausser ses pieds. Elle a un splendide cul, Vanille. De jolies jambes. Sur ces pensées futiles qu'elle s'autorise contre le chagrin, elle descend à la cafeteria.

47.

Rue de l'Envers. Vanille, en orbite

- Il va pleuvoir,

dit André.

Étienne marche mains aux poches. L'air chargé de senteurs agraires excite ses papilles. Étienne aime être un corps. Chacun des sens réclame sa dose de nourriture. Que l'esprit, pendant ce temps, ferme sa gueule. Si les sens ne sont pas nourris, l'esprit d'Étienne se dérègle, fuit vers l'abstraction la plus toxique qui soit. Il n'est plus alors qu'un homme bon à construire des ponts.

- Les traces de pneu, là, ce sont des camions.

- Tu as appelé la mairie ?

demande André.

Comme si un Professeur agrégé ès Lettres n'était pas susceptible de former un numéro. Étienne, agacé par la maladroite supériorité de son pote, se baisse, palpe le terrain.

- Bizarre,

il dit.

- Tout est bizarre,  
profère l'homme de Lettres qui fait des mots.  
Étienne se redresse. Devant lui, les champs que caressa la main des temps anciens. Derrière lui, chemin remontant la rue, trois maisons posées en bord, haies, chevaux, calme. Bon dieu cet endroit ne peut pas être envahi. Nos gosses grandiront, nos voitures changeront, notre santé s'affaiblira : l'environnement de cette rue ne prendra pas une ride. Sinon c'est foutu. Sinon, les raisons qu'on avait de planter là notre tente, d'y fixer notre vie cette constance dans l'inconstante palpitation du monde, ces raisons-là nous affecteront tellement que nous aurons l'impression d'avoir fait le choix, naguère, d'un échec.

- L'échevin des travaux m'a reçu, il n'est au courant de rien,  
dit Étienne.

- Il va pleuvoir,  
répète André à l'attention d'Étienne qui ne fait pas attention aux mots du Professeur son ami depuis quinze ans.

- Je propose qu'on note les aller-retours.  
dit Étienne.

- Si ça tombe c'est terminé,  
dit André.

- Méfions-nous.

- Tu as peur ?

- Je tiens à cet endroit, dit Étienne. La perspective d'un changement me fait violence.

- Élise connaît un psy,  
dit André.

- Oh, tu as pris la mouche ?  
dit Étienne, mains enfoncées, loin, en poche.

- Tu sais qu'il s'agit de Jeanne et tu t'obstines à n'en pas me parler,  
dit André.

- Je retournerai à la mairie.

- Jeanne me trompe.

48.

André vénère Gilles Deleuze qui disait Le baroque c'est ce qui fait des plis. Étienne a besoin de plis, il est tendu. Il lui faut lâcher du lest avec ses fréquentations, ses pensées, sa bite. Expirer. Nous vivons dans un monde d'aiguilles qui trottent. Si l'envie nous prend d'arracher l'aiguille, celle-ci se retourne contre nous. Le temps ne nous appartient plus. Avant, le temps était ontologique, il avait de l'être, comme nous. Maintenant, il est quatre chiffres séparés deux par deux par une paire de points.

- Cesse de manger, j'ai préparé le repas,  
dit l'épouse dans sa petite combinaison rouge.

- Pourquoi du rouge ?

dit Étienne, revendiquant son troisième pot de flan vanille (l'épouse cherche à l'en séparer).

- Est-ce que Jeanne trompe André ?  
il dit, nez par dessus la poubelle au couvercle ouvert préalablement par un

mouvement de pied.

Élise soupire. Elle regarde Étienne. Un frémissement lui étreint le sexe. Élise ôte sa robe comme on se défait d'un pull: par le haut. La nudité de son corps réclame sur elle le souffle du mari. Le souffle du désir. Tant qu'ils se désireront, ils tiendront debout. La famille, la baraque, le chou-fleur sauce blanche auront une cohérence. Ils n'auront pas à se soucier de la clé de leur vie. Ils savent qu'il y en a une. Ce sont des gens intelligents. Ils ne veulent pas savoir. Ils préfèrent le désir.

- Où sont les enfants ?

demande Étienne, dont la turgescence réclame le trou d'une serrure.

Élise ne répond pas. Étienne décrochete le soutien-gorge, main appliquée sur le dos. Il y réussit du premier coup. L'effet de la fierté sur la bite est inflatif. Élise est couronnée de joie. Étienne, des dents, arrache la couronne. Ce qu'il veut, c'est dominer. Le flan vanillé occasionne, du fond où il se trouve, un rot parfumé qu'Élise désapprouve. Elle détourne la tête.

- Gabrielle n'est pas en forme,

elle dit, d'atone façon.

Élise se baisse vers la combinaison affaissée au sol, Étienne prend le geste pour l'intention de le sucer, plaque la main sur la nuque d'Élise, qui a compris, qui ouvre la bouche, qui lèche.

André se balance d'avant en arrière, Élise pense à la lessive qu'elle n'a pas enfourné dans le séchoir, elle suce, évitant aux dents de ceindre la peau, elle enveloppe, du mieux qu'elle peut, les dents dans un ourlet de lèvres, ferme les yeux, les rouvre, pose le regard sur la mare de rouge/combinaison à ses pieds. Tandis que monte en Étienne l'hypothèse du plaisir, Élise perd contact avec le temps.

Les doigts d'Étienne sur la nuque d'Élise se crispent. Élise a mal. Elle est bouche d'égout. Élise isole le dégoût hors du temps. Le sperme d'Étienne envahit la bouche. Élise crache, se lève, regarde par la fenêtre. L'orange du soleil sombre se languit, vautre sur du mauve. Le noir du jour, sans l'astre de feu sur lui, enfonce de sa panse les trois fines bandes colorées, orange, mauve, bleue, qu'Élise enferme en sa mémoire avant de se tourner vers son mari qui la regarde, repu, satisfait, délivré, jouisseur, épris, content, enthousiaste à l'idée de passer à table.

Il ramasse la combinaison d'Élise.

- Zut, tu as recraché dessus,

il dit.

Étienne frotte. Élise dit :

- Descends-moi la robe noire aux bretelles dorées.

Élise s'éloigne d'Étienne en direction de l'évier. Elle en méconnaît la raison, elle se met à pleurer.

49.

Berne

- Ils veulent s'assurer que tu comprends l'allemand,

dit Viktor face à elle dans la cafetaria.

Trois sélections réparties sur trois mois. Le choix d'un lauréat. Plus exactement,

deux lauréats : celui qui doit partir et celui qui partira si le vainqueur se dérobe. On ne sait jamais. Partir six mois dans l'Espace non-limité, seul, pas de problème a priori pour les têtes brûlées au feu de l'ambition. Mais quand l'heure du départ sonne, le réalisme ne risque-t-il pas d'encrasser le rêve ?

Il faudrait pouvoir, alors, se vouer à l'ivresse de l'inattendu. L'inattendu est considéré par les commanditaires de la mission comme une malencontreuse disposition mentale (« Anticiper ! Anticiper ! » ne cessera-t-on de leur répéter dans les mois à venir, « Retirez-vous de la tête l'iconographie du vaisseau spatial commandé par des créatures moulées dans leurs fringues»). Ne rien attendre. Pour n'être pas déçu. Ouais.

Tu pratiques l'allemand Vanille ? est offensif.

Le cœur de Vanille grésille.

Viktor ne la ménage pas. Quand Vanille est déstabilisée, elle cherche à rationaliser. Rationaliser consiste à aplanir l'émotion. Se dire : C'est comme ça. Cesser de s'interroger. L'inattendu ne procède pas de l'irrationnel. On fabrique des lois dans sa tête, on se dit c'est comme ça que ça marchera, il en résultera ceci, cela me conviendra, je vote la loi. Quand les résultats n'arrivent pas selon la loi fixée, on se sent en rage. On est dépité, affaibli, coupable. De n'être pas un législateur respecté de tous.

- Ich sage dir, daß ich gehen werde, ich werde auf diesem Planeten nicht bleiben,

elle dit.

- Il y aura une équipe italienne aux télécommunications.

dit Viktor.

- Lascero o questo pianeta morto vivente,

elle dit, avant de soumettre sa bouche à l'exercice de la fourchette. Haricots verts baignant dans l'huile.

- Je ne te sens pas prête, Vanille. Je ne sais comment le dire.
- Mantido silencioso seja equivocado a mim, você tem algum desdém...

elle dit. Portugais, cette fois.

Viktor plante sa fourchette dans le flanc braisé d'un porc défunt. Dit :

- Bowski et moi...

Main droite du mangeur de porc enroulée autour d'un verre d'eau. L'autre lisse la cuisse de Vanille. Qui ne ressent rien. Le mangeur de porc qui fut son ami porte le verre aux lèvres, qu'il a épaisses, bien dessinées, ni grandes ni petites -que regarde à présent Vanille dans un désir extrême d'être pénétrée par la langue qui en sortira.

- ... on s'est dit qu'on t'inviterait au restaurant, ce soir, pour parler tout à trac. Six semaines qu'on est là. Pourquoi t'es pas venue plus tôt ?

Viktor vide le contenu du verre dans la bouche qu'a consenti à ouvrir la paire de lèvres. Vanille écarte les jambes. Il fait si chaud. Dulce est desipere in loco : il est parfois bon de s'abandonner. Vanille ne s'abandonne jamais, elle ne remettrait pas la main sur elle. La vilaine Vanille prendrait ses jambes et son sexe et ses mains à son cou, filerait loin de Vanille/cerveau.

Vanille n'est pas vilaine elle est sage, Vanille on n'a jamais rien eu à dire à propos de ses comportements, de ses paroles, Vanille dit à Viktor :

- Oui, merci.
- N'esquive pas.



- J'ai envie de viande blanche. A Devra, ces derniers temps...
- Devra n'existe pas.

Vanille voit le tram de la ligne 33 fendre l'orangé de la nuit qui vient. Devra est belle comme une fille sous-alimentée riant de ne pas marcher droit.

Vanille se lève, décroche, du dossier de la chaise, son manteau, en revêt le corps, enroule son écharpe autour de la tête, elle rêverait de s'y enfouir, d'y trouver le noir, un noir puissant qui suspendrait la vie. Ce moment-là de vie.

- Nous passons te chercher à vingt et une heures,  
dit Viktor.

- Si tard ?  
elle dit.

Viktor pose sur Vanille un regard qui dit Bordel ce que t'es tarte.

50.

Comment le centre d'études spatiales s'est-il retrouvé sur les hauteurs de Berne ? Parce que l'astrophysicien britannique Edgar Joliet, de passage en ville, en tomba amoureux. Et aussi d'une fille aux courbes nonchalantes qui vivait à deux pas de là, Junkergasse, serveuse au Kornhaus, endroit suisse-mythique où Edgar se rendit trois fois par semaine jusqu'à la fin de ses jours avec sous le bras l'œuvre de Frédéric Dard qu'il se jurait de lire dans son intégralité avant de consentir au Rien.

Il y a de jolies choses, à Berne : un parc botanique d'une superficie de deux hectares, plantés en cœur de ville. Un fabuleux musée Paul Klee. Un musée d'art ancien possédant cinquante mille pièces.

A Berne il y a aussi, ce qui occupe l'esprit de Vanille/Macha ce jour-là, 13h57, brume, ciel gris : la maison où Albert Einstein vécut entre l'âge de vingt-quatre et vingt-six ans.

Julia, brune voisine de banc au lycée (deux nattes d'un demi-mètre) vénérât Einstein, qui écrivait « C'est la personne humaine, libre et créatrice, qui façonne le beau et le sublime, alors que les masses restent enchaînées dans une ronde infernale d'imbécillité et d'abrutissement » (*Comment je vois le monde*).

Ou encore : « L'imagination est plus importante que le savoir » (*De la science*).

Julia noircissait de citations le devant de ses cahiers d'Histoire. Vanille ne s'intéressait qu'aux sciences. Au minéral, à la physique, aux bactéries. Il y avait assez à découvrir de ce côté-là. Les lois chantent justes. Les lois sont anonymes.

51.

L'imagination est illusion on s'y enferme pour consolation.

Vanille n'est pas triste, non. Elle est vivante. Elle est un cerveau. Vanille aimerait cette citation d'Albert, qu'elle méconnaît : « Je crois au Dieu qui se révèle lui-même dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un Dieu qui se soucie du destin » (*réponse au rabbin Herbert S. Goldstein, télégramme, 1930*)

Vanille ne veut pas savoir ce qui cloche en elle (Elle sait qu'il y a des choses qui clochent). La beauté vient du savoir. La beauté du savoir est aussi forte que la

beauté du réel. La beauté du savoir est de même nature que l'esprit. Qu'est-ce qui est inhérent au corps ? Les passions. Le savoir est éternel, il est Dieu lui-même, étendue jamais atteinte.

La passion en tant qu'elle est éphémère est incompatible avec la nature intime de l'humain qui est de rechercher la sécurité de la permanence, unique voie d'après les sagesse pour faire en sorte que la peur ne vous tombe dessus.

Le reste du temps, le corps doit se contenter de voir, d'entendre, de goûter, de toucher, de sentir. Vanille est en paix avec ses sens, faut pas croire.

Elle décide de descendre en ville, à pieds. *Merci mes yeux*, elle prononce au fin fond de sa cervelle d'acier. Oui, elle trouve cela beau, une ville bien portante.

Elle s'arrête devant une vitrine où sont présentés, chacun sur un mannequin, trois manteaux noirs. S'approche, cherchant du regard un prix qui soit indiqué.

Le manque d'argent l'empêchera d'avoir accès à cette ville. Mieux vaut plonger en l'abysse savoir. Ne coûte rien. Le corps s'en contentera.

Parvenue devant le 49 Kramgasse où le jeune Einstein vécut avec sa femme Mileva (boiteuse, brillante polytechnicienne), Vanille fait demi-tour.

Elle a besoin d'une vodka.

52.

Rue de l'Envers, Vanille en orbite

- Maman ne plaît pas aux garçons,

dit Pierre, fils de Christophe et Gabrielle.

- Pourquoi tu dis que maman ne plaît pas aux garçons ?

dit la sœur, Lucie, quinze ans.

- A l'école ils ont fait le top cinq des mères sexy.

- Qui ça, *ils* ?

- Ma bande,

dit Pierre.

- Une bande ?

- Tu ne sais pas ce que ça veut dire, *bande* ?

Lucie reçut pour corps celui, dolent, de sa mère. A l'intérieur de ce corps sommeille un feu. Aujourd'hui, c'est crépitement. Bientôt, ce sera flambée vers où se tendront des mains glacées.

Gabrielle conçoit l'aménagement du salon dans les tonalités de rouge. Christophe ne lui déclara pas Tu as carte blanche. Il ne lui dit rien.

Dans les couples il y a des terrains dont chaque partenaire prend possession de manière tacite. Gabrielle choisit le décor, Christophe le modèle des deux voitures celui de sa femme compris.

Par la société de Christophe, est mise à disposition la grosse allemande (nous l'appellerons *Mercedes* tant Christophe en pénètre l'habitable, chaque matin, avec volupté. Mercedes ne gémit pas, elle consent).

Nous nous trouvons entre Pierre et Lucie, douze et quinze ans ans, sur un tapis trois centimètres et demi de profondeur orange/grenat made in Afghanistan.

- Maman est belle, et un peu triste,

dit Lucie.

Ils sont en train de manger, à même le sol, un pot de yaourt, elle aux myrtilles, lui au citron.

- Si elle est triste, c'est qu'elle n'a pas d'amoureux,  
dit le frère.

- Elle a papa,  
dit la sœur.

- Papa n'est pas un amoureux, c'est un papa.
- Ils sont amoureux.
- Lucie, tu comprends rien aux mecs.
- Papa n'est pas un mec, c'est un papa. Un papa, par définition, est amoureux. Sinon on ne serait pas nés.
- Ça veut dire quoi *définition* ?

Pierre a envie d'un deuxième, non, d'un troisième dessert lacté. Hésite à mouvoir son grand corps raide.

- Je ne sais pas si maman a un amoureux, dit Lucie, en tout cas elle cache quelque chose.
- J'enquêterai.
- Tu es trop petit, Pierre.
- J'ai presque ton âge.
- Je veux dire...

dit Lucie.

- Le cul ?

dit Pierre.

- Maman n'est pas un cul.

Pierre se lève.

- Tu m'en prends un ? dit la sœur. A la fraise.

Face à Lucie il y a une commode/trois tiroirs de style régence, peinte en gris. Au dessus de la commode, un cadre dans lequel Gabrielle fait se côtoyer des photos : Pierre à la piscine, au Maroc ; Lucie à dos de poney tête sous une bombe ; papa à l'époque où il était étudiant avec deux potes un de chaque côté ; Grand-père en tenue de jardinier ; photo de Lucie et Pierre dévolue aux vœux de fins d'année (tableau idyllique de progéniture radieuse) ; Gabrielle, dix-huit ans, bras dessus bras dessous avec son correspondant italien.

- Il en restait qu'un,

dit Pierre à propos du yoghourt.

- Tu veux le manger ?

dit Lucie.

- En partie.
- Tu es un ange.

Pierre mange avec concentration sa demi-portion.

- Stop,

dit Lucie.

Pierre en reprend une petite dernière alors même que le pot dans sa main droite atteint celle de Lucie.

- Tricheur,

elle dit.

- Moi je dis si on veut être logique, c'est papa qui a une amoureuxse,  
il dit.

53.

Lucie hausse les épaules. Le goût fraise plaît à sa bouche. Un silence d'enfant s'installe entre les deux futurs adultes.

- Pourquoi tu dis ça ?

elle dit, plongeant relevant remontant la cuillère jusqu'aux lèvres entr'ouvertes.

- Papa est plus sexy,

dit Pierre.

- Il est dans le top cinq ?

- Dans le top cinq on parle que de filles.

- Maman n'est pas une fille,

elle dit.

- Maman est triste,

il dit.

- Ça arrive à tout le monde même à toi.

- Cette fois, c'est sérieux.

- Tu l'as vue pleurer ?

- Oui.

- Moi aussi,

dit Lucie, raclant le fond du pot avec bruits caractéristiques.

- Papa n'ira pas chercher une autre femme. Maman est trop parfaite,

elle dit.

- Elle est pas dans le top cinq,

il dit.

- Ce qui compte, c'est la beauté du cœur.

- J'ai faim.

- Maman, dit Lucie, est dans son bureau en train de parler au téléphone à un patient.

- Un chien ?

demande Pierre.

Ces deux-là n'ont pas de préoccupations majeures, ce sont des enfants bien nourris.

- Papa n'est pas simplement beau, dit Lucie. En ce moment, il est lumineux.

54.

En orbite

- Ces voix ?

17h23. Meursault.

Joie, dans le ventre de Vanille.

- Comment allez-vous ?

elle dit.

- Le monde va mal, je vais bien.

- Meursault ?

Meursault dit :

- Mes parents inscrivirent au registre national quatorze noms derrière celui que j'étais sommé écrire sur mes feuilles d'examens à l'époque où la main traçait des courbes, déposait des points, courait sur le papier

vierge à rattraper la voix d'une pensée. Salvatore, le nom de mon grand-père, occupe la treizième place. Appelez-moi Salvatore.

Vanille voudrait entendre la pluie buter le verre d'une fenêtre.

- Vous entendez des voix, encore ?

il s'enquiert.

- Avant d'être député mon grand-père était plombier. Comme ça qu'il fut élu. Le bouche à oreille. Une bouche, le trou dans un évier, ça s'est emmêlé dans la tête des gens. Un jour quelqu'un a dit sur les ondes d'une radio locale que mon grand-père avait de bons tuyaux. J'ai opté pour la psychanalyse.

- Votre grand-père poursuivit-il cette voie ?

dit Vanille

- La politique, ça l'a plombé.

Silence de Vanille faisant honneur à la vanne.

- Et vous ?

elle demande.

- La fragilité ne se répare pas.

Salvatore Meursault se brûlerait volontiers une clope. Comment pourrait-il être insensible à cette voix de femme provenant d'une gorge que, même prenant pour la rejoindre un avion deux avions toutes sortes d'avions, l'on ne pourrait toucher. Vanille : intouchable. Il est des voix qui donnent envie de toucher.

- Le psychiatre que je suis déduit de votre voix que vous continuez d'entendre celles en provenance du pays de France.
- Vous êtes chanteur dans un groupe, Meursault. Exact ?

17h30. Couper la communication. Une, deux, trois, quatre secondes.

- ... avons joué à Orléans.
- Jazz ?

Meursault ne fait pas lien avec la Louisiane.

- Qui sont ces gens ?

il demande, obtus.

- Cherchez à savoir ce qu'il se passe du côté de Marta Nielsman, je vous dirai ce qu'il se passe du côté de Molière.

Vanille regarde autour d'elle. Le progrès n'a rien inventé de beau pour ce qui concerne les vaisseaux. Heureusement, il y a le cinéma. Le cinéma ment à l'homme du vingt-et-unième siècle eu égard aux progrès spatiaux. Georges, merci.

- Marta s'adresse à moi en français, elle dit. Le frère de Sergueï, son deuxième mari, était consul à Paris. Elle a aimé ce type. Il s'appelait Igor. Igor faisait l'amour en français.

Vanille entend le mot *amour* prononcé par elle. Il lui suffirait d'y planter la fourchette. L'envie ne vient pas. Vanille repose l'amour et la fourchette à même la table, qui est de bois.

- Marta Nielsman ne va pas bien,

dit Meursault.

55.

Cela la dérange, qu'il parle de Marta. Cependant :

- Pourquoi ne m'en informe-t-on pas ?
- Vous ne dites pas tout non plus.

Retour du psy.

- Marta, mariée, se sentait prisonnière, elle dit. Votre femme se sent-elle prisonnière ?
- Cela arrive aussi aux hommes,

dit Meursault.

Ce qui est bien avec la nature, c'est qu'elle change de couleur. Elle bourgeonne, fleurit, produit des feuilles, des fruits, des fleurs, elle meurt, s'agite, se tait, accueille les oiseaux, laisse chanter les oiseaux, abrite les oiseaux, n'est pas rectiligne, ne hurle pas, veut la nuit, veut le jour, désordonne, embellit, gluante, encroûte, déborde, enronce, elle.

- Rapport entre Marta et ces voix que vous n'entendez plus, Antropova?

L'air de rien, Meursault manœuvre. Pas si con qu'en a l'air le timbre de sa voix quand il oublie d'y seringuer l'hormone/sexe.

- Donc vous vous occupez de la fille du commandant ?

elle dit.

- On peut continuer à tourner autour du pot.
- Autour de la terre, tant que vous voulez.
- Vous n'avez pas l'air affligé de l'état de votre grand-mère, Vanille.
- Vous n'êtes pas plus disposé, Salvatore, à m'en donner des nouvelles.

Aujourd'hui Meursault a fait plaisir à sa femme, qu'il a giflée la veille, déstabilisé plus tôt dans la journée par une remarque de Jessica, fille de commandant, concernant les liens du mariage. Du fait de la gifle, Meursault porte à l'attention de sa femme (« En ton honneur, choupinette ») une chemise repassée, blanche, ainsi qu'une cravate moirée bleu ciel. Un bleu factice faisant penser à Meursault qu'il est une merde en plus joli.

Vanille ne se fait pas de soucis pour Marta. Elle n'est pas seule. *Ils* ne délaisseront pas la femme qui sait.

- Que ferez-vous ?

dit Salvatore, déconcentré.

- Le panneau XF20-78 ne réagit pas aux commandes. Il n'est utile en rien sinon à ma survie. Je m'en émeus,

dit Vanille.

Meursault se dresse.

- C'est grave, ça ?

il dit, regardant à droite à gauche une douzaine de têtes momifiées face écran.

- L'objet technique est réparable, ce qui le différencie de l'homme, Docteur.
- Vous jouez à me donner des noms.
- Horrible, la cravate, Meursault.
- Je sais.
- Porte atteinte à l'équilibre de mon ressenti.

Meursault dénoue la cravate.

- M'entend-on dans la salle où vous vous trouvez ?

elle demande.

- Ailleurs aussi.
- A quoi servez-vous, Salvatore ?

Elle est à deux doigts de le tutoyer. En quatre mois, elle n'a dit *tu* à personne.

- Demain, Antropova, vous aurez la visite de Viktor.
- Dommage, mon percolateur répond aux abonnés absents.
- Mais il.

Meursault comprend. Il fut sensible. Rejeté par les bandes parce que ses parents avaient peur. Une peur qu'ils lui filaient. La peur, ça rend pas décontracté. Meursault devint cynique envers lui-même. Le cynisme, ça paie. Depuis, il a la sensation qu'à l'intérieur de lui il n'y a rien. Son cerveau fonctionne. *Aux abonnés absents* : Antropova continue de les entendre.

56.

Rue de l'Envers

- Jeanne et André sont là.

Étienne s'entend dire cela par sa mariée tandis qu'il zieute une paire de filles à droite du salon où les reçoivent Clotilde et Thibault, deux rues plus loin. La femme, quand elle est bien faite, c'est comme un pont bien pensé : on peut la traverser sans danger.

- Chérie, dit Étienne se frayant un passage parmi les convives, main dans la main avec Élise. Tu aimes André autant que moi c'est à dire tièdement.
- Je n'aurais pas voulu d'un autre voisin.
- D'un voisin comme Christophe ?

Étienne regarde sa femme, vêtue de nuit-bleu. Ni grosse ni mince, ni belle ni laide, ni petite ni grande, ni jeune ni vieille. Elle l'excite. Depuis vingt ans. Étienne dessoude le regard de la main veineuse d'Élise sur laquelle figure une bague, celle des fiançailles, or blanc/saphir. Des milliers de bagues similaires au doigt de milliers de femmes tandis qu'Étienne regarde, sur la droite, le couple de paires de seins pareils à d'autres seins.

Étienne se sent d'humeur exquise. Il largue Élise pour se diriger vers les sushis, y rejoindre André, grand, bien habillé, lunettes au nez.

Qui frémit pour André si ce n'est Étienne ?

- Whisky, cher ami ?

demande Étienne.

- Ouais.
- *Ouais ?*
- Je ne suis pas d'humeur.

dit le professeur.

- Salut André,

dit Élise s'incrétant.

- Salut Élise. On s'embrasse ?

dit André.

- Je t'ai salué ce matin.
- Ouais.
- C'est nouveau, ce *ouais* ?

dit Élise.

- J'ai toujours dit Ouais.
- Jamais.

- Embrasse-moi,  
dit André.

- Ben mon grand, ça n'a pas l'air de tourner rond.  
Élise s'exécute.

- Mal au crâne, bouffe dégueu,  
marmonne André.

Regard d'Étienne happé par les double portions mammaires.

- T'es pas prof de Lettres, André ?  
dit Élise.

- Mieux payé que toi. Je vois mes étudiants de loin. Et n'ai que dix heures  
de cours. Et je voyage. Et.

- Tu me soûles,

elle dit.

Étienne désaxe le faciès, le ramenant à l'épousée.

Élise embrasse, pour la seconde fois, le Professeur d'université, quitte la double  
paire de couilles.

- Elle a du chien, ta femme,

il dit.

- La tienne aussi,

dit Étienne, regard posé sur le fond, sec, de son verre.

- Ma femme fait peur aux hommes, dit André. Elle n'aura jamais que  
moi.

57.

Étienne fouille des yeux la salle en quête d'une bouteille qui soit posée,  
impersonnelle, sur une table impersonnelle, parmi des gens gesticulant, parlant  
fort, riant, faisant semblant d'écouter, s'écoutant parler, s'ennuyant,  
s'empiffrant, bougeant du cul, médissant, se déplaçant, mâtant le sexe opposé, ou  
pas, noyant leur fatigue dans la sensation de compter pour quelqu'un, noyant  
leur confusion dans une attitude posée, noyant leur mélancolie dans la bave de  
Dionysos qui, magnanime, ne se refuse à personne pas même aux crapauds.

Étienne plante là le grand André, il a repéré une bouteille de Crémant. La joie  
naturelle d'Étienne fait défaut à André lequel s'invente une posture d'intello  
observant son monde. Son totem, à André, quand il était scout, c'était  
*caméléon*.

Jeanne, à trois mètres quatre-vingt de là, jauge son mari. André ne sait que faire  
pour elle. Il lui accorde tout, même ce qu'il ne peut offrir. Alors il accorde des  
mots.

Jeanne veut la dureté du désir. L'œil du conquérant. André est mou. Il est mou  
d'amour pour elle. Elle voudrait plaire, exercer la séduction, brûler de cette  
activité tandis que le mari, quoiqu'elle fasse, même odieuse, la trouvera à son  
goût. Elle le dédaigne, en ce moment. Il est triplement attentionné, collant,  
fougueux. S'il savait.

- Salut Jeanne.

- Salut Élise.

Élise se méfie de Jeanne. Jeanne ne cherche pas à être l'amie d'Élise. Malgré  
tout Élise crée du lien, passive hostilité.



- J'ai fait la promenade de l'Envers, ce matin,  
dit Jeanne.

La promenade de l'Envers consiste à descendre la rue, tourner à droite vers où la route prend fin dans les champs, poursuivre le chemin, qui est de terre, longer le ruisseau, remonter la rue de l'Orgue, se retrouver dans l'impasse où ils vivent.

- Je me promène depuis une semaine tous les matins, à six heures tapantes. Et...

Jeanne suspend le propos. Elle sait qu'elle fait mouche. *Depuis une semaine.* Sorcière.

- ... j'ai remarqué qu'ils avaient placé, derrière un saule, une cabine noire haute de trois mètres. Sorte d'urinoir géant. J'hésite à en parler à André, il est parano pour le moment.

Sorcière.

- Vous y jetteriez un œil, Étienne et toi ?

elle conclut.

Jeanne s'éloigne. Le cœur d'Élise bat à folle course. Elle vient de voir le reflet produit par la baie vitrée. Jeanne est belle. Gracile. Voluptueuse.

Élise se sent

moche.

Vanille, en hauteur, écoute.

Le silence.

58.

Berne, huit mois avant les faits

Elle ne s'attendait pas à cela. Un restaurant.

Viktor lui désigne où poser le cul. Vanille se sent  
moche.

Elle se retrouve coincée sur une banquette de skaï rouge vin, Viktor à droite, Bowski face à elle. Au dessus d'eux, gigantesques lustres. L'endroit est vaste. On croirait le hall d'une gare. A ceci près que les gens ont l'air d'aller nulle part.

Vanille porte une robe de laine violette, ruban sur l'épaule. Deux tailles trop large. Si la taille de la robe était appropriée aux mensurations de Vanille, Vanille tirerait orgueil de son cul et de ses seins. Elle a du ventre, un peu. Un cerveau, surdimensionné. Cacher le corps, cacher l'esprit, telle est la devise de Vanille.

Ses cheveux, propres, fins, châtain clairs, vagabondent sur le visage.

Cacher. Cacher tout.

Bowski la regarde. Avec gentillesse. Alors, elle oublie. Qu'à Devra les gens ne font plus attention à la ligne, aux cernes, aux parures. A Devra, on tire orgueil, désormais, du *naturel*. Les femmes assument leur poids, il n'y a moins à manger on mange du pain, des kilos de pain, on enfle, tout le monde enfle. On fume, on boit, on titube de fatigue, d'absence de protéines, d'alcool de prune.

Les vieux dansent sur le trottoir. Les jeunes courent à même la rue où les voitures ne roulent plus. Les femmes de l'âge de Vanille, sans âge, fourrent mains aux poches guettent le silence, comme s'il était un spectre. Non. Le silence est vivant.

Dans la brasserie Berneise, brouhaha de kermesse. Viktor porte une chemise blanche, ample, un foulard de soie, barbe de deux jours. Est attirant. Voix affirmée, grave, lente. Il parle, regardant le vis à vis avec concentration.

Bowski porte un pull en V, Kamel, cachemire. Il n'est pas beau, Bowski. Il est gentil. Parfois il peut être rude, comme distrait de sa nature vraie, alors il lance des piques. Ça ne dure pas. Son regard redevient serein. Il fuit la souffrance de l'instant précédent. La méchanceté d'autrui lui sert de glaive. Un glaive qu'il s'inflige à lui-même.

- La spécialité, c'est les saucisses,

dit Viktor.

- Du veau, une salade,

dit Vanille.

Viktor la regarde. Elle s'est battue pour désavouer l'effet que lui faisait Viktor. Depuis que.

Bowski se marre. Une jeune très jeune femme passe, plateau en main, deux nattes blondes, jupe courte à volants, verte, micro tablier par dessus, chemisier bouffant, décolleté. Bowski retient la fille par le coude, sourire large comme l'entrée du paradis. Il commande une maxi bière, se tourne sur Vanille, dit Pour, toi, Vanille ? Vanille ne sait que répondre. Bowski dit Deux bières. Viktor, l'air sombre, s'affale sur le dossier de la chaise, déclare Double whisky. Vanille ne peut s'empêcher de dire à Viktor, et se morigène d'être en train de le faire : Tu n'as pas perdu tes habitudes. Viktor ne répond pas à cela. Il dit :

- Pour la mission, il y a une autre fille en lice.

- Pas davantage ?

elle demande, regard aux alentours.

- Le cerveau des filles se liquéfie dans l'orgasme, tu savais ?

dit Viktor.

- Le mien tient le coup. Spécifiquement dans l'orgasme,

elle réplique.

Bowski camoufle, mal, un sourire.

- Que mangeons-nous ?

il dit.

- Du veau, une salade,

elle dit.

- Cette dame est-elle toujours ainsi ?

dit Bowski à Viktor.

Vanille s'offre l'ambition de planter le regard dans celui de Bowski. Pas un regard de femme, non. Un regard de scientifique. Métallique de couteau affûté. Après la fourchette, se servir d'une lame.

- Elle est jolie,

dit Bowski.

Ne pas décrocher. Faire sentir que c'est froid à l'intérieur. Que l'émotion n'a pas de prise. Que le cœur tient une place modeste. Que le cœur n'est ni inventif, ni narcissique, ni quémendeur.

- Je prends une viande rouge,

dit Viktor, se redressant.

59.

La serveuse arrive, Bowski tend la main, enserre la taille svelte, plate, abdomineuse, petit rire de la fille, main qui dépose les verres.

- Elles sont toutes jolies,

dit Bowski, dans un clin d'œil à Vanille.

Vanille s'absente de l'habitable de l'iris, descend profond dans la mémoire, ramasse une poire, le fleuve fait son bruit de fleuve, un merle chante. Bowski baisse les yeux, pour la seconde fois.

- L'autre s'appelle Jennifer, dit Viktor, lâchant un sourire vague. Sympa. Parle beaucoup. Se méfier.

Vanille ne sait que dire, que remuer. La main, le torse, la tête ? Elle a hâte de l'entrevue du lendemain, du plan soumis, dates, attentes précises, bon dieu elle aime pas se lâcher.

- Jennifer Walters ?

elle demande.

Viktor lève un sourcil. Replie la jambe gauche, pivote le corps en direction de Vanille. Il est sexy. Nonchalant. Où a-t-il appris ?

Vanille se permet un rire, à l'intérieur, pas un rire de pouffe à la manière des cousines. Un rire insolent made in Marta.

- Je communique avec Jenni,

elle dit, se tournant vers Viktor.

Face à Viktor, elle voit quand même Bowski. Le trouble pointant son nez, Vanille connaît. Elle attend. Hache en main.

- Bon dieu je crève de faim,

dit Viktor. Poursuit, à l'attention de Bowski :

- Demain, séance de tir ?

- Je dis qu'il n'est pas de hasard,

dit Bowski, œil rivé au verre à moitié bu.

- Le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito,

dit Vanille, de façon à paraître cordiale.

- Einstein,

dit Bowski, osant le regard. Vanille sourit. La hache choit au sol. Vanille a les mains pleines de sang.

- J'ai fait le tour de la ville. Il faisait froid,

elle dit.

- Ce qui explique la rougeur de ton visage,

dit Viktor.

- Ce qui explique que désormais je n'ai plus qu'une idée en tête, monter là-haut.

Elle regarde Viktor, disant cela. L'alcool danse la valse, Vanille rit comme une enfant, Bowski lève son verre. Il dit :

- Je vous vois bien, Madame, vous envoyer en l'air.

Viktor rit.

Bowski dit :

- Les véritables stars, comme vous Madame, n'ont pas à s'envoyer en l'air. Elle y sont déjà.

En orbite

L'homme est un animal bizarre. Dont l'âge émousse l'émotivité. Tu te souviens, lectrice, lecteur, de tes seize ans ? De tes vingt-deux ans ? L'émotion débarquait dans ta jungle. C'était puissant. A présent si tu n'as ni quinze ni vingt-deux ans, ton paysage est architecturé. Tu vieillis. Tu t'efforces de tenir debout, de trouver goût à la vie, tu t'émerveilles par politesse vis à vis de ton corps qui, grosso modo, fonctionne pas trop mal, tu t'inventes des joyeusetés, du sens, des espoirs. Tu deviens davantage falsificateur que vivant.

Elle a beau tourner quinze fois par jour autour de la terre, Vanille sent la morosité la gagner. Tenir cinq mois encore. La senteur de la terre manque à Vanille. Quand la terre est prise dans la main, malaxée, que Vanille y appose la langue, elle fait toujours fait cela, goûter l'humus, y connecter l'organe.

Tenir cinq petits mois. Tenir.

- Oh, il ne fallait pas appeler,

dit une voix pénétrant la station.

Vanille, allongée sur la couche, ouvre les paupières.

- Tu viens de m'envoyer un texto?

dit la voix d'Élise.

- Tu n'éteins pas ton téléphone la nuit ?

dit la voix de Gabrielle.

Étienne dans le lit grommelle. Élise se lève. La sensation du pied nu sur la moquette devrait la contenter. Élise, quarante ans, est un animal usé. Les émotions du début, à force de se répéter, ont intégré la mémoire. Quand une sensation est anticipée par la mémoire, c'est foutu.

Là, Élise est dans la cuisine, elle a un peu froid tant pis. Elle ouvre le frigo, le referme, le rouvre, ôte d'une assiette, contenant trois morceaux de fromage bleu d'Auvergne, le fil plastique permettant aux aliments de n'être point, par les bactéries, contaminés. D'une main, Élise effectue le transport du produit laitier jusqu'à sa bouche ayant pris soin, au préalable, de faire entendre à son amie Gabrielle la phrase clé :

- Raconte-moi.

61.

Rue de l'Envers

Malgré une oreille collée sur l'oreiller, Vanille entend distinctement la conversation. Elle replie un genou contre le ventre.

Silence de Gabrielle. Bruits d'Élise mus musculus (latin), soriz (français médiéval), souris (français de Molière), sourire, sœur.

Gabrielle : J'ai un peu bu je te préviens.

Élise occasionne la fonte du bleu de Gex sur le dessus de la langue.

Gabrielle : J'ai avalé deux bières, sur moi qui n'ai pas l'habitude ça fait de l'effet. J'ai l'impression d'être un satellite. De tourner autour de la terre.

Vanille dessoude de l'oreiller le second conduit auditif.

Élise (lorgnant un camembert baveux lait cru) : Raconte-moi.

Fourrage, en bouche gourmande, d'une portion de camembert séparée du morceau principal. Élise dépose le combiné, un, deux, trois, quatre secondes.

Quand elle le reprend, silence, toujours.

- Christophe,

dit Vanille, allongée tout du long, drap sous le menton.

- Christophe,

dit Gabrielle. Elle pleure.

62.

Quand le son du téléphone recevant texto de Gabrielle s'est fait entendre, le doigt d'Étienne était endormi par dessus le clitoris d'Élise.

Chaumes. Bien mou.

Élise avise une bouteille de vin rouge à gauche de l'évier, il reste de quoi boire trois verres, Élise n'a plus froid. La première gorgée confirme la sensation de bien-être. Le bien-être, il vous arrive dessus aux dépens du cerveau. Le corps en a marre de n'être qu'un corps il veut davantage. Jouir, bon dieu.

- Excuse-moi, dit Gabrielle. Tu dois être épouvantée par le manque de sommeil que je t'impose.

Saint-Chinian. Jambes repliées sur la chaise. Pose adolescente. Deuxième verre.

Dans le cockpit spatial, ronronnement de la machinerie. Cependant nous l'avons dit, Vanille Antropova entend, comme au cinéma, la bande-son venue du pays des fromages.

- Il est revenu à onze heures et demi du soir, dit Gabrielle, à propos de, Vanille et Élise le supposent, son mari. Il ne m'avait pas prévenue de son retour tardif. Je l'avais attendu avec les enfants, et ensuite devant Gary Cooper, et ensuite seule. Quand j'ai levé le visage sur Christophe, il s'est mis en colère. A dit qu'il avait bien le droit de fêter l'anniversaire de ses amis. J'ai dit : Tu étais avec Jeanne n'est-ce pas. Il a pris une douche, a installé un matelas dans la chambre de Pierre, s'est endormi. Mon cœur, en débris.

Chèvre cendré. Troisième verre.

- Comment mettre des mots sur un coup de poignard au cœur ? dit Gabrielle. Tu es toujours là ?

Oui, dit Vanille.

62.

Les filles qui se sentent belles mettent-elles moins de temps à se relever d'un amour injurieux ?

Élise, dix-huit ans. Gaspard, noir jais de cheveux souples, grand, costaud, voix ténor. Excellent en math. Joue de la guitare. Te regarde comme coucher de soleil sur ta peau de Vénus.

Un baiser, une soirée dansante, des mains, autour de la taille, d'une douceur insensée (trop puissante que pour être ingurgitée tout de go par les sens). La nuit dans les étoiles à être plus qu'humain. Être du même matériau que l'infinité.

Être sans limite, ce n'est pas être humain. L'homme a besoin de frontières. Il en met partout. Même où c'est pas nécessaire.

Dans les étoiles cette nuit-là, Élise se souvient, il n'y avait ni mirador, ni

gendarme à vous demander vos papiers, ni billet d'avion/destination mentionnée. Il y avait le silence. Dans le cœur du silence, l'immensité de l'espace.

Élise se souvient cette-nuit-là Gaspard sur son corps à lui baiser lui sucer lui mordiller les seins lui enfoncer la langue dans le vagin, elle n'était pas née de la dernière rosée, Élise, elle avait lu, que ça se faisait avec amour, ou sans amour, quand deux corps l'un par l'autre étaient attirés. Dans son corps de dix-huit ans, maison de briques rouges sise au numéro 8 rue de la Poste, le plaisir fut supérieur à l'idée qu'Élise s'en était fait.

Le lendemain, au lycée, elle tenait à peine sur les jambes tellement l'autre avait gobé la moindre particule de vie que recelait son corps de femme son humidité de femme la quintessence libidineuse/libation de sa chair. Gaspard s'était dirigée vers elle, un peu gêné, l'avait arrêtée, main sur l'épaule, tout en prononçant son nom, *Élise*.

Il l'avait regardée une seconde, un silence, des années-lumières. Avait dit : « Hier soir j'avais bu, les potes disent que je t'ai embrassée peut-être davantage ». Les yeux d'Élise s'étaient fermés. Elle n'imaginait pas que ce serait si beau, les retrouvailles. Tandis qu'elle descellait les paupières jointes ensemble comme deux mains face à Dieu, elle avait entendu la voix prononcer : « Tu sais que je suis amoureux de Clémentine, tu le sais, n'est-ce pas ? ».

Gaspard avait passé son chemin.

63.

Les étoiles sont en perpétuelle expansion. Les étoiles ne sont pas lettres mortes. Elle font partie d'un système les articulant les unes aux autres au sein d'une organisation gigantesque supérieure à l'entendement humain. *Une intelligence supérieure*, dixit Einstein.

J'ai pris un café *Chez Annisette*, commandé trois gâteaux, suis revenue à la maison, il n'y avait personne. Dans le hall tout blanc avec un tapis rouge en son centre, me suis allongée. Je sentais les courants d'air du dessous de la porte satisfaire leur humeur mauvaise contre mon cou, je me suis levée, suis montée dans la chambre de maman qui, depuis qu'elle faisait chambre à part avec papa, y avait accroché des fringues au mur sur des cintres attendant à de simples pitons et aussi des chapeaux qu'elle ne mettait jamais, des fourrures, des culottes de dentelle, des photos d'elle jeune et heureuse, des photos de ses enfants de ses amis pas de son mari.

J'ai décroché une robe, mauve ? noire ? Élise ne se souvient pas, elle se souvient s'être maquillée coiffée, revêtue de la robe. S'était regardée dans le miroir de l'armoire. Sa mère l'avait trouvée allongée sur le lit visage crispé l'avait prise dans les bras. Élise avait pleuré, sa mère n'avait rien demandé elles étaient descendues à la cuisine, avaient bu un bol de soupe potiron/coriandre, la mère avait mis un disque de Léonard Cohen, avait passé devant les yeux de sa fille un miroir de poche.

Élise, œil coulant rimmel torrent, s'était sentie belle.

64.

- Tu es belle, Gabrielle,

dit Élise sans conviction. Est-ce la fatigue, le vin, la moiteur du souvenir ? Élise, pas en état de consoler.

- L'histoire n'est pas terminée,

dit Gabrielle.

Vanille dresse à perpendiculaire le dos, jambes étendues devant elle.

- Du sac j'ai sorti l'agenda où je note année après année les jours anniversaire. A la date d'aujourd'hui, je veux dire, d'hier...

Élise prendrait volontiers un quatrième verre.

- ... il y avait le nom de Marc. Christophe avait pris un verre avec Marc. Mon cœur s'était déchiré pour rien.

- Il l'est, vu que t'envoies ta détresse à quatre heures du matin.

Calme, Élise, oh ! Pas donné à toutes, un mari qui, après vingt ans de vie conjugée, se souvient que tu es dotée d'un clitoris. Qui s'en souvient tous les jours. Élise, debout, cherche du regard une bouteille.

- On discute devant un verre demain dix-huit heures, ça te va Gabrielle ?

Silence.

Élise, comme tu réponds brusquement,

pense Vanille. Qui, nerveusement, tortille le drap.

- Demain je ne serai pas là,

dit Gabrielle.

- Tu seras où ?

demande l'autre, perdant l'équilibre, se rattrapant au bord de la table de travail gris plomb.

- Je vois Jeanne,

dit la petite voix fragile honteuse de Gabrielle.

Élise lève les yeux au ciel, prononce Bonne nuit ma chérie, genre de tendritude que les femmes se disent entre elles. Monte se coucher.

Vanille demeure droite sur sa couche, regarde vers l'intérieur du vaisseau, ferme les yeux. Le souvenir de Bowski passe devant elle.

Bowski sourit.

65.

Berne, huit mois avant les faits

La première des trois sélections consiste en une épreuve écrite. Viktor et Bowski prévirent d'aller, le lendemain, visiter des copains en Bavière. Ils prendront la moto, veste de cuir, ivresse de l'air incisé. Rien de tel qu'une perspective alléchante pour se donner courage.

Vanille, à l'instar de l'atome nucléaire, diffuse lentement sa puissance de feu.

Elle passe haut la main le test, zéro erreur, apprend le résultat via le net le lendemain dans sa chambre banale d'étudiante. Bowski et Viktor fendent l'air, ont réussis, eux aussi.

Jennifer a commis deux erreurs. Trois candidats sont virés. Il en reste seize.

Vanille a besoin d'une tasse de thé, elle enfle jeans, pull bleu roi tricoté main, chaussettes, souliers à semelle de caoutchouc, descend les escaliers de béton, deux étages, cafeteria, personne ne prête attention à elle. Dimitri. Prendre des

dispositions pour oublier Dimitri. Dimitri est mort. Se fout bien de toi.

En cachette de la raison, Vanille parle à son défunt. De temps à autre. La raison de Vanille ne morigène point, tendue qu'elle est vers l'aboutissement de la sélection. La raison de Vanille, ayant vent du commerce spiritualiste, hausse les épaules. La pensée/Dimitri ne dure pas.

Ne point s'affoler. Une, deux, trois, quatre : fini.

66.

De retour dans la chambre, Vanille ouvre la fenêtre, s'assied face à l'ordinateur, se relève. Il fait froid, en Suisse.

Demain, examen concernant la télémétrie, test en simulateur, repas du soir avec les seize candidats, les dix examinateurs, le futur commandant de la mission ainsi que des représentants de pays commanditaires, chinois, brésiliens, russes, américains, japonais, européens.

Vanille ouvre la penderie. Une robe noire gît en boule sur la troisième étagère en partant du bas. Penser à demander un lieu de repassage, frotter les escarpins beiges talon sept centimètres, folie exigée par Marta.

Vanille ferme la porte de la penderie, cherche un miroir, elle l'a décroché hier à son arrivée. Entre dans la salle de bain, un mètre cinquante sur un mètre cinquante, hésite à allumer le néon. Le contre-jour ne dévoile rien du visage, Vanille n'a pas de visage. La seule chose en laquelle elle croit est la texture de sa peau.

Jamais elle ne pourra marcher sur des talons.

Elle n'allume pas le néon, sort de l'étroite salle d'eau, referme la porte, soupire, dépose le front contre la porte, ôte ses chaussures (de montagne), ainsi que ses chaussettes, qu'elle dépose sur l'une des étagères de la garde-robe. Enfile les escarpins. Se met au bureau. Se plonge dans la télémétrie.

Le téléphone sonne. Vanille a oublié de l'éteindre. Modèle antédiluvien trouvé à Devra deux jours avant le départ. A Devra les gens ne se téléphonent pas, ils se parlent.

Allô ?

Salut, c'est Alex.

Alex ? elle dit.

Alex Bowski. Tu bosses, Vanille ?

Oui.

Écoute, ils sont très à cheval sur les documents DVPZ34. Je te dis ça pour demain.

Tu es en train de rouler ?

Oui.

*Silence.*

Je te laisse travailler.

Oui, oui.

Bowski raccroche.

67.

Vanille croyait qu'il n'y avait que Dimitri pour amorcer l'espoir. Que Dimitri



serait le seul. Saleté/sentiment. Te battre, Vanille. Contre l'emprise que compte exercer sur toi le dénommé Bowski. Ton corps n'est pas désirable. Ton âme n'est qu'un ramassis de souvenirs à l'instar d'autres greniers à souvenirs. Cela ne fait pas de toi un château. Ton cœur ne bat pour personne si ce n'est pour un vieux (Piotr), pour un fantôme (Dimitri), pour des pommiers (le long du fleuve). Ton sexe n'a servi qu'à. C'était.

Cela lui remonte, tandis qu'elle se trouve stupide d'avoir répété à Bowski *oui oui*. Humaine à côté de la plaque, pas gracieuse, pas attrayante. Ordinateur au sein duquel coule le sang froid des morts-vivants. Là-haut, fait noir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Idéal pour un zombie.

Le document DVPZ34 suscite son intérêt. Assise à son bureau elle demeure des heures, droite. Bouge à peine. Ne se lève pas pour pisser. Tourne les pages. Consulte peu son ordi. Écrit, beaucoup. Des chiffres. Regarde, par la fenêtre, la banlieue bourgeoise de Berne. Pas d'oiseaux. Les arbres se taisent.

Plus tard, Vanille ouvre la porte de la garde-robe, se saisit de chaussettes qu'elle enfle, chasse du pied les escarpins dessous le lit, s'assied sur la chaise aux quatre barreaux verticaux, enfle les chaussures de marche, entre dans la salle de bain, ouvre le néon, se regarde dans le miroir. Zombie. Fait pas peur.

On se méfiera pas.

A la cafeteria il y a du monde, il est midi, Vanille n'a pas faim elle a envie d'un thé, approche le gars de la caisse, demande avec humilité où trouver la machine à eau chaude, le visage du gars s'éclaircit, Vous êtes nouvelle ? Je voudrais du thé pouvez-vous me. Earl grey, thé vert, gingembre ? Earl grey, dit Vanille. Elle a chaud aux joues. Vous êtes candidate à la mission ? Oui. Pour vous c'est gratuit. Un badge en deçà de l'épaule du gars indique qu'il s'appelle Cyril.

Vanille sourit à Cyril, s'installe avec son thé contre une fenêtre d'où on aperçoit le parc, immerge les lèvres c'est brûlant. Une décharge lui assiège le ventre. La voix de Bowski, tout à l'heure. Elle se lève, quitte la cafeteria.

Sur la table, la tasse de thé, intacte.

68.

- Meursault ?
- Vous ne parlez pas au docteur Meursault, Madame.

Cette voix.

- Vanille,

dit la voix.

Cri dans la gorge.

- Il y a un problème, Vanille Antropova.
- Je vous écoute,

dit Vanille.

Viktor décroise la jambe qu'il tenait par dessus l'autre. Jeans prêt-à-porter/couturier italien, chemise de lin blanc, foulard de soie, veste de lin bleue pétrole.

- Il fait soleil, ici. Chez toi ?
- Quel problème ?

elle dit.

- Télémétrie.

- Et ?
- Si tu ne ré pares pas, tu ne reviens pas,

dit Viktor.

- Meursault aurait pu dire cela.
- Meursault a un problème avec Jessica, fille du commandant.
- Je ne vois pas le rapport.
- Elle a éventré son chat.
- Je veux Meursault.
- Ensuite s'est elle-même éventrée.

Foutu décor, silence de pacotille, noir par delà les hublots. Vanille en a marre. Oh, rien qui n'entame son auto-contrôle. Sensation de vide. Comme quand le matin nous nous levons, que nous opérons les mêmes gestes dans les mêmes lieux. Marre. Pourtant, on le fait.

- Petite fragilité, Antropova ?
- Va te faire foutre, Viktor.
- Que ce ne soit pas moi qui te livre les détails, c'est ce que tu veux, Vanille ?

Viktor se démet des écouteurs, se lève, se rend à la machine à eau. Dix visages scrutent.

- J'ai couché avec elle,

il dit, à la cantonade.

Vanille sent la colère lui tirer les oreilles. Elle se retourne sur sa colère à qui elle ordonne sans ménagement de faire le beau, cul à terre. Tire la langue, c'est ça, bon chien. La colère s'allonge, s'endort.

- Tu feras ce qu'on te dit de faire, Antropova,

dit Viktor.

Il ôte la veste, s'assied, remonte les bras de chemise. La barbe de trois jours lui donne un visage attractif. Une assistante japonaise enroule les cheveux autour de l'index.

- Dis ce que t'as à dire, j'écoute plus tard,

dit Vanille, à deux doigts d'éteindre.

- Nous voulons être sûr que tu comprennes, Antropova.

Nœud dans la gorge de Vanille.

- Madame Antropova, comment cela se passe aujourd'hui ?

dit une tierce voix.

- Aussi bien qu'hier, Commandant.
- On estime qu'un homme qui vient de perdre sa fille n'est pas à même de diriger une mission.
- Commandant ?
- Démis de mes fonctions j'ai obtenu de conserver notre rendez-vous quotidien.
- Vanille, il faut faire ce qu'on te dit de faire,

prononce avec calme la voix de Viktor.

La japonaise tortille.

69.

- Commandant, désolée pour Jessica.

- J'entends votre compassion, Antropova. Vous êtes à hauteur de cette mission. Si vous estimez qu'il y a des risques à prendre pour ces histoires de télémétrie, ne les prenez pas. Nous trouverons une solution.
- Quels risques, Commandant ?
- Maintenant c'est moi qui commande, Vanille,

dit Viktor.

Vanille : tige sombre à tremper dans lait bouillant. Beignets de Piotr. Ruffia. Tram 33 fendant la ville du Nord au Sud, bonne vieille machine.

- J'exige qu'on me laisse Meursault,

elle dit.

- J'exige que ta capsule soit en état de revenir,

dit Viktor, se tournant sur la japonaise.

- Le retour n'a rien à voir avec la télémétrie, Commandant,

elle dit.

Vanille met fin à la conversation.

La japonaise pianote son clavier, l'air absent. Viktor serre le point droit. Il est droitier, Viktor. Va falloir tenir en laisse Machieuse. Elle aime ça, il se dit à lui-même, flatté de s'adresser en son for intérieur au nouveau directeur de la mission.

La main droite de Vanille tremble. Elle est droitère, Vanille. De cette main ce jour-là elle a caressé le dos, nu, de Viktor. Viktor était sur elle, à plonger ses couilles droite et gauche réunies en un solide bâton. Elle avait joui. Il avait enfoncé le pieu dans le vagin venant d'être défloré, cela avait duré interminablement. Vanille en avait le souffle coupé.

Tu as le visage rouge, il avait dit, se roulant à ses côtés. Il n'avait pas joui. C'est mieux, il avait dit. Avait ajouté : Dimitri n'aurait pas aimé. Viktor s'était habillé. Assis sur le bord du lit, avait avancé la main vers la chevelure châtain de la docteur en sciences. Une vraie tête, cette fille. Avec des cheveux. Que les doigts de Viktor ne caressèrent pas.

Vanille, couchée sur le côté, regardait le vide. Le vide, ça la sauvait de la peau des hommes. Les hommes ont trop d'odeurs, de voix, de doigts, de dents, de pensées, de fatigues, de mensonges, d'ignorances, tandis que, le vide.

Viktor s'était levé. Il avait dit, désignant une paire d'escarpins beiges C'est ce que tu comptes porter à Berne ? Berne, en Suisse ?

70.

Rue de l'Envers

- Papa ?

Étienne appuie sur la touche clouant le bec à une speakerine moitié vêtue, moitié pas vêtue.

- Le mardi vous ne revenez pas à dix-sept trente ?

il dit aux gosses, débarqués de l'école.

- Maman est venue nous chercher plus tôt.
- Germain m'a pincé.
- Tricheur.
- Trou du cul.

La voix de la speakerine n'est pas réelle. Les enfants, c'est autre chose. C'est

compliqué, un enfant. Ça ne va pas de soi.

Emerance, l'aînée des trois, dit à son père, le sympathique Étienne Tu dois me conduire au piano. Elle porte une robe grise, des collants gris clairs, un gilet rayé gris et rouge foncé. Les cheveux sont lâchés. Manquerait plus qu'elle porte la natte. Comme la fille de Gabrielle.

- Ta mère t'amène au piano, j'ai du boulot.
- T'étais devant la télé, papa.
- Mon boss attend un rapport.
- T'avais qu'à rester au bureau.

Emerance, treize ans, est frondeuse. Comme la mère. Elle sera jolie. Comme la mère.

- Élise ?

s'égosille Étienne.

- Chez Gabrielle.
- Elle te conduit pas au piano ?
- Ben non, vu t'es à la maison.
- J'ai du travail.
- Mon piano, c'est pas du travail ?

Étienne porte un pantalon crème, chemise ad hoc, pull en V bleu ciel à craindre l'orage de larmes. Emerance s'installe sur ses genoux, lui passe la main dans les cheveux. On entend Germain et François se bagarrer.

- Peut-être que pour une fois, elle dit, je pourrais ne pas aller à ma leçon.
- A condition, dit Étienne, que vous me laissiez regarder mon émission à la con.
- Ce qui implique que je veille au goûter des garçons, dit Emerance. Cota de fruits, verre d'eau, céréales. Ce qu'une mère de famille est sensée préparer pour que ses enfants n'aient pas un QI détérioré par la malnutrition.

Étienne rallume la télévision, s'acquitte d'un baiser, il est homme heureux. Le rire de la speakerine sculpturale oblitère les cris provenant de la cuisine. Emerance, par gratitude pour le père, referme la porte du salon. Chopin peut aller se faire foutre si un citoyen modèle tel que papa est capable de s'offrir, à la vue des enfants, le spectacle d'une merditude sans nom.

71.

La blonde speakerine dit Robert, vous avez raison. La porte s'ouvre, François le timide, le poète, l'inédit, se coule dans les bras d'Étienne. Robert lève le menton, il en connaît tellement plus que n'importe quelle blonde.

- Papa, je leur fais faire leur devoir ?

demande Emerance.

- T'es sûre, pour le piano ?

demande le père, un enfant suçant le pouce blotti dans ses bras de Dieu puissant.

- Papa, le piano est une idée de maman.

Pub rouge pour ketchup dénué de goût.

Emerance retire son gilet. A y regarder de près, elle retire tout. Elle s'appuie nonchalamment contre le chambrant de porte dans un tee-shirt où est inscrit,

en pastilles brillantes, I love NY avec, pour arrière-fond, un cœur rouge. Un cœur sans goût.

- On a rendez-vous avec André, dit Étienne, chez l'échevin du territoire, un type qui s'appelle Marc Danglois.
- L'éche-quoi ?
- Je m'occuperai des devoirs à mon retour. Amusez-vous.
- Papa, tu ne parles pas du tout comme maman.
- Maman est prof.
- Tu es fou d'elle,

dit la gamine dans son tee-shirt avec un cœur dessus.

- Un échevin c'est un type qui gère l'achevune ?

dit François, évanescent.

- Je n'aurais pas dit mieux,

dit Étienne, déposant au sol, avec douceur, le petit.

A quoi sert-il d'être adulte ?

72.

Marc Danglois est cultivateur à la retraite. Son fils gère la ferme sise dans une commune voisine. Gilberte et lui ont fait bâtir une maison de briques, quatre façades, le long de la nationale. Gilberte et lui jouent au bridge. Le soir, ils boivent une bière grenadine. En lisant Simenon.

Poignées de main. André fait montre d'une telle élégance. Étienne, à côté, c'est Fifi face à Picsou.

- Vous parlez d'une cabine sur le chemin d'Envers,

dit Danglois. Ajoutant, seigneurial : Asseyez-vous.

Étienne ne se sent pas sur le même pied qu'André. Il se sent : quelconque. C'est le ketchup ou quoi, Étienne ? Le fait d'être rentré plus tôt du boulot ? D'apprécier l'intelligence affective des gosses sans une mère dans les parages ?

Étienne prend la parole.

- Vous n'avez pas le dossier sous les yeux j'en déduis que vous vous êtes renseigné,

il dit à l'éche-quoi ?

André bouge imperceptiblement la tête, de haut en bas.

- La cabine a été déposée par Électron sur terrain communal,

dit Danglois.

- Le terrain appartient aux Dassard,

dit Étienne.

- Faut croire que non, dit Danglois. Pas à cet endroit.

André se penche, coude aux genoux.

- Sans doute s'agit-il d'une expérience opérée par la Région dans le domaine des télécommunications,

dit Danglois, pour qui la République est un Royaume.

- Radar ?

demande Étienne.

- Je n'en sais rien,

dit Danglois.

- A qui on doit s'adresser ?

dit Étienne, impatienté.

- A moi,

répond, imperturbable, le baron Danglois.

- Nous avons le droit de savoir,

dit Étienne.

Que penserait le petit François du fieffé connard se tenant face à son père ?

André, assis à la droite d'Étienne, allonge le bras gauche en direction de l'ami.

Ses yeux fixent ceux de Danglois. Danglois dessine sur l'agenda ouvert devant lui un soleil au crayon gris.

André :

- Frangleux nous dira quoi.

Danglois :

- Vous connaissez le ministre ?

- Lycée,

dit André.

- Écoutez, je vais voir,

dit Danglois. Il se lève.

- Non mais c'est quoi cette histoire ?

dit Étienne.

- Rasseyez-vous, Danglois,

il ajoute.

- Soit nous rameutons le village, il poursuit, nous nous pointons au prochain conseil communal avec un journaliste, soit vous nous donnez des précisions.

- Monsieur Dussaujean connaît le ministre,

dit Danglois.

- Monsieur, dit à Étienne le conseiller ès Majesté, les initiatives de la commune sont votées.

- La commune n'est pas une tyrannie, dit Étienne. Si l'un des membres de la communauté se trouve en désaccord avec les élus, il est en droit de le faire savoir.

- Faites-le savoir,

dit l'autre, confortablement.

- Ça m'écoëure,

dit Étienne, se levant.

- Je vous appelle demain,

il ajoute, main sur la clinche.

André salue la personne de Danglois, débonnaire, très je-suis-à-la-hauteur-de-tout-le-monde-même-des-cons, après quoi André se dirige, pieds dans chaussures anglaises cousues main, vers le couloir contre le mur duquel l'attend Étienne, regard de nuit sans lune.

- Tu m'as pas dit, pour Frangleux. On se serait pointé direct au ministère.

- Frangleux est un imbécile. Au lycée on l'appelait Lapin agile.

- Quel rapport ?

dit Étienne qui, une fois à l'extérieur où la température est clémente et le soleil jaune comme l'or, se sent déserté par la tension.

- Le lapin qui se prend pour un lièvre n'en demeure pas moins un lapin, dit André, appuyant sur le bouton/déverrouillage de sa Volvo.

- Il est quand même ministre,  
dit Étienne, se coulant dans le siège passager cuir scandinave.

- Ouais, sans pattes.
- Comment ça ?
- Un trame lui est passé dessus.

Étienne se marre.

- Devant les caméras de télévision, dit André, le président de la république pousse l'impotent. La première fois qu'on a vu ça à l'écran, la popularité du numéro 1 français a pris trois points. Je n'irai pas voir Frangleux.
- On se prend un whisky ?

dit Étienne.

- Ouais.
- Arrête de dire *Ouais*, André. Ça devient un tic.
- J'aime.
- Qu'est-ce qui se passe, Vieux ?

André, au volant, regarde droit devant.

73.

En orbite

Vanille n'accorde pas de crédit à l'instinct mais là, c'est plus fort qu'elle. Un truc ne tourne pas rond.

Prendre un thé sur une terrasse. Inscrire sur une feuille l'énoncé du problème. Soupeser. Stratifier en ordre d'importance. Effectuer les raccords. Remuer la cuillère, afin que le sucre ne repose point. Porter la tasse aux lèvres. Respirer. Ressentir le chaud gagner l'estuaire du bras. Regarder la praline lovée en son emballage doré. Décider de ne pas la manger. Écouter le bruit de la cuillère fouillant, de sa main incurvée, les tréfonds de porcelaine. Être un corps. Une femme.

Impossible.

Problème numéro un : le Commandant. Croisé à Berne, une première fois, dans l'encoignure d'une porte. Sourire réciproque simultané. Dès le début, est pressenti par Vanille que l'homme soutiendra sa candidature. Il ne cherche pas à la déstabiliser (comme il le fait avec Jennifer). L'encourage-t-il ? Non. Si ce n'est en aparté : « Antropova », déclare-t-il devant la porte des cuisines, un matin à sept heure trente, « vous avez du grain dans la culotte ». Cela est gentiment dit. Le commandant est français. Avec Vanille, il s'exprime en russe. Le russe n'est pas la langue maternelle de Vanille. Que signifie *avoir du grain* dans un français transposé en russe adressé à une non russe non française? Vanille sirote à la paille un liquide vitaminé. A éteint chacun des écrans, sauf celui faisant mention du carburateur. De cet écran-là dépend sa vie. Si elle a envie de redescendre, s'entend.

Aurait dû se poser la question de la gentillesse du commandant. S'en est méfiée, mais ne s'est pas *interrogée*. Erreur. Survole à l'instant le désert du Néguev. Rêve d'une place bordée de platanes. Concentration, Antropova. Quelque chose coince dans la gorge. Agir dans l'ordre. Le Commandant. Viktor.

Marta a dit à Vanille, après le décès de Dimitri, elle revenait des cours par -15°,

visage rougi : Viktor t'a dans la peau.

Viktor t'a-t-il jamais eu dans la peau, Antropova ? Pourquoi avoir pris au mot Marta ? Quels sont tes rapports avec Marta, que tu aies cru cette dernière ? Est-ce par elle que tu serais devenue astronaute, non par toi-même ?

Se lever, faire, sous les platanes, trente pas, revenir, regarder n'importe quoi qui se meuve, des moineaux, le bord d'une jupe menthe-à-l'eau ondulant sous l'effet de la brise, un homme tourne la tête. Bowski. Putain.

*Dans la peau*, qu'est-ce que cela signifie? Vanille, en scientifique, mit à l'épreuve l'hypothèse. Cela s'effectue la dernière soirée avant le départ de Viktor pour Berne, un mois et demi avant elle.

Après la mort de Dimitri, Viktor demeure fidèle à Vanille. Moqueur, ironique, non courtois. Trois années à ne pas se lâcher. A confronter les savoirs. A immerger, des heures durant, l'esprit dans le savoir comme les mineurs obligent le corps aux profondeurs. A se provoquer, se hâbler, se donner de l'harangue. Comme deux mecs.

Deux mecs, deux vrais, elle avait vu ce que ça donnait, à Berne. C'était autrement plus élégant que Viktor et elle. Viktor et Bowski, ça avait de la gueule.

A la Faculté, Viktor et Vanille avaient raflé, dans l'ordre, les deux premiers prix du concours. Sur six cents. Viktor à l'époque portait barbe, jeans troués, pull-over aux manches trop longues. Le soir de son départ, il avait offert à Vanille un bouquet de violettes. Avait dit Tiens, salope. Elle avait répondu Va te faire foutre. Avait accepté les fleurs. Il lui avait embrassé les lèvres. Ce soir-là elle n'était pas poudrée. Elle avait mangé du veau dans la journée.

Vanille ne veut pas se souvenir.

74.

Leurs corps, mus par une unique salve. Hissés au sommet doux. Tissés l'un dans l'autre.

Pas, pas, se souvenir. Enfiler la combinaison. Trente minutes de gestes appropriés. Jeter un œil à la télémétrie.

Mains de Viktor.

Vanille se dirige vers le scaphandre. Les forces sont là. Tendre la main.

Le souffle de Viktor.

Soulever sans difficulté la combinaison, le monitoring, la visière.

Ses dents sur ma peau.

Faire crever ce putain de fantôme qui revient, qui revient.

75.

Un soir, à Berne. Robe noire à repasser, deuxième étage, buanderie. Un brésilien à l'odeur insupportable attend que sa lessive soit terminée. Escarpins, beiges, aux pieds. Main de Viktor autour de la taille. Vanille n'a pas vu venir.

Laisse-moi te dire une cochonnerie.

Débarrasse tes sales pattes, elle dit.

Tu es belle, il murmure.

Viktor ne la regarde plus de la soirée.



Elle, Vanille Antropova, a rayé de sa mémoire la nullité sublime de leurs ébats à Devra. Pas d'amour. Rien. Sa chaire, à elle, jouit, lui sent venir Dimitri. Entre eux.

Bowski est habillé ce soir-là de velours grosses côtes, brun. Chemise blanche, cravate noire de soie. Avec désir, regarde Vanille. Elle laisse le regard inonder la partie d'elle qu'a sali Viktor. La partie qui salit leur lien, sacré, avec Dimitri.

Elle boit un peu d'alcool. Est d'humeur chienne. Laisant son côté insolent prendre l'air. Cela fait mouche. Pas même une semaine qu'elle est là. A perdu trois kilos. Bowski lui dit, à son tour : Vous êtes belle. Elle savait qu'il dirait cela.

En bons concurrents, après le repas lui et elle se quittent dans la cordialité. Viktor ne la salue pas. Autour de la table il a son aréopage/femmes. Qu'il abandonne aussi. Sans un mot. Machine à produire l'orgasme. La brute.

Dans sa chambre, Vanille, après cette soirée inaugurale de la session internationale, à laquelle les meilleurs électroniciens, les meilleurs ingénieurs, les meilleurs physiciens, les meilleurs médecins, les meilleurs humains somme toute, sont présentés à la presse, Vanille se met nue, a préalablement plié sa robe noire, pas vraiment consciencieusement, avec lassitude bourgeoise, en a rit, s'allonge sur le lit, escarpins au pieds, dans le noir.

Ouvre les vannes. Le regard de Bowski, les mains, le nez, la voix d'Alex Bowski contre sa peau, ses lèvres, ses oreilles, son sexe. Les doigts de Vanille, guidés par le désir de Bowski, fourrageant l'orifice, excitant le clitoris, s'enfonçant tout entier. Elle geint. Après quatre secondes, une, deux, trois, quatre, Vanille décrète : Viktor, fini. Bowski, fini.

Son corps, en bon soldat, oublie. Elle aime son corps, Vanille, finalement. Il lui est soumis.

76.

Rue de l'Envers

Jeanne est assise face à André. De part et d'autre de la table carrée, dans la cuisine, sont assises Clara et Blanche, douze et dix ans. Baies vitrées donnant sur jardin, vergers, rosiers sauvages. *Romance sans paroles*, Félix Mendelssohn, sortant d'un baffle Bang & danois.

Une pièce/bibliothèque sépare la cuisine du salon gigantesque. Entre les deux espaces, une cheminée ouverte de part et d'autre. L'ancienne ferme au carré, écuries et cours intérieure, est entièrement rénovée. Mobilier d'antiquaire, gravures, tapis d'orient, coussins, peintures d'ancêtres, teintures de soie, trophées de chasse, procurent au lieu un cachet bon goût/confort.

Jeanne chine objets d'ici et d'ailleurs, cendriers de cristal, statues gabonaises, porcelaines portugaises, personnages de bronze, contreforts de manèges, chandeliers, pieds de lampes kitch, cela ajoute une note de vulnérabilité, de gaieté, de désordre à l'harmonie cautionnée par des siècles de tradition aristocratique (la mère d'André est née Donguard de Chassant de Bailly).

André et Jeanne ne disent rien. André sourit. Il aime ses enfants, bien sûr. Il en voulait quatre. Après Blanche, Jeanne a fait trois fausses couches. L'ultime fœtus était âgé de quatre mois. André a dit Suffit. Ce soir-là, à l'hôpital, Jeanne était plus belle que jamais. Pâlisime, à deux doigts de la mort. André voulait

vivre avec Jeanne.

Le père de Jeanne est immigré polonais. Nulle fortune. Les parents d'André, qui était cadet de six enfants, avaient dit Cette fille, que tu fréquentes, est sexy. Dans la famille, *sexy* signifiait *Pas pour nous*.

Jeanne, après deux ans de relation, s'était dite, un soir que son père était passé dans la chambre qu'elle occupait en ville, et André était là, elle avait regardé André, il en imposait, à côté de son père à elle André était un océan son père une barque, Jeanne avait pensé très fort tout bas De lui je veux être la femme. André, qui aimait le côté obscur de Jeanne (la mère d'André faisait Lourdes chaque année avec des handicapés, un diamant à chaque main), André avait pensé, œil dans œil de Jeanne la sombre : *Ma femme*.

- Nous avons vu l'échevin,

dit André.

- Cette cabine est une cabine rien de plus,

dit Jeanne.

André porte à la bouche le vin tiré d'une des cinq mille bouteilles reposant en sa cave.

77.

Les Dussaujean, à table donc. Repas du soir.

- Cette cabine n'est pas qu'une cabine, Jeanne.

- Frangleux ?

- Plus haut,

dit André.

- Qui ?

- Jipaze.

- Tu as des contacts avec Jipaze ?

- Tu le sais.

- Tu n'en parles jamais.

- Toi et moi avons écrit un de ses discours.

Jeanne se souvient. Nue. André, nu. Époque où André se prenait pour un épris.

- Le premier ministre qu'il est devenu ne se soucie pas de toi,

dit Jeanne.

- Ô si.

- Papa, dit Blanche, Christophe est venu à la maison, maman s'est fâchée.

Mâconnais, hautes côtes, 1992.

- Sa femme n'est pas en forme,

dit André.

- Termine ton assiette,

dit Jeanne à Blanche.

- Je voudrais quitter la table,

demande Clara sa sœur.

- Oui,

répond la mère.

- Non,

dit André.

- Je skie, dit la fille aînée, je parle trois langues, je fais de la voile l'été. Je

sais quand je peux ou ne peux pas. Vous allez d'un moment à l'autre parler de votre couple, ce qui ne me regarde pas.

- Montez,

dit Jeanne.

La fille cadette embrasse les parents, l'aînée se retire.

- J'ai foutu Christophe à la porte parce que...

- Je ne veux pas savoir,

dit André.

Qui se lève, débarrasse la table, ferme le bec à Mendelssohn.

- J'ai du travail,

il dit.

Et disparaît.

Jeanne, dans sa robe noire (elle a perdu trois kilos depuis que pour Christophe elle fond), se lève, se demande à qui parler, n'a pas envie de lire ni de regarder la télé. A envie d'être amoureuse.

A fichu Christophe à la porte. Yes. Il voulait lui parler. La petite Blanche se collait à sa mère. Jeanne a dit Maintenant pas possible, il y a les enfants. Christophe a dit Maintenant. Jeanne a fait non de la tête. Christophe a regardé la bouche de Jeanne. Quand ? il a demandé. Ce soir, 23 heures, chemin de l'Envers.

La sonnerie du téléphone arrache Jeanne à son vague intérieur.

- Oui ?

elle dit. La voix d'André, qui a une ligne dans son bureau, prononce A qui avons-nous l'honneur ?

- Christophe.

- A qui désires-tu parler ?

dit André.

- A vous deux.

Jeanne regarde autour d'elle. Débauche de lumières. Pour personne. Décor enchantant seule une idée. L'idée qu'il fait bon vivre en la demeure.

- Gabrielle est partie, dit Christophe. Elle a fait ses valises, déposé les enfants chez sa mère.

Jeanne pense : Foutu.

André :

- Arrange-toi avec les femmes de la rue. Tiens-nous au courant.

André raccroche.

Jeanne ne doit pas dire n'importe quoi. André pourrait vouloir, de son bureau, soulever doucement le combiné.

78.

Jeanne :

- Que s'est-il passé ?

- Ma belle-mère ignore où est passée Gabrielle. Je prends la voiture, j'y vais. Jeanne ?

- Tiens-nous au courant.

- Tu paraphrases André,

dit Christophe.

- Ils ont consulté l'échevin, pour la cabine.
- Sur le chemin de l'Envers ?
- Oui, l'Envers.
- Jeanne...

*Silence.*

Jeanne dit : Ok ?

Christophe : D'accord.

Une voix : Bonsoir.

Jeanne : Christophe ?

Christophe : Tu regardes la télévision ?

La voix : J'entends votre conversation.

Christophe : Gabrielle ?

La voix : Je m'appelle Vanille.

Jeanne : Vanille : un joli nom.

*Silence.*

Vanille : Vous m'entendez ?

Christophe : Qui êtes-vous ?

Jeanne : C'est toi, Élise ?

Christophe : J'y vais.

Jeanne ne raccroche pas. Cœur gonflé bat comme en bout de course. Est-ce la voix ? Est-ce le fait de retrouver Christophe, dans cinq minutes, à l'Envers ?

Elle dit, dans le combiné du téléphone : Madame ?

Les mains de Vanille ne tremblent pas. Mais : bas du ventre grelotte, cou glacé, pieds douloureux. Que se passe-t-il, nom de dieu ?

79.

Jeanne appuyée contre le saule a le visage tendu aux cieux. Faudrait songer à rencontrer un passionné des étoiles, avec son matos, pour les enfants. Qu'ils intériorisent que : l'humain infiniment petit dans l'infiniment grand. Leur faire lire Blaise Pascal. En faire des singes-savants. Qu'ils réalisent que c'est tellement mieux d'être un homme.

- Tu es là ?

dit Christophe. Se tient à distance.

Jeanne, offerte.

- Trop compliqué, Jeanne.
- Compliqué quoi ?
- Tu le sais,

dit Christophe.

- Dis-le.
- Tu me troubles.

Jeanne a envie qu'il lui suce l'âme.

- Gabrielle est venue me voir,

elle dit.

Bien qu'il fasse nuit, Jeanne sent que le visage de Christophe est vers elle tourné.

- Gabrielle dit regretter qu'il n'y ait pas davantage de convivialité entre les habitants de la rue. Elle prévoit un dîner.

- Quinze ans qu'on est voisins,  
dit Christophe.

- Seize,  
dit Jeanne.

- Fait chier.
- Promets qu'on se reverra.

Christophe recule d'un pas. Le corps de Jeanne crie. L'esprit possède une voix, pas le corps.

- Fait chier,  
il dit.

- Oh, elle dit, s'éloignant. Ce n'est que cela.

Christophe escorte Jeanne remontant le chemin, à distance non intime. Bientôt, ils approchent de l'éclairage public, le premier de la rue. Puis le suivant. Puis la propriété d'André et Jeanne. Christophe s'arrête.

- Au revoir, Madame Dussaujean.
- Salut,

elle dit, hâtant le pas. Il la regarde. Elle entre dans la cours. Il avait Jeanne à disposition.

En lui, force inattendue. Dire non. Son corps a dit Non. Le corps de Christophe dit à Christophe Tu réussis dans les affaires, tu as une chouette bicoque, de chouettes amis, tu as Gabrielle. Le cœur de Christophe s'émeut de Gabrielle. Son attraction pour Jeanne : volatilisée. Il n'a pas le corps à ça.

La raison fait de lui un homme.

80.

Jeanne est assise dans la cuisine jaune pâle, un jaune primesautier, un jaune sur lequel quatre huiles représentant des marines sur le visiteur décochent chic impression. Elle n'éprouve pas d'amour/passion pour sa maison. Elle ne ressent pas d'amour/passion pour André. Elle s'aime, c'est tout ce qu'elle sait.

Cette pauvre fille, Gabrielle. Psychologue pour animaux domestiques. Professionnelle inventive, si ça tombe. Nous croisons des gens dans le monde, ils ne sont que des humains. Au boulot ils fixent des objectifs, on leur reconnaît des compétences, ils obtiennent des résultats.

Jeanne est coach. Elle écoute les gens. Ils finissent par trouver leur voie. Elle a étudié les lettres, comme son mari. C'est lors d'un colloque qu'ils se sont trouvés. Elle était éblouissante, il était célibataire. Le corps affamé de Jeanne avait trouvé nourriture de goût.

Elle traîne les pieds, s'assied sur le lit, elle n'a pas éteint en bas. André ronfle doucement. Il ne fait pas semblant. Leur petite musique. La leur, à eux deux.

Elle redescend. S'installe sur une chaise, combiné du téléphone devant elle. Se lève, éteint chacune des lampes de chacune des pièces. Dans le noir, revient à la chaise. Respire l'odeur qu'ont laissé le saumon, les épinards. Forme le numéro du domicile de Christophe et Gabrielle. Elle dit, tandis que les sonneries confirment peu à peu que personne ne répondra, elle dit : Allô ? Allô ?

Vanille, derrière son foutu bureau ergonomique multi écrans dit : Oui ?

- Qui êtes-vous ?

dit Jeanne.

- Vanille.
- Je contacterai les télécommunications demain.

En arrière-fond, sonneries de téléphone que l'absence de Christophe n'interrompt pas.

- Puis-je savoir d'où vous appelez ?

demande Jeanne.

Vanille garde sa langue en bouche. Demain elle a du travail en extérieur.

Ne pas s'aventurer par où une brèche pourrait aspirer. Se tenir sur les gardes.

Ne pas perdre le fil des gestes coutumiers.

Vanille se dirige vers sa couche, s'emmailote dans les draps primevères.

S'endort sur le champs.

- Allô ? Allô ?

fait Jeanne, debout, anéantie, dans sa cuisine exhalant l'épinard.

81.

Jeanne est d'une beauté affirmant aux hommes Approchez, vous ne me faites pas peur. Les hommes approchent. Si une femme n'allonge pas le bras vers son nœud de cravate, ne l'attire point à sa bouche de sorcière, l'homme approche à pas de chat.

Christophe et Jeanne se sentaient bien, tous les deux, à s'approcher l'un l'autre, redoutant le moment où allonger le bras, désirant ce moment, en rêvant la nuit, main au sexe. Faire durer le plaisir. La patience, dans le fantasme, vaut mieux que la précipitation. La patience étire le désir.

Depuis six mois il y avait des regards, quand ils se croisaient dans la rue. Ensuite ils s'étaient rencontrés à l'école de leurs enfants. D'habitude Christophe lâchait les gosses le matin, ne se rendait pas disponible à seize heures. Cette fois-là son boss était malade, l'adjoint avait dit T'as des gosses, non ?

Christophe s'était rendu à la sortie des classes, il n'y avait que des mamans, deux ou trois pères chômeurs probables. Christophe s'était senti honteux, avait remonté le nœud de sa cravate, il était un père normal avec des horaires de travail normaux, et puis Jeanne fut là, superbe dans son tweed noir, ceinture autour de la taille mince, escarpins noirs vernis, cheveux châtain foncés mi-longs, yeux ultra maquillés. Elle dépareillait. Il alla vers elle. « Jeanne, j'aurais besoin d'un conseil, me faut-il prendre rendez-vous ? »

Elle avait rit. Jeanne riait de tout. Le voisin d'il y a seize ans, le voisin qu'on saluait et puis c'est tout, qui avait dit Pour une séance de travail, un lieu comme un bistrot c'est plausible ? Ses yeux, quand il avait prononcé *plausible*. Sa voix. N'est-ce pas cela, le bonheur ? Quand deux corps font remuer la vie l'un dans l'autre ?

Christophe avait desserré la cravate. Avait dit : Fichu nœud. Jeanne, impassible, le rendait nerveux. Il avait dit : Quand ? Elle : Demain, après-demain, la semaine prochaine. Lui : Demain. Elle : L'Albertine ? Où ça ? il avait demandé, voyant ses enfants courir vers lui. Sur la route entre Montreux et Carlagne, trois minutes d'ici, 20h30, elle avait dit avant de tourner les talons.

Ça roule dans la vie de Jeanne. Tout roule. Même l'inquiétante fâcheuseté qu'elle a de se faire peur avec le désir.

Jeanne évolue dans un milieu où tu ne brises pas la famille. Où le mot *famille* constitue le bastion contre la perte. Si tu réussis une famille, on peut rien te reprocher.

82.

En orbite

Vanille Antropova, yeux ouverts, sent la nausée monter du ventre vers la bouche. Elle dégueule sur le côté droit du lit où c'est blanc par terre, comme les parois, comme le drap, comme la chemise de nuit. Elle est congelée. Le front, trempé. Elle se tourne vers une porte qu'elle déverrouille, en sort deux paquets de médoc, l'un contre la gastro, l'autre contre la fièvre.

Elle avale le tout. S'empare d'un comprimé contre l'insomnie. La première fois qu'elle l'ouvre, ce placard. Elle boit à la paille, comme une petite fille. S'allonge, tire à elle la couette primevère de Poshda. Écoute le bruit des machines. S'endort. Se réveille. A deux doigts de pleurer. Ne pleure pas. A l'intérieur de sa tête : vide, sec, inodore. Pour ça qu'ils ont choisi Vanille. Elle se fout de son corps. Puisqu'elle se fout de son corps, elle se fout de la mort.

Ils m'abandonneront, sont les derniers mots que Vanille s'adresse à elle-même, avant un calvaire de quarante-huit heures au cours desquelles elle ne sera plus ni un esprit ni un corps mais un radeau. Le radeau ne se bat pas pour rester à flot. Vanille ne se bat pas. Elle laisse faire. Par curiosité. Parce que, dans le fond, elle peut crever.

83.

Du côté de l'Envers

Le soleil est pour tout le monde. André se dit cela, sortant de son véhicule scandiflambant neuf. Tombe, tombe la lumière.

Le parking voisin de la faculté est quasi désert. Et, oh, ce soleil. André porte une chemise blanche par dessous un pull en V bleu vert sur un pantalon de flanelle fil noir/fil gris. Chicos, le mec.

André ne se rend jamais le samedi sur son lieu de travail. Au début de son union matrimoniale, il n'était pas contre l'idée d'y passer trois ou quatre heures. Jeanne a mis le veto. Tu t'occupes des filles au même titre que moi. Que tu gagnes dix fois plus que ta femme n'y change rien. T'es père, je suis mère, fifty/fifty. Déjà que je me coltine les repas les lessives quand Yvette est souffrante (elle l'est une semaine sur trois), que je gère les devoirs scolaires. Déjà que je veille à ce que tes filles ne restent pas coincées à l'école, qu'elles bénéficient d'un goûter équilibré, fruits, céréales bio, jus d'orange pressé, musique douce, feu dans l'âtre l'hiver, balade parmi les aubépines au printemps et faudrait qu'on te voit pas le week-end ?

C'était plus fort que lui. André finissait par s'enfermer dans son bureau. Les deux filles s'y étaient faites, elles étaient vachement liées à leur mère, qui était belle, dont papa ne semblait pas prendre goût aux extravagances bébêtes. Avec maman on pouvait danser, remuer du cul ben oui, un corps de dix ans, de douze ans a ses voluptés, c'est pas vulgaire, c'est la nature, on a le chaud du désir dans la peau, on danse, on fait des positions, on éclate de rire,

le soir maman étire les bras secoue ses cheveux entortillent ses longues jambes verre de vin en main. Là, papa descend, décontenancé, on sait jamais s'il aime ou s'il aime pas, il s'assied dans un fauteuil, celui qu'il a reçu de ses oncles Guibert et Sybille, vieux cuir, Chesterfield pas confortable pour un sous, maman s'en fout, alanguie elle provoque papa, gestes de chatte, il finit par s'assouplir, sort du fauteuil rigide de ses aïeux rigides formatés par des principes suivis à la lettre que ça t'en fait des meilleurs/*aristos* mon cul, il se sert un whisky,

à ce moment-là il est content d'être samedi, dix-huit heures.

La plupart du temps, le samedi sont de sortie. André est précis quand au déroulement de sa toilette. A table chez les amis il discutera avec concentration, mènera son interlocuteur en rebroussant les lieux communs, il est si érudit, il sait tellement de choses. Avec ça, vraiment ouvert, pas coincé sur l'idéologie, non, ni sur la beauté dévastatrice de sa femme. Il aime réfléchir c'est sa drogue, à André.

- Entrez,

il dit, de derrière son bureau.

84.

Le soleil prend possession de l'espace on dirait un aquarium de rayons. Dans le bureau d'André, faculté de Lettres deuxième étage, on dirait que la lumière est organique.

L'apparition ravit le professeur, qui se dresse, fait semblant de boucler la lecture impartie au chapitre quatre du dossier Abélard.

- Asseyez-vous,

il dit à la fille, vingt-trois ans, vingt-quatre ? Elle prend place fluidement.

Ce soir pour Jeanne et André, dîner dans la maison de bois, sublime, que sa sœur Victoire et son beau-frère Hubert ont fait bâtir sur le haut de vingt-deux hectares de bois. Chacun des invités logera, petit-déj' sur la terrasse immense, le lendemain, premier étage donnant sur la vallée à l'abri de toute route aux intestins putrides. Les routes sont des intestins, déclarera Victoire dans ses bottes Aigle, quand il sera question de fouler la boue. Des intestins émettant des pets qui puent, précisera-t-elle. Là dessus, il y aura tarte au sucre et thermos de café.

André prend le temps de regarder Anna-Luisa de Fréand. Intelligente autant qu'irrésistible. Teint de pêche, allure impeccable, phrasé féminin avec pointe d'autorité, de suffisance, de fragilité aussi. Il y a une semaine, a apostrophé André dans un couloir, sollicité un rendez-vous. Lendemain de la scène André/Étienne à l'issue duquel Étienne proposait à André de consulter un psy.

Vous vous souvenez ?

- Notre conversation a provoqué un tas de pistes dans mon champ réflexif,

dit la fille.

Anna-Luisa et André se sont recroisés devant le bâtiment, la veille, ont parlé vingt minutes, elle portait une robe rouge sombre une écharpe noire ses yeux gris bénéficiaient d'un paravent de rimmel qui faisait d'elle une marquise, une ? Quoi, au fait ? Baronne.



André connaît chaque famille de la région, titres, quartiers, unions, fortune, patrimoine. André, tu nous emmerdes. Pauvre André. Sa mère, une Donguard de Chassant de Bailly a épousé un Dussaujean, haute-bourgeoisie richissime certes, un gars qui était capitaine d'entreprise à vingt-trois ans, rien à dire, mélomane, sachant voiler, skier, polyglotter, se tenir à table et même baiser vu qu'à son officielle il fit six mômes.

La pré-citée Victoire, sœur d'André, avait, elle, épousé un château (celui d'Hubert). Hubert ne quittait pas sa chevalière alors que, prétendait Jeanne, leur monde savait qu'il était vicomte, quel intérêt, c'était redondant, superfétatoire, André aimait quand sa femme se mouillait avec les mots, sa femme, fille d'intellectuels polonais ayant vécu à Devra avant de s'établir en France, personnages excentriques revendiquant n'appartenir à aucune classe. Des ombres, pas des sujets.

85.

André se laisse aller sur son fauteuil d'intello haut de cimes. La petite a du ventre *et* des neurones. Elle cherche à lui plaire. La garce.

- Vous désirez un thé, un café ?

il demande à Anna-Luisa.

- Ouais, elle dit, sourieuse. Un thé.

*Ouais.* Nous y voilà.

André passe derrière la fille à un cheveu de la frôler, sexe pépian dans le calebar. Il sort du bureau, respire. C'est bon, le printemps.

Ils boivent leur thé à présent, complices. La fille a entrepris une thèse de doctorat dont le promoteur est un coincé prétentieux.

Où étiez-vous passée ces derniers mois ? Iran, répond la fille, Mongolie, Tibet, l'Inde me passionne je m'y suis installée trois mois. Mon arrière-grand-père était l'ami de Man Singh II, elle décrète, sourire éclaboussant.

André qui se sentait perdu face à la métamorphose de Jeanne (Jeanne se métamorphose chaque fois que son sang bout sous l'effet de l'éphémère passion), André est revigoré. Quel privilège d'être celui qu'il est arrivé à être, professeur d'université c'est waouh, c'est ouais, c'est...

- Vous faites quoi ?

elle demande, avec ce sourire.

André s'est levé.

- Nous sommes en train de boire la lumière alors qu'elle devrait nous vêtir. Nous ne sommes pas localisables, vous et moi. Nous sommes faits pour le monde, allons faire un tour, il dit, posant sa veste sur les épaules sportives de Fréand Anna-Luisa.

Elle et André marchent sous les tilleuls, descendent la rue, longent le bâtiment ouest du campus, traversent le parc, remontent vers la faculté, rient, s'apostrophent. Cette connivence. Waouh.

André quitte Anna-Luisa en bon père de famille, en bourgeois de la Haute, ouvrant la bouche à laisser envoler un sourire qui demandait que ça. Se saisit des clés de la scandimachine, quitte la fille, ragaillard, confiant, volontaire.

Trois minutes cinquante-deux plus tard, sur le kilomètre trois des dix que comptent le tronçon d'autoroute emprunté pour retour au domicile, André sent

fléchir son bon sens printanier. Il a toujours cherché l'équilibre. Comme on le lui a appris. Là, il se sent fort. Trop fort que pour marcher pas à pas sur le fil. Il a envie de bondir, André.

86.

- Il faut que je sache,  
dit Élise, dans le cornet du téléphone.

- Quoi ?

dit Jeanne.

- Viens prendre un café.  
- Comment on fait, pour arriver chez toi ?

dit Jeanne à sa voisine, main droite caressant, à hauteur de sein, le tissu bleu nuit de la robe qu'elle porte. Trois boutons sur le devant, col auprès de la base du cou, manches bouffantes, taille cintrée, ourlet au dessus du genou, jambes longues. Jeanne a envie de rester seule avec elle-même.

- Trois ans au moins que j'ai pas mis les pieds chez toi,  
elle dit, dans le hall d'Élise.

- Mon mari est convié, de temps à autre,  
elle ajoute.

- Étienne traverse la rue plus souvent qu'André,  
dit Élise.

- André est casanier,  
dit Jeanne.

- Comment va-t-il ?  
- Disparu.  
- Christophe aussi,

dit Élise.

- André sera bientôt de retour.  
- A cinq ans tu voles ma première poupée. Elle était moche mais je l'aimais.  
- Je ne t'ai pas piqué ta poupée.  
- Café ?

Elles sourient. Enfin. Un sourire cicatrise les intelligences raccommodées. Ne pas sourire, c'est tarir la source de l'intelligence qu'est l'amour. Dixit Saint-Augustin. Dixit André qui tourne à gauche qui va bientôt arriver qui trouvera la maison sans Jeanne.

Estimera cela reposant.

- On t'a vue sur une terrasse avec Christophe,  
dit Élise.

- Il y faisait agréble,  
dit Jeanne.

- Vous auriez dû vous cacher.  
- Pourquoi faire ?  
- Tu es une femme dangereuse, dit Élise. Gabrielle ne s'est jamais sentie à l'aise avec toi. A cause de Christophe, qui est éclatant.  
- Tu trouves ?  
- Non.

- Sucre, lait ?

Jeanne circule, seule, dans le salon. La pergola est lumineuse, forcément. Le reste du corps de logis, plafond bas, fermette fin dix-neuvième, est sombre. Élise y a installé des lampes aux huit coins, qu'elle allume de nuit de jour. Aucun meuble de prix, pas d'antiquité, bric à broc bon enfant. Le décor leur importe peu, à Étienne et elle. Ils ont l'amour.

- André est en manque affectif,

dit Élise, parlant dans la cuisine.

Jeanne acquiesce, regard sur cerisier en fleur dans le verger bordant la parcelle d'herbe tondue.

- André a toujours besoin d'amour,  
elle murmure.

- Qu'est-ce que tu dis ? dit Élise. Foutu perco, s'est arrêté de couler. Thé ?
- Bière.
- Tu picoles ?
- Dionysos, dit Jeanne, me console de n'être que celle que je suis.
- Tu ne vas pas bien ?
- Christophe hier soir s'est enquis de sa femme comme un chiot sa maman.
- Comment tu sais ?
- Il nous a appelé, André et moi.

Jeanne se sent vide. Ça passera. Ça passe toujours. Se battre, rester debout. Survivre au désir.

87.

- Je vous ai vu, dit Élise, Christophe et toi la semaine dernière, devant chez lui.
- Il m'avait arrêtée,

dit Jeanne.

- Il te zieutait.

Élise revient avec deux bières.

- Tu picoles, toi aussi ?

dit Jeanne.

- Quand on reçoit des potes en soirée, le week-end, ça m'arrive de boire comme tu dis. Trois gorgées. Je jette le reste. L'ivresse ne me va pas comme à toi. Le ciel se couvre, zut.

Jeanne boit au goulot l'entièreté de la bouteille, qu'elle dépose sur la table.

- Il ne se passera rien avec Christophe,  
elle dit.

- Parce que tu aimes André ?

Non. Pas ça. Les réponses toutes faites. Les faux semblants. Beurk.

- D'autres questions ?

demande Jeanne.

- Gabrielle vous aussi a invité le mois prochain ?
- Oui.
- T'a rien dit d'autre ?
- Genre: Tu couches avec mon mari ?

- Je me plais dans le quartier, Jeanne. On va pas commencer avec la névrose. Le monde est suffisamment...
- Ouais.
- Tu parles comme ton mari.
- Je trouve ça bien, les projets. Les projets tiennent en vie.
- T'es névrosée, Jeanne. Depuis toute petite tu l'es. Je me souviens du jour où t'as pleurniché parce qu'on t'avait pas attendu.
- Une douleur vive.

Élise, l'air de rien, termine sa bière. Au goulot.

- J'y vais, dit Jeanne. André vient de rentrer, j'ai entendu sa voiture.
- Une autre bière ?

demande Élise.

Quand la vie ne va pas de soi, quand on est une souffrance ambulante, il faut pouvoir rester exposé. Si on se clôture, c'est l'agonie. Jeanne desserre les boulons.

Elle dit Oui à la bière, qu'offre sa voisine.

88.

Berne

- Qu'avez-vous fait pour être des nôtres ?

le commandant lui demande, en anglais, dix jours avant les résultats de la sélection. Vanille émerge des toilettes. Porte intérieure bleu roi, extérieure jaune œuf.

Surprise, Vanille ne se laisse pas découdre. Le fil ne rompt pas, chez elle. A été fabriqué à base de plomb. Comme elle estime ne pas disposer d'un corps de femme, Vanille décide d'être un cerveau d'homme. C'était déjà quoi, la question ?

- Nous avons un autre candidat en provenance de Devra. Étonnant, pour un si petit pays,

dit le commandant.

Le commandant est présomptueux, ténébreux, inabordable. Accordant de l'attention à Vanille, est en train de faire une fleur. Les fleurs il n'y en a pas en cette saison, le long de la Ruffia.

- Viktor et moi sommes formés par le Professeur David Asselthoff.
- Et vous êtes la petite-fille de Marta Nielsman.
- Oui oui,

dit Vanille, comme pour s'excuser.

- Je n'en déduis pas que vous soyez favorisée, dit le commandant. Vous avez passé les tests, vos résultats sont objectivement non dus à un piston.

Vanille attend la suite. Elle a la vessie vide. Son corps peut fermer sa gueule, le cerveau est toute ouïe.

- Vous tiendriez le coup neuf mois, seule, là-haut ?

Marta aurait commis une ironie. « Je n'aurai pas besoin de flingue sous l'oreiller », elle aurait dit.

- Je suis motivée par la mission, dit Vanille. Je ferai en sorte d'en être la cheville ouvrière.

Merde. « Ouvrière ». Dans l'oreille d'un type qui roule en Jaguar.

- Nous avons besoin de quelqu'un, dit le commandant, qui garde ses moyens quelque soit le déroulement de la mission.
- La mission est préparée depuis deux ans, dit Vanille. Elle se déroulera sans complications.
- Comment savoir qui réagira tel un robot ?

Vanille sort des toilettes : elle n'est pas un robot.

- Vous me craignez, Mademoiselle ?

demande le commandant.

- Je vous respecte.
- C'est tout ce que vous avez à dire ?
- Oui, Monsieur.
- J'ai abordé onze de vos collègues dans de similaires circonstances. Ici, à cet endroit. Devant la porte des chiottes. Ils se sont lancés, tous sans exception, dans une vision personnelle de la mission. Quelle est votre vision, Antropova ?
- La vôtre, Monsieur.

Vanille salue le commandant. S'éloigne. Fil de plomb, peu d'organes, pas de sexe, insensible aux malheur/bonheur, nulle tendance aux remords. Un robot, l'Antropova.

- Comment va Marta ?

il demande.

Le commandant s'adresse à toi, Vanille. Vanille se retourne.

- Marta fume, boit, tient un épicerie. Je devrais dire autre chose, Commandant ?

Il s'approche d'elle, l'invitant à marcher vers la sortie du bâtiment.

- Votre grand-mère a du poil au cul.

Il tient la porte, la laissant passer. Dehors il fait froid, brouillardoux, moche.

- Étonnant qu'elle soit en vie, avec ce qu'elle sait,

dit le commandant.

- Marta ne m'a pas encouragée.
- Elle ne vous a pas non plus mis de bâtons dans les roues.
- Sa carrière est d'un autre temps.
- Les hommes n'ont pas changé,

dit le commandant.

- Les femmes, si,

dit Vanille.

Le commandant sourit. Une fille passe à hauteur, lunettes, chignon, anorak noir. Le corps de Vanille refroidit. Il n'est pas couvert, au contraire de l'interlocuteur.

- Vous avez froid ?
- Que cherchez-vous à me faire savoir, Commandant ?
- Faites vos bagages, Antropova. Vous partez pour les étoiles,

il dit, sombre comme à son habitude. Ses derniers mots. Avant ceux qu'il lui adresserait, lui en bas elle en haut. Vanille ne cherche pas à comprendre. Elle refuse à son cerveau de poser la question. Elle fera ses bagages bien qu'il restât une sélection. Elle est une femme.

Les hommes sont compliqués.

En orbite

Sans fond. Un tube. Que remonte un insecte à six pattes. Le tube : deux centièmes de centimètre. Noir. Vanille ne sent rien. Elle voit, c'est tout. Qu'a-t-elle fait qu'elle n'eusse dû pas faire ? Tube de chair. Insecte posé sur la tablette d'une fenêtre donnant sur un ciel blanc. L'insecte se jette dans le vide. Le ciel demeure obscurément blanc.

Vanille n'a envie de rien. Son corps est appesanti. Couchée, elle pisse sur elle. Une douleur vrille. Elle vomit. Le moindre *bip* lui file la nausée. Ça passera. Le déséquilibre, le vertige, le désespoir sont essentiels au mouvement. Le déséquilibre, entre deux pas, permet au corps d'avancer. Vanille tombera. Rien ne sera désormais possible.

L'attente lui fiche des pieux dans le corps. Ça passera. Elle retrouvera la petite joie qui, jamais depuis l'enfance, ne l'a quittée. La joie qui la menée ici. Au plus haut du sommet. Au sommet du vide.

Vanille relève le drap/primevères sur le visage. Elle va mourir.

Elle ne sait pas si elle doit lutter. Rien à quoi s'accrocher. Elle est pauvre. Elle n'a même plus un corps. Personne ne viendra la chercher. Personne n'aime Vanille à ce point de venir la chercher dans son monde. Le monde des étoiles. Un monde pas fait pour l'humain.

- Antropova, répond, nom de dieu.

Viktor porte un pantalon beige, une chemise blanche, un pull marine. Rasé de près. Où est la japonaise ? Une femme d'une trentaine d'année, queue de cheval, chemisier bleu clair a regard chevillé, devant elle, aux données affichées sur l'écran.

Un homme aux cheveux drus, cinquante-cinq ans, s'approche de Viktor. S'adresse à lui, dans la langue maternelle de ce dernier. La langue de Vanille. Leur langue. Viktor, qui est au fait des turpitudes humaines, comprend qu'il n'a pas le contrôle. Il comprend que le vrai boss vient de parler.

Viktor se lève, mains aux poches. Affiche un air irrité. Ne se laissera pas faire.

- Le commandant sera de retour dans quarante-huit heures, dit l'homme aux cheveux d'argent.

Il ajoute : D'ici-là, j'exige que vous n'adressiez la parole à quiconque sinon à moi.

Viktor attend. La suite.

- Foie gras, armagnac, demande l'homme gris.

Viktor se tait. Dans les poches serre les poings, à deux pas de sa protubérance à l'excellence vitale.

- Rendez-vous dans une heure à l'Assenbraghe, dit l'homme. Mon chauffeur passera. Je vous présenterai l'équipe. L'aventure devient intéressante, Monsieur Zapatt. L'astronaute est souffrante. L'ingénieur hors pair que vous êtes supervisera la continuité de la mission. Jusqu'à ce qu'Antropova se relève. Si elle se relève.

L'homme avance une main vers Viktor. Celui-ci sort la main droite de la poche. Le point n'est pas délié. L'ouvrir occasionne à Viktor de la contrariété.

- Je sais que vous appréciez l'armagnac,  
dit l'homme, voix chaleureuse.

Et s'en va.

Viktor se rassied. Vanille, réponds je t'en conjure bordel.

La volonté de Viktor se crispe comme le firent ses poings. Demeurer concentré.

Sortir Vanille de là. La sortir des étoiles. Lui dire.

La fille au chemisier boutonné haut ne lève pas la tête sur Viktor. Dans la salle, ils sont une douzaine. Une odeur de chair ramène Viktor à l'objectivation de la situation: il respire la présence d'une forme humaine.

- Meursault,  
dit la forme.

90.

Devra-ville, huit mois avant les faits

A Devra, l'air doré assaille la capacité pulmonaire, réduite, de Marta. Elle sort d'une poche, manteau gris/manteau d'homme, les deux centimètres restant d'un cigare, entamé ce matin avant la première gorgée de thé.

Trois semaines que Vanille est partie pour Berne. Vanille en est au début du processus de sélection.

Marta jadis est passée par là. La quantité d'argent engagé dans la recherche aérospatiale était indécente, à l'époque. Depuis, « ils » ont volé l'argent de la science pour fabriquer des armes.

Marta a donné sa démission le jour où Piotr, son fils, l'a convaincue qu'il ne resterait plus que deux choses à exciter l'humain : le numérique et la violence. Entre les deux, t'es riche ou tu crèves. Elle savait pas, Marta, que ce serait minable à ce point de crever.

Elle inhale puis jette l'avorton de cigare. La fumée en son palais ne lui procure nul plaisir. Quand le plaisir n'est pas au rendez-vous, le corps doit se méfier c'est que l'esprit exige de parler.

- Cigare ?

demande, avec diligence, cet enfoiré de Davonian, l'ex-colonel aux tampons.

Marta prend le cigare.

- Je ne suis pas venue te parler de ton père,  
elle dit.

Le corps de Marta, pantalon de flanelle gris, chemisier grenat lavallière, obtient du moment présent une mixture de tonicité/jouvence.

- Je veux savoir de quoi il retourne,  
elle dit.

- La mission ?

- Fais pas le con, Yuri.

- Tu es là pour d'elle.

- *Elle* a un nom.

- Nous ne saurons jamais qui de lui ou de moi aurait eu la légitimité de lui donner le sien,

dit l'ex-colonel aux tampons qui en foutrait un, volontiers, sur le cul de Berte.

Yuri est habillé de noir, de la tête aux pieds, même les chaussures. Porte fine moustache. Cinquantenaire, séduisantissime.

- Que veux-tu savoir que tu ne saches déjà ?

il demande, tirant la République dominicaine.

- La guerre intéresse les hommes d'affaires,  
elle dit.

- Et encore ?

il répond.

- La violence a le dernier mot.

91.

Marta prend place dans un fauteuil de velours Kamel. La pièce est sur-dosée en antique mobilier. L'effet de la fumée produit sur Marta le plaisir qu'elle n'attend pas. Le corps de Marta s'apaise. L'esprit est content quand le corps va bien.

- Tu ne devrais pas traîner chez moi,

il dit.

- Ton père renoncera au procès.
- Il est revenu pour ça.
- Il est revenu pour toi,

elle dit.

- Je ne crois pas aux sentiments. Je crois aux idées. Mes idées prétendent que ce type cherche à prendre mes biens.

Yuri sourit. Ce n'est pas un sourire de mise. C'est tendresse.

- Je peux lui faire changer d'avis si, comme tu le dis, il réclame ses terres,

dit Marta.

- Mes terres je les offre en pâture à des types qui savent pas où crêcher. Je n'en ai cure. Le salaud veut l'appartement. Les meubles de ma mère. Mes souvenirs.
- Les idées s'encombrent-elles de souvenirs ?
- Ce qui me reste, Marta, ce sont des sentiments pour une morte.
- Renseigne-toi sur la mission Alldream.
- Vodka ?

Yuri se remplit un verre. Prend place, sur la droite de Marta, dans un fauteuil solo.

- Ils vont la choisir, n'est-ce pas ?
- Si elle passe le cap de la sélection, oui.
- Pourquoi ?

dit Marta.

- Parce qu'elle est une femme.
- Et que l'on pourra arguer, en cas d'échec, qu'elle n'était qu'une femme,

dit la vieille, renouant les cordons grenats.

- Comment se porte ton commerce ?

il dit.

- Une nouvelle guerre fera des millions de victimes. Nouvel ordre mondial, esclavage réhabilité, humanité conceptuellement dévaluée. As-tu remarqué combien les gens, à Devra, sont devenus insouciantes ? Ils doivent s'organiser, ensemble, pour survivre. Et voilà : Dieu renaît de ses cendres. Dieu, c'est moi quand je fais du *nous*. Tu comprends



cela, Yuri ?

- Mon père revient au pays avec d'autres idées.
- Les nouvelles idées de ton père seraient-elles *tes* idées ?
- Il m'a cassé la gueule je te rappelle.
- Il était soûl, dit Marta. Ce n'est plus le cas. Il arrive avec des intentions qui ne te concernent pas.
- Devra n'a d'intérêt pour personne.
- Ton paternel est rempli à raz bord de source noire, dit Marta, je l'ai vu dans ses yeux.
- Tu tiens à ce que Devra demeure aux marges du monde ?
- Les tribunaux sont vides, le nombre de malades en recul, les livres circulent.
- Cela ne tient pas dans le schéma des associés de mon père, dit Yuri. Ce sont eux qui tirent les ficelles.
- Comment va Berte ?

demande Marta, se levant.

- Ma femme s'en accommode,

dit Yuri, exhalant une bouffée kilométrique.

- Tu n'obtiendras rien, il ajoute. Vanille Antropova aura une gloire posthume.

Ils font silence, tous deux.

- Merci, Yuri.
- Le plaisir est pour moi,

il dit, fixant sans âme le portrait huilé d'une grosse dame, chien ridicule au creux du bras.

Marta n'enfile pas son manteau. Elle marche dans la rue. Le cœur gronde. Le cœur de Marta veut sortir du corps de Marta. Ce corps trop vieux pour encaisser ce qu'elle vient d'entendre. Ce ne sont pas les trois petites-filles de Poshda qui feront qu'elle s'adonnera à la paix éternelle. Elle veut être assurée que son sang continuera de circuler, même morte.

Circuler, dans les veines vivantes de Vanille.

92.

Rue de l'Envers

Christophe s'arrête sur le bas-côté de la route. Un vent fort gifle le pare-brise. Christophe ne peut interrompre le flux des mots lui traversant l'esprit tels des morts-vivants paniqués, ne retrouvant plus à l'approche de l'aube l'emplacement des tombes.

Le nom de Jeanne s'affiche sur le portable. Christophe ne décroche pas. Il allume la radio. On y parle d'engrais dévastateurs. Toujours, les mêmes sujets. Ils veulent qu'on s'y habitue.

Le bip signalant la tentative de Jeanne donne à Christophe envie de musique. Il cherche une autre station de radio que celle envenimée des catastrophistes propos.

Tout le monde sait que la passion peut détruire un couple. On vit perpétuellement avec cette idée dans un coin de la tête, ça n'empêche : quand la passion se pointe, elle te happe. Le plus tôt tu lui tiens tête, à la passion, au

mieux elle te respecte. Elle finit par te foutre la paix.  
Sans le départ de Gabrielle, Christophe aurait embrassé Jeanne.  
Aimer tue.

Implacablement dans l'histoire des hommes, l'amour tue, ou féconde.  
Christophe aurait rêvé d'une voie transversale. Il aurait aimé baiser Jeanne,  
continuer de vivre avec Gabrielle. Pour Gabrielle il n'a plus de désir. Avec  
Jeanne, il a réalisé que sa capacité au désir n'était pas morte. Jeanne lui disant,  
par dessus un Campari orange, avec des yeux d'une sincérité pure :  
Si je ne désire pas, je crève.

93.

Christophe jette un œil sur le rétroviseur gauche. Il appuie sur l'accélérateur,  
passe les vitesses, l'index tombe sur une station de jazz. Il ouvre la vitre, roule à  
fond la caisse.

Dans la recherche de sa femme, il sera irréprochable. Quand il pense qu'il était  
à deux doigts de. Jeanne est tombée dans un trou. Il ne la voit plus. Ne la respire  
plus. La queue gît dans le froc.

Christophe se sent fort. N'a rien à se reprocher. Son patron lui a dit Parfois je  
vous sens proche d'initiatives que je redoute. Toujours vous avez le chic pour  
faire marche arrière sans vraiment reculer. J'appelle ça l'intuition du gagnant.

Un gagnant intimant à sa queue de prendre du repos.

94.

Jeanne regarde André. Victoire sa belle-sœur a convié cinq autres couples.  
André rit. André, étranger à ce que ressent Jeanne. Ce qu'elle ressent est une  
chose très belle qui n'est pas *concrètement* advenue et pourtant, son corps le  
vit. Comme si l'anticipation était indissociable du fait. Le désir est-il un fait ?

Son téléphone, qu'elle garde près d'elle posé à sa droite sur la nappe blanche  
que garnissent des bouquets de fleurs petites, violettes et roses, signale un  
appel. Jeanne se lève, interrompant de la sorte le flot de termes gastronomiques  
en provenance de sa voisine. Elle appuie sur la touche Yes, chair en volupté.

- C'est moi, Élise.

Le corps de Jeanne se crispe.

- Jeanne ?

- Je m'éloigne,

prononce celle-ci, ouvrant la porte-fenêtre donnant sur le parc.

- Je n'aimais pas tant que ça, dit Élise, la poupée que je te soupçonne de  
m'avoir volée. Jeanne ?

Jeanne regarde son reflet dans la vitre. Le reflet dit à Jeanne : Tu te sentais  
belle, tu ne l'es pas. Pas assez pour qu'un homme choisisse votre histoire. Ton  
histoire à toi, Jeanne, c'est quoi ?

- Nous vivons dans la même rue pendant quinze ans,  
dit Jeanne.

- Tu es une aguicheuse, dit Élise. Faite pour t'offrir n'importe quel  
homme. Ces choses-là n'occupent pas mon entendement. L'amour, on  
dirait que c'est pour toi une question de vie ou de mort. Qu'on te fasse

l'amour. Qu'on te désire. Tout ça.

- Tu as bu ?

dit Jeanne dans le téléphone.

- Peut-être as-tu le sens de l'amour vrai.

- Tu as bu.

- En plus des deux bières bues avec toi, dit Élise, j'en suis à ma quatrième. Non, cinquième. M'en fous. Suis prête à reprendre le fil. Sans qu'on ne se fâche toi et moi. Prête à t'entendre. C'est que je suis dans une drôle de période, que je ne m'explique pas. Tu crois que tu auras envie de m'entendre ?

Les mots d'Élise, s'ils nous touchent, si nous croyons qu'ils touchent Jeanne, ne produisent sur cette dernière nul effet. Jeanne a froid, se sent inutile, la vie est absurde.

Pénétrant le salon luxueux, elle rencontre le regard d'André. Un regard fuyant.

95.

Berne

Meursault jauge d'un air navré le pull Marine de l'ingénieur Zapatt. Meursault est un type ayant coulé le psychiatre multi-diplômé dans la peau d'un surfeur, tee-shirt, voiture vintage, brochettes volaille/coca light. Il lui arrive, à Meursault, de ne plus mettre la main sur l'universitaire qu'il fut, lecteur compulsif et solitaire. Maintenant il a besoin du regard des autres.

Il se sait capable de deviner des trucs que les autres ne perçoivent pas. Tenant consultations dans les prisons, parmi les sans-domicile, sur terrain de conflits armés. Partout la conviction que : si l'homme n'est pas aimé, il cherche à le faire savoir. Et là, ça saigne. Les plus cyniques cicatrisent. L'esprit répare la chair. L'esprit fort.

Tout le monde n'est pas doté d'un esprit fort. Genre qui se passe de l'idée de l'amour.

- J'ai rendez-vous,

dit Viktor à Meursault.

Meursault ouvre la bouche, la referme. Fait mine de prendre congé.

- Renseignements concernant Antropova ?

dit Viktor.

Meursault est doté d'un sens divinatoire.

Fait signe du menton, à Viktor, de le suivre. Dehors, il fait chaud/tiède.

- Vous connaissez l'identité du type qui vient de vous approcher?

demande Meursault à l'astronaute-qui-ne-s'est-pas-envolé. Ce dernier regarde droit devant. Il frissonne.

- Edgar Mosani dit Luciano, dit Meursault. PDG multimilliardaire mafieux habillé par le couturier des aristocrates anglais, Georges Desmond. Vous connaissez Desmond ?

- Ne parlez pas chiffons, Meursault. Je viens de Devra. A Devra, les gens s'habillent avec ce qu'ils reçoivent et fabriquent. Pas avec ce qu'ils achètent.

Viktor sourit, malgré lui. S'arrête non loin du marronnier centenaire, seul arbre à dire la vie dans le complexe de béton.

Meursault porte un gilet de jersey jaune safran. Pantalon de lin d'une blancheur anachronique.

- Je vous écoute,

dit Viktor se délectant, par anticipation, de l'armagnac qui ce soir lui sera offert.

Meursault, pétri de psychologie clinique, tient compte du passé. Il dit :

- J'ai travaillé avec des performeurs engagés volontairement. Le résultat de mon enquête et de mes conclusions ont intéressé Alldream. Vanille Antropova a répondu succinctement à mes questions trois jours avant d'embarquer. J'ai remis le couvert le lendemain. Elle en a encore moins dit. Connaissez-vous les données de son rythme cardiaque ? (et avant que Viktor dise quelque chose du genre Je m'en fiche) : Du jamais vu. Cette fille est un glaçon.

- Vous êtes trop lent, Meursault. Trop français.

- Et vous, trop nerveux,

dit Meursault.

- A votre place je ne me permettrais pas de parler ainsi. Vous avez concouru à la mort de la fille du commandant.

- Un meurtre.

- Mon dieu,

ironise Viktor.

Il scrute le bout de l'allée. Foie gars arrosé d'Armagnac, il en a mangé avec Bowski la veille du départ de Vanille. Elle avait refusé l'invitation de se joindre à eux. Viktor avait frappé à la porte de sa chambre. Elle avait ouvert en nuisette -un vieux truc, distendu, sans couleur. Le regard de Vanille l'avait foudroyé. Puis, redevenu vitreux. Minéral. Éteint.

La mémoire de ce corps de femme avait interloqué Viktor. Il avait dit au corps de Vanille, regard posé sur l'épaule dénudée: Viens demain soir, on t'offre le resto.

En guise de refus, elle avait refermé la porte.

96.

Les doigts boudinés de Meursault s'enchevêtrent.

- La fille du commandant était au bout du rouleau,

dit Viktor.

Que fout la bagnole envoyée par Mosani ?

- Oui et non,

dit Meursault.

- Non quoi ?

demande Viktor.

- Marchons,

dit Meursault.

Viktor suit le psy. Il replie les bras contre le torse. Depuis deux heures, est envahi comme d'icebergs. Le capitaine du navire a sommé de réduire la vitesse de croisière. Le capitaine du bateau qu'est Viktor se méfie.

- La fille a été éventrée, dit Meursault. Je ne vous ferai pas mon numéro d'expert. Je préfère les conclusions. Laissez les conclusions vous parler.

- Et ?
- Le commandant fera ce qu'on lui dit de faire. Il a un autre enfant.
- Vous vous tapiez la fille, Meursault.
- Elle m'a sauté dessus.
- Vous l'avez baisée.
- Bien sûr je l'ai baisée.

Une voiture apparaît sur l'horizon. Noire. On entend à peine le moteur. Viktor se sent bien avec Meursault. La première fois qu'il l'a vu, il éprouve une impression de bonhomie honnête, largesse d'esprit, créativité. Le genre d'homme que Viktor, par choix, ne fréquente pas. Genre d'homme capable de prendre plaisir à parler de l'âme si joliment qu'on en oublie que l'humain n'est que, en fin de compte, un animal dominant, sexué, confus, médisant, hypocrite, manipulateur, méprisant, égoïste, menteur, opportuniste, infidèle,

- Vous ne m'écoutez pas,

dit Meursault à l'adresse de l'astrophysicien.

- Téléphonez-moi,

dit Viktor, pensant à récupérer sa veste à l'intérieur du bâtiment.

Meursault lui file le train. Il dit, haletant :

- Vous êtes sur écoute, triple dieux.
- J'ai bidouillé mon combiné. Je suis inentendable,

dit Viktor, ne se tournant pas sur le suiveur.

Au moment où le corps de Viktor est sur le point de s'engouffrer dans le bâtiment, Meursault, qui restera dehors, dit :

- Moi je suis sur écoute, connard.

La voiture est stationnée à moins de trois mètres. Meursault s'éloigne, mains enfoncées loin dans la poche, tête rentrée. Il crache au sol.

Viktor pénètre dans le hall. Avec de la chance, les occupants de la berline n'auront pas porté attention à la paire formée par lui et le psychiatre. Le foudroyant polytechnicien/le cool médecin.

Une paire d'hommes n'ayant pas idée des souffrances physiques infligées, au même instant, au corps de Vanille Antropova.

97.

Rue de l'Envers

- Je nous fais un café ?

demande Élise, pétillante. Qui n'attend pas d'assentiment. Qui cherche de quoi utiliser les mains.

Jeanne est habillée de mauve, pantalon de velours, pull mohair à dentelle sur creux des seins/base du cou. Les cheveux bruns inondent, volatiles, tant le dos que les épaules.

Tandis que le café percole, Élise prend place dans la cuisine élégante des Dussaujean, chêne passé au brou, acier contemporain, vase porcelaine blanc ourlé d'un bleu de Delft, tulipes blanches.

- Tu as décidé, dit Jeanne, qu'on se reparlerait parce que ton amie Gabrielle est introuvable. Je ne l'aime pas serré, le café.
- Deux nuits que Christophe ne ferme pas l'œil.
- Gabrielle se fait désirer,

dit Jeanne.

- Par qui ?
- Son mari.
- Son mari l'aime,

dit Élise.

- Il ne la désire pas.
- Jeanne, un tas de gens restent ensemble même si le désir n'y est plus.
- Qu'est-ce qui les tient ? La bouffe ? La télé ? Les voisins ?
- Tu es cynique.
- Je ne suis pas d'humeur,

dit Jeanne.

- Tu n'as pas couché avec Christophe.
- Justement.
- Tu aurais voulu ?
- Oui.

Élise est tentante comme un fruit mûr. Elle porte une salopette noire avec zip, des sandales d'où émergent deux fois cinq doigts de pieds vernis orangé. Première fois qu'apparaît à Jeanne qu'Élise soit appétissante. Qu'en pense André ? André ne fait jamais mention d'Élise.

Jeanne se passe la main dans les cheveux, de sorte qu'une mèche fasse rideau contre la partie droite du visage. L'odeur âcre de l'arabica lui titille la narine. Jeanne sourit dans le vide. Élise prend cela pour un encouragement. Elle s'empare de la cafetière, sert Jeanne, qui se laisse faire, se sert elle-même, pépian, svelte dans les mots.

- J'ai rencontré ma copine Armelle dans une cabine de doublage, elle dit.

Jeanne pense :

A deux dans une cabine d'essayage, à se lécher le cul.

- Tu n'as pas rencontré Armelle ?

Élise sait que je n'ai pas rencontré cette fille. Élise, étrangère à ce qu'est ma vie.

- Sublime, ce café. Acre. J'aime,

dit Élise. Ajoute :

- Jeanne, tu ne m'écoutes pas. Tu as toujours été ailleurs. T'es malheureuse ? T'as pas une belle maison ? Un mari qui a de l'allure ? De beaux enfants ? Une bonne santé ? De jolis strings ? Des orgasmes solitaires ? Des sardines en boîtes ?

Jeanne sourit.

Elle dit à Élise :

- Une bière, s'il te plaît.

98.

- Jure-le, on en boira une seule,

dit Élise.

Jeanne se lève. Boire à cinq heures de l'après-midi est à l'encontre de sa discipline dionysiaque. Jeanne ne boit pas avant dix-neuf heures. Si elle s'était écoutée, à une période de sa vie, elle boirait son premier verre à midi. Serait obligée de dormir l'après-midi. Reboirait à seize heures. S'allongerait à

nouveau. Émergerait. Attaquerait de plus fort. Se coucherait assommée par le haut degré d'alcool circulant dans la veine. Se réveillerait en nuit pleine. Reprendrait un verre. Ouvrirais un livre. Ne serait pas capable de lire. Se remettrait en quête du sommeil. Se lèverait le matin, vaseuse. Se recoucherait une heure. Se relèverait. Prendrait un café. Repenserait à l'alcool.

Les deux femmes se déplacent, sur l'impulsion d'Élise, dans le salon esthétisé. Élise porte à la bouche le goulot frais d'une bouteille verte, trente-trois centilitres. Ce soir, c'est Étienne qui prépare le repas. Il a dit : Quiche au saumon ? Elle a dit : Je t'aime. Elle a dit : Les devoirs des enfants ? Lui : T'occupes, tu m'aimes c'est bon.

- Pourquoi tu as l'air triste ?

dit Élise à Jeanne.

- Je suis un organisme à géométrie variable, dit Jeanne. Ça ne dépend pas de moi. Pas même des autres. C'est mon cerveau.

- Tu me jures que vous ne vous êtes pas même touchés, Christophe et toi ?

Sur la terrasse de la brasserie, Christophe a caressé la main de Jeanne. Le regard de Jeanne a caressé le regard de Christophe.

- Nous avons passé du temps ensemble. Ça n'était jamais arrivé, en treize années de voisinage. Que toi et Gabrielle aient pris cela pour une liaison, je m'en tape. Christophe remettra la main sur sa petite femme, reprendra ses voyages, montera en grade. Ils s'offriront une maison dans la Drôme, le mari évitera de me croiser, sa femme pourquoi pas se mettra à me fréquenter. Tu y trouveras ton compte, Élise.

- A la manière d'une vengeance ?

- Tais-toi, je consulte mon cerveau.

- Si tu n'as pas d'envies, comment peux-tu rester en vie ?

Des sensations : voilà ce qu'il faut à Jeanne. Le problème, c'est le cerveau, qui reçoit, traite, théorise, abstrait les sensations.

Le cerveau nous tient à sa merci.

99.

Allemagne

Le premier soir, Gabrielle loue une chambre dans un hôtel de centre ville. Elle prend une douche, achète un roman dans un night-shop, prend le repas, steak frites salade sauce curry, roman posé sur la table, fermé, devant elle. Il n'y a qu'un couple dans la salle, peu soucieux de sa présence.

Gabrielle commande un quart de rouge. La serveuse est aimable. Toute jeune. Vingt ans ? Gabrielle prend plaisir à consommer la viande. Le vin lui tourne agréablement la tête. Elle se trouve là où elle doit être.

Elle a laissé son téléphone dans la chambre. Un haut-parleur diffuse du piano. Après avoir vidé son assiette, terminé le contenu de la carafe, elle monte au premier. Le couple n'est plus dans la salle. L'hôtel est silencieux. Quel est le nom de cet hôtel ?

Son mari avait tenté de la joindre. A plusieurs reprises. Ne laisse pas de message. Gabrielle est meurtrie. Il lui faut traverser cela. Cette nébuleuse. Cet acte volontaire de mutinerie.

Demain elle reprendra la route. Traversera l'Allemagne. Aura acheté une carte routière. Choisira une destination pas si proche que ça. La Bavière. Ensuite la Pologne. Ou la Hongrie. Trouvera un endroit qui a du cachet. Le long du lac Balaton. Ou un autre. Puis, la Tchéquie. Paraît qu'ils ont des montagnes.

Son anglais étant boiteux, elle se procurera au rayon Langues étrangères un livret faisant état des rudiments de la langue. Un second pour l'allemand. « Je prendrai un café », « Une nuit, pour une personne », « Merci ».

Jamais elle n'a voyagé sans Christophe. Lui, il prend l'avion. N'a peur de rien. Vie parallèle à leur vie de famille. Gabrielle n'a que lui.

Ce que Gabrielle veut, c'est reprendre sa vie d'avant. Cette vie lui plaît. Son nid. Ses oisillons. Son dieu.

Elle avait prévenu sa mère qu'elle serait absente une semaine. Qu'il ne fallait pas chercher à l'atteindre. Elle appellera Christophe sur les bords du Balaton. Cette perspective ne la réjouit pas. Elle l'écoeure. Tout ce que sait Gabrielle, c'est qu'elle doit faire cela. C'est écrit. Elle ne fait qu'appliquer.

Elle achète un carnet à spirales, 9,99 euros. Le mot *spirale* lui plaît.

Quand elle pénètre le territoire allemand, Gabrielle est saisie d'un sentiment auquel elle ne s'attend pas. Il faut mettre un nom sur cela. Le noter à la date d'aujourd'hui. Dans le carnet. Elle oublie le mot, concentrée sur sa destination. Le soir, dans un hôtel coquet où le bois l'emporte sur le béton, elle écrit *Liberté*.

100.

En orbite

Vanille bouge le gros orteil droit. Cela ne produit pas de souffrance. Elle veut se redresser. Son corps est de béton, pas de bois.

Elle réalise que le mal n'a pas déserté la tête. Il lui brûle les neurones, un à un. Il ne va rien rester, sinon un tas de cendres. La cosmonaute entend le bruit spécifique de chaque appareil. Elle se trouve dans une station spatiale. En est le capitaine.

Elle tente à nouveau de redresser le corps. Ne le peut. La couleur des primevères sur le drap lui donne haut-le-cœur. Une odeur pénètre son odorat, de pourriture. Elle a vomi. Est mal barrée. Le comble, pour un capitaine.

Ses doigts, raides, sont glacés. Elle sent le froid prendre possession d'elle. Il y a quelque chose de pas ordinaire dans la situation.

La tristesse.

Vanille décide de ne l'être plus.

Cela fonctionne. Convaincue qu'il reste espoir, elle entreprend de se redresser, pour la troisième fois. La raideur du bas de dos arrache un cri à la gorge. La gorge crie et crie. Il faut guérir. Appeler Viktor. Quand ils étaient étudiants, Viktor trouvait, pour eux trois, remède à leurs maux.

Dimitri.

Vanille verse des pleurs. Ce n'est pas pathétique, c'est de l'eau, que le corps évacue. Vanille laisse faire.

Laisser les turpitudes humaines produire leur cinéma. Lâcher les fauves, qu'ils renâclent, s'entendent miauler, sentent le poil se hérissier. Offrir au fauve humain l'impression qu'il reste l'animalité.

Sans la conscience de son animalité, l'humanité est folie.



101.

Marta Nielsman, la mère de la mère de Vanille, avait des envies sexuelles, des désordres moraux, la langue-pas-en-poche, des mains gesticulant, une intelligence dissidente, des lèvres maquillées, des arrogances de femme, des soliloques d'ivrogne, des lendemains d'ivrogne, des rires chatoyants, des avis agaçant les politiciens, des opinions inciviques outrageant les forts-en-gueule, la folie fut attribuée à Marta. Une fois que le mot se glisse dans la tête, t'es foutu.

Marta chérissait le mot *folie*.

Vanille passe son temps de femme à le refuser.

Elle partirait où la folie avait, jadis, empêché son aïeule de se rendre. Elle délierait la malédiction. Elle serait libérée. Libre, elle pourrait mourir.

- Clara tousse la nuit. Le jour, ça va. Vous l'ausculteriez ?

Deneubours, pédiatre, accorde un rendez-vous à Jeanne.

- M'entendez-vous ?

dit Vanille.

Deneubours raccroche.

- Allô ?

fait Jeanne.

Vanille rampe. Ses bras sont de mie. Sa langue pèse huit tonnes. D'instinct, elle appuie sur le bouton bleu. Un bouton parmi quarante-huit autres.

- Vous m'entendez ?

dit Vanille.

- Qui êtes-vous ?

dit Jeanne.

Jeanne porte une robe orange sanguine, manches bouffantes, étroite ceinture de cuir brun. Talons hauts. Fume. N'a à s'excuser de rien. Elle est Jeanne. Se sent désirable. Pas belle. Désirable.

- C'est drôle,

dit Vanille qui s'empare d'un sac d'eau elle a soif. Ne pas boire au contenant l'ayant rendue malade. Attendre. Miser sur l'instant, de toutes ses forces.

- Je vous écoute,

dit Jeanne, inspirant-expirant la fumée.

- Je suis à l'écoute des gens désespérés,

dit Vanille, se souvenant de Victor Hugo.

- Bénévolat ?

demande Jeanne, qui a l'intention de se faire un café.

- Êtes-vous désespérée ?

dit Vanille, dont le corps a l'intention de s'écrouler.

Jeanne sourit. André l'a-t-il branché sur une psychologue ?

- Vous vous y connaissez en matière érotique ?

elle dit.

- En robotique ?

formule la langue de Vanille qui, telle une proue décapitée, se détache du bateau.

- Je... ne peux vous parler maintenant, elle dit. Je crois... que... vous

vous connectez au vaisseau... dès que vous former un numéro de...

- Allô ?

Jeanne tend l'oreille. Elle croit entendre de petits bruits, comme ceux d'un enfant qui dort. Elle ne raccroche pas. Elle écoute. Lui dit-on : Rappelez... Rappelez... ? Elle appellera André dans deux heures. André a dû se rendre compte de son attirance pour Christophe. Depuis quelques semaines, son emploi du temps zigzague, comme ivre.

Pauvre André.

102.

Du côté de l'Envers

Assis sur un mur d'un mètre, sis à gauche de l'entrée de la faculté où il professe, André réfléchit. Il a tout pour être heureux. Un esprit clair, capable de connexions. Une vie sentimentale satisfaisante.

Un scénario qui a trouvé preneur.

André tire sur une clope. La dernière cigarette, c'était aux sports d'hiver avec le fiancé de sa nièce Priscilla. Un type que la tribu d'emblée exclut, parti de lui-même, écrasé par la lourde charge de l'hypocrite mépris. La nièce s'est recasée avec un futur notaire, joueur de golf, qui lui a dit, lors du premier rendez-vous J'ai acheté une Mercedes break, pour les enfants à venir.

Priscilla est entrée dans l'Étoile teutonne noire/nacre, avec vaguement autour du cœur le souvenir de la voix du fiancé fumeur de clope, que le conducteur de Mercedes n'aurait point entendu même s'il avait le don d'ubiquité d'un ange, qu'il n'était pas, tout désireux, qu'il était, de faire écouter à la jeune fille un album d'Andreas Scholl, Stabat Mater composé pour le chanteur par Marco Rosano.

Telle est la vie d'André. Une vie d'excellence. A laquelle il s'est consciencieusement plié comme ses ancêtres. Jeanne est la fille d'intellectuels réputés en Pologne. La mère vient de Devra. Formation : astrophysicienne.

103.

Anna-Luisa prend place sur le mur aux côtés du professeur. Elle porte une tunique bleu-vert, bijoux indiens aux oreilles en argent et corail, épaule dénudée, sandales laissant apparaître des pieds parfaits si ce n'est le quatrième doigt, du pied droit, gonflé plus que les autres lesquels sont osseux.

André lève la tête à hauteur du visage, qui le fait tressaillir comme chaque fois qu'il s'y adonne. Les yeux de la fille recueillent l'effroi d'André Laisse-toi aller, petit. L'intelligence du professeur, qui est rapide, décrète Cette fille m'aguiche. Anna-Luisa est trop jolie que pour tomber sous son charme à lui. Elle est capable d'obtenir davantage.

S'il a la réputation intelligente, s'il publie dans les bonnes maisons, est invité à de nombreux colloques, conseille des ministres, est invité à la radio, est apprécié des étudiants, s'il est séduisant, a un nom, quelque fortune, plaît aux femmes, André n'obtiendra pas d'Anna-Luisa de Fréand l'amour tel qu'il le conçoit: non lié à quelque intérêt que ce soit. Un amour fusionnel, volcanique, d'exception mais : désintéressé. Fréand lui colle aux basques en raison d'un doctorat qui

piétine. André s'est renseigné, l'air de rien.

Au regard qu'elle lui porte à l'instant, un regard qui dit : Je te sucerais volontiers, André renonce à l'idée de l'amour avec cette fille-là. Il est immensément lié à Jeanne. Peut-être lui arrivera-t-il de jouer avec d'autres femmes, d'attendre d'elles vertiges, déminages, gaieté. Il lui faut faire les choses pour de vrai. Contempler, par exemple. Anna-Luisa ne fascine pas André, elle est trop éblouissante. Anna-Luisa n'électrise pas André, elle est trop excitante. Anna-Luisa ne touche pas André, elle place le succès par delà le tressaillement.

Vanille est morte. Le cerveau ne raisonne plus. Quelque chose dans le sang lui a bouffé le secret de vie.

André se lève. Il dit à la doctorante Vous montez deux minutes à mon bureau ?

La fille suit.

André ouvre la porte, jette un trousseau de clés sur le bureau, la fille ferme la porte, André se dirige vers elle, n'a rien à perdre, va cueillir. Faut bien se nourrir.

Dieu, je ne crois pas en toi.

Tu es absent des étoiles, du cœur de l'homme, du silence de l'arbre. Tu n'es nulle part. Dans ma mort, je te rencontre. Je ressens l'amour que tu me destines. J'aime que tu m'aimes. Les Écritures le disent, tu es un dieu d'amour. Patient. Miséricordieux. Tu n'appartiens pas au monde des vivants. Ils peuvent bien se mettre en boule à tes pieds. Tu voudrais pouvoir leur dire. Tes prophètes l'ont dit, dans toute langue, dans toute religion. Tes prophètes ont dit : Confiance, tu finiras dans la mort par trouver ton Dieu. Dans la mort.

Le chemin vers les retrouvailles est celui de la bonté.

Ils n'ont rien dit d'autre, les prophètes.

André embrasse Anna-Luisa. Elle se laisse embrasser. Le corps de la fille se relâche. Celui d'André se tend. De sa langue il fouille. Les lèvres de l'autre sont humides. La langue d'André s'en repaît. La fille voudrait dire quelque chose. André mange la bouche de la fille. Il est pris par la sauvagerie de sa propre volupté. Parce que ça fait un bail qu'il n'a pas embrassé une autre bonne femme que la sienne. Parce que celle-ci est de choix.

- Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

Anna-Luisa dit, mutinement désarçonnée.

L'épaule dénudée renvoie le professeur au goût, ultérieur, de la volupté. Il ne va pas parler. Il n'y a rien à penser. La pensée de cet acte-là ne le grise aucunement. Sa bite s'émoustille, point.

La fille se fait vulnérable. Elle a ça en magasin. Cela énerve André. Il lui déboucle la ceinture.

- Ici ?

elle demande, affolée.

André ne parvient pas à défaire. Il soulève la robe vert-bleue, baisse la culotte de coton blanc, baisse son propre pantalon, colle la fille contre la porte.

- On nous entendra,

elle dit, passive.

Il la pénètre. Elle gémit, yeux ouverts. De plus en plus fort.

Une voix se fait entendre en provenance de la gauche du couloir. André s'agite. Il regarde le fruit qu'il est en train d'avalier. La fille ne s'attendait pas à ce regard-là. Un regard d'affamé. La fille est subjuguée. Positionne son vagin de manière avantageuse. André est absorbé par les forces se déployant. Il se laisse envahir par le grand silence de la pensée.

Jeanne forme un numéro. Elle écrase une énième clope à mi-parcours de combustion. La sonnerie retentit. André va jouir. Il jouit regardant la fille, elle a le regard intense (un mélange de chatte persane, de lapis-lazuli, de marbre funéraire). André remonte le pantalon, ne lâchant pas le regard de celle qui consent, qui a consenti, qui consentira.

- Oui ?

il dit au téléphone.

- Je suis la femme d'André,

hypocrisie Jeanne.

André raccroche, yeux rivés aux yeux d'en face.

- Jeanne ?

dit Vanille.

- Ah, c'est vous...

- Vous n'êtes pas désespérée ?

- C'est mon mari qui vous a mis sur le coup ?

dit Jeanne qui, s'asseyant, s'en allume une.

- Quand vous utilisez le téléphone, je suis mise en contact avec vous,

dit Vanille, ayant appuyé sur le bouton ad hoc, bleu.

- Je le signalerai à mon opérateur,

dit Jeanne, que la nicotine écœure.

- Vous faites vraiment de l'écoute bénévole ?

elle dit.

- Oui,

dit Vanille.

- Je ne suis pas désespérée,

dit Jeanne.

L'idée que ses gosses réclameront d'elle bientôt une effervescence susurre à Jeanne de repousser la conversation avec Vanille à plus tard, à jamais. Jeanne est naturellement lasse. Elle a tout vécu. Il n'est qu'un être qui puisse raviver son désir. Cet être ne donne pas de ses nouvelles.

Vanille, tout entière s'accroche à la voix de Jeanne. Sinon elle serait manteau tombé hors crochet dans une marre de fétide urine.

- Le chat !

dit Jeanne, apercevant derrière le divan Giscard en train de pisser.

Jeanne dépose le cornet, repousse le matou d'un geste du pied en direction de la porte donnant sur le jardin, qu'elle ouvre, referme, avant de reprendre le fil.

- Oh, je croyais que vous m'aviez lâchée,

dit Vanille, sentant son rythme cardiaque ralentir dangereusement.

- Vous parlez bien français pour une étrangère, dit Jeanne. D'où êtes-vous ?

- D'où je vous appelle ?

dit Vanille.

- Non, dit Jeanne, qui s'énerve sans en connaître la raison –la réaction désobligeante de son mari, il y a une minute, interrompant le contact téléphonique ?
- Jeanne ?
- Vous êtes native de quel pays ?
- Devra.

Silence, du côté de Jeanne.

- Si je vous dis quelque mots de là-bas, elle finit par dire, vous ne rirez pas de moi ?

Le cœur de Vanille s'emballa. A faire mal. Elle n'a pas le temps de s'en inquiéter. Les mots sortis de sa propre bouche l'apaisent. Elle dit:

- Désirez-vous poursuivre... la conversation... dans la langue de Devra ?

104.

En orbite

La cosmonaute porte les doigts, glacés, à la bouche. La langue est aride. Trouver de l'eau. Vanille jette un œil à droite, à gauche, tandis que Jeanne s'absorbe dans un phrasé sur lequel elle ne s'est pas concentrée depuis la mort de maman. Au souvenir de la voix maternelle, qu'accompagnait un sourire, un demi-sourire, un quart de sourire, toujours cette douceur avenante, sur le visage, douceur lointaine, désincarnée, plus magnétique que charnelle, plus abstraite que parentale, au souvenir de sa mère Jeanne ne cherche plus les mots. Elle leur tend l'oreille du fond de la mémoire.

Vanille en profite pour quitter l'endroit du bouton bleu en direction d'un placard, en hauteur, où le jour de son arrivée elle a placé trois litres d'eau elle ne sait pourquoi à cet endroit, une manière de dissidence dans l'habitable ordonnancé.

- Vous êtes là ?

demande Jeanne, tourneboulée par l'arrivée post mortem de sa mère.

Vanille boit.

- M'avez-vous dit votre nom ?

dit Jeanne.

- Vanille. Ça fait du bien.
- Pardon ?

La conversation se déroule dans la langue de Devra n'est-ce pas.

- J'ai bu, dit Vanille. J'avais soif. Intoxication.
- Comment une fille de Devra est-elle arrivée à nous ?
- Je suis astrophysicienne.
- Et vous faites du bénévolat ?

Vanille se souvient du cri de ses parents. Le cri de ses parents lui déchirent l'ouïe. Ses mains glacées encerclent le cou du père.

- Jeanne... Je ne suis pas complètement remise...

dit Vanille.

La mère hurle. Le père jette Vanille au sol. La mère pleure. Coude de Vanille meurtri.

- Il y a-t-il un numéro où je puisse vous joindre ?

demande Jeanne, dont le cœur est une jeune fille courant dans les prés.

Vanille, tiens le coup. Ouvre la bouche. Tolère que les mots sortent n'importe comment. Qu'ils sortent.

- Donnons-nous rendez-vous... demain... même heure...

prononce-t-elle comme aux forceps.

Les mots refusent de sortir. Vanille convoque le bâton.

- Il suffit, dit-elle à Jeanne, que vous formiez un numéro de téléphone, n'importe lequel. Vous ne vous faites pas entendre, l'interlocuteur raccrochera, je parlerai.

Le bâton, rien de tel.

- D'accord, dit Jeanne. L'arrivée d'une astrophysicienne de Devra, à ce moment de ma vie, c'est dingue et ça me plaît.

105.

Rue de l'Envers

- Des nouvelles de Danglois?

demande Étienne à André.

André n'a de nouvelle de qui que ce soit. Il est un corps neuf. Le reste du monde, il s'en fout.

Le whisky entre les doigts, séparé de la peau d'André par une fine muraille de verre, tournoie inutilement.

Étienne raconte à André que, d'après lui, leur femmes sont en train de se rapprocher.

- Pour faire quoi?

demande André, se forçant à émerger du rêve radical de jouissance positive qu'il revit volontairement.

- Ce doit avoir un lien avec la disparition de Gabrielle, dit Étienne.

- Gabrielle a disparu ?

fait André, qui en est à la sensation de chair. Comment s'appelle-t-elle, déjà ? André a un trou.

- Ta femme ne te parle pas ?

demande Étienne. Il ressert André.

- Ma femme est un peu lointaine un peu tout le temps,

dit André. Qui boit.

- Si on allait au jardin ?

il dit.

Le nom ne suscite pas l'ardeur. André se le répète. Anna-Luisa. Il y a le corps d'un côté, l'étiquette de l'autre. Le maître ès Lettres ne parvient pas à raccorder les deux.

- Qu'est-ce que t'as ? demande Étienne, arrivant avec la bouteille. Des soucis ?

- Une fille me tourne autour, à la fac,

dit André. Il tend son verre.

- T'es pas du genre à te laisser hanter,

dit Étienne. Il se sert.

- Tu as pensé à la possibilité d'une vie double ? dit André. Vivre avec ta femme, que tu respectes et dorlotes, que tu baisses de temps à autre, et

une liaison sur le côté ?

- Que veux-tu dire par *baiser ta femme de temps à autre* ?

dit Étienne.

André se permet le vide.

- Moi, dit Étienne, je refuse de faire entrer la perspective dans ma tête. J'évite les femmes aguichantes. Je me connais. Je démarrerais au quart de tour. Je me protège de l'adultère comme les femmes veillent à ne pas prendre de poids. L'adultère m'enlaidirait.
- Moi, dit André, j'ai l'impression que le cerveau est objet de lavages répétés. On nous dit qu'être un type bien, c'est ne pas faire souffrir. La règle d'or des sémites, des mésopotamiens, des grecs Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse. On masque ses désirs. Le cerveau se venge. Le mensonge est la loi vitale du cerveau à l'encontre de la morale. Nous sommes tout entier désir. Le désir est la vie. Nous sommes des australopithèques, en matière de désir.

106.

Étienne dépose son verre sur la table blanche de bois dont la peinture est écaillée. Il dit :

- Il y a des tribus où, lors de cérémonies, les hommes et les femmes s'écartent à peine du cercle pour s'adonner à l'amour libre. Conclusion, rien ne sert de cacher.
- Nous aimons cacher,

dit André.

- Je n'ai rien à cacher à Élise,

dit Étienne.

- Blablabla.
- Le désir tu le mâtes. Tu lui fais front. Le désir s'incline, s'efface, la joie advient. Sinon, tu es perpétuellement obsédé.
- D'où l'intérêt de gagner de l'argent, dit André, de se classer au golf, de se concentrer sur l'éducation des enfants.
- On n'a jamais eu cette conversation,

dit Étienne.

- Je suis perpétuellement désarçonné devant ma femme, dit André. Elle n'est pas satisfaite. Avec moi elle s'ennuie. Il lui faudrait un amour violent. Je ne suis pas violent. Je suis un corps banal.
- Tu n'es pas un corps banal, Prof.
- Jeanne plaît aux hommes. Demeurer fidèle la rend malheureuse.
- Vous parlez de cela entre vous ?

André dans le jardin fait quelques pas. Au loin, un ciel à vessie pleine se rapproche. Pas de loup. Le loup lâchera le contenu de sa vessie sur le toit des maisons.

- Des nouvelles de Danglois ?

demande Étienne.

André, pour une fois, a envie de parler d'amour.

L'amour ne se parle pas, il se vit.

André fait silence. Le loup approche.

Cette fille qui me tourne autour à la fac, je me la suis faite contre la porte de mon bureau. André ne le dit pas. Leurs femmes se sont rapprochées. Tu parles d'une aubaine. Étienne ne cache rien à Élise.

- Qu'est ce qu'elle devient, l'enquête sur Nasoule ?

demande Étienne. Il boufferait volontiers une tranche de saucisson.

- Pas de morts, pas de revendication. Le peuple s'en fiche. Ça l'amuse. Dix mille morts sur les routes d'Europe chaque année, les gens comme toi et moi continuent de prendre le volant. Il y en a qui continuent de boire, de fumer, de mal manger. Oublier que l'homme peut valoir un dieu est à la mesure de l'humain. Oublier, cacher, mentir fait de nous des hommes.

- Et bien contacte l'infâme Frangleux,  
dit Étienne, partant en direction de la cuisine.

- Pour une cabine déposée dans un champ voisin qui n'emmerde personne ? Les camions ne sont pas revenus, affaire clôturée,  
dit André.

Étienne est de retour avec une planche de bois, un couteau affûté, un chorizo aux deux tiers entamé. Il dépose le tout sur la table blanche de bois dont la peinture est écaillée.

- Tu viens de dire quoi ?

il dit.

107.

Le scénario est tombé entre les mains d'Edgar Mosani. J'y mettais ma part sombre. Le néant est inventif, Étienne. Le néant se gausse des certitudes.

L'exercice m'a libéré de l'étau qui, sur mon souffle, se refermait. J'ai vu que je pouvais perdre Jeanne. Jeanne m'avait sauvé des démons.

Les démons ont exigé de voir le jour. Depuis trop longtemps séquestrés. Après le rendez-vous de Christophe et ma femme, *ma* femme, Étienne, j'ai laissé la clé sur le verrou.

Mon scénario, entre les mains d'un mafieux, est tombé.

108.

Berne

- Bowski,

Viktor tend la main à celui qui fut six mois durant un compagnon de route. La belle époque, Berne. Le temps des sélections, chevaux/deux roues, révisions nocturnes, baignades lacustres. Toujours, affinité. Mieux qu'entre deux frères.

Il règne dans le restaurant haut de gamme une idyllique effervescence. Le personnage qui tapait l'épaule de Viktor dans la salle des commandes prend place aux côtés de Viktor. Il porte un gilet de laine crème.

- Dossier Électron,

intime l'homme à un humain fluët aux treize cheveux plaqués en arrière de la tête. Le fluët se lève, dépose devant le patron, par la droite, une tablette. L'homme au gilet crème n'y touche pas. Il réclame du champagne. Le factotum se lève, s'engouffre dans la salle. Viktor, qui a envie de rire, lance un regard en



direction de Bowski. Celui-ci fixe, impavide, l'homme au gilet crème.

- Mon nom est Luciano,

dit ce dernier, regard posé sur la nappe.

Puis, remontant les prunelles oculaires comme, peu à peu, la cabine s'élève le long de la montagne :

- Quand je suis né, ma mère m'a donné pour nom Edgar.

Il dit cela dans un sourire contenté avant d'installer un silence que Viktor a envie de déchiquter. Viktor qui se sent, étrangement, en joie. Excitation qu'il réprime. Il sait qu'avec le champagne, cette excitation décontenancera la chair. Boire de l'eau vaudrait mieux.

Mais le corps de Viktor s'abandonne. Depuis qu'il a remplacé le commandant à la tête de la mission, il a oublié qu'il était un corps qui, si on lui flatte les sens, peut réjouir le cerveau.

Le fluet revient escorté d'un garçon de salle. Déjà l'alcool fait-il en Viktor œuvre de charité. L'alcool recueille chez Viktor le besoin d'être consolé.

- Électron ?

dit-il, doigts coïtant avec la sensation/fraîcheur du verre.

- Millésimé ?

demande au serveur le quinqu au gilet crème.

Le serveur, en guise de réponse, continue de verser.

- Je vous ai posé une question,

dit le gilet.

- Monsieur ?

dit le serveur.

Un éclair déchire le ciel silencieux affiché sur la rétine de Luciano.

Viktor dit :

- Oui, un millésime.

Bowski regarde ailleurs. Luciano lève son verre, soleil au visage. Les cieux ténébreux sont à deux pas. Déchargeront sur le trio leur noirceur d'encre, si. Viktor sent son corps se relâcher. Il n'ira pas contre. La vie étend ses jambes. La vie avait les jambes percluses, ces derniers temps.

Luciano se passe le bras sous le nez. Viktor observe. Non, le nez de Luciano ne coule pas. Bowski regarde Viktor. Viktor plisse les yeux, du style Hé, Alex, c'est quoi ce binz?

109.

Alexandre Bowski dit Luciano t'envisage dans l'équipe, Viktor.

J'ai bien compris, dit Viktor.

Viktor est resservi. Il se sent bien. Les fleurs, sur les pommiers de Devra, ont un parfum. Viktor hume. Ses pensées se font nettes.

Bowski : Électron est majoritaire parmi les financiers de la mission Alldream.

Viktor : Qu'est-il arrivé au commandant ?

Le fluet : Je voudrais dire.

Luciano : Tais-toi.

- Que veut Électron?

enchaine Viktor se sentant une humeur de connivence.

- Électron possède quelque chose sur le vaisseau, dit Mosani. Vous

fermez les yeux.

Fluet sort de sa mallette, jusqu'ici restée à terre, une enveloppe fine de papier blanc. Plus blanc que ce blanc tu meurs, se dit Viktor que la senteur des pommiers envoûte.

- Huit cent mille dollars et vous restez en dehors de l'affaire, dit Luciano crachant le breuvage. Ce truc n'est pas millésimé. Ça me fout les poils à verticale.

Sur le visage de Bowski s'affiche une éclaircie. Viktor voudrait plus. Viktor voudrait sur le visage de Bowski la rigolade qu'ils ont tous deux en taverne, après une journée de muscles éreintés.

- Ce pourrait être le début d'une collaboration,

Luciano ajoute. Cette fois, Viktor constate que le pif du gilet crème est sujet à l'épanchement. Il s'agit d'un filet jaune que Luciano laisse couler jusqu'au rebord de la lèvre supérieure avant d'y passer la manche. Les doigts de la main droite de Bowski tapotent la nappe de coton plus blanche que blanc.

- Pour quelle raison m'a-t-on placé à la tête de la mission ? demande Viktor. Pourquoi pas toi, Bowski ?

Première fois que Viktor appelle Alex : *Bowski*. Ce dernier sourit. Enfin.

- Bowski travaille en amont, dit Luciano. Il est de nos cadres. Depuis des années. Le commandant nous a joué un tour de cochon. L'argent n'a pas la même valeur pour tout le monde. Bruno, qu'on amène le cognac.

Un moment, Viktor pense que Bruno est le nom donné à Bowski par Luciano. Le fluet se lève.

- Remballez ce qu'ils appellent du champagne.

Fluet se saisit des deux bouteilles mises en glaçons. S'en va. Avec les bouteilles. Cela fait violence à Viktor. Les pommiers en fleurs s'absentent, une serveuse passe à hauteur de table, cheveux d'une rousseur artificielle. Viktor se mord volontairement le bout de la langue. Il dit à la fille :

- De l'eau. S'il vous plaît.

110.

En orbite

La fièvre de Vanille court d'autres lièvres. Vanille jette un œil à travers le hublot. Elle ne voit pas sa fièvre fornicer avec un lapin.

Personne n'est aussi éloignée qu'elle d'un humain. Tu me diras Il y a des gens qui, au sein d'une classe, d'un bureau, d'une famille, se sentent irrévocablement seuls.

Vanille ne peut s'en empêcher, elle pense à Marta. Vanille pense à Marta l'esprit dénué de fébrilité coureuse de lièvres.

Après une heure d'exercices musculaires, elle se déshabille. Se lave les cheveux. Masse la peau de son visage. La viande blanche lui fait défaut. Vanille se bat contre la vision d'un veau sauce moutarde/zeste de citron.

Des types de l'armée leur ont donné une formation, à Berne, eu égard au contrôle des obsessions. Un candidat astronaute, un coréen, a dit Il y a une fille, la plus belle que j'ai jamais rencontré, dont je ne veux pas me débarrasser de l'image. L'officier-formateur, un être très doux qui zozotait, avait répliqué Suffit que vous colliez sur cette fille un mot autre qu'*obsession*. A la

cantine, les mecs en avaient rit. Bowski avait regardé Vanille.

A l'époque, Vanille s'était servie de la technique pour effacer Bowski. A la dernière des trois sélections, l'officier doux qui zozotait avait parlé d'un anxiolytique qu'ils pourraient expérimenter sur orbite.

Les obsessions se glissent dans ton cerveau, subreptices, tu les vois pas venir, après c'est trop tard, tu ressasses les mêmes choses, tu t'habitues à elles.

Tu cherches pas à démonter le mécanisme.

111.

Vanille demeure nue un quart d'heure. Elle sent un reste de nausée prendre le départ. Elle ne donnera pas le coup de feu.

Elle sait que dans moins de douze heures elle aura récupéré l'intégralité des forces. Elle doit analyser le contenu de l'eau l'ayant rendue malade. Quelque chose l'en dissuade. Maintenant tu endosses le scaphandre, tu sors du cockpit, tu jettes un œil sur l'appareillage télémétrique.

Revêtir l'armure lui est un jeu d'enfant.

Vanille s'étonne de la promptitude avec laquelle le cerveau répond aux ordres. Elle n'éprouve pas la peur. Une fois à l'extérieur, flottant dans l'espace illimité, reliée à la station par un cordon, Vanille étend ses deux membres supérieurs, ses deux membres inférieurs. Elle s'étire. Porte la main, engoncée dans un gant, à la visière. Un moment, a envie de retirer. Une envie d'enfant. Vanille aime cette envie-là. Le cosmos est affaire d'enfance. Il n'y a que les adultes à mettre des limites.

Elle a vu des centaines de fois le profil de la station. Elle le voit flou à présent. Cligne des yeux. Une brume oblitère son regard. En les obscurs cieux, il n'est pas de nuage. Le problème vient du cerveau. Vanille inspire, expire. Ses yeux voient de moins en moins. Ses yeux ne voient plus. Elle n'a crainte. Ce n'est pas normal. Elle devrait être angoissée.

Elle n'a pas été empoisonnée ad mortem. Elle a été droguée. Elle cherche à parler. Peut-être parle-t-elle, elle ne s'entend pas. Les fleurs, sur les pommiers de Devra, ont un parfum. Vanille le respire. Son corps se délie. Elle est heureuse.

112.

Berne

Viktor n'en apprend pas davantage à propos du *quelque chose* arrimé au vaisseau par Électron.

Il ne demande pas. L'absorption répétée d'eau minérale le ramène en raison. Il est commandant d'une mission aérospatiale internationale. La griserie fantasmagorique n'est pas de mise. Il se serait volontiers, à nouveau, quelques instants relâché, mais Bowski se lève de table, s'éloigne dos voûté.

Bowski cultive *un jardin secret*, dirait les filles. Ce qui ne les empêcha pas, Viktor et lui jadis de bien communiquer. De s'entendre, oui c'est le mot. Après le départ de Vanille pour le très-haut, Viktor n'entendit plus parler d'Alex Bowski.

Il pleut. Viktor marche dans les rues de Berne.

Luciano a reçu, à leur table, deux personnages indéfinissables, mal fagotés, l'un portant monture à verres épais, l'autre un pull de mohair usagé. Il y avait une femme brune, mince, cheveux tirés. Elle avait commandé une vodka. Plus tard, sa ressemblance avec une autre femme titillerait, Viktor sans qu'il ne sache faire le lien.

On n'en est pas là.

Viktor s'est levé, a dit à Luciano Contactez-moi demain.

Là, il pleut. Les pommiers en fleurs, ailleurs, se baignent sous d'autres larmes. Une aigre réminiscence se saisit de la gorge du commandant. Commandant, mon cul. Non mais, c'est quoi cette foire.

Viktor shoote dans une boîte métallique ayant contenu un breuvage gazeux. La colère fait place à la nostalgie. La nostalgie redouble l'ampleur de la colère. Un fils de Devra, parvenu en haut lieu, que la mafia traite comme un gosse des rues.

Viktor est intelligent. Il a prestance, personnalité, audace, une bite bien dure, mais pas les codes politiques.

La pluie s'est tue. Viktor entre dans une brasserie de quartier. Endroit simple, propre, musique douce. Sitôt entré, le désir le prend d'en sortir. Meursault s'attable face à lui. Viktor a chaud. Ôte son pull, passe les mains dans les cheveux, se frotte les yeux. A envie d'une bière.

- Vin blanc,

demande Meursault.

Ils hésitent, ne se décidant pas à se regarder. Il y a des jeunes, cinq exactement, deux tables plus loin, dont une fille blonde pas vraiment jolie qui rit parmi les garçons. Cela paraît absurde à Viktor, cette familiarité. Jamais il ne s'est senti *lui-même* aux côtés d'Antropova. Sauf le jour où.

Meursault interpelle un serveur, lui parle avec gentillesse, jette un oeil sur Viktor. Ce dernier a bu de l'eau. Ce dernier a marché sous l'eau du ciel. Ce dernier est d'attaque.

- Faites le topo,

dit Viktor.

- Pas si vous êtes en train de m'enregistrer,

dit Meursault.

113.

La question est incongrue aux oreilles de l'astrophysicien Zapatt. Le psychiatre Meursault, qui aime déceler chez ses interlocuteurs des indices vérité/fausseté, admet que le type n'a pas l'intention de l'espionner.

- Il n'y avait pas meilleur homme pour la direction de la mission que le commandant qui vous a précédé,

dit Meursault.

- Il reste en place vous êtes au courant,

dit Viktor.

- N'êtes-vous pas étonné de votre temporaire nomination ?

- La vanité prend à la lettre la moindre embellie.

- Trois mille personnes, dit Meursault, travaillent sur la mission. En connexion nuit et jour. Vous n'étiez pas le mieux placé.

- Je suis médecin, ingénieur, astronome et ...
- ... vous avez travaillé deux ans, dans le cadre de votre service militaire, pour la sécurité d'état. Laquelle était une des mieux formées d'Europe. Personne ne se méfie des gens de Devra. Ce pays anodin, aux écoles polytechniques extraordinairement novatrices, alors que l'argent ne circule pas. Du moins c'est ce que croit le citoyen européen. Herbert Davonian, cela vous dit quelque chose ?

Le serveur pose vin et bière à mi-chemin entre les deux hommes. Le serveur s'en va, les hommes s'abreuvent. Il fait chaud, bordel. La blonde glousse. Un des quatre gars lui caresse le menton. La fille a trop bu. Le type aussi. La nostalgie de Devra prend à la gorge Viktor, nom de dieu. Il vide son verre d'une traite. Commande un vin/une bière.

- Davonian, le père, est de retour à Devra, dit Meursault.

- Comment êtes-vous informé, Capitaine ? dit Viktor.

- Je lis les journaux, dit Meursault. Je décortique. On a des journalistes, en France, qui en ont dans la culotte. Qui regardent où ça n'intéresse personne. Ils sont rares, mais bien informés. Pour votre gouverne, je suis lieutenant chasseur alpin.
- Vous chassez quoi, Meursault ?
- Jusqu'à présent je faisais mon trou à Berne au sein d'une mission internationale.
- Vous avez succombé à l'adultère.
- On se croirait dans un mauvais film, Zapatt. Vous affichez le flegme d'un inspecteur caricaturé.

Là dessus, Meursault avale le contenu du premier verre. D'une traite. Fait chaud, bordel de cul.

- Pourquoi me parler à moi, Meursault ?
- Bowski est sur le coup.
- Et le commandant ?
- Le commandant n'a pas le choix.
- Le choix de quoi ?

demande Viktor. Il a envie de foutre son point sur la gueule de la blonde étudiante infichue de tenir trois bières.

114.

- Les rouleaux compresseurs, dit Meursault, avancent selon des lois simplistes. Il leur faut une pente. On leur imagine une technique de pointe, c'est faux. Un terrain propice et ils écrasent. Électron choisit, depuis le début, la simplicité. Ni les organismes internationaux ni les gouvernements ni les consortium privés ne se méfient. Les gens d'Électron ne sont pas nombreux, n'apparaissent pas, ont peu d'argent entre les mains. Peu d'argent à la fois. Ils manipulent des sommes extravagantes.
- Vous êtes marié, Docteur ?

La main de Meursault tremble. Cela touche Viktor. Cette vision.

- L'assouvissement, c'est la mort,  
dit Viktor.

- Nietzsche ?
- Nietzsche.
- Davonian revient à Devra avec l'argent d'Électron,

dit Meursault.

La blonde se lève, titube, se rattrape d'une main au rebord de la table occupée par Viktor et Meursault. Elle sourit à Viktor, il la regarde avec dédain. Il a besoin de faire mal, Viktor. Il entend trop parler de Devra.

Il sourit néanmoins. La fille, amadouée, quitte la table, avec elle s'évapore l'appétit de sexe que Viktor affiche quand les pensées thèses/hypothèse/synthèse n'occupent pas le terrain.

Viktor aime prendre le temps de baiser. Il le fait *old fashion*, élégance, courtoisie, ironie. Il aime que l'idée de son corps archi-capable de faire du sexe soit à hauteur de son esprit archi-capable d'excellence. Le corps de Viktor a besoin de se sentir un corps. Le cerveau, il l'a appris en médecine, tient les ficelles. L'esprit, tel que nous le décrivent les philosophes, c'est pas même de la poussière à côté de la matière qu'est le cerveau.

115.

Meursault sourit du manège Zapattien. Les mecs entre eux s'épient et se jaugent quand il y a de la fesse dans les parages, faut pas croire.

- On m'écarte de la mission, il dit. Ma présence ici, médiatisée, a décuplé les rendez-vous à mon cabinet privé. Je rentre avec ma femme, mes gosses, le chien.
- Quels rapports, dit Viktor, aviez-vous avec le commandant avant l'incident ?

Meursault dit J'en prends un troisième. L'étudiante blonde rapplique. Un des gars se lève, la fille dit Je rentre chez moi. Un deuxième gars dit Tu as vomis, Valérie. La fille ne dit mot. Son cul est à portée de main, Viktor l'y pose. La fille se retourne mollement. Les quatre étudiants parlent foot. Viktor regarde Meursault qui regarde Viktor. La fille s'en va.

- C'est le commandant qui m'a fait venir, dit Meursault. J'ai eu à donner un avis en fin de sélection. Vous étiez douze, à l'époque. J'ai pointé Antropova. L'énigmatique Antropova.
- Les cellules grises, dit Viktor, n'ont rien d'énigmatique.
- Vous et elle.
- Quand vous entendez que j'ai baisé, j'ai baisé. Antropova et moi avons un ami commun. Mon meilleur ami. L'assouvissement n'est pas la mort, Meursault.

La blonde ne quitte pas le bar. Elle est accoudée au zinc devant une boisson indiscernable. De temps à autre, elle jette un œil en direction de Viktor. Ses courbes sont avenantes. Viktor regarde.

- Que devient Antropova dans le schéma Luciano ?  
il dit.

- Un meurtre a été commis, dit Meursault. Antropova y restera. La mafia s'installe, vous paraissez tranquille.

- Je ne cherche rien à résoudre qui soit d'ordre politique, dit Viktor. J'en suis inapte. Avec Bowski, je...
- Bowski.
- Que cherchez-vous à dire, Meursault ? Qu'un type jaloux de vos performances bousille le corps de la fille du commandant ? Que Luciano planque de la dope à l'attention de petits hommes verts ? Qu'un natif de Devra revient au pays pour y fomenter un complot ?

Viktor tape du poing sur la table.

- Tout est bien dans le meilleur des mondes, dit Meursault. Je me le dis chaque matin.
- Vous ne savez rien,

dit Viktor.

- Je m'inquiète de Vanille.
- Ne l'appellez pas de la sorte.
- Vanille est.
- Taisez-vous.

Meursault se tait, attrape sa veste, se lève.

- Allez voir du côté de Bowski, il dit. Bowski vous dira pour quelle raison je crains que nous la perdions. Que nous perdions Vanille.

Meursault s'en va. Les voisins de table rient comme peut rire la jeunesse. Oublieuse du passé, de l'avenir, du présent. La blonde, revenue, s'assied à côté de l'un des gars, face à Viktor. Jette un œil à l'astrophysicien. Comprend qu'il ne faut rien attendre de la part d'un homme en colère.

116.

Hongrie

Gabrielle se sent bien.

*Se sentir bien.* Pacifié. Consolé. Prêt à prendre la route.

Ça va aller, elle se répète. Elle lit le roman éblouissant d'un auteur belge, sur un banc au bord d'un lac petit comme un mouchoir plié en quatre. Sur le ciel une raie de bleu troue le maussade. Deux garçons approchent le banc. Ils parlent une langue autre que la vernaculaire. On est où, ici, déjà ?

Un des garçons dit I need you. Il porte une barbe bien taillée par-dessous une paire de lunettes solaires genre aviateur. Il pose la main sur l'épaule de Gabrielle. Elle ne s'est pas maquillée, ce matin, pas coiffée, rien. Elle n'existe que pour elle. Oublie qu'il faut partager la terre avec d'autres humains. Que ces humains vous réclameront des comptes, tôt ou tard. Que profitant du système, vous devrez vous soumettre à contre-parties.

Are you a doctor ? Gabrielle fait non de la tête. Le garçon désigne la mallette de cuir noir. Je ne suis pas docteur, elle dit en français. Le garçon agrippe la veste informe qu'elle porte. Quelle couleur, au juste ? My grand-father, il dit. L'autre garçon, assis à la droite de Gabrielle, fixe le plat du lac. Vous, être docteur ? L'autre garçon se lève. Trois oies traversent le ciel au-dessus de leurs têtes. Come with me, dit le garçon à barbe. Please, il ajoute.

Gabrielle se lève. Emboîte le pas aux deux garçons. Celui à l'anglais enfantin retire ses lunettes. Il sourit. Une des dents de la mâchoire supérieure est d'or. Dessous l'or c'est noir, elle pense, Gabrielle.

Elle tient la distance. Un mètre, derrière. De temps en temps le garçon à la dent d'or se tourne sur elle. Ils longent le lac. Traversent une rue. Le garçon s'assure que Gabrielle suit. Un troisième adolescent rejoint le groupe. Une femme, d'un étage, s'adresse au trio dans une langue que Gabrielle ne reconnaît pas. Le type qui n'a pas encore parlé, qui a le cheveu noir, lève une main en direction de la femme sans la regarder. Cette fois la dent d'or sourit, longuement, à Gabrielle. Il tend la main. Dit You are un kind doctor.

La porte est rouge. Elle s'ouvre, se referme. Gabrielle est dans le noir. Elle n'a pas peur.

117.

Berne

Viktor rote. Envie de dormir. Se dirige vers le mini-bar. L'ouvre, le referme. Sort de la poche un téléphone plus volumineux que l'habituel. Déploie une antenne hors du fourreau. Compose un numéro. Personne ne répond. Elle devrait. Viktor enfle sa veste, sort de la chambre, prend l'ascenseur, les tapis de sol sont d'un jaune miel. Nauséabond.

Dehors, Viktor est saisi par la tiédeur ambiante. Marcher ressuscite le cœur. Le cœur de Viktor bat à rythme souple tel celui d'une fillette sautant entre les flaques.

Il a cessé de pleuvoir.

Dans des décennies, nous aurons connaissance des rivières souterraines du cerveau. Nous mettrons un nom sur des liquides, des connections, des atomes. Nous expliquerons la pulsion sexuelle, la haine, la compassion. Une fiche faisant état de notre profil sera établie. Ce profil sera constitué de l'apport génétique dont nous bénéficions, à la naissance, ainsi que de nos caractéristiques émotionnelles.

L'inconscient demeurera indiscernable quoique. A nous entendre parler, des spécialistes de l'âme feront le point sur nos manques affectifs, sur l'influence de notre éducation et de notre milieu. Il y aura les impulsifs, les créatifs, les ambitieux, les léthargiques, les romantiques. Nous serons classés.

Voilà ce que raconte, en langue tchèque, le livre écorné sur la couverture duquel est dessiné un oiseau, encre noire sur fond blanc. Les yeux de Gabrielle se posent sur ce livre tapi aux côtés d'un joli lampadaire, conférant au lieu une élégance désuète.

Les yeux de Viktor sont posés sur le même livre, traduit du tchèque à l'anglais, derrière la vitrine d'une librairie universitaire, Berne. Mains aux poches, il médite sur le titre : *Nous sommes des lettres, nous serons des numéros*.

Dans le reflet de la vitre, Viktor aperçoit derrière lui, tournée elle aussi vers la vitrine, la blonde étudiante de la taverne.

118.

Viktor dégage le premier :

- Vous travaillez pour Luciano.
- Oui,

répond la fille.



- Marchons, vous voulez ?
- Quel livre choisiriez-vous ?

elle demande.

- Une histoire de mafieux mettant la main sur une mission spatiale.

La fille s'est remaquillée. Recoiffée. Re-re.

S'est foutu dans la gorge une pastille d'anis.

- Pour l'haleine ?

il demande.

La fille sourit. Elle plaît à Viktor. Il la désire. A cause du regard qu'elle vient de lancer. Se méfier des sorcières. Elles vous amènent aux rivières souterraines du cerveau. Où règnent les tourbillons.

- Vous allez me laisser,

il dit.

- Pas de problème,

elle dit, extirpant un étui à cigarettes d'un micro-sac vert.

Viktor allume la cigarette de la fille, passe mentalement la langue sur le plaisir irradiant de ses propres organes. La fille sourit. Viktor passe concrètement la langue sur les lèvres de la fille. La fille gémit.

- Dites à Luciano que je n'ai pas besoin d'une escort-girl. Ma désobéissance charnelle porte le nom de Vanille.
- Comment avez-vous décelé ?

demande la fille.

Il se remet à pleuvoir. Petitement.

- Que je portais des fragrances de vanille ?

dit la fille.

- Allez dormir,

il dit, s'éloignant d'un pas franc.

*Vanille*, ils n'ont que ce mot à la bouche.

Viktor se dirige vers la base, compose le numéro de téléphone qui devrait la mettre en connexion avec la voix dont il a oublié le timbre. Est-ce l'alcool, il ne remet plus l'oreille dessus. Vanille, décroche bordel.

La blonde étudiante lui court derrière. Haletante, elle dit, dans un sourire juvénile, Monsieur Luciano a ceci pour vous. Dans la main de Viktor, le métal froid d'une arme. Dans la tête de Viktor, la précision fulgurante d'un objectif. Ramener sur terre une femme. Jouir de cette femme. L'emmener sur les bords de la Ruffia. Respirer avec elle le parfum des pommiers en fleur. Raconter à la femme revenue sur terre ce qu'il a tu.

119.

Rue de l'Envers

- Putain de bonne idée ce dîner,

dit Élise, fixant le verre de rouge sperme dionysiaque.

Elle porte une combinaison-pantalon bleu pervenche. A ourlé les cils d'une épaisse couche de mascara, laqué les cheveux, posé de la poudre sur la peau qui paraît tendre comme une épaule d'agneau.

Jeanne est inversement éclatante. Elle porte un pull sans forme, de couleur noire, sur les lèvres un reste de rouge carmin, sur les yeux un bleu électrique

qui bouterait le feu à un filet de pétrole.

André est classe, comme à son habitude. Un peu distrait. Étienne est en forme, comme à son habitude. Élise a invité le couple et leurs deux filles, on est jeudi, d'habitude tout le monde se terre en semaine repas-télé-dodo.

Jeanne aime sortir hors week-end, surtout le jeudi. André est casanier nous l'avons vu. Des tonnes de bouquins et d'articles à survoler s'il veut rester dans le coup. A l'université, on ne rigole pas avec le dernier cri en matière d'idées on sait que, par nature, une idée est éphémère.

- Nouvelles de Gabrielle ?

demande André, pour dire quelque chose.

- Mon cœur, tu ne vas pas plomber la soirée,

dit Élise.

Jeanne sourit. Le bleu sur ses yeux prend vie.

Un lapin, non, deux lapins aux pruneaux, circulent.

- Elle t'appelle *Mon cœur* ?

dit Jeanne, prenant la décision d'être gaie.

- Ouais,

dit André.

- Ces temps-ci André dit *Ouais*,

dit Étienne.

- Gabrielle m'a appelée, dit Élise. Elle est en vrac. A fleur de peau. Peau à peau contre le rien.

- C'est joli,

dit André. Le vin bio, en provenance du Chili, fait sur lui l'effet de l'insipidité.

- Peau à peau contre le rien,

répète Jeanne.

André pose la main sur la main de sa femme. Ils ne se regardent pas. Jeanne presse la main d'André. André ouvre les bras. Jeanne s'y cale. Les cinq enfants, à l'étage, courent et crient.

- J'écris à Frangleux, dit Étienne à André. Tu me mettras en contact. Il y a une heure, j'étais chez Dassart. Première fois que je mettais les pieds dans leur ferme. C'est presque aussi beau que chez nous.

- C'est petit bourgeois,

dit Élise, qui est prof.

- La commune, dit Étienne, a dédommagé l'installation de la cabine sur son terrain. Dassart ne m'en dit pas davantage. Ma présence l'indisposait.

- Que demanderas-tu à Frangleux ? demande Élise, bouche pleine. Il est ministre, je te rappelle. Avec des attentats sur les bras.

- A défaut de jambes il lui reste des bras, qu'il en fasse usage,

dit Étienne.

Jeanne se redresse. Demande à Élise de l'eau. Se ravise, dit : J'y vais. Se lève.

Élise aussi. S'acheminant en direction de la cuisine.

- Tu as des nouvelles de Christophe ?

dit Élise.

120.

Jeanne voulait saccager la mélancolie en s'offrant la solitude. La solitude, si tu lui promets de ne pas entretenir d'idées noires, elle ne te demande rien. Elle sait que l'espérance est le meilleur des médicaments.

- Pourquoi j'aurais des nouvelles de Christophe ?

elle dit à Élise.

- Jeanne...

- Parce que je t'ai confessé que, sans désir, je crève ?

- Tu as dit cela ?

dit Élise.

- Sers-moi un verre de dur. Vodka.

- Whisky ?

- Je déteste le whisky.

- L'alcool ne me console pas,

dit Élise.

- Moi, bien,

dit Jeanne, dont le corps souple est affalé contre le frigo.

- Dégage de là. Je te sers un jus d'orange. Avec du gin.

- Comment s'est passée ta journée ?

dit Jeanne mouvant avec labeur le corps.

- Je voudrais laisser tomber le boulot de prof, elle dit. Faire du doublage. Mais il y a la maison à payer. Faut que je morde sur ma chique. On fait ça ensemble, Étienne et moi. *Peau à peau contre*. Quoi, déjà ?

- Le Rien.

- Un jour il n'y aura plus de prof, dit Élise. Il y aura des machines. Cette génération est prête. Je me demande pour quelle raison on tarde à lui donner satisfaction.

- Tu ferais quoi ?

dit Jeanne.

- Dormir.

- S'il n'y avait la maison à payer.

- La banque me bouffe la vie, dit Élise. Voilà, tu m'as déprimée.

Jeanne se sent mieux.

L'alcool l'éloigne de son centre névralgique qui est vide comme une cathédrale dans le froid de l'hiver.

- Vous parlez de quoi ?

demande Élise, se rasseyant au plus près d'Étienne. Qui sourit à sa femme nom d'un chien, sont éreintants ces couples qui s'aiment.

André reprend la main de Jeanne. Jeanne ne se sent pas belle. Avec un peu d'effort elle sait pouvoir être désirable. Non. *Se sentir* désirable. Allez, Jeanne, sors le grand jeu.

Jeanne passe la main, qu'André n'a pas sous la sienne, dans ses cheveux à elle, d'un doigt étire le bas de l'œil afin que l'eye-liner affaissé retrouve pulsion/jeunesse, voilà, elle n'est pas si moche que ça. Elle est menstruée, Jeanne, les femmes ont besoin de sucre ces jours-là, elle sont un peu boulimiques quand le surplus de sang jaillit dans l'espace qu'est leur monde.

La chaleur de la main d'André est douce, elle a jamais dit le contraire, c'est ça qui est terrible, ce déchirement : l'amour/tendresse pour son mari et ses envies d'être touchée par d'autres mains. Où elle se situe, Jeanne, à la fin ?

Elle n'en peut plus de marcher sur le fil. Ce dont elle a envie, c'est courir parmi les bruyères sous un ciel d'automne et le vent la poursuivrait elle n'aurait rien dans la tête que ceci Je suis un corps.

121.

- Tu ne vas pas aimer, dit Étienne à Élise. Nous parlions des attentats.
- Le dernier, dit Élise, l'avant-dernier, celui d'avant l'été, celui de l'hiver dernier, celui... ?
- ... d'aujourd'hui,

dit le mari, qui adore quand sa femme en fait des tonnes.

- Encore ?

s'écrie cette dernière.

- Il y a deux mois : Frahir. Nasoule il y a un mois. Aujourd'hui, Plancard. Cette fois, une victime.
- Plancard est à quinze kilomètres, dit Élise. Je n'ai entendu parler de rien.
- Où étais-tu, ma colombe, il y a deux heures ?

dit le mari.

- Yoga.
- Cela t'a plu ?
- Tu aurais pu me toucher un mot de l'actualité.
- Un mot c'est pas assez,

dit Étienne. Se redresse, pose un coude sur la table, baille.

- Magnifique, ton lapin,

dit André, en direction d'Élise.

- Je trouve aussi,

dit Élise, en direction d'Étienne.

- Ma lapine,

renchérit celui-ci.

Moment que choisit André pour descendre profond dans l'œil de Jeanne. Jeanne n'a rien pu faire. Elle n'a rien vu venir.

124.

En orbite

Vanille flotte, chien noyé retenu à la berge par sa laisse.

125.

Rue de l'Envers

André se lève. Il dit :

- Frahir, Nasoule, Plancard. On tire une droite, notre village se situe pile dessus.
- Tu n'auras pas fait l'université pour rien,

dit Élise, pompette.

André cherche la main de sa femme. Jeanne lui tourne le dos. André pose la main sur l'épaule de Jeanne. Elle se retourne. Je connais ton regard, André.

Qu'as-tu à offrir qui me déracinerait du mécontentement ? Du manque perpétuel que j'éprouve au ventre ? De mon grand désir d'amour, d'amour fou, d'amour joie ?

André embrasse Jeanne sur les lèvres. Jamais il ne fait cela en public.

Je ne t'appartiens pas, connard. Je n'appartiens à personne.

Tu voudrais appartenir à quelqu'un, Jeanne ?

126.

En orbite

Flotte, chien noyé retenu à berge par sa laisse.

Ne dites pas que la situation est cinématographique, ultra chargée esthétiquement. Vanille est seule, le ciel est noir, le vaisseau n'est pas un maître à toutou, juste un jouet, un brol, un truc qui eut pu être, certes, programmé pour venir en aide à quelque objet retenu à soi par un cordon mais non, le vaisseau n'intervient pas, son ventre ne gonfle pas, son âme ne *s'émoit* pas.

Quelle idée d'envoyer un humain seul avec du non-humain si loin, si loin.

Vanille a soif. Elle ressent cela : le manque d'eau dans la bouche. Elle ne savait pas que mort on éprouvait la soif. Elle ouvre les yeux. Voit noir. Veut tourner la tête. Son cou fait mal. Ne pas rouvrir l'œil. Respirer. L'idée de la vie contraire Vanille. Elle respire. Elle a soif. Son corps se tend, électrique. Une douleur totale parcourt chaque membre de chaque portion du corps.

Que la douleur crache son venin, la garce. Vanille inspire profond, tend le corps une seconde fois. La douleur s'ébruite.

Après trois minutes, Vanille est un organe neuf. Le sang circule, à peine contaminé par de minuscules toxicités. Le sang leur fera un sort, à ces déchets. Le sang de Vanille les bouffera. Le sang : la vie.

Une fatigue totale s'empare de Vanille au moment où elle croit la souffrance génocidée. Concentre-toi, Vanille. Les mesures télémétriques. De la main droite puis de la gauche, elle tire sur le cordon qui la retient au vaisseau. Elle va y aller avec le corps, sans passer par la commande du treuil.

Elle dit à la souffrance, qu'elle sait tapie dans un coin : Couché ! Vanille mordille la lèvre inférieure. Elle a soif. Imagine la terre, qui est dans son dos. Remplie d'eau. Le ventre de la mère de Vanille, rempli d'elle, rempli d'eau.

Vanille assiste à la coordination de ses mouvements avec une pointe d'ironie : un gosse de huit ans ferait de même.

124.

Marta hospitalisée, a dit Salvatore Meursault. Maintenant ça la frappe. Au moment où elle se disait qu'un gosse de huit ans pouvait.

A huit ans j'ai atterri chez toi, Marta. Mon père frappait ta fille, ta fille vociférait. Je me souviens chez toi de l'odeur thé/bergamote, la chaleur, le chat tigré. Il me semble avoir dormi sur le canapé de velours rouge, à gauche du poêle, trois jours entiers.

DVPZ34 se réveille sur le canapé rouge. Alex l'avait appelée, de sa moto, ce jour-là. Pour lui parler du document. Ces jours-là de Berne. Où tout était possible.

Le document DVPZ34 stipule que quoiqu'il en soit, le levier à gauche du boîtier, oui celui-là, Vanille en approche la main, le levier doit être baissé, mais il est baissé bon dieu. D'un regard elle détaille les instruments, les compare au tableau sur le rapport mentionné par Bowski. Tout est en ordre si ce n'est ce bout de fil qui pendouille. Il devrait être raccordé au boulon rouge. Respire, Vanille, oxygène tes neurones. Pas de doute, le fil n'est pas connecté.

DVPZ prétend qu'il doit l'être.

Décroche, Vanille, bordel.

Le sang fait le tour du corps en une demi seconde, faisant éclater, élan pulsateur, des caillots de malveillante douleur.

Décroche !

- On dirait que tu marches. Tu es essoufflé, elle prononce, revenue au cockpit.

- Je suis à l'arrêt, dans une rue de Berne, dit Viktor.

- Tu es essoufflé.

- Tu es vivante.

Au dessus de la tête de Viktor : un noir de nuit piqueté d'étoiles. Ils jouent dans la même cours. Sauf que Viktor a les pieds au sol. Il voudrait être là-bas. Avec ou sans elle. Avec elle.

- Vanille?

Viktor entendrait volontiers Léonard Cohen. Dimitri aimait. Il disait du canadien *Le yankee*. Vanille disait On s'en fout. Viktor disait *Sirupeux*.

125.

- J'ai des ennuis,

dit Vanille.

- Tu es branchée sur le canal que je t'ai donné ?

- Oui.

- Certaine ?

- Après ce qui s'est passé, oui.

- Quoi ?

Viktor ne se gêne pas pour faire comprendre à l'astronaute qu'elle est à la traîne. Chevilles rustaude, cul trop lourd, cerveau pas rapide. Pas autant rapide que le leur. Ô, Dimitri.

- Ne te fâche pas,

dit Viktor, regard posé sur une fillette avec sa mère passant à hauteur. La mère est en rouge des chaussures au cou. Viktor se détourne. Se retrouve face à l'étalage d'une épicerie polonaise. Met le nez sur la vitre, cherche à déceler des produits qui soient typiques. Écrase le tarin. Sa vue baisse. Il vieillit.

- J'ai fait une réaction à un produit,

dit Vanille.

- Impossible.

- L'impossible n'est pas impossible, Zapatt.

Viktor sourit. Il a de nouveau faim.

- Tes contrôles sanguins sont excellents, Amor.

*Amor*. Le mot lui ayant échappé le jour où.

Vanille regarde la terre cela ne lui procure nulle sensation.

Le jour où Marta a mis les pieds à Manhattan, cette dernière ne s'est étonnée de rien. Elle s'est étonnée de n'être pas étonnée. Trop vu à l'écran, elle a dit, au retour. L'écran ne ment pas, elle a conclu.

- Comment va Marta ?

demande Vanille.

- Hospitalisée, dit Viktor. Pour une verrue au pied, qui s'est infectée. Marta va mieux. T'embrasse.
- Qu'est-ce que ce câble qui, dans le document DVPZ, doit être raccordé ?
- Où tu es, là ?
- A trois cents cinquante kilomètres.
- On ironise, Antropova ?
- Tu n'avais pas à me mentir.
- Je t'appelle *Amor* parce que.
- Marta ne m'embrasse jamais.
- Coma,

il dit.

La terre lui semble chétive, à Vanille.

Posée sur du vide.

126.

Vanille se rapproche du sas. Entend Viktor respirer. Entend la voix de Léonard Cohen. Issu d'un téléphone. Elle s'assied. A envie du jet dur d'une douche glacée. Ensuite, eau tiède, sur la tête. Pendant des minutes entières. Sans rien dans l'esprit. Un parfum de fraises écrasées, peut-être. Piotr fait des beignets avec les fraises.

- Tu ne me consoles pas, avec ton yankee,

elle dit.

Elle vient de se bouffer l'ongle du pouce droit.

- Depuis quand es-tu sensible aux consolations de Viktor ?

dit Viktor.

- Tu n'as jamais cherché à me consoler.
- Voilà pourquoi *le yankee*.
- Dimitri.
- Tu n'aimais que lui.
- Viktor.
- Je t'ai fait l'amour parce que j'avais envie de toi. Et parce que.
- Pour Marta, que disent les médecins ?
- Je ne sais pas.
- Renseigne-toi. Après, on se parlera.
- Vanille!

Il a crié.

Un chien aboie. Dans Berne, chose rare. Le chien aboyait-il avant le cri de Viktor ?

Viktor fait cesser la voix de Cohen, enfonce les touches du téléphone avec nervosité, l'appareil manque lui échapper. Il dit : Vanille! Il répète : Vanille !?

Elle ne peut rompre la communication. Elle doit continuer de parler à cet homme dont elle se sent étrangère.

Ça lui va à Vanille, de n'avoir pas de sentiments. Raison pour laquelle elle s'entend avec les machines. Les machines font ce qu'on leur demande de faire, sans état d'âme. La tendresse, ça crée des liens. Marta lui a appris à se défaire des liens. Piotr n'a jamais pris Vanille dans les bras, ni ses filles. Ses filles en ont souffert. Vanille pas. Regarder vivre Piotr suffisait.

- Que dirais-tu, dit Viktor, d'un veau citron agrémenté de pommes de terre, comment les appelles-tu, déjà ?
- *Citadines.*
- D'une bière fraîche.
- Vodka.
- Meursault avait interdiction de te dire,

dit Viktor.

- Pour la fille du commandant ?

dit Vanille.

Un poids contre son flanc dans la poche gauche fait dire à Viktor le mot suivant : *assassinée.*

- Il nous reste peu de temps,

dit Vanille.

- Trois minutes.
- Ensuite ?
- Laisser passer trois heures.
- Je me connais, Viktor, je me connais par cœur. Je suis une fille simple. Il y avait une saloperie dans la poche d'eau que j'ai bu.
- Tu n'es pas une fille simple.
- Pourquoi tu dis ça ?
- Je tomberais amoureux.
- Bordel alors j'aurais besoin de trois Meursault. Peut-être quatre. Peut-être que je les rendrais fous. Qu'ils tueraient tout ce que leur main flinguée croiserait. Peut-être ils te tueraient, toi.
- Autre chose à signaler ?
- Je veux savoir pourquoi le câble prétendument télémétrique est non connecté. Viktor.

127.

Berne

Viktor jette un œil distrait, par delà la vitrine, sur un gâteau aux carottes. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Autre que ce qui s'insinue avec obstination dans son esprit rationnel de scientifique, dont l'acuité permet d'anticiper. Derrière l'obstination, un nom : Luciano. Et ce poids de métal, contre le flanc.

Viktor rejoint la base. Il a l'esprit cotonneux, déteste ça. Il aime la limpidité d'une argumentation mathématique, d'un moteur à plein régime, d'un corps à corps dénué d'ambiguïté. Il aime la beauté du geste. Il aime comment s'exprime Vanille, la seule fille à n'avoir jamais battu des cils en sa présence. La seule nana à avoir les couilles de n'être que soi. De ne pas feindre. De ne pas maquiller.



De se situer en dehors de l'art.

L'art est artifice. Mensonge. Mise à mort de la raison.

Enjambées fermes de Viktor, conscient de sa démarche volontaire. Sait que ce qu'il entreprendra se soldera par une réussite. Il sourit, Viktor. Il était à deux doigts de franchir, vainqueur, l'ultime sélection. Ne l'a pas fait. Même cela, il a réussi. Cette violence faite à lui-même.

Dans le hall baigné d'une lumière faible, il croise la japonaise. Qui se redresse à son passage. Tout lui réussit, à Viktor.

128.

Hongrie

A trois rues du lac, un vieillard est allongé sur un canapé de velours jaune. Le garçon/dent d'or a le visage terni par l'absence de vie. Oui, c'est cela. La vie s'est esquivée sur la pointe du pied après révérence, la salope. Comme jadis pour Gabrielle, dit à elle-même Gabrielle.

Une femme épaisse, sans âge, fichu beige sur la tête qu'elle a ronde comme la terre vue de loin, cette femme à robe noire/grosses fleurs rouges et vertes, cette femme-là, débonnaire, pénètre dans la pièce munie d'un plateau sur lequel sont posés trois verres d'eau.

Elle regarde Gabrielle avec intensité. Se penche sur le vieillard. Ils échangent quelques mots. La femme dépose le plateau sur une table placée à droite du lit. Le vieux tend la main à Gabrielle.

- Veut parler vous,

dit le jeune garçon qui la conduit ici. Dont la tristesse bride les yeux. Le vieux lâche la main dans le vide.

La grosse femme s'écarte, à deux doigts de pleurer. Elle soupire, verse une larme. Le vieillard lui indique, d'un geste de main, de s'en aller. On avance une chaise pour Gabrielle.

Dans une autre pièce, quelque chose est tombé sur de l'huile bouillante. Champignons ? Gabrielle hume. Lard. A gauche de la tête du vieux, une lampe jolie, pied de cuivre, abat-jour de soie jaune, le même jaune que le tissu sous le corps de l'homme, un jaune de cœur d'œuf qui aurait pris de l'âge.

Devant la lampe, deux verres de vin rouge, remplis de moitié. Gabrielle regarde les verres. L'homme vieux cherche à se retourner sur ce que regarde Gabrielle. Le jeune garçon avance, pose avec maladresse le plat de la main sur le front de l'homme, un ongle accroche l'œil, le vieux secoue la tête.

Une note d'accordéon s'insinue dans le tableau. Le vieillard, qui frottant l'œil meurtri par le doigt passager du jeune type à la dent d'or, sourit à présent. Une voix d'enfant fait place à la voix de l'instrument. Gabrielle se tourne sur cette voix.

129.

La main de Gabrielle est prise dans la main du vieux. Une main chaude, sèche. Le vieux dit, dans une langue étrangère à Gabrielle : Qu'on lui serve un verre. La voix de la femme maigrée. Gabrielle se tourne vers le garçon l'ayant menée en ces lieux. Il pleure.

Le vieux lui adresse parole, à ce garçon. Le garçon lui répond.

- Vous parlez français,

dit le vieux à Gabrielle.

Gabrielle laisse le dos reposer sur le dossier. Elle fait respirer son ventre. Vous savez, comme quand vous avez la sensation qu'il y a un poumon dedans, la peau de votre ventre se soulève.

Le vieux lâche la main de Gabrielle, la femme y glisse un verre de vin. En dépose un à destination de Gabrielle sur le guéridon. L'accordéon émet trois sons, petitement, puis plus fort. Jusqu'à atteindre sa voix. Celle avec laquelle l'instrument parle naturellement. N'avons-nous pas une voix propre que ni la confusion, ni la colère, ni l'absence de plaisir n'est à même d'enrayer ? Revenir, sans cesse, à sa propre voix.

Le vieux se redresse, la femme accourt, rouspète. Il la regarde. Elle rit.

Le garçon s'accroupit à gauche de Gabrielle, qu'une magie intime libère du poids des contraintes. Il dit : Grand-père, mien, mourir. Vous docteur. Vous, la vie.

- Vous vous demandez comment mon petit-fils baragouine votre langue.

Quelqu'un s'adresse à elle. Mérite-t-elle l'intérêt ? Des questions qu'elle n'a de cesse de se poser. Avec Christophe, elle fait en sorte qu'on ne puisse rien lui reprocher. Pas même elle à soi. Blondeur des cheveux, chemises repassées, crevettes grillées safran/gingembre.

L'enfant, dans le dos de Gabrielle, trois mètres tout au plus, joue. L'accordéon est comme l'oiseau dans l'arbre. Il chante c'est naturel.

130.

La femme disparaît dans la pièce d'où est arrivée, à l'odorat de Gabrielle, la senteur/champignons. L'homme se lève, le garçon le seconde, le vieux désigne une boîte de cigares sur la table à droite du lit.

L'adolescent s'encourt, le vieux est assis, il regarde Gabrielle. Il lui reste quelques cheveux, blancs, disséminés sur le crâne. Deux cents. Plus, peut-être. Ses yeux sont clairs. Il a une belle bouche. Gabrielle pose le verre de vin à côté des autres sur le guéridon.

Le garçon à la dent d'or soumet la boîte de cigares au grand-père. Il prend le temps d'en choisir un. Ils sont tous pareils, pourtant. Gabrielle ferme les yeux. Le garçon propose au vieux la flamme. Ouvre une fenêtre aux vitres opaques.

- Ma mère était française, dit le vieux. Mon père, originaire de Hongrie. A la maison nous parlions magyar. J'ai gardé un bon souvenir du français de ma mère. (Il tousse, interminablement). Cancer des poumons. Je n'ai pas l'argent pour la grande chirurgie. Je ne connais foutre rien aux raisons qui vous amènent ici.

- Ils m'ont pris pour un médecin,

dit Gabrielle.

Le vieux dit :

- Mon fils dîne avec nous, vous resterez. Votre hôtel, il est loin ?
- Je n'en ai pas.
- On ne peut pas mettre dehors une fille qui pleure.
- Je ne pleure pas.

- A l'intérieur de vous vous des larmes tombent comme une cascade très douce.

Gabrielle dit :

- Je ne peux rien faire pour vous, Monsieur.
- Mihaly.
- Je ne sais ni chanter, ni cuisiner (sauf crevettes grillées, poulet au citron, tiramisu, recettes que tu as expérimenté des dizaines de fois avant oser les servir à Christophe), pas même soigner une blessure,

elle dit.

- Qu'est-ce que vous faites ici ?
- J'attends que sèchent mes écorchures.
- Un homme ?

Gabrielle se tourne vers la grosse femme appuyée de côté contre le mur face à l'enfant dont les mains cavalaient sur le clavier de l'accordéon sans que la tête ne bouge. L'enfant regarde droit devant. Il a les yeux clairs du vieil homme.

Le vieux dit :

- Nous avons une petite chambre, elle donne sur le lac. J'y fais mettre des draps. Ce sera votre nuit, si vous le désirez.

Gabrielle ne désire rien.

Elle se lève. Le vieux dit, sourire par dessus menton :

- Pas si vite. Ma femme doit bouger sa grosse masse, ça prend des plombs. Vous jouez aux échecs ?

Gabrielle ne joue pas aux échecs.

Le vieux dit :

- Nous sommes pauvres. L'enfant joue d'un instrument. Son père, c'est la contrebasse. Jouer, on sait faire.

Le vieux rit. Il agrippe ses mains aux rebords du lit. Le vaste corps tremble, tangué, va basculer. Le vent tombe, la voile reprend souffle. Le vieux dit : C'est magnifique. Il pleure, à présent. Le regard du garçon implore Gabrielle. Je ne suis pas docteur, elle dit, secouant le tête de gauche à droite. Puis, baissant la tête : Je ne suis qu'une femme.

131.

Rue de l'Envers

« Si je ne brûle pas, je meurs. Brûler, prendre feu. Prendre feu, c'est mourir. Dire : Si je ne brûle pas je meurs, revient à dire : si je ne meurs pas, je meurs ».

Le crayon tombe des mains de Jeanne. La combinaison de dentelle noire n'occasionne, à l'épiderme, nulle gaieté. Couchée en son lit. Jeanne observe du coin de l'œil le grand corps d'André torse nu. André se regarde dans le miroir de la salle de bain. Il ne voit pas sa femme le regarder.

La nuit est tombée, anonyme. « Il faut qu'il se passe quelque chose », Jeanne écrit-elle dans le carnet. Un rêve détraqueur. Une rencontre césarienne. Une énergie jouvencelle.

Jeanne se sent éteinte. Dévastée par le feu. Terre brûlée.

- Nous prenons l'avion dans trois jours,

dit André, dont la peau fraîche exhale finement un parfum de vanille.

- Pour aller où ?

demande Jeanne, ne levant pas le nez du carnet.

Elle devrait. André est charmant. Il sent bon. Sa longue musculature est assouplie. Son estomac fonctionne au mieux.

Elle devrait : rendre grâce. Laisser faire le bonheur. Éprouver la générosité du destin.

Elle a trop bu ces derniers temps. L'alcool dans le sang la coupe de la gourmandise des sens. Ses sens fonctionnent sans elle, mettent les réponses dans leur poche. Le cerveau est privé de traiter l'info. Le cerveau n'est plus à même de décréter combien il est bon d'être l'humain qu'est Jeanne.

André prend place dans le lit, à droite de sa femme. Il enfile des lunettes. Il a l'air épanoui. Il rit.

- Quoi ?

elle dit, consentant à lever le nez de ses écrits.

- On dirait qu'avec un extraterrestre tu télépathes.

- L'avion pour aller où, mon amour ?

elle dit au visage dressé par dessus le corps nu.

*Mon amour.* André n'est pas son amour. Pas celui de la Jeanne de l'instant. La Jeanne de l'instant s'apprête à refermer le carnet où elle consigne son âme selon l'état qui est de glisser le corps contre celui de Christophe comme en un bain à température exquise. Je me sens étrangère à toi, André, mon bon André. Que j'aime tant.

- Rome,

il dit, flammes aux yeux.

Brûler quoi, Nero ?

- Ça m'a pris comme ça, il dit. Nous retrouver, toi, moi.

- Nous sommes-nous perdus ?

- Tu es lointaine,

il dit.

- Toi, tu es où ?

- A tes côtés.

Elle le croit.

- J'ai déjà vu Rome,

elle dit.

- Je t'emmènerai dans des endroits que tu ne connais pas.

Elle doit dire à son mari que c'est une bonne idée. Elle doit remercier son mari.

- Merci,

elle dit.

- Bonne nuit, ma femme,

il dit, ôtant les lunettes.

Elle doit écrire. Se laver de la honte. Christophe ne veut pas d'elle.

Dans la brasserie, lors de leur premier rendez-vous, elle a vu sur lui le désir. Ils en étaient à deux doigts. Il ne veut pas de Jeanne. « Je vais m'éteindre de n'avoir pas brûlé », elle écrit dans le carnet. Qu'elle referme.

Dans l'obscurité de la chambre, André enlace sa femme. S'endort. Il ne voit pas qu'elle saigne. Qu'elle s'en veut d'être celle qu'elle est. Minable. Non désirable. Morte.

Cette nuit-là, Jeanne fait un rêve.

Que veux-tu boire ? demande l'amant. Il l'enlace, l'embrasse, lui passe une main dans les cheveux. Son corps désire la femme. La femme assiste, impatiente, à la réaction de son corps à elle. Elle mouille, un peu. Respire l'odeur de l'homme. Elle a le temps. Son corps est verrouillé.

Un corps, qui se laisse baiser par son mari.

La femme suce le dôme du sexe pointé sur elle. L'amant gémit. *Sucé* n'est pas le mot. Léché. Caressé d'un bout de langue. Une peau douce, comme le reste du corps.

L'amant ne se lève pas, au matin, à l'escorter vers la porte. Elle part sans se retourner. Ne sois pas triste, lui a-t-il dit quelques instants plus tôt. A-t-elle l'air triste ? Elle n'a pas envie de le quitter.

Elle marche lentement dans la rue, à guetter l'amplitude d'une vibration qu'elle voudrait intense. Mais rien. Une pluie fluette s'abat sur le trottoir.

Jeanne se réveille. Songe au coup de fil à venir avec la fille de Devra. André est parti. Les filles s'amuse, en bas. Jeanne se lève, enfiler un peignoir de soie bleu-gris, couleur des murs de la cuisine entre lesquels, dans le rêve, elle s'est laissé *faire*.

Elle va au miroir, celui-là même où André se regardait avant la nuit. Il n'y a pas d'André. Il y a une femme.

La femme sourit à elle-même.

133.

Berne

Pa llegar a tu lado. Lhasa de Sela, dont Viktor voit s'afficher le nom sur l'écran du poste de radio. Une voix de coussin à l'encontre des rougeurs au cul. Une voix endormie, à l'encontre des cris. Une voix de comptine sur trois notes de piano à l'encontre du lieu, blanc, impersonnel, trop éclairé.

Viktor se sert un café. La cuisine est déserte. Il est seul avec la voix. Il lui reste moins de douze heures à la tête de la mission. Douze heures qu'il veut décisives. Récupérer Vanille.

La voix de Lhasa s'est tue. Des rythmes quelconques prennent le relais. Viktor éteint la radio. Le gobelet de café qu'il tient entre les mains brûle. Enfant, sa mère l'obligeait à boire son potage *tant qu'il est chaud*. Il n'était qu'un enfant.

Il ne savait pas que, de cet enfant, il serait capable de tirer un homme. Pas n'importe lequel. Un homme à volonté d'airain. Un type aux cellules grises multi-multiples. Un mathématicien-né. Un mètre quatre-vingt-cinq, dégage de voyou, chef-d'œuvre d'attitudes variées. Il a appris ça où ? Auprès de Dimitri. Dimitri qui trouvait de la beauté partout. Même en Vanille.

Viktor, il a eu du mal avec Vanille. Côté cœur, il n'était pas à hauteur de Dimitri. Dimitri aimait beaucoup Viktor. Rah!

C'est quoi cette histoire de télémétrie, de flingue dans le froc, de psychiatre/sang aux mains, quoi cette pagaille sur le chemin rayonnant qui devait l'amener, lui, Viktor Zapatt, à la direction de la base de Berne une fois Alldream accomplie ?

Assis derrière le bureau qu'il occupera, une poignée d'heures, en qualité de

commandant de la mission, Viktor cherche à mettre de l'ordre dans ses tiroirs. Celui du haut : Identité de Bowski, Alexandre, trente-quatre ans, ingénieur, allemand, père russe. Dimitri aurait-il aimé Bowski ? Avec Viktor, Bowski a collé tout de suite. Trop vite ?

Second tiroir : Deux mois de sélection, Berne, les deux aspirants astronautes ne se quittent pas. L'arrivée de Vanille n'inquiète pas Viktor. De quoi devrait-il se méfier.

Troisième tiroir : Vanille. Bowski se montre intéressé. Une sorte d'attendrissement, dont Viktor n'a pas cru bon s'inquiéter. Sauf ce soir-là. Un soir banal de réfectoire après dix heures d'épreuves physiques/intellectuelles.

Ils étaient vidés. Neuf en lice, il restait. Tous à la même table, une fois n'est pas coutume. Vanille était arrivée, fraîche, cheveux humides, cils ourlés de mascara.

Le regard de Viktor ne s'était détaché de ces yeux qu'au moment où elle, Vanille, de Devra, avait consenti à le regarder. Il avait joui. Ce qu'il n'avait pas déchargé dans le corps de Vanille à Devra, il le faisait devant elle, à Berne.

134.

Viktor s'était absenté le temps de changer le froc. Se souvient de celui qu'il avait enfilé, fiévreux, agacé, pris de court par son propre corps. Un pantalon de velours noir. Il avait changé de chemise, comme si la précédente contenait des informations que le groupe aurait décrypté et alors, ils lui aurait rit au nez, lui qui lançait toujours, en premier, le signal du rire collégial, lui à qui l'on prêtait un humour ravageur, qui riait même quand c'était pas drôle.

Il avait enfilé une chemise de coton blanc, un peu trop raide, une de Devra mal taillée peu importe. S'accommoderait du velours. Quand il était descendu, Bowski était aux côtés de Vanille. Viktor ne l'avait pas remarqué avant le jet irrépressible qui n'avait servi à personne pas même à lui. Frustration renforcée par le commentaire scabreux d'un type du groupe. Ce qui renfrogna Viktor. Bowski faisait du grain à Vanille. Sa Vanille. La leur, à Dimitri et lui.

Le lendemain, Bowski avait repris son attendrissement hautain. Vanille était pour eux une rivale, pas de quoi fouetter un âne. D'autant que le soir-même avec deux autres gars, Bowski et Viktor avaient fait de l'escalade, trois mille huit cents mètres. Qu'est-ce qu'ils avaient eu froid.

Bowski était tombé malade le lendemain, enfin, c'est ce que Viktor s'était dit. Viktor avait bien voulu le croire, à cause de la sortie de la veille. Depuis ce jour, trois semaines avant le départ de Vanille pour là-haut, Viktor n'avait pas revu Bowski.

Bowski l'avait appelé, le jour du départ de la navette. Il n'était pas en top forme, pneumonie. Le destin avait voulu le préserver du score final. Ils en avaient plaisanté, avaient prit rendez-vous pour une séance d'escalade, plus haute, plus dangereuse, finalement ça ne s'était pas mis.

Viktor était allé voir un pote en Angleterre, était revenu, avait signé le contrat, à Berne. Il s'ennuyait de Bowski. Il avait baisé, au début cela lui avait fait du bien. Des américains avaient pris contact avec lui tu penses, le futur boss de la base européenne.

Ses journées avaient été ultra remplies, se levait à cinq heures trente du matin,

joggait une heure avant de s'affaler, l'esprit vide, devant un Earl-Grey, deux cuillères de sucre pour chaque tasse, deux théières entières, baguette beurre/gouda de Hollande/jambon des Grisons, pour finir une demi tablette de chocolat au lait/noisettes entières.

Bowski avait-il fait-il du grain à Vanille ?

Quatrième tiroir : Meursault. Qu'avait dit Meursault ? De un, que la fille du commandant avait été tuée. Oreille distraite de Viktor, à l'époque, prêtée au psychiatre. A deux heures trente-six du matin, Viktor sort du restaurant où l'a convoqué Luciano. Meursault le suit dans Berne, s'attable face à lui dans une taverne, le met en garde contre Bowski. Rien en Viktor ne désire remuer ce côté-là.

Alexandre est loyal, rien à dire, s'il travaille pour Luciano c'est parce qu'on ne lui a pas proposé la gouvernance de la base de Berne. Et si... Si Bowski, qui était aussi bien placé que Viktor pour obtenir le job, avait sous-traité un contrat de nature exclusive ? Bowski n'a rien à révéler d'inédit à Viktor. Cela tombe sous le sens. Non ?

Cinquièmement, Luciano demande à Viktor de la fermer, à propos de quoi ? Pour une somme énorme.

Meursault à l'air d'en savoir plus que ce qu'il a dit.

135.

- Je désire parler au médecin en charge du dossier Marta Nielsman, dit Viktor, déboutonnant le haut de la chemise. Il laisse se mélanger les souvenirs. Le regard de Vanille sur Bowski, ce soir-là. Bowski s'est-il fait jouter dans sa chambre ? Lui et Vanille ont-ils ?

- Le docteur Smaïov sera joignable demain, dit une voix féminine.

- Passez-moi Zapatt, dit Viktor. Sur sa droite, la japonaise le fixe. Il se lève, dit à cette dernière :

- Vous en êtes aussi ?

La voix, quatre mille kilomètres à l'Est dit :

- Le docteur Zapatt n'est pas là.

- Je m'appelle John Lockwood, je vous appelle de l'ambassade, dit Viktor.

- Oh, dit la voix féminine. L'ambassade.

Viktor raccroche, s'approche de la fille/œil bridé. Les yeux sont bleus.

- Café ?

elle demande.

- Votre nom ?

- Yoko.

- Rôle ?

- Un peu de tout.

- Je vous plais, Yoko ?

- Oui.

Le téléphone sonne, Viktor empoigne le cornet. La fille, Yoko, continue de le fixer.

- Docteur Macha Zapatt,

dit la voix au téléphone.

- C'est moi.
- Viktor.

Viktor, à Yoko :

- Noir, deux sucres.

La fille au regard morne (mais qui sait, sous le glacier) se lève à contre-cœur.

- Vous m'attendez ?

demande la japonaise.

Lui : « Oui ».

Il sait ce que la fille veut. Le feu de l'astre, introuvable sous la glace.

- On dit de Marta Nielsman qu'elle est morte.

dit le docteur Zapatt.

- Macha.
- C'est tout ce que tu veux savoir ?
- De quoi est-elle morte ?

dit Viktor.

- L'astronaute est-elle au courant ?

dit Macha Zapatt.

- Que dit le légiste ?
- Les légistes, nous nous en passons à Devra.

Un silence, qui voudrait dire des choses, ne les dit pas.

- Morte de quoi ?

dit Viktor.

- C'est tout ce qui t'importe ?

dit Macha.

- Ma sœur ne me parle plus, dit Viktor, depuis que j'ai donné ma bénédiction, d'après elle, au penchant de mon meilleur ami pour une fille moche avec un gros cerveau, du nom de Vanille, un garçon que tu aimais, les filles sont compliquées nom de dieu. Pour Dimitri et Vanille, je n'étais au courant de rien.

- Empoisonnée,

dit Macha.

Silence.

- A part ça ?

il dit.

- Davonian père est de retour, elle dit. Réclame des élections. Revenu avec un paquet de fric. Marta savait quelque chose.
- Jure-moi qu'elle ne s'est pas confiée à toi,

dit Viktor.

- Ma fille, dit Macha, est malade depuis deux ans, le sais-tu ? Anémie. Cette fois, elle était à deux doigts de. Je n'étais pas là quand Marta a succombé.
- Tu ne lui as pas parlé,

dit Viktor.

- Je...
- Tu diras que tu ne lui as pas parlé.

Le toubib, sa sœur, raccroche. Viktor préfère ça.

Yoko se tient devant lui, à lui tendre une tasse.



- Deux sucres,  
elle susurre, bouche framboisée.

136.

Viktor entraîne, par le poignet, la délicieuse geisha dans le couloir donnant sur la cuisine, ouvre une porte, à gauche, une sorte de bureau, pas de caméra, Viktor s'en assure par deux fois, lève la jupe, baisse la culotte, fille tétanisée, enfonce le sexe dans la cave, il y fait doux, trop pour une cave, Viktor remonte, il a besoin d'air, il étouffe, la tête lui tourne qu'est-ce qu'il se passe, qu'est-ce. Pourtant de la cave il est remonté. Il entend des bruits. Légers. Comme un chat sur un meuble. Dans un éclat d'astre fulgurant, Viktor se saisit d'un objet sur le bureau. Se dirige vers la porte, l'ouvre et crie, autant qu'il peut :

- A l'aide.

Debout sur des pieds en panade, il crie, pour la seconde fois. Une tête d'homme passe le chambrant. Viktor fait signe, Viens-là. L'homme accourt. Viktor s'agrippe à un tee-shirt jaune pâle. Avant de sombrer.

137.

Rue de l'Envers

Élise apporte à Étienne un café noir, léger, sans sucre mais doux, chaud, pas brûlant. Le mari regarde sa femme, avec gratitude. Ce matin, Élise ne donne cours qu'à onze heures. Bien que douchée, elle traîne dans un peignoir de fausse soie beige tellement lisse que la ceinture n'a de cesse de se dénouer. Étienne travaille à son bureau, nouveau projet de pont.

Quarante ans qu'ils parlent de détourner le trafic du bourg soit par l'Est soit par l'Ouest. L'Est est peuplé. A l'Ouest : bois, forêts, rochers. On rasera les bois. Les esprits qui, depuis des siècles, y ont coutume d'en humer le silence, esprits vivants des morts, esprits morts des vivants, respireront désormais un arrière-bruit de tumulte autoroutier.

- Je m'y suis promené, sous la pluie,  
dit Étienne tourné vers sa femme. Toujours il a envie d'elle. Ça ne démord pas.  
Il dit :

- Je marchais, protégé par la végétation abondante. Élise ?
- Hum ?
- On y pourrait y passer une journée, avec les enfants, avant que ne soit construit le détournement.
- Le week-end je me repose. Marcher me fatigue.
- Ça ne ferait pas de tort à tes fesses, mon cœur.

Et voilà. Un homme te dit Tu serais tellement plus belle avec trois kilos de moins. Vous en êtes convaincue, à chaque heure du jour vous vous le dites. Une voix proteste en vous, une voix empathique cependant que la voix provenue d'un corps d'homme qui, par ailleurs, vous fait régulièrement l'amour, cette voix saccage votre propre voix et vous restez là, sur le bord du chemin, patraque, désavouée, honteuse.

Élise se lève, le devoir l'attend. Une femme qui a des enfants doit assumer. Partir au combat. Mettre en route la voiture. La garer. Affronter le regard des

collègues. Surplomber le cerveau de trente jeunes chérissant le désespoir qui sont dans une espérance inouïe, qui attendent de vous que vous n'insultiez pas leur espérance. Je fais quoi, moi, avec mes kilos de trop ?!

- Envie de calamars frits, ce soir,

elle dit.

De croustillant. D'autre chose que le quotidien.

Étienne lève la tête en direction de sa femme.

- Ce soir je vois Jipaze,

il dit.

- Le premier-ministre ?

- Ouais,

il dit.

- Tu plagies André.

- Toi et tes littératures,

dit l'homme à sa femme, revenu aux croquis du pont.

- Qui t'a rencardé les coordonnées qu'il faut ?

elle demande.

- L'auteur du *Ouais*.

- Vous y allez ensemble ?

- André, dit Étienne, se contrebalance du pylône. Il a Rome en tête, Rome point barre. Je lui ai fourgué l'adresse de notre hôtel, Piazza di Spagna. Échange de procédés.

- Mais, Gabrielle n'est pas revenue,

dit Élise.

- Quel rapport André a-t-il avec Gabrielle ?

- Trois kilos de plus, tu y verrais plus clair.

- Oh, tu l'as pris mal,

dit-il, yeux rivés au schéma B29.

Il est des moments où la vie vous enfonce des pics dans la tête le cœur dans le ventre ça fait mal.

- T'aurais pas dû leur filer le nom de l'hôtel, dit Élise. C'est notre nid.

Elle monte à l'étage, dégage de la garde-robe le tailleur gris perle à deux sous qu'elle portera sans passion. Qu'est-ce qu'elle a, en ce moment, Élise ? C'est quoi ces assauts de la pluie contre la vitre de son âme ? Pourquoi a-t-elle envie de l'ouvrir, cette putain de fenêtre, de brusquer son visage hors de la pièce aux bonheurs tempérés ? De se jeter par dessus bord ?

A cette idée qu'elle a intelligiblement formulé, Élise, ayant descendu les escaliers de bois, collants nylon aux jambes, réalise que François est parti pour l'école sans sa boîte à tartines.

Elle s'attable devant une tasse vide et pleure.

Dans le salon, derrière son bureau, Étienne prend la vie comme elle vient.

138.

- Pourrais-je parler au docteur Deneubours ?

- Jeanne, c'est toi ?

demande Élise, affairée. Elle est en retard. Les aiguilles de la montre ne la titillent pas comme elles sont sensées le faire dans leur rapport circonstancié au

temps.

- Me suis trompée de numéro,

dit Jeanne.

- Clara ?
- Fièvre la nuit, quinte de toux, ça dure cinq minutes, se rendort. Tu vas bien ?
- Tu pars pour Rome ?
- Tu vas bien, Élise ?
- Pressée.
- A mon retour, tu parleras de tes doublages ?
- Jeanne ?
- Quoi ?
- Gabrielle rentrera en pleine forme, je l'ai senti à sa voix. Faudra les laisser tranquille, Christophe et elle. Les apéros intimes pour raison professionnelle, tu devras plus.

Jeanne ne peut raccrocher. A cause de la fille de Devra. Elle prend le parti de se taire.

- Fait chier,

dit Élise, coupant court à la conversation. Se saisit d'un trousseau de clé, du repas quinoa/avocats/tomates en faveur de l'oublié garçon, s'installe dans la voiture laquelle pourrait démarrer d'elle-même, hein, prendre l'initiative, emmener son chauffeur quelque part. Rome ?

Élise a quelque chose comme de l'épuisement dans les veines, le sang n'est plus puissant à l'instar de l'enfance, le sang d'Élise s'affaiblit, s'assèche va savoir, elle n'en sait rien. Si elle savait elle ferait quoi ? La vie n'a pas de goût, c'est ainsi. Ça passera.

Élise est de tempérament optimiste. Jusqu'à présent elle a été heureuse, non ? Prendre des vitamines. Se dire que la vie n'a pas de goût, nom de dieu c'est n'importe quoi. Élise appuie sur le champignon. Son véhicule accélère. La pluie tombe sur le pare-brise. La pluie ne se fait pas mal. Élise a envie de pleurer. Elle connaît un psy. Va falloir. Remettre de l'ordre. Tenir.

La vue d'un chat tigré vidé de ses tripes, gisant sur le bas côté de la route, la fait sourire.

139.

Jeanne demande à Vanille, dans la langue de Devra :

- Vous êtes disponible, que nous parlions?

Parler la langue de sa mère occasionne du bien à Jeanne. La mère de Jeanne s'est toujours trouvée à la bonne place dans la vie de sa fille. Sans reproche. Présente à elle-même. Comme un grand feu. Duquel ne pas, trop près, s'approcher.

Des chiffres dans la tête de la mère, une humanité sans chichi. Assez gaie, jamais tendue, absorbée la plupart du temps par un objet qui soit réaliste. Morte comme née, avec limpidité. Jeanne peut se permettre le trop plein de sensualité, de sentimentalité, de confusion émotionnelle, il ne peut rien lui arriver. Les gènes de maman veillent.

- Mon père était absent, dit Jeanne à Vanille, comme si elles reprenaient

une conversation. Donc je ne parlais pas à mon père. Nous entretenions lui et moi un rapport courtois. Les femmes l'effrayaient, je crois.

- A votre mère, vous parlez ?

dit Vanille.

- A une morte ?

dit Jeanne.

- Ne vous arrive-t-il pas de parler aux morts ?
- Vous êtes scientifique, m'avez-vous dit. La mort est l'absence radicale de vie.

Jeanne porte des escarpins noirs à talons hauts, effilés. Elle replie les jambes sur le canapé/tissu grenat. A coiffé ses cheveux, maquillé fortement ses yeux. Contemple la longueur de ses jambes. Pose une tasse de café sur sa gauche, sur le guéridon hérité des Dussaujean.

Toujours cette pluie. Dans l'âtre face à Jeanne, une bûche de hêtre, couverte de mousse vert/vivace, se consume par dessous trois bûches plus fines. Noisetier ? Si je ne brûle pas, je crève. Le néant opère son état de siège. Le néant m'est contre-nature.

- Parfois, oui, dit Jeanne, je m'entretiens avec ma mère. Dans la serre où elle s'occupait d'un potager, à la fin de sa vie, il y avait une table bistrot blanche, deux chaises, même couleur. J'y prenais place. Ma mère portait des gants, genoux au sol, regard concentré sur les mains. Elle disait : Je t'écoute.

Jeanne allume un cigare. Aspire profond. Relâche. Ce soir, rendez-vous avec son amie Jasmine. Jeanne lui racontera. Jasmine dira, comme elle dit invariablement : Jeanne, André est un type bien.

- Vanille, vous avez toujours votre mère ?
- La mère de ma mère. Elle vit à Devra.
- Vous n'aimez pas parler de votre mère, n'est-ce pas ?
- Je n'ai pas eu votre chance.

Jeanne a-t-elle de la chance ?

- Jeanne, avez-vous une idée des raisons de nos connexions ? Je veux dire : mes conversations téléphoniques interfèrent avec les vôtres depuis trois jours, et.
- Aucune idée.

Jeanne se sent anormalement bien à parler la langue de Devra.

Du plaisir, en général, tu n'en cherches pas la raison. Il est à portée de main, tu sautes dessus, tu consommes.

Il n'y a que les rabâcheurs moralisateurs mal baiseurs à te faire réfléchir quand le corps se détend.

140.

La question de Vanille agace Jeanne. Elle écrase son cigare. Pour l'extinction du tabac, elle s'est accroupie sur le fauteuil. Elle est heureuse, Jeanne. Christophe n'a pas cherché à la joindre, pas une fois mais.

- Jeanne, vous faites quoi dans la vie ?

dit Vanille.

- Je suis une femme.

- Bien, dit Vanille, dont le corps rompu, aux exercices physiques, retrouve vigueur. Vous avez des enfants ? Vous vivez avec leur père ?
- On dirait que la langue de Devra me nettoie l'âme tandis que je vous parle. Je vois la langue de Devra à genoux frottant ma personne comme un sol, elle porte un fichu gris sur la tête et.
- Combien d'enfants ?

demande Vanille, réalisant que le voyant correspondant aux installations télémétriques est éteint.

- Deux filles. Vous ?

Cigare rallumé/inhalé dont la fumée produit, au passage, acidité en bouche.

- Je n'ai fait que cela de bien dans ma vie, dit Jeanne. Je crois que c'est le sentiment de beaucoup de femmes. Je suis faite pour l'amour. Mon mari, André, est un universitaire brillant.
- Beau garçon ?

demande Vanille, traversée par une intuition eu égard à la télémétrie. Un bon goût d'idée neuve. Dénué d'acidité.

*Beau garçon ?* désarçonne quelque peu Jeanne. Elle dépose pieds au sol sur le tapis de pure laine vierge.

- Mes amies vous diraient que oui, André n'est pas mal. Grand, belle voix. Du charme. Aimer André c'est comme choisir un cul de sac. Mariner dans un lac fétide. Sauf si des ruisseaux l'abreuvent. Oui, les ruisseaux,

dit Jeanne, vampirisée par la défaite. Elle est morte-vivante au sang empuanti. Une vivante cul de sac.

- Vanille ?
- Hum ?
- Vous travaillez où, en ce moment ?
- Berne.
- Comment se fait-il que nous nous parlions ?
- Ch'ai pas,

dit Vanille. Elle a envie d'un steak saignant. Viande rouge, pas blanche.

- Vous faites quoi à Berne ?
- Alldream.
- La fille dans l'espace ?
- Oui oui.
- Mais non.
- Je m'apprête à sortir du cockpit, je dois explorer un côté du vaisseau faisant problème, je.
- On se reverra ?

dit Jeanne, qui ne se rend pas compte du mésusage lié au mot *revoir*.

Vanille sourit. Son corps : une machine. Sortir du vaisseau. Y revenir. Reprendre le fil avec cette fille compliquée, obscure, alambiquée. Son contraire, à elle. Qui a des comptes à rendre. Qui fait en elle cohabiter l'évidence et l'énigme. Femme hors du commun dont les occidentaux savent qu'elle peut ne pas revenir.

Vanille regarde autour d'elle. Dans l'habitacle rien n'est beau. Elle s'approche du hublot. La terre, vue de là, paraît impersonnelle. Vanille voudrait le sang du bœuf dans la bouche. Elle voudrait que quelqu'un, dans ce noir extrême, la

regarde manger de la viande dont le sang éclabousse le palais.

141.

Berne

- Commandant, vous allez bien ?

lui est-il dit.

Le mot *commandant* produit à l'oreille de Viktor l'impression d'un citron pressé d'une seule main. Une main de poigne. Lui, se sent faible. Lui, n'est pas commandant.

Le tee-shirt jaune du type est maculé de sang. Viktor pousse un œil sur la gauche. Rotation de la tête sans état d'âme. Viktor est excellent en réflexes. C'est lui qui était pressenti pour Alldream.

Une odeur de café lui donne envie de vomir. Regard brouillé.

- Yoko,

il dit.

Viktor sent sa main gauche empoigner le tee-shirt maculé –de quel sang, bon dieu ? L'homme empoigné fait un geste de côté, Viktor voit du rouge dégouliner de l'avant-bras, celui de l'homme.

Viktor a envie de gifler, Viktor repousse, Viktor a besoin d'air. Remonter de la cave vers un ciel bleu tellement puissant que les plantes pointeraient à l'encontre de son arrogante panse leurs pics/crocs/griffes. Sensation de sable sous pieds nus, odeur imprononçable de fleur.

Viktor crache du sang, l'autre s'écrie Commandant! Commandant! Viktor demeure sur les deux pieds, s'enfonce dans le sable, un sable froid, jusqu'aux mollets. Viktor respire à grand souffle, Viktor laisse à son corps gérer la situation, Viktor regarde Vanille. Le cœur se déchire.

- Commandant.

La voix de Yoko ramène l'esprit à la chair de Viktor. L'énergie revient dans le corps de Viktor. Ouais : grand retour. L'énergie comme une danseuse à lourde jupe de velours jaune Topaze. Le sang dégouline sur l'avant-bras de l'homme, un allemand docteur ès astrophysique. Viktor respire à longues enjambées le parfum du brou de noix maculant les berges de la Ruffia.

La japonaise triture sa jupe. Viktor ne supporte pas ce paysage-là. Il dit à l'allemand :

- Laissez-moi.

- J'ai appelé les secours,

répond l'autre dans un anglais parfaitissime.

Viktor dit :

- Vous vous appelez comment, Gunther ?

- Gunther.

- Me semblait bien.

- Je me suis permis d'appeler Monsieur Bowski.

- En quel honneur ?

demande Viktor dans un allemand limpidissime.

- Bowski figure sur le protocole.

- Appelez le Commandant.

- Je dois suivre les consignes. J'ai contacté Bowski.

Nom de dieu.

142.

Viktor pose la main droite sur l'épaule gauche de l'astrophysicien bavarois âgé de quarante-deux ans qui a passé l'heure de midi à contempler, serein, les toits de Berne sous la pluie.

- Yoko,

dit Viktor à Yoko.

La fille ne bouge pas. Viktor pose la main sur l'épaule de l'allemand qui estime qu'une heure de méditation journalière ne suffit pas. Lui fait signe, du menton, de dégager.

Yoko regarde, navrée, l'homme en jaune sang pur sang coton passer à ses côtés.

- Qu'y a-t-il, Monsieur ?

elle dit.

- L'avons-nous fait

dit Viktor en un sourire de miel.

Abreuve-toi. Lèche. Enivre mon corps.

- Vous m'avez planté le cornet de téléphone entre les omoplates,

elle dit.

Vanille a su cela le jour où elle a désiré le corps de Viktor. Que le corps de Viktor avait pour appétit n'importe quel corps. Que Viktor avait le désir avant l'amour. Que le cœur de Viktor ne se remettrait jamais de l'absence du corps joyeux de Dimitri.

Vanille s'est reconnue dans le désespoir. Cela a décuplé son amour pour Viktor, ce soir-là. Jamais elle n'avait mouillé autant. Jamais aucun homme ne la ferait mouiller comme Viktor ce soir-là trois jours avant son départ pour Berne sur une couverture matelassée rose pâle.

- Avant cela vous avez m'avez planté...

dit la fille.

Viktor pose un index sec sur les lèvres/lotus. Il saisit non sans délicatesse la fille par le bras, la ramène dans le local obscur, referme la porte, colle la fille au mur, il respire bien Viktor, n'a jamais aussi bien respiré.

Sa main remonte le long d'une cuisse, rives humides, pénètre en la cave, l'index s'y baigne, plein de cadavres là-dedans, une marée haute de cadavres formolés, l'index fait place au majeur, le majeur de Viktor s'amuse avec la mort, Viktor jouit dans son pantalon, enfonce au profond de la marée vagine un doigt d'honneur reconnaissant d'avoir vu un jour Okinawa (un café miteux, patron à qui manquaient deux incisives), le fleuve Fugi-Kawa (par un soir tombant sans que les yeux de Viktor ne cherchent à mieux voir), Kyoto (cette fille qu'il avait baisée sans un mot de sa part à elle, sans même un regard, avec sur la peau une sensation de soie sauvage).

Reconnaissant, il murmure à l'oreille de Yoko : Accueillons Bowski. La fille, dont le corps ne s'est point mu, dit, dans un russe délicieux (on dirait l'épaisseur fragile de la porcelaine sous la dent) :

- Bowski n'est pour rien dans l'histoire.

143.

De quoi ai-je envie ?

Jeanne triture sa chevelure zéphyrienne, le train file, elle a voulu cela, le train, pas l'avion. Rome changera les idées. André a pris de quoi lire pour quatre semaines, ils partent trois jours. Jeanne a raflé distraitement un roman qu'elle n'ouvrira pas.

Son regard est capté par une maison blanche entourée de carcasses de voitures (dont une bleue et une rouge sur le dos, côte à côte, deux insectes crevés pattes au ciel).

De quoi ai-je envie ?

Si Étienne faisait allusion à six kilos de trop plutôt que trois ?

Élise, que boudine une jupe noire trop courte, s'assied à la table de la cuisine devant deux puddings, ouvre le premier des contenants associés à l'autre par une barrette de plastique diffractable, y plonge une cuillère se morfondant de n'être pas en train de corriger les copies d'élèves.

De quoi ai-je envie ?

Gabrielle prend une douche, ramène à soi, du pied, le tapis de bain en faveur de la peau intime qu'elle porte en bout de jambes, se regarde dans le miroir, n'y voit que brume, y dessine un cœur, ne sait que mettre dedans, pas même son nom, *Gabrielle*.

Entre-baille la porte de la pièce/deux mètres carrés aux murs d'un bleu ciel indéfinissable, attend que la brume se retire de l'étendue de glace, s'y voit distinctement, se trouvée jolie, se peigne les cheveux, respire un bon coup, tend l'oreille. Il y a, dans l'air stagnant entre les choses, la voix d'une femme. Les occupants de la maison savent qu'il s'agit de la chanteuse Sebestyén Marta, Gabrielle pas.

Elle s'aventure nus pieds jusqu'à la chambre octroyée par le vieux, croise la photo d'une fillette à côté de celle du gamin à l'accordéon, par dessus leur tête la photo d'un couple, un homme beau aux yeux foncés, qui la regarde, elle, Gabrielle.

Semble dire Ne crains pas.

Nous aimerions, plus souvent, nous entendre dire Ne crains pas.

144.

Rue de l'Envers

Dassart, le type à qui appartient le champ où est installé un pylône à propos duquel, depuis le début du bouquin, on ignore ce qu'il fiche là, Dassart se gratte la cheville gauche depuis deux jours. Il ne sait pas ce qu'il a, ça l'énerve.

De sa femme émane une odeur de beurre fondu. Il la renifle quand elle approche. Cela déplaît à la femme de Dassart.

Gertrude regrette d'avoir à dire qu'elle vit dans une ferme. Elle rêve d'un appartement en ville avec boucher, pâtissier, marchand de journaux à même la rue, pas comme ici où il faut rouler quinze minutes pour acheter viande, pain, magazines.

Gertrude et Dassart n'élèvent pas de cochons. Gertrude déteste les abats en



général, rognon, andouille, pied de porc, foie, cervelle, tripes, langue. Il n'y a que Marina la femme de ménage portugaise de leur voisin qui en soit friande, Marina que Dassart taquine quand il est invité à prendre une goutte aux prunelles (le voisin pour ses courses se fait véhiculer par Marina la portugaise qui a été élevée aux sardines depuis qu'il s'est cassé la clavicule, non Marina ne bouffe pas de sardines depuis la clavicule, non, non).

- J'ai bien vu, tu as eu de la visite,

dit Gertrude.

- Viens Bibiche prendre place sur mes genoux,

dit Dassart à l'épousée.

- Tu es fermier parle en fermier,

elle dit, intransigeante, pieds écartés/mains aux hanches (qu'elle a finaudes, pour une fermière).

Dassart convoite sa femme depuis trente-deux ans, ne voudrait en changer pour rien au monde, si dynamique, organisatrice, bonne cuisinière et il doit pas payer.

- Ta croupe fait raidir mon concombre,

il lâche, un peu honteux dans la peau d'un mec assuré qu'il a jamais été.

Gertrude se laisse tripoter, embrasse son homme (des lèvres gourmandes qu'elle prend en bouche avant d'y passer la langue), dit :

- Depuis que t'es devenu échevin tu fréquentes le beau monde, hein.

- Ça te plaît pas, Bibiche ?

Dassart respire bruyamment Gertrude.

- Qui sont ces gens qui sont venus ?

- Le ministère, je crois.

Gertrude a envie de remettre mains aux hanches mais elle ouvre le four, le cake est à point, elle va se faire un café, la vie est belle.

- Fais-moi l'amour, Dussart, je prépare le kawa.

Jacques Dussart plaque sa femme contre l'évier. Elle glousse, la femme qui aime pas les boyaux, elle écarte les jambes, mains occupées avec le café mais pas vraiment vu que Dassart lui fourre son concombre, tiède, dans le vagin. L'odeur de cake par la porte du four entre-ouverte excite l'appétit de Gertrude, elle jouit, Jacques aussi, prononçant son nom à elle, Oh Gertrude.

Gertrude remplit trois mesures de café qu'elle jette dans le filtre, remonte son pantalon, se tourne sur Dassart.

- Les gens du ministère, raconte,

elle dit, terrifiante, en direction de Jaquouille.

145.

Berne

- Combien de temps me reste-t-il ?

dit Viktor.

- Bowski est là dans une demi-heure,

dit Yoko.

Ils traversent le parc accolé à l'un des bâtiments de la base.

Viktor regarde Yoko, roseau fragile (mais ne plie pas) dans son imperméable jaune canari. Il l'embrasse. Le vent joue aux billes avec le gravier.

- Combien me reste-t-il de temps à la tête de la mission ?

il dit.

- Le commandant reprend les rênes à seize heures,

elle dit.

- Où est Meursault ?

- Nous n'entretenez pas, avec le toubib français, de bons contacts.

Yoko se déplace. Viktor, sexy dans sa veste de marin bleue marine (je prends mon pied à le regarder). Il lui enlace la taille. Ils sont assortis, ces deux-là.

- Parle-moi de toi, il dit. Tu as trois minutes cinquante.

- Trente-huit ans.

On dirait pas.

- A quand remonte ton poste ici ?

- Deux semaines avant la mise en orbite d'Alldream.

- Tu as donc croisé Vanille,

dit Viktor.

- Ces messieurs l'appellent par un autre nom,

dit Yoko.

- Ne fais pas l'asiatique.

- Sale porc de macho.

Viktor embrasse Yoko.

Les mecs aiment que les femmes chient sur la misogynie. Ils se récurent et demeurent misogynes.

- Je suis polytechnicienne, elle dit. Je parle quatre langues. J'aime Schubert. Je rêvais que vous me baisiez, vous l'avez fait.

Il a envie de demander C'était bien ? Se mordille la lèvre inférieure.

- Suis pas déçue.

- J'aurais pu être inférieur au fantasme,

dit Viktor.

- Vous l'étiez.

Il lui empoigne le coude, accélère le pas. Le ciel est gris. Un vent froid court vers eux.

- Vous êtes compliquées, les bonnes femmes.

- Oui, Commandant,

elle dit, exagérément langoureuse.

- Arrête, tu m'excites.

Les filles savent que quand un type dit cela, il fait allusion à leurs trous pas à leur esprit. Les filles sourient quand même.

- Tu t'y connais en médecine, à part la poudre de lotus ?

- Va te faire foutre, Zapatt.

- On se connaît depuis si longtemps ?

- Tu as fait un malaise.

- Cela te fait penser à quelque chose ?

Yoko poursuit le chemin. Ils marchent sans savoir où ils vont. La main de Viktor ne dessaisit pas le coude de la fille.

Viktor fait pression soudain, suspendant net l'acte de marcher.

Yoko se tourne sur lui, elle a de la bave au menton, incisives affûtées, elle va me.

- Empoisonnement,

elle dit, avec simplicité.

Yoko se meut comme pour reprendre la marche. La main de Viktor l'en empêche.

Il se sent las, Viktor. Il voudrait profiter de leur beauté, à tous deux. Yoko semble si fragile. Elle te regarde avec une telle franchise. Ses lèvres sont si.

Viktor retient une mèche des cheveux nippons que le vent pousse au visage. Yoko fronçe les sourcils. Elle dit :

- Continuons.

Viktor comprend. Il se remet en route. Ne lâche pas le coude. Il attend. Ça tarde à venir. Ça ne vient pas.

- Mariée, des enfants ?

il demande, regard sur une feuille morte d'automne.

- Je travaille pour Électron, Monsieur Zapatt. J'ai été engagée ici, à Berne, par Bowski.

Viktor ressent comme du mal à respirer.

- Mais nous avons un problème.

elle dit.

- Vanille ?

- Bowski lui-même,

elle répond.

Viktor a été élevé au carré. Sans fioriture. Parents ingénieurs. Traités de sciences, Beethoven, deux labradors. Les Zapatt bénéficiaient de quelque fortune. N'avaient pas quitté Devra. Auraient pu. Vivaient dans une maison où tout était ramené à la beauté primordiale qu'est la simplicité. C'est pourquoi Viktor a envie d'écouter la japonaise. A cause des yeux bleus d'une limpidité de ciel. Malgré le sentiment d'absurdité qui lui retourne les tripes.

146.

Paris

- J'ai rendez-vous avec le premier ministre,

dit Étienne à la fille qui, revêtue de la flic-panoplie, le regarde avec distraction.

- Je suis attendu,

insiste-t-il.

La fille pose la main comme par coutume sur le flingue/trente centimètres. Étienne s'oblige à ne pas regarder l'arme. Est tenté.

La main droite ne quitte pas le flingue, la tête penche de côté, la bouche parle dans un micro-émetteur posé sur l'épaule. Étienne perçoit son reflet dans la vitre de la guérite, il se sent guindé dans son pantalon miel, sa veste de coton jaune foncé, col de velours marron, il n'aurait pas dû demander son avis à Élise.

La flic dit :

- L'adjoint au chef de cabinet vous attend aile C, 1<sup>er</sup> étage, bureau 228.

Que croyait-il ? Qu'il serait reçu devant un plateau de homards par Jipaze Premier ministre, lequel lui taperait dans le dos, le prie de prendre place, nouant une serviette blanche autour du cou ? Il a faim, Étienne. Après le rendez-vous il trouvera un bistrot, se tapera la cloche, sur le vin ne lésinera.

Il frappe à la porte du bureau 228. Une femme corpulente lui ouvre, elle sent la transpiration, pas celle d'Élise qui est musquée. Une odeur étrangère qui

indispose Étienne. Par derrière l'épaule massive couverte d'un pull crème, Étienne aperçoit un visage hilare, sympa, chaleureux. Le visage se lève, la femme disparaît avec son odeur, Étienne se détend.

- André Dussaujean a insisté pour que vous soyez reçu,  
dit l'homme à Étienne, tendant la main. L'homme désigne un fauteuil où s'asseoir. C'est que l'autre, face à Étienne, avec son sourire administratif, attend des infos sur quoi réagir (administrativement).

- Bon, dit Étienne, avant de se racler la gorge, de se redresser, coudes aux genoux. On a un pylône dans le quartier et personne pour dire ce qu'il fait là.

Le type sourit. Condescendance camouflée sous courtoisie. Dussaujean est un des conseillers de Jipaze. Arnaud De Blois (on dirait, à l'entendre prononcer son nom que celui-ci est pourvu d'une particule), vingt-huit ans, moyenne bourgeoisie, études de droit, une année à Memphis/USA, six mois à Madrid, revenu à Paris dans un cabinet privé/quatorze heures par jour, voit la vie du bon côté. Le poussin n'est pas à l'âge où toi tu vois tes vingt dernières années couler comme sablier.

147.

Étienne sait qu'il doit parler vite. Il dit :

- Vous avez le dossier en tête ?
- Électron.
- À propos de quoi je n'ai connecté aucune info valable sur le net.

Arnaud De Blois ne se départit pas de son attitude si-seulement-ça-ne-dépendait-que-de-moi.

- Consortium privé entretenant d'excellents rapports avec l'État,  
il dit, comme s'il n'y avait rien à ajouter.

- Je voudrais, dit Étienne, faire requête d'un document attestant de la fonction de ce pylône. Je suis ingénieur. J'ai observé le truc, quelque chose ne me plaît pas.

Tu peux dire ça au contre-maître œuvrant sur le chantier de ton pont, Étienne, il te connaît, a mangé dans un restoroute une choucroute à tes côtés, essorant le sachet plastique de moutarde. Tu lui poses la main sur l'épaule quand tu veux flatter l'avancement des travaux mais, Étienne, *qui ne me plaît pas*, est un discours subjectif. L'émotion n'a rien à voir avec l'administration.

- Que puis-je pour vous, Monsieur ?

dit le petit fonctionnaire.

- Me mettre en contact avec les gens d'Électron,

dit Étienne.

Arnaud fait s'afficher sur le visage une grimace d'impuissance.

- Un procès leur a été fait en Italie.
- Je l'ignorais,

dit Étienne qui se tient roide, mains posées sur les genoux non plus les coudes.

- Ils ont été déboutés. Ils sont puissants,

dit De Blois.

- Et ?
- Implication financière tentaculaire. Recherche pharmaceutique,

observatoire géo-politique, mécénat culturel, armement bien entendu, ils ont dopé sur fonds propres une agence onusienne moribonde, celle pour le droit des femmes à la dignité, quelque chose comme ça.

- En matière de télécommunication, vous avez quoi ?
- Satellites.
- Recherche spatiale ?
- Écoutez, vous.
- Mon petit doigt dit que l'émetteur se trouvant à deux encablures d'où je vis avec femme et enfants est un truc super puissant.

Étienne regarde sans émotion le petit De Blois. Il est capable de construire des ponts, Étienne. Sa bite est de béton, alors te mêle pas de me remballer sans ce que j'aie obtenu quelque chose de toi connard de petit bourgeois (Étienne est lui-même fils de petit-bourgeois cependant qu'il ne s'est jamais nulle part senti à l'étroit, il est de la race des vivants, une association d'organes pas un amalgame de mots).

Étienne dit :

- La législation reconnaît au citoyen le droit d'être informé quand celui-ci fait le constat qu'une personne, un objet, un projet sont susceptibles de porter préjudice à son environnement. On appelle cela la démocratie. Ce pylône, je ne l'aime pas en tant que citoyen ni en tant qu'ingénieur. J'exige auprès de l'État qu'il me donne des explications. Pour parler démocrate : je veux être assuré que cette installation ne me soit pas dommageable.
- J'en référerai,

dit De Blois.

- J'ai fait parvenir à ce cabinet un tas de courriers, dit Étienne. Ils sont demeurés lettres mortes. Je demande à ce qu'on me réponde de manière satisfaisante. Sinon je passe par les tribunaux.
- Qu'en dit le maire de votre village ?
- Électron,

dit Étienne.

- Que dit la préfecture ?
- Électron.
- Que dira le Premier ministre ?
- N'insinuez pas que je perde mon temps.
- Il y a des attentats. Je crains que votre pylône ne doive attendre.

De Blois se lève. Étienne demeure assis.

- J'ai référerai,

dit le sous-chef de cabinet.

- Vous vous répétez,

dit Étienne.

- Qu'est-ce qui déplaît à l'ingénieur dans cette antenne ?

La question plaît à Étienne qui, voulant manifester sa gratitude, se lève.

- Elle répond à aucun critère que je connaisse, il dit. A mon sens, il s'agit d'un récepteur puissant.
- Que ferait un récepteur de cet ordre dans un quartier résidentiel ?
- That is the question,

dit Étienne, qui le regrette aussitôt. L'autre embraye:

- Wether 'tis nobler in the mind...

Idée peinarde que de mémoriser des répliques subséquentes aux expressions toutes faites. Avec la mémoire, vous pouvez vous faire passer pour un homme avisé. Arnaud De Blois jouit (administrativement) d'avoir cloué le bec au citoyen.

Le propre du citoyen est de s'exciter. Le seuil suivant est celui de la révolution. Il faut faire corps avec sa part animale pour faire la révolution. L'homme a trop peur de ne pouvoir maîtriser l'animal en lui, il l'attache à des cordes, le muselle, le dresse à se taire. Nous vivons avec, à l'intérieur, des cadavres d'animaux suicidés.

Étienne entend la porte se refermer sur lui. Il va devoir affronter le ricanement de la flicailante sorcière en sa guérite, le regard du garçon de café après le troisième verre, le regard d'Élise qui aura l'air de dire M'emmener ailleurs qu'à Rome, ça te viendrait pas à l'esprit ?

148.

Devra-ville

Macha Zapatt a les mains chargées de sacs de pommes de terre. En kugelis (gâteau), les enfants aiment beaucoup. Macha se casse le cul pour trouver du hareng qu'elle fait manger à Charlotte, son enfant anémié.

Igor son fils est brut de décoffrage, à l'instar du père. Il pourrait manger des betteraves sans autre apport calorique.

Macha porte le cheveux plutôt noir, fin, mi-long, mèches balayant le front. Elle a les lèvres rouges, les yeux bleus, sourcils épilés fin à la Rita Hayworth, plus fin encore. Cela lui va mieux qu'à Rita. Macha est de taille moyenne, plutôt mince avec de jolis seins. Du banal, derrière lequel transparait du beau.

Sur le palier du cinquième, Macha dépose les sacs dont le plastique lui cisaille la paume. Deux étages encore. Elle se baisse, récupère les anses provoquant sur l'extrémité des bras l'effroi de la douleur. Vas-y, Macha.

Il n'y a plus d'eau dans les poches lacrymales du docteur Macha Zapatt. Pleurez vous pisserez moins disait leur mère. A l'évocation consolatrice de sa bouba, les jambes de Macha franchissent, impertinents, les dernières marches de béton brut. Sa main tremble qui introduit la clé dans la serrure.

Douleur du plastique sur la mer intérieure de la main, odeur de chou/poivre, envie d'enfiler des talons. De jouer fatale femme, iconographie qu'il nous est autorisé de mettre en scène, nous, le mitis sexus du théâtre qu'est l'humanité costumée, cette imposture, ce déguisement de nous-même en une monstration dont les pulsions ne feront qu'une bouchée.

149.

Macha se déshabille. Elle enfle une robe longue, froissée, ouverte haut sur la cuisse. Elle prend place sur une chaise de cuisine. Sur la table il y a trois violettes dans un verre à liqueur.

Macha se lève, se sert une vodka, en boit une lampée, regarde devant elle les placards où tout à l'heure elle rangera la vaisselle qu'il faudra avoir lavée. Deuxième gorgée, ses mains tremblent de plus belle, elle a faim se boufferait

bien du caviar de saumon comme quand petits ils se rendaient, en douce, à la cave, grelottant de froid, Viktor et elle.

Viktor dont elle vient d'entendre la voix pour la première fois depuis deux ans.

150.

Macha rencontre Dimitri un soir, dans une brasserie du centre. Elle ruisselait de pluie pénétrant l'espace chaud où Viktor, elle venait de l'apercevoir, ne guettait en aucune manière son arrivée. Il avait pourtant dit : Il est temps que je te présente un ami.

C'était il y a douze ans.

Macha était en dernière année de médecine. Dans l'entrée de la brasserie, tétanisée elle s'était essuyé les pieds sur le paillason. Elle n'en finissait pas de passer la semelle à l'épreuve du crin quand elle vit le garçon aux côtés de son frère, souriant à une fille. Les deux corps avaient l'air de vibrer comme sur un même instrument. Macha n'avait pu décoller le regard de la bouche du garçon qui souriait à la fille. Le garçon s'était aperçu de sa présence, avait dit un mot en direction de Viktor, qui s'était tourné mollement, avait fait signe à sa sœur, Viens approche.

Macha avait dénoué la ceinture de son imper sombre, elle portait dessous une robe noire, courte, manches longues, escarpins noirs petits talons, ses mains étaient gelées. Viktor avait dit Ma grande sœur ne boit pas d'alcool. Macha avait plongé son regard dans celui de la fille face à elle, avait déclaré : Une vodka.

La fille l'avait regardée avec une curiosité dénuée d'intérêt. Sans doute avait-elle ses raisons de regarder Macha comme cela. Dimitri avait rit. Vanille s'était tournée sur Dimitri, l'avait regardé avec une acuité vertigineuse, lui aussi la regardait c'était beau comme le grand espace, ces regards-là.

Tu bois, ah bon ? avait dit Viktor, pull de laine gris-vert, trou à chaque coude, Viktor beau comme un dieu se foutant de l'hommage rendu par les hommes à l'apparence.

Elle se remémore la soirée, Macha/deux enfants/docteur en médecine, ce soir-là dans la cuisine.

Charlotte et Igor sont avec leur père auprès de la fanfare du quartier. Jonas le mari reviendra ivre, Macha sera ivre, ils mettront au lit les enfants, s'endormiront dos contre dos, pour se tenir chaud. Demain chacun partira de son côté.

- Jonas, tu te souviens de Vanille l'amie de Viktor ?
- La fille là-haut, avec Dimitri ?

Rien ne peut faire plus mal à Macha que ces mots-là.

151.

Hongrie

Gabrielle descend au rez-de-chaussée. Le soleil se couche sur la maison ses rayons font des plis. A mi-étage, Gabrielle aperçoit le lac. S'arrête devant la fenêtre.

- Venez, vous,

dit la matrone (en magyar, mais Gabrielle comprend la langue parlée par la main qui s'agite).

Au chemin de l'Envers, dans sa maison cossue, Gabrielle a toujours peur qu'arrive quelque chose. Qu'un élément intrus s'invite. Tout peut arriver, se lamentait sa mère. Sa mère disait aussi Et ça peut mal se passer. Gabrielle, petite, interrogeait. "Pourquoi dis-tu cela ?" La mère répondait "Si on s'imagine que ça va mal se passer et que ça se passe bien, on n'est pas déçu ". Ainsi grandit l'enfant, dans l'esprit que si on échappe au pire, c'est cadeau.

On ne disait pas à Gabrielle : N'aie crainte tout se passera bien.

L'épouse du vieux allongé sur le sofa jaune dégage du front de Gabrielle une mèche blonde à l'éclat incongru. Dans cette maison, tous ont le capillaire foncé.

L'épouse dit (en magyar, que Gabrielle ne comprend pas) :

- Mihaly n'a pas besoin de médecin. Il a envie de mourir.

Et poursuit (en magyar), tandis qu'elle entraîne par le bras Gabrielle vers les senteurs pomme/cannelle de la cuisine :

- Il y a une semaine il m'a fait l'amour. Il m'avait offert de la lingerie (la matrone cache son rire sous une main multi baguée), avait fait venir un traiteur, nous avons mangé aux chandelles comme dans les films. On l'avait jamais fait. La mort ça a du bon, a dit Mihaly. Les jeunes s'accrochent ils ont peur de le perdre moi je sais que sa mort est une histoire d'amour. Que nous aurons les forces (elle s'interrompt une fois dans la cuisine, on entend une porte claquer, puis: voix suave d'homme). C'est Lazar, dit-elle et du regard, détaille crûment, de bas en haut, la petite Gabrielle Le rose pastel vous va bien c'est un peu fade vous ferez connaissance de mon fils.

Lazar se tient près du père. Il ne voit pas Gabrielle se diriger à pas de cabri vers le sofa. Se retournant il s'exclame, en magyar que Gabrielle ne comprend pas : Aujourd'hui je décroche la lune.

L'homme de la photo. Mécaniquement Gabrielle se tourne vers la porte s'attendant à voir la moitié de cet homme, la conjuguee, l'épousée quoi. Gabrielle baisse les paupières, il n'y a pas de femme il n'y a pas Christophe elle est seule, devant cet homme grand élégant solaire, seule et lunaire.

Le vieux dit un, en français :

- Mon fils, Lazar.

152.

L'homme tend la main à Gabrielle. Gabrielle ne voit que le sourire de l'homme pour elle, n'y est pas préparée (Craindre le pire, disait la mère), ça monte ça monte Gabrielle demeure là, bras ballants, attendant que ça s'arrête, ce qui se produit à hauteur de goulot, elle se sent pleine, le liquide est sérénité si intense que Gabrielle se dévête, s'immerge dedans.

- Prenez place,

dit l'homme dans un français impec. Il porte un pantalon de velours noir, une chemise marron. Tout est foncé sur cet homme. Il dégage une force de tronc.

Elle, robe légère blanche à fins pois bleus clairs, elle, blondeur/exquises manières, elle, passé d'amoureuse craintive, prend place. Le vieux ne la lâche pas de l'œil. Il est rassuré, elle ne partira pas. Elle a dit oui pour la nuit. Oui



pour la douche. Pour le repas itou. Elle se sent de l'autre côté d'elle-même. Se sent l'immensité d'un feuillage.

- Mon père, dit Lazar, est si content de parler français qu'il a forcé ma mère, d'abord réticente, à vous cuisiner des crêpes hortobagy, du poulet/paprika, du chou farci. Trio gagnant.

L'homme glisse dans la main de Gabrielle un verre de vin blanc sucré. *Trio gagnant*. On fera quoi avec ce qui a été gagné ?

Le vieux tente de se lever. Le fils regarde par la fenêtre. Dépose son verre sur la commode, se dresse de son long, fait subir à la tête une rotation dans un sens, rotation dans l'autre. Le vieux regarde Gabrielle qui ne le voit pas, elle se répète Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur.

La peur te bouffe une vie. De cette vie il ne reste rien, si ce n'est un tas de merde. La joie fait de nous des anges. Si les anges n'ont pas de sexe, il n'ont pas non plus de trou de cul.

- Me raconteriez-vous ce qui vous amène ici ?

demande Lazar, accroupi face à Gabrielle.

Gabrielle ne trouve rien à dire. Lazar le sait. Il sait qu'elle est comme lui.

Que le passé est derrière eux.

153.

Rue de l'Envers

- Un salopard d'arabe, dit Étienne, a pilé devant moi, est sorti de la bagnole, m'a injurié.
- Tu voudrais de la sorte faire entrave à ma léthargie ?

dit André, qui est à Rome.

- Je prends un avion je me bourre la gueule avec toi.
- Ô que non.
- J'aurais préféré que tu sortes ton *Ouais*.

Jeanne, sortie nue de la salle d'eau, cambre le dos, rentre la taille. Pourtant, la vue de son mari, sculptural universitaire, ne lui fait pas plus d'effet qu'une mouche sur un bras.

- Je te laisse, ma femme a besoin d'aide: tirette dans le dos.
- J'ai vu le sous-sous factotum de Jipaze. Attend, je vais me déboucher une bière.

Jeanne, face à la fenêtre donnant sur une place du 17<sup>ième</sup> charnellement éclairée (les pierres sont chaudes, elle en jurerait), hausse les sourcils, style Ne t'occupe pas de moi André.

André est assis bien droit sur la literie blanche dans laquelle d'autres corps que le sien ont rêvé de fuite et d'extase.

- Ouais ?

dit-il à son voisin dans l'intention de concéder à celui-ci une courte part de bonheur.

- T'es dans notre hôtel ?

demande Étienne.

- J'en ai pris un autre.
- Plus chic ?
- Ouais.

Les Dussaujean descendent dans les endroits de caractère. Ils sont une flopée, dans la famille, à circuler extra-territorialement. En camarades, ils échangent les bons plans. André a le pognon, l'embarras du choix, une femme exquise.

Quand Jeanne séjourne à l'étranger, la mélancolie ne décolle pas de son front. Jeanne néanmoins manifeste quelque intérêt à André, de l'engouement même, et alors André se sent fier de venir en aide à sa femme.

Dans la vraie vie, André se réfugie dans les livres. Dans la vraie vie, sa femme lui fiche le bourdon.

- On n'obtiendra rien,

dit Étienne, qui s'est débouché une bière forte fabriquée en Belgique. Il poursuit :

- Électron torche le cul de l'État. Ça me fout en rage. Je saboterai leur récepteur.

Jeanne s'ennuie. Elle rêve d'un tour en vespa. Assise derrière un autre homme qu'André. Un homme qu'elle ne connaîtrait que de dos.

- J'enfoncerai le clou, ne t'impatiente pas,

dit André.

Des mots qui lui remémorent certaines choses dans un certain bureau contre une certaine porte.

- André ?

dit Étienne, rue de l'Envers.

- Hum...

- Tu rentres quand ?

- Après-demain.

- J'attendrai pas.

- Quoi ?

- Je vais foutre le feu.

- Excite-toi sur les arabes, attends que je rentre.

- J'ai eu une petite-amie jordanienne, tu savais ? Elle priait à mes pieds.

- Nue ?

dit André.

Jeanne se sent heureuse, pourquoi pas. La ville est belle, sa vie est belle, son corps est beau. Ne manque que la sensation qu'il ne manque rien.

154.

- Ce ne sont pas les intégristes, dit Étienne, qui ont placé une antenne derrière nos maisons. Les attentats ne sont pas commis par eux.

- Tu sais que si.

- Tu veux que je te foute la paix parce que tu es avec Jeanne.

- Certes.

- La belle Jeanne.

- Tu as bu.

- Je bouterai le feu au pylône.

- Passe-moi Élise.

Jeanne, impassible, se tourne sur le mari. Il a l'air inquiet. Il dit cela avec le regard, à Jeanne : Je suis inquiet. Il impose une complicité dont elle ne veut pas. Le désir d'un autre a ouvert des portes. Elle ne se suffira plus d'André.

André qui lui envoie un baiser.

- Élise ? Ne t'énerve pas. Appelle Christophe,  
il dit dans le cornet.

- ...

- Appelle Dassart.

- ...

- Élise, essaie de.

Téléphone en main, André se tourne à nouveau vers sa femme, qui sent que quelque chose monte qui pourrait péter. Que ça pète ! Qu'on mette les pendules à l'heure ! Qu'on obtienne réparation !

- Elle a raccroché,  
dit André.

- On mange ?  
dit Jeanne.

- Étienne n'a jamais eu de petite-amie jordanienne.

- Toi-même as des aventures dont tu ne me parles pas.

- Je ne.

- Tu es vissé à moi plus fort que l'Union Jack au sol britannique.

- Jeanne.

- J'ai faim.

- Tu ne donnes pas de tendresse en ce moment.

- Tu as besoin de tendresse ?

elle demande, sournoise. Elle se sent bien, nue, dans cette chambre d'hôtel, nue face à André qui d'ordinaire la baise comme un trappeur boirait dans du cristal. Maladroitement. André qui se lève, se dirige vers le corps de sa femme, un corps nonchalant, un corps lisse d'ivoire et de suc, un corps qu'il regarde depuis des années comme une œuvre d'art, genre que tu croises dans les musées, sous laquelle est indiqué Ne pas toucher.

Jeanne sourit, après tout elle est à Rome, d'autres se trouvent dans des apparts sordides, elle dispose de l'oseille de la famille Dussaujean. L'oseille une fois cuite qu'est-ce que c'est moche mais qu'est-ce que c'est bon.

La queue d'André est d'un calibre correct, Jeanne la suce se retourne contre le mur, un mur d'hôtel pour riches, et tandis qu'André l'enfourche dans un halètement inédit, Jeanne regarde par la fenêtre et jouit.

Elle a faim.

Elle est un corps.

155.

Un corps dont l'organe dévolu à la communication vocale a dit à Vanille, avant de se rendre à la gare en taxi avec André son mari :

- On se revoit ?

Réponse de Vanille :

- Quand ?

- Dans trois jours.

- Trois jours,

a répété Vanille, avant de perdre contact.

156.

En orbite

Faut que Vanille sorte à nouveau. Aller voir où elle ne s'est pas rendue. A l'arrière de la capsule. Un endroit compliqué, qu'elle n'est pas sensée ausculter. Viktor a dit, donc elle fera. Elle hait Viktor. Aurait préféré Dimitri pour elle toute seule. Pourquoi Dimitri ne s'est-il pas suffi de leur amitié ? Pourquoi est-il mort ? Qui est mort ? Est-elle morte ?

La tête lui tourne. Elle doit manger. Une banane. Elle sourit, Vanille, cosmonaute dont il arrive que l'on parle dans les journaux télévisés. Le seul être humain à se trouver dans l'espace.

L'espace est une vue de l'esprit. L'espace sert aux humains à se souvenir qu'ils sont infiniment petits, ce qui les empêche de se considérer infiniment grands. Les humains n'ont pas les épaules pour la grandeur.

157.

Rome

Jeanne croque dans un anchois. Le Valpolicella, commandé avec assurance par André, lui tourne la tête. Les hommes la regardent. Le restaurant est chicos. André fait bien les choses. Sa queue est d'un bon calibre. Elle a joui. Que te manque-t-il, Jeanne, nom de nom ?

158.

En orbite

Main posée sur l'ouverture du sas, Vanille pense à Jeanne. Elle vient de bouffer à la paille un sac de poudre. Vanille l'a choisi sachant que dedans il y aurait, possiblement, du poison. Elle n'a pas le choix.

Main sur le système d'ouverture, elle guette les symptômes qui feraient d'elle une bientôt morte, respire, marche le long de la Ruffia, respire, jamais elle n'a été aussi heureuse, sept milliards d'êtres vivants se demandant Pourquoi je vis, et elle qui ne peut leur dire La vie est plus forte que tout, plus forte que tout.

Vanille, main sur l'ouverture de la trappe respire et pense à Jeanne, avec, vous savez, ce quelque chose au cœur, ce filament, cette pulsion minime ressentie quand quelqu'un vous signifie que vous avez du prix.

Ses muscles bandent. Le sas est ouvert par elle avec aisance, les gestes sont précis. La voilà à l'extérieur dans le ventre de la mère, côtoyant le fœtus/terre. Une joie immense non, absolue, une joie-pas-de-mots s'empare de sa chair, allégresse d'enfant ne sachant pas lire encore pour qui les mots n'ont aucun poids.

Elle se sent légère, Vanille. Assemblée, unique, délicieusement comblée. A l'oméga de sa vie. Ce qu'elle a désiré est obtenu.

159.

Berne

- Bowski, une ordure,

dit Viktor, tirant sur une clope de tabac blond. Yoko et lui sont sur un banc du parc ceignant la base. Ils ont froid. Viktor expire droit dans le nez de Yoko. Elle détourne la tête. Cette fille lui plaît.

- C'est que tu me ferais passer l'envie de Vanille,  
il dit.

Viktor n'a pas recouvré ses forces. Les mains tremblent. Les lèvres aussi, d'où :  
la clope.

- Vous ne vous sentez pas bien, Commandant ?  
elle dit, avec cette ironie fouettant le sang de Viktor Zapatt, Devra. Qui répond :

- Je suis victime d'un empoisonnement. Que dois-je comprendre ?
- Vous vous foutez du fric, Zapatt, hélas.
- Les frangins sont parfois cons mais c'est pas chacun pour soi, à Devra. On est associé. Le collectif rend moins mou. Même le super con l'est moindrement. Mais tu comprends pas, Fleur de Lotus. Ton sac tu l'as acheté cinq cents euros.
- Neuf cents,

dit-elle.

- Ton parfum ?

il demande.

Yoko élève ses doigts manucurés, ils fouillent l'air joliment avant de se poser aux genoux.

- M'a été offert,

elle lâche, avant de planter des yeux aigues-marines dans ceux de Viktor. Les yeux de Viktor ont quelque chose de furieux. Quand la douceur y passe, tu en prends plein la vue.

Un type accourt, on entend crisser le gravier.

- Commandant, Antropova veut vous parler.

Viktor fait signe qu'il a compris. Le gars repart, Viktor dit :

- Il ne sent pas bon, ton parfum. Le type qui l'a offert méconnaît le goût de ta peau.

Viktor s'en va à grands pas sans autre forme de procès. La fille n'a pas besoin d'un avocat. Elle a trouvé son juge.

160.

- T'en a mis du temps,

dit Vanille.

- Tu es sortie ?

dit Viktor, ultra concentré sur l'écran face à lui.

- Mes escarpins te plaisent-ils ?

elle ricane.

- Télémétrie ?
- Câble rouge déconnecté.
- Prends une photo,

il dit.

- Ce n'est pas tout,

elle dit.

- Les indicateurs signalent que ça fait une demi-heure que t'es à l'extérieur. Rentre, démaquille-toi, le prince charmant ne viendra pas.
- Deux espèces de missiles sont arrimés à la coque. Vous en dites quoi, Sérénissime ?
- Qu'on mange sacrément bien à Berne.
- Nom de nom Viktor, tu es au courant ?
- Hier j'ai mangé du foie gras.
- Tu étais au courant, Viktor, que je n'ai jamais aimé que Dimitri ?
- Fais-m'en la description.
- Un mètre quatre-vingt-sept, mots doux, lèvres sublimes.
- J'ai été empoisonné, dit Viktor. C'est un avertissement. Ils t'ont dans le collimateur, tu. Vanille ?

Le gars de tout à l'heure, tee-shirt jaune, prend place à côté de Viktor sans que celui-ci ne s'en rende compte. Il dit Transmission coupée par nos soins. Vous devez parler anglais, Commandant.

Viktor, nous l'avons dit, se trouve à ce moment de l'affaire extrêmement concentré. Il prend le temps de sourire au type qui, du coup, à l'air embarrassé.

- Vous avez compris quelque chose à ce que je viens de dire ?
- Non.
- Connaissez-vous la langue que je viens de prononcer ?

Yoko approche.

- Commandant, dit le garçon, il vous reste une poignée d'heures à la tête de la mission.
- Rétablissez la transmission.
- Bowski vient d'arriver.

Viktor se tourne sur Yoko.

Yoko, imperturbable.

- Combien de sacs et d'armoires pour tes sacs et de maisons pour tes armoires t'offriras-tu avec ce que Luciano t'a donné ?
- Ce n'est pas ce que vous croyez,

elle dit.

- Ce que je crois, c'est que l'argent est infichu de mettre la main sur la pureté de la science.

Cela cloue momentanément le bec à Fleur de Lotus, qui n'en pense pas moins. Sur commande de la hiérarchie, elle a tenté de se faire Bowski. Qui, à l'époque, avait déjà été contacté par Luciano. Avant de rencontrer Vanille. Nous n'en savons pas davantage à propos des sentiments de Bowski pour l'astronaute. Supposons qu'il l'appréciait. On est dans une affaire aux enjeux internationaux, là. Pas dans un conte/amourette pour bonnes femmes attendant le train.

161.

Rue de l'Envers

Dassart Jacques frappe à la porte de la maison occupée par Étienne et Élise. Frappe plus fort, recommande Gertrude. Elle porte une veste matelassée bleue marine. Elle a beau vivre dans une ferme, elle sait faire chic, c'est inné ce truc-là qu'on ne dise pas le contraire.

Élise, très énervée (Étienne est dans la remise à transvaser l'essence de la

tondeuse dans un jerrican de cinq litres, ce qui est insuffisant pour bouter le feu à un pylône mais il a une idée derrière la tête nous allons voir).

- Oui ?
- Bonjour,

dit Dassart (Jacques), avec ennui.

Gertrude le pousse, se place devant lui, dit :

- Nous venons parler de l'antenne posée sur notre terrain. Ça vous dit quelque chose ?

Tu parles que ça me dit quelque chose.

- Entrez, je vais chercher mon mari.

Élise disparaît dans le couloir. Gertrude indique à Jacques (Dassart) qu'il doit se frotter les pieds. Ces gens ont des diplômes, ce qui constitue un degré supérieur au fait d'être fermier. T'as beau mordre sur ta chique quand il s'agit d'affronter la nuit, le froid, personne n'a décrété officiellement que t'étais intelligent donc tes efforts ont moins de prix. Une ferme est le fruit du labeur de générations de paysans et tu voudrais te la couler douce en étudiant à l'université ?

Étienne débarque, hirsute. Gertrude recule d'un pas. Élise dit : Vous prenez un verre ? Étienne a les yeux qui tombent du globe. Mutique, il ne bouge pas.

Élise :

- Allez, allez, ne reste pas là.

Étienne, aux Dassart :

- C'est à vous l'antenne ?

Elise :

- Whisky, bière, Porto ?

Gertrude, dans ses petits souliers, à Étienne:

- On dit que vous êtes ingénieur.

Jacques, haussant l'épaule :

- Porto.

Étienne, se tournant vers Élise :

- Je suis ingénieur, moi ?

Élise, fout une gifle à son mari. Elle dit:

- Pour moi double whisky.

Gertrude :

- Nous repasserons.

Jacques :

- C'est joli chez vous.

Merveilleux Jacques, qui n'a pas son diplôme de l'esprit, qui a ses lettres d'humain, qui raisonne avec le cœur, qui a cessé l'élevage de porc parce qu'il pleurait quand les bêtes partaient à l'abattoir, qui a perdu de l'argent en faisant du bio, qui arrête son tracteur parce qu'il a cru voir un hérisson il n'en est pas sûr il veut pas prendre le risque, Jacques qui se laisse mener par le bout du nez par sa femme depuis trente-cinq ans, qui fabrique des maquettes de vaisseaux, qui fume en secret des cigares qui valent une fortune, Jacques qui.

Étienne tend la main. Jacques sourit. Il sait qu'un sourire peut désamorcer une bombe.

Ils sont assis tous les quatre dans le salon de bric/de broc, qui a du charme, même Gertrude finit par se laisser aller.

- Je construis des ponts, dit Étienne. Je m'y connais, un peu, en

télécommunication. L'antenne que vous avez accepté de placer sur votre champ est un émetteur puissant.

Élise porte à la bouche une bière moussue. Porte une robe verte, un collier de boules multicolores, des chaussures rétro qu'Étienne trouvent sexy.

- Dis-leur,

dit Gertrude à son mari.

Jacques absorbe une rasade de Porto. Il n'a jamais trouvé cela délectable, le Porto. Il est content d'être là. S'est toujours demandé comment ça pouvait être à l'intérieur de cette baraque quand il passait devant sur son tracteur de bouseux. Maintenant il sait. Rien d'exceptionnel.

C'est ce qui demeure caché qui est exceptionnel.

162.

- Des gens sont passés, dit Gertrude au moment où son mari ouvre la bouche pour parler. Des gens du ministère. Ils se sont montrés autoritaires. Nous, les fermiers (aux mots *Nous, fermiers*, Jacques regarde, ébahi, sa femme), on n'aime pas les ordres.

- Des ordres ?

dit Élise.

- Putain,

dit Étienne, se levant.

- Assieds-toi,

dit Élise, regardant Gertrude pour la première fois.

C'est fou, je ne porte attention qu'aux gens de ma rue. Le reste du quartier m'indiffère. Gertrude a dû être jolie sans ses kilos.

*Kilo* : Élise tire vers les genoux le bas de sa robe.

- D'après eux, nous n'avons pas le choix, dit Gertrude, qui porte le dos droit. Sinon, ils exproprient.

- Qui sont ces gens ?

demande Étienne.

- Le ministère, t'a dit Madame,

dit Élise, consentant à sourire en direction de Gertrude.

- Le cousin de ma femme, dit Jacques, est l'échevin Danglois.

- Fermier, lui aussi,

dit Gertrude, comme pour se venger. Ajoute, fine bouche :

- Ma nièce juriste nous a mis en contact avec un avocat habitué aux procédures liées à l'aménagement du territoire. Il a vérifié. Les documents sont imparables.

- Chéri calme-toi,

dit Élise à Étienne.

- Ma femme ne me connaît pas, dit Étienne. Votre femme vous connaît-elle, Monsieur Dassart ?

La tête de Jacques dodeline. Des ingénieurs, il n'en côtoie pas tous les jours.

- Si nous allions voir la machine de près ? propose Élise. Ensuite on pourrait se manger une pizza.

- Non, non,

dit Gertrude.



- Bonne idée,  
dit Jacques, se levant.

Ils se rendent tous les quatre au bout du chemin de l'Envers. C'est le crépuscule, on n'y voit guère. Étienne marche devant, boîte à outils dans une main, lampe-torche dans l'autre.

- Vous avez combien d'enfants ?  
demande Gertrude à Élise.

Les voilà toutes deux lancées dans une conversation de bonnes femmes. Les bonnes femmes ne croient pas en dieu, elles croient en leurs enfants. Enlevez-leur les gosses, ça en fait soit des nonnes soit des putes (L'auteur force le trait qu'on lui pardonne, elle se sent femme avant que d'être mère. Vous ?)

Étienne sautille comme une puce qui aurait perdu son flegme. Il tourne tourne autour de l'antenne, Jacques sur les talons. Il répète, convulsif : Étrange.

Jacques est ravi d'être dans son champs autrement que dans la perspective des betteraves. Étienne dit On me taxera de sympathisant du complot, des complots il n'y a que ça, dire qu'ils sont fantômes relève de la propagande, oh, regardez Dassart, c'est quoi ce truc, un boîtier.

Étienne dévisse un écrou. Jacques chausse des lunettes. Leurs deux visages regardent de près. Une boîte sertie de voyants. Ni d'une ni de deux, Étienne ramasse une pierre, frappe refrappe le boîtier. Jacques se lève, satisfait. Les femmes interrompent la conversation, éclatent de rire (Élise a commencé, Gertrude emboîte).

- Si nous les mangions, ces pizzas?  
dit Élise.

Gertrude se saisit du bras de Jacques, Jacques sourit à Élise, Étienne tape dans le dos de Jacques.

On dirait des gosses qui viennent, enfin, de terminer leurs devoirs.

163.

Devra-ville

- Non, pas toi.

Macha Zapatt a froid, gueule de boire, mal à se lever, les enfants se sont disputés font chier, a une croûte sur l'aile droite du nez, qui s'infecte foi de médecin, a beau jeter l'idée du sentiment ailleurs que dans sa tête, elle désapprouve la présence de Yuri Davonian sur son chemin.

- Je nous offre un thé ?

Macha fronce le nez (douloureusement).

- Chez Miki,

il ajoute.

Pour prendre le thé dans les salons de Miki, il faut un passe-droit disons : officieux. Dernier refuge à Devra des népotiques inconsolés. Même les boss de l'hôpital n'y ont pas accès. Des gens comme Yuri, fils de fils de, en ont un. Les anciens privilèges sont congénitaux, mets-toi ça dans le crâne.

- Ok,  
elle dit.

Yuri n'est pas désagréable à regarder dans sa veste de mouton retourné. Quelque chose d'abîmé sur le visage, trous sur la peau, ce qui rend attachant

l'harmonie du tout : oeil bleu, bouche noble, fine moustache, dents parfaites.  
Des années que le sexe de son mari ne fait pas effet à Macha. Un sexe de peau tendue, rien à redire.

Yuri la prend par la taille, lui incombe de s'arrêter alors Macha incline la tête. Elle ne veut pas trouver les yeux de Yuri. Les trouver serait avoir envie de les garder et ce n'est pas possible et.

- Tu es belle, Macha,

il dit, main gantée lui redressant le menton.

- Qu'est-il arrivé à ton nez ? Tu ne connaîtrais pas un médecin?

Toujours cette gentillesse, mâtinée d'ironie. C'est Macha qui l'a quitté. Ils étaient mariés, chacun de leur côté, à l'époque. Elle n'imaginait pas, jusque-là, pouvoir jouir. Pas elle. Son corps. Son corps électrisé par la langue les mains la peau la voix les yeux de Yuri. Prenait du plaisir à regarder leurs corps s'accoupler en innocence, en virevoltages, en adultérines acrobaties. Du plaisir dans Devra dévastée, à l'époque, par la misère, vieux poste Braun posé à même le plancher contre le matelas au sol, et son corps nu à elle lui paraissait beau, pas seulement à l'œil, non. Une sensation plurielle.

Macha se désengage du corps jadis idolâtré. La tête lui tourne, elle a égaré ses repères, cela est délicieux.

- Où vas-tu ? il dit. Ce n'est pas par là.

- Nous n'avons pas besoin de Miki. Parlons ici,  
elle dit.

- Tu trembles. Et puis.

Elle sait ce qu'il va dire. Tu aimes le salon de thé où il n'y a jamais que moi qui t'ai emmenée.

- D'accord,

elle dit.

164.

Yuri et elle marchent en silence. Elle respire l'instant. Par le nez. Le souffle invisible du monde. L'air sans lequel nous serions des momies. Macha sait qu'elle est belle encore. Son mari supporte ses défauts. Il ne lui fait jamais de reproches. Il la sert contre lui les nuits d'hiver. Il aime ses enfants. Il.

Macha prend la main de Yuri. Il se laisse faire. Aimait cela, marcher aux côtés de Macha dans les ruelles, pas sur les boulevards. Sur les boulevards, il n'est qu'une personne avec laquelle Macha aurait été fière de s'afficher. C'était il y a longtemps. Elle était une autre femme. Amoureuse d'un certain ami de son frère Viktor.

- N'aie pas peur,

dit Yuri, regard droit devant.

- Que devrais-je craindre ?

répond-elle à cela, sûre d'elle-même (elle s'est toujours fait un plaisir de passer sa propre peur sous le pied, Macha).

- Ton frère va-t-il bien ?

il demande.

Elle :

- Tu sais que nous ne nous parlons plus.

- Salaud d'arrogant.
- Oui.
- Antropova ?

il dit.

- Nous ne sommes pas amies,

elle dit.

- Marta Nielsman ?
- Connais pas.

Et puis, parce que Yuri se tait :

- Ton père ?

elle demande, retirant la main de la main de Yuri Davonian. Qui récupère la main de Macha Zapatt.

- Mon père est revenu avec de l'argent, il dit. Nous nous sommes rencontrés.
- Vous avez fini par vous prendre dans les bras.
- Macha, Macha.
- Il te propose de travailler pour lui.

Yuri suspend le pas. Macha s'arrête, à un mètre de là. Elle le regarde. Yuri est impénétrable.

Quand un père ne prend pas son fils dans les bras, dès le plus jeune âge, quand un père juge son fils inapte à le comprendre, quand un père regarde son fils avec dégoût, le fils se coupe du père, racines humus saisons, s'arrache au soleil protecteur et prend envol, à deux doigts de la mort.

- Mon père, dit Yuri, m'a fait part d'un problème lié à l'astronaute.
- Et tu fais ce chemin à mes côtés.
- Tu n'es pas idiote.
- Il arrive que oui.
- Que t'a dit Marta Nielsman ?

165.

- Marchons,

intime Yuri. Il presse le pas, la poussant au dos. Macha embraie. La peur la stimule.

- Mon père a des intérêts dans une société liée à Alldream. Ils ont des soucis.
- Quoi ?
- Qui a soigné Nielsman ?
- Va te faire foutre. J'ai du boulot.

Yuri chope Macha par le coude. Son visage est empourpré.

- De gros intérêts,

il dit.

- Berte l'exquise, l'éclatante, la rutilante,

elle dit.

- Nous parlons d'autre chose.
- Je t'ai aimé comme jamais je n'ai aimé.

Soupir de Davonian fils. Macha en profite pour désenclaver le coude de la masculine emprise.

- Qui a soigné Nielsman ?
- Qu'on ne fasse de tort ni à mes enfants ni à mon mari,

elle éructe, paille de fer dans faisceau visuel, qu'elle lance en direction de Yuri. Qui l'embrasse. L'attire, une seconde fois. L'embrasse, lèvres et langue. Macha est intelligente. Il arrive aux femmes intelligentes de n'être pas idiots.

- Cherche du côté de Berne, elle dit. Viktor s'y trouve. Je suis une citoyenne paupérisée à l'instar des gens de par ici qui n'ont rien à foutre des expéditions spatiales.

Macha quitte Yuri. Se tourne sur lui.

- Ne t'avise pas de m'approcher, Yuri. Mon cœur saigne à cause du baiser. Me revoilà fragile.

Elle s'en va, mains au long du corps, inspirant/expirant tel un lion à l'odorat duquel affleurent des senteurs prometteuses et qui ne voit rien venir et que ça rend fou.

Yuri, sur le trottoir, laisse s'éloigner la femme qu'il a aimée.

Il l'a eue dans la peau. N'était pas capable de s'engager. Elle voulait un enfant. Voulait vivre au quotidien avec lui. A l'amour, il ne croit pas. L'amour ça vient ça passe. Avec un même, tu t'inventes des histoires. *Aimer pour la vie* est un mythe. L'amour ne dure pas une vie. Après, ton gosse, il te lasse. Tu lui trouves des défauts. Un jour, ton gosse cesse de t'adresser la parole. Tu passes pour un con à tes propres yeux.

Tel était à l'époque la vision de Yuri Davonian.

Yuri, qui éclata en larmes quand, la veille, son père le prit dans les bras.

166.

En orbite

Vanille est transie de froid. S'acheminer dans la capsule lui demande un effort. Elle a quelque chose de détraqué dans la fluidité corporelle. Faut qu'elle rentre à la maison. Elle respire l'oxygène dont la quantité est calibrée. Le long de la Ruffia l'air est vaste.

Elle décroche, sous la table de travail, un gros cellulaire. De partout dans l'habitacle, elle est observée. Viktor guette. Gunther, Yoko, les autres. Vanille s'incline, s'incurve pourrait-on dire, front contre tablette, forme des mots avec les touches.

Bordel, dit Gunther, elle écrit un message que nous ne pouvons lire. Viktor sourit.

- La petite a plus d'un tour,

il dit.

- Faut qu'elle se calme,

dit Bowski.

- Tu portes la même saloperie d'after-shave,

dit Viktor, toujours assis, scrutant sur l'écran le corps fébrile de Vanille cheveux sortant, fous, d'un chignon qu'elle n'a pas serré.

- Mon côté russe,

dit Bowski, cul posé sur le bureau derrière celui de Viktor.

- Les commandes te reviennent,

il dit à Bowski.

Bowski :

- Je suis là pour superviser.

Puis, à voix basse :

- Ça m'emmerde.
- T'as grimpé, dernièrement ?

dit Viktor.

Bowski regarde l'écran. Il regarde Vanille. Qu'est-ce qu'elle fout, bon dieu.

Viktor :

- Avec le fric qu'Electron te donne, en altitude tu peux prendre avec toi deux baby-sitters. Trois ?

Bowski, à Gunther :

- Qu'est-ce qu'elle fabrique ?
- J'intercepte que dalle,

dit Gunther.

- Impossible,

dit Bowski.

- Nous aurons le message, dit Gunther. Question de temps.
- Elle est passée à deux doigts de la Faucheuse,

dit Viktor qui, pivotant dans un sens puis dans l'autre, fait coulisser de biais le fauteuil à roulettes.

On se croirait dans une scène de cinéma. Geeks hyper à l'aise, sûrs de leur coup. Le spectateur ne doute pas qu'ils soient insubmersibles. Ces personnages n'ont en général aucune faille, ce sont des gens banaux, leur cerveau est exceptionnel sans que ça n'enflamme le côté humain, bref : de sympathiques robots.

167.

- Je dois te parler, Zapatt,

dit Bowski.

- Avec plaisir, Alexandre,

dit Viktor sans un regard pour son ex-pote.

Il se dirige vers l'extérieur. Bowski l'y rejoint immédiatement. Je veux dire: il ne laisse pas s'écouler le temps comme nous, les filles, quand nous nous laissons conditionner par d'ancestrales règles à savoir qu'il faut se faire désirer (alors que les hommes aiment qu'on les désire aussi).

- Où est Meursault ?

demande Viktor.

Bowski porte sur le faciès un air impénétrable de traits hétéroclites. Gentil/avisé/ironique/serein/

- Meursault, dit Bowski, aurait aimé que Luciano le mette dans le coup. Tout le monde rêve de fric. Moi le premier. Nous n'en pouvons plus d'être des hommes depuis qu'on nous a fourré dans le crâne que nous avons l'étoffe d'un dieu. Je viens d'acquérir un chalet à Wengen, face à la Junfrau. Pas de voiture. Montagne, état brut. Que ceux qui disent que la nature appartient à tout le monde aillent se recoucher.
- Ils ont attenté à la vie d'Antropova,

dit Viktor.

- Tu devais partir là-haut. Le commandant t'a proposé un deal. Tu chiais

dans ton froc à l'idée de te retrouver seul neuf mois. C'est toi qui a besoin de baby-sitter, Zapatt.

- Ils ont attenté à la vie de Vanille,

dit Viktor. Il allume une clope. Fait calme, à Berne. Les gens y mangent, marchent, bouffent, baisent sans un bruit. Cela convenait à Vanille. Cela ne convient pas à Viktor. Il dit :

- Meursault a été le premier à prétendre que tu étais dans le coup. Dans le coup de quoi, Alex ?

Alex fait signe que Donne-moi une clope. Viktor tend le paquet, Alex soupire.

- T'en mêle pas,

il dit à Viktor.

Les doigts d'Alex tremblent. Il a pris un coup de vieux. Viktor sait qu'il n'en tirera rien. Parfois on a des intuitions. Si ce n'est pas de la paranoïa, vaut mieux s'y fier. Viktor est-il paranoïaque ?

- Je suis un peu perdu,

dit Bowski.

(T'es un chouia paranoïaque, Viktor).

- Il n'y a pas de raisons qu'elle ne revienne pas,

dit Viktor.

- Tu l'as laissée partir. A ta place,

dit Bowski.

- C'était notre rêve.
- Celui de Vanille plus que le tien.
- Tu ne peux pas comprendre,

dit Viktor.

- Le commandant est lié à Luciano, dit Bowski. Tout le monde l'est. Les financiers tiennent les politiques. Il n'y a rien à comprendre, Viktor.
- Et le monde de la finance est dépendant du numérique.
- Nos meilleurs informaticiens travaillent pour Luciano. Le matin ils se lèvent dans leur chalet quatre étoiles mis à disposition par qui paie, ils trouvent cela bon. Nous sommes des corps. L'argent s'adresse au corps. L'argent ne parle pas à celui de Vanille, en cela elle est une exception. Sa place est là-haut. Elle ne reviendra pas.
- Tu l'as baisée.
- Cela ne m'aurait pas déplu.
- Tu as enfoncé ton dard bien profond, dit Viktor. Elle mourra.
- Sans mon implication, dit Bowski, les choses se seraient passées de la même façon.
- Tu t'es exclu volontairement de la sélection.

Viktor écrase la cigarette sous le talon, les suisses n'aiment pas cela. Ils préfèrent enterrer.

- Qu'as-tu dit à Vanille?

dit Viktor.

Il ne doute pas qu'une réponse sincère lui soit faite.

Bowski détourne la tête.

- Qu'elle ne reviendrait pas,

dit Bowski.

Il se tourne sur Viktor.

- Si elle est la femme que je crois qu'elle est, dit-il, elle ne tardera pas à t'en informer.
- Vanille n'est pas suicidaire.
- C'est toi qui le dit.
- La fille du commandant ne l'était pas,

dit Viktor.

- Luciano double la prime, dit Bowski. Tu continues, jusqu'à l'arrivée du commandant, de prester la direction de la mission. Tu communique normalement comme l'ont fait des dizaines de gars avant toi depuis les débuts de la conquête spatiale. Tu reviens à Devra avec un paquet de fric. Ce dont tu as envie, non ?

Bowski : sincère.

Droit dans le mille.

168.

Rome

Jeanne, tailleur gris perle, bottillons hauts perchés, rouge électrique aux lèvres, déambule dans les ruelles romaines main dans la main avec André. André ne se rase pas, ce matin. D'humeur guillerette, il livre des anecdotes à propos de tel quartier. Jeanne se sent belle.

Quand une femme se sent belle, elle se sent invincible. La civilisation lui fait le cadeau de pouvoir se grimer, se costumer, se laquer, se parfumer, se chausser, se mettre en scène. Les hommes sont cantonnés au pantalon.

De quoi les femmes se plaignent-elles ?

169.

Rue de l'Envers

- Maman ne va pas bien,

dit Pierre.

- Tu es trop petit pour comprendre,

dit Lucie.

Tous deux, nez dans un bol de corn-flakes.

Christophe fait le tour de la cuisine, cherche à faire ce qu'une bonne mère fait le matin avant le départ des petits. Christophe n'a pas le côté maternel de Gabrielle. Le pragmatisme familial, il n'a pas cultivé.

Christophe en cela se repose sur sa femme. Franchement, c'est pas grand-chose de s'occuper de gosses. Petite besogne. Inscrit dans les gènes des femmes. Elle font ça naturellement. Elles en ont envie. Elles.

- Tu n'as pas mis de beurre sur le pain,

dit Lucie, en direction du père.

- Qu'est-ce que je dois faire ? Déballer les tartines ?

dit Christophe, ultra sexy dans une chemise bleue ciel repassée par la femme de ménage (les femmes sont programmées pour la maison, si c'est pas dans leurs gènes c'est dans leur histoire. Tu peux rien contre l'Histoire).

- Moi le jambon, j'en ai marre,

dit Pierre.

- Tu n'es pas habillé. Brosse-toi les dents,  
dit la future femme à son jeune frère.  
Devenir femme : se plier au programme ordonné par l'Histoire.

- Heureusement tu es là,  
dit Christophe à sa fille, lui posant la main sur l'épaule.

- Tu peux ajouter : ma chérie.
- Ma chérie.
- M'embrasser.

Le père consent à embrasser la joue ronde de Lucie qui est grande pour son âge elle a des seins, de cela Gabrielle ne parle pas avec son mari, mais lui il a vu. Cela l'éblouit, être l'auteur d'une future femme.

Pierre se lève de table après avoir déposé bol et cuillère dans le lave-vaisselle, sous les yeux du père ébloui d'être l'auteur d'un futur homme ne dépendant de personne pas même d'une femme.

170.

- N'oublie pas les dents,  
dit Christophe, prenant un plaisir fou à veiller sur ses gosses ce que le matin il ne fait jamais. Il s'en faisait une montagne. Il suffit de faire, pas de penser. Au boulot il doit avoir de l'intuition, gérer les tensions, imposer des visions. Ici, entre les murs de l'espace infiniment petit, il faut seulement ouvrir la bouche, sortir la voix, prononcer des mots tels que « N'oublie pas les dents ».

Il réclamera à Gabrielle sa part. Désormais il se lèvera pour les chérubins un jour sur deux. Il est capable. En éprouve fierté. Va pas se gêner. Un père a le droit de se rabaisser au niveau de la mère. De temps en temps ça lui fait du bien, au père, de jouer dans la cours des petits.

- Papa, tu as des nouvelles de maman ?
- Tu es trop jeune pour comprendre, Lucie.
- C'est toi qui ne comprends pas.
- Que devrais-je comprendre ?
- Tu manques de tendresse pour elle.
- Qu'est-ce que tu en sais ?

Christophe s'assied à table, devant Lucie.

- Souvent tu passes près d'elle sans la toucher,  
elle dit.

- Et ?
- Quand on aime il est indispensable de le montrer.
- Qu'est-ce que ça change ?

Christophe avise une cuillère reposant dôme en l'air, on dirait la carapace d'une tortue, impuissante à se retourner. Il se saisit de la cuillère, remue le contenu de la tasse.

- Tu n'as pas sucré ton café, papa.

Christophe dépose la cuillère, n'ose regarder sa fille, boit, repose la tasse. Trois gouttes de café se départissent du couvert. Micro-mare sur la table. Lucie sourit. Christophe ne la voit pas sourire, il est contrarié par la tache caféinée.

- Tu n'as pas sucré ton café donc tu n'as pas besoin d'y plonger la cuillère,  
dit Lucie. L'amour c'est ça. Tu veux que ta vie soit sucrée, il faut



prendre le temps de remuer. Sinon le sucre reste au fond. Remuer, caresser, c'est la même chose. Maman n'est pas remuée, ces temps-ci.

171.

Christophe hésite. Prolonger la conversation ou se lever, impulser au corps l'énergie qui l'amènera à réaliser, dans l'ordre, les choses mises à l'agenda, en plus des gestes à produire comme conduire le véhicule, manger, être poli, se faire plaisir (autoradio), flatter la secrétaire (Emma, le rouge vous va comme une rose), s'imposer un quart d'heure de fitness, consacrer vingt minutes à la langue coréenne bref des choses qu'il faut *agir*.

Parfois, tiens comme ce matin, les automatismes ont un goût de trop lourd pour Christophe. Qui demeure cul sur une chaise dans la cuisine de sa femme.

- Ne sois pas triste, dit l'enfant bientôt femme à son père. Maman est une grande fille. Elle est dotée d'une fragilité recèlant de la force. Une force qui me fait peur, parfois.
- Mais de quoi parles-tu ? Tu as quinze ans.
- Une fragilité dont maman ne parvient pas à s'extraire. Elle lutte, elle lutte mais son problème, moi je le connais son problème, c'est...
- ... moi,

dit le père.

- Tu ne l'aimes pas assez, papa.
- Je fais mon possible.
- On dirait une conversation entre un footballeur et son coach,

elle dit.

- On dirait deux potes autour d'une bière,

il dit.

Pierre revient.

- Va te brosser les dents,

dit le père au petit.

- Mais,

rétorque le fils.

La fille, à son frère :

- Tes cheveux, coiffe-les. Mets tes chaussures, ton anorak, attends-nous dehors.

Le fils s'exécute.

Le père, à sa fille :

- Dans le fond tu t'en passes, de ta mère.
- Je l'aime.
- Moi aussi.
- Elle ne te manque pas.
- C'est vrai.
- C'est cruel.
- Ta mère est une compagne, je la respecte, il dit. Nous avons été fous l'un de l'autre.
- Elle est folle de toi.
- Impossible.
- Pourquoi dis-tu cela ?

Christophe se lève, appuie le cul contre l'évier, croise les bras sur la poitrine.

- Après quinze ans il n'y a plus le feu, l'envie perpétuelle d'avoir l'autre à ses côtés, le manque, la palpitation, le nœud dans les tripes, l'attente d'un message, l'envie de lécher de sucer de.
- J'ai quinze ans, papa. Parle de ça à un pote.

Christophe pose la main sur le rebord de l'évier de part en part de son buste costaud.

- Je n'ai pas vraiment d'amis,  
il dit.

- Thomas et Reginald.
- Nous parlons informatique.
- Pas des sentiments ?
- Difficile.
- A un ami on raconte tout,

dit Lucie.

- Qu'est-ce qu'un ami ?

dit le père.

- Quelqu'un qui ne vous juge pas.
- Il y a quelque temps je me suis rapproché de Jeanne, la femme d'André.
- Bonne idée,

dit Lucie.

- Pourquoi dis-tu cela ?
- Ne te le dis-tu pas ?
- J'ai mis mes chaussures on y va ?

dit Pierre revenu.

- Attends-nous dehors,

dit Lucie.

- Non,

dit le gamin.

- Jeanne est une femme intelligente,

dit Lucie.

- Ta mère pas ?

Pierre :

- Maman est très intelligente.

Christophe, à Pierre :

- Si tu nous attends dehors, je t'offre des bonbons.

L'enfant s'éclipse.

- Hé ben, faut vraiment que t'aies envie de parler,

dit Lucie à son père.

172.

Christophe se sert un café, essuie la tache laissée sur la table par la cuillère, s'assied.

- C'est votre histoire, dit Lucie. Je t'aime autant que j'aime maman.
- Il y a des moments où un enfant se sent plus proche de l'un ou de l'autre.
- Il les aime tous les deux,

elle dit.

- Réflexion de gosse,

il dit.

- Une partie de moi répond de maman, l'autre de toi. Je suis toi et elle indissociés. La preuve vivante qu'un jour vous avez eu envie de vous emmêler.
- Je ne vois pas pourquoi ta mère et moi devrions nous aimer comme aux premiers temps. Nous ne vous devons rien. Certainement pas de faire semblant en vue de vous rassurer. J'ai un métier intéressant, je fréquente des gens sympas, on me reconnaît du talent. Le reste est bien-être routinier.
- C'est là ta définition de l'amour ?
- Ma famille n'est pas une priorité, dit Christophe. J'ai déjà songé à quitter ta mère.
- Pour une autre femme ?
- Mon couple me procure du bien-être.
- Pour Jeanne ?
- Jeanne appartient à André.
- Nous appartenons à nous-même.
- Tu comprends, par conséquent, que je ne doive rien à ta mère,

dit Christophe.

- Tu dois à tes enfants de veiller sur eux.
- Ce qui n'implique pas que je doive être chevillé à Gabrielle.
- On est en retard,

dit Lucie.

- Si je tombais amoureux ?
- Si maman tombait amoureuse ?
- Ta mère ?

Christophe se lève, se penche sur sa demoiselle, l'embrasse, dit :

- Je suis pour elle le seul homme qui vaille.

173.

Hongrie

*Le seul homme qui vaille* ne se doute pas que sa femme (épousée un dix-sept juin sous le soleil, tante Nelly avait dit la veille, à l'heure du thé, devant des gâteaux au chocolat parfumés à la violette, tandis que dehors le ciel se couvrait : Mariage pluvieux, mariage furieux), sa femme Gabrielle prend son pied à vivre. Le regard de Lazar posé sur elle en atteste. Celui-ci est debout, coude posé contre le meuble. Gabrielle pressent l'effet que cela lui fera de caresser la peau de l'homme. Elle le regardera la toucher. Cela fera sur elle l'effet d'un missile percutant la cible.

La femme du vieux Mihaly réclame que l'on passe à table. Lazar tend la main à Gabrielle, qui regarde l'homme. Ils se regardent, comprennent qu'ils le feront, qu'il la prendra sexe contre peau, qu'il la prendra en os, en histoire, en parfum, le goût de leurs peaux conjuguées rassasiant l'odorat le plus affamé qui soit.

Rien ne sera étranger de lui dans l'acte de se mouvoir en elle, il choisira de tout donner, il n'en peut plus du chagrin, de garder cela pour lui enfermé dans le

souvenir d'une femme comme on le serait d'un couple, on écarterait bien les barreaux, on s'y faufile sous un ciel d'encre noire avec une pointe de lune, ça ne se fait pas de s'échapper d'une histoire, ça ne se fait pas, Lucie.

Christophe dépose les enfants devant l'école, s'attendrit de les entendre dire Je t'aime papa. Il se dirige, au volant de son allemande hyper silencieuse, vers un boulot bien payé par lequel il éprouve du plaisir.

Le plaisir éveille la mémoire en Gabrielle, fait éclater les zones d'ombre, uniquement de l'ombre qui sert à rien pas même à préserver de la chaleur. Gabrielle a envie de s'exposer, de brûler, de flamber.

Pourquoi s'est-elle méfiée, pourquoi les précautions, le soin à demeurer esthétiquement désirable aux yeux du mari, coiffure, maquillage, natation, pourquoi sans cesse extrapoler ce qu'il adviendrait d'une situation, imaginer l'hypothèse la plus vraisemblable, opter pour cette hypothèse en raison de sa vraisemblance ? Pourquoi avoir confondu le juste avec le bon avec le vrai ? Pourquoi avoir supplié son intelligence de faire le choix du bon sens, du comme-il-faut, du fais-comme-cela-sinon-ça-t'reviendra-dans-la-gueule ?

174.

Christophe branche l'i-pod sur l'autoradio. Led Zeppelin. Il est bon père en plus d'être remarquable manager. La vie nous réserve l'inattendu dans l'adversité. Faut pas croire que c'est que dans le bonheur qu'on trouve les bonnes surprises ô non, parfois tu es faible mal luné embouteillé, la main du destin te décapsule tu te demandes Qu'ai-je fait pour mériter l'honneur ?

Parce que tu fus un vivant amoureux de la vie, parce que la vie sait qu'elle doit faire passer les vivants par les ténèbres, que sinon ils ne sont plus des vivants ils sont des anges, et que les anges, en plus de n'être pas pourvus de sexe et de trou de cul, ne sont pas vivants.

Gabrielle rit aux facéties dionysiaques du vieux Mihaly, duquel l'épouse se trouve excitée par la jouvence, les deux jeunes garçons se marrent, Lazar raconte des blagues, Gabrielle crache le vin sous l'effet du rire, l'épouse rit, Lazar regarde Gabrielle, Gabrielle se sent ### vivante.

C'est l'heure de monter à l'étage, le sexe tambourine, annonce l'épopée, Gabrielle respire à saccades, a envie de la queue de Lazar dans le vagin, qu'il remplisse le trou d'où elle aura viré l'ombre.

Christophe écoute Led Zeppelin ne se doutant pas que sa petite femme passera une torride nuit d'amour, à griffes, langue, sève, nuit d'opaline, de souffre, de lapis-lazuli, nuit gémie, geinte, râlée, nuit de nudité, d'intimité, de débridage, de faim, de fraîcheur, de rires, nuit achevée par un sommeil sans histoire autre qu'une éphémère intimité.

La pluie s'abat sur le pare-brise de l'allemande. Les essuies-glaces d'eux-mêmes s'enclenchent Christophe en mouillerait s'il était une femme.

Christophe est un homme.

Gabrielle, je t'aimerai comme jamais je n'ai aimé, dit Lazar.

Si le plaisir est une pluie, la tendresse est un fleuve.

175.

France

Meursault s'y attendait. Il n'est pas déçu. Il stationne sur le côté de la route sa bagnole française aux essuie-glaces activés. Personne on the road, juste lui. Lui et Antropova.

Salvatore éprouve la justesse de l'instant. L'instant bulle/placenta. L'instant des origines.

MADAME ANTROPOVA, CELA ME FAIT PLAISIR DE VOUS LIRE.

VOS BADINERIES M'ENCHANTENT NE VOUS L'AI-JE DIT, MEURSAULT?MADAME, ALLDREAM EST UNE MASCARADE.

VOS BADINERIES ME MANQUENT.

Vanille, recroquevillée hors champs/caméras, se sent au mieux.

JE VAIS VOUS DIRE UNE CHOSE ETRANGE, MEURSAULT : JE N'AI PAS ENVIE DE MOURIR .

QUE VOUS ONT-ILS FAIT ?

OH, MOI...

La vie a lutté. A mon insu. Je ne savais pas la vie tenace. J'ai envie de rentrer chez moi. Me promener dans les vergers, le long de la Ruffia. Prendre un tram dans le soir orangé de Devra. Envie de beignets au jasmin. Envie de.

MADAME ?

MEURSAULT, QUE SAVEZ-VOUS D'ELECTRON?

ONT TENTE DE ME SOUDOYER.

ET ?

JE LEUR DEMANDAIS TROP CHER.

SALVATORE?

LA SEULE CHOSE QUI ME CONSOLAIT DANS L'HISTOIRE C'ETAIT MA LIAISON. JESSI BAISAIT JOUISSAIT N'ETAIT PAS FRIGIDE COMME LES AUTRES.

ET BIEN ?

QUAND ILS ONT TUE JESSI, JE ME SUIS TENU A CARREAUX, J'AI DEUX GOSSES.

JE VOUS PARLE D'UNE OPERATION SPATIALE QUI A COUTÉ UN PONT. LE PROGRES EST FASCINANT, ANTROPOVA.

PARLEZ, NOM DE DIEU.

ILS ME SURVEILLENT. MON EXISTENCE TIENT SUR UN FIL.

OU ETES-VOUS ?

STATIONNÉ SUR LE COTE DE LA ROUTE.

COUPEZ LE TELEPHONE.

Les cervicales de Vanille communiquent le mécontentement au cerveau.

Qu'elle se redresse bordel de merde, dit Gunther.

Vanille se redresse, offre un sourire à la caméra. Viktor attend. Vanille replonge.

- Toujours rien, Gunther?

dit Viktor.

- Un signal.

- Où ?

- Perdu.

- Où ?
- France.
- Meursault.
- Revoilà le signal.

ELECTRON EST FABRICANT D'ARMES LE SAVEZ-VOUS, MADAME ?

IL FAUT CONTACTER CES GENS, MEURSAULT.

QUELS GENS ?

Vanille se redresse. S'adosse au fauteuil dont la forme est de coquille. Que ne donnerait-elle pour une chaise en bois dans un café à Devra et voilà que les senteurs du bord de la Ruffia la submergent, l'attroupement des moineaux le long de la ligne 22, le regard du type dans la brasserie ce soir-là avec Marta.

- Zapatt ?
- A qui transmettais-tu, Vanille ?
- Je veux parler à Marta.
- Morte.
- Salaud.
- Dis-moi à qui tu transmets, je te donnerai des nouvelles de Devra.
- Elle va bien, Marta ?
- Oui.

Viktor ajoute : Ne t'en fais pas.

Yoko se lève. Gunther se détend les doigts.

Viktor a des envies de meurtre.

176.

Rome

- Donadieu, c'est Dussaujean. Je t'appelle de Rome pour un truc précis.
- La fontaine de Trévise.
- Anita avait les pieds gelés, Federico n'en avait cure, lui fait tourner la scène plusieurs fois.
- Tu fous quoi, à Rome ?

dit Donadieu haut-fonctionnaire de l'état de F-R-A-N-C-E cinq lettres, dont quatre pour *Rance*.

- Donadieu, tu es le bras droit de Jipaze ou celui de sa prothèse ?
- Disons que je suis ce qu'était Akberg pour Fellini.
- C'est bien ce que je pensais,

dit André.

- Comment va Jeanne ?
- J'ai un voisin, dit André, il perd les pédales pour un pylône déposé derrière chez lui. Tu te souviens de nos séances ciné ? Le coupable, on ne le sentait pas avant la fin.
- Sinon, pas drôle.

Silence au bout du fil.

- Tu es maintenant sur écoute, André.

André s'en fout, il est derrière tout ça. Derrière les fonctionnaires qui surveillent.

- Distance entre Frahir et Nasoule : vingt-quatre kilomètres, il dit. Entre Nasoule et Plancard, douze kilomètres.

Cela ne figurait pas au scénario. Judicieux. Mosani est un salaud.

- De Plancard à chez toi, six kilomètres ?

dit Donnadiou.

- Jeanne n'a jamais été aussi belle,

dit André.

- Tu dois pas t'emmerder, avec les étudiantes.
- Eric, nous réclamons une expertise,

dit André.

- Qui as-tu contacté ?
- Arnaud De Blois. Le voisin dont je te parle est allé le voir.
- La prothèse de la prothèse.
- Les gens du ministère, prétend-on, se sont déplacés chez le propriétaire du terrain où se trouve le pylône. Je dis que ce n'était pas le ministère,

dit André qui sait et veut savoir si les autres savent.

- Les attentats, dit Donnadiou, visent à déstabiliser le gouvernement. On a sur les bras le cadavre d'un mec qui aurait préféré choper froid dans une fontaine.
- Le gouvernement appuie les attentats,

dit André, qui sait que Donnadiou sait à moitié.

- Nom de dieu, la théorie du complot

dit l'autre.

Il manque un détail à André. Il finira par trouver. Quand ?

- Les trois attentats, dit Donnadiou, se sont produits dans des lieux publics, faisant de la casse, dont un mort qui n'aurait pas dû se trouver là et tu me parles d'un champs de betteraves encombré d'un piquet de ferraille ?
- Un quartier où vivent trois familles.
- On m'appelle sur une autre ligne. L'Élisée. Oublie les pieds glacés de la garce. C'était pas une vraie blonde.

Jeanne est appuyée, mains derrière le dos, contre le mur couleur crème de l'hôtel chic qu'a dégoté André. Son mari l'épate. Ce calme. Cette autorité. André n'est pas n'importe qui.

- J'ai envie d'un morceau de viande rouge,

elle dit, se départissant de l'immobile station.

- Je te fais un topo de la conversation ?

il dit.

- Si tu veux,

elle dit, enfilant une veste souple de cashmere noire.

Et, regardant son époux avec langueur :

- On en parle en chemin. Louons une vespa. J'ai faim je ne veux pas attendre.

177.

J'attends. De comprendre pourquoi je me suis servie de ta sève, André. Pourquoi je m'obstine à voler hors moi, papillon mort à peine né. Mes vies de mère/épouse, à veiller au grain, marcher droite dans la rue, ramener du fric en vue de mes propres loisirs, faire en sorte que les filles se sentent aimées, te

préservé de leurs cris à l'heure où en ton bureau tu te perclus, rassembler nos amis une fois le mois, répondre aux autres qui voudraient que nous soyons les leurs, se nourrir, se vêtir, se tenir au courant, être cette femme-là dont je ne tire pas fierté. Qu'aller chercher au loin, si ce n'est la mort ? Ai-je besoin de faire crever quelque chose en moi, pour me sentir vivante ?

Assoiffée de Christophe, de ses doigts entre mes lèvres, celles du haut celles du bas, je me sens belle, fragile, je me sens moi. En proie au désir, je m'éloigne de l'autre, de la mère/épouse. Cela plaît à mon désir de souffler dans la voile, de sorte que le mât demeure tête à l'air, tête de linotte, tout mais pas sous l'eau.

Le désir me connaît. Mes doigts gelés sur le gouvernail mes cheveux trempés mon nez coulant ne sont pas le capitaine. Mon corps ne gouverne pas. Mon corps est fait pour le vent non pour le raisonnement.

Mon esprit et mon corps sont en guerre, vois-tu André, deux vieux adversaires prenant le thé, côte à côte, à l'heure de la trêve, mon corps refusant d'être gouverné, mon esprit ne pouvant se faire à l'ancrage du corps, frères jumeaux qui pourraient tomber d'accord et s'obstinent aux reproches, voulant l'un et l'autre préserver l'honneur de Jeanne.

Je ne suis pas honorable je suis catin, mon cul prendra la queue s'y empalera ivre d'un plaisir permis par l'esprit au corps, à l'heure du thé deux sucres petits gâteaux tes caresses sur ma peau, une catin de flammes/de désert, solitaire, multiple.

Je veux que l'on m'aime, André, pas comme tu le fais, toi et tes hôtels chics et tes coups de fil au premier-ministère. Je veux être de la partie quand le cœur s'emballe, le pubis suinte, le souffle halète. Je réclame être un corps. Mon esprit échafaude un personnage que désormais, à son insu, il ne reconnaît plus. Tant de mensonges, de tristesses, de dégoûts. Je me réveillerai. Je n'en peux plus d'attendre.

178.

Rue de l'Envers

- Étienne est-il est là ?

dit Christophe.

- Tu prends un verre ?

dit Élise.

- Les enfants sont seuls à la maison.

- Je les appelle, ils viendront chez nous.

- Ça va...

- Ça ne va pas, Christophe. Tu ne tiens pas debout.

De guerre lasse, Christophe se laisse tomber sur la chaise bistrot de la cuisine laquée blanc. Heaume déglingué, plastron pendouillant, haubert détricoté. Élise ne voit sur son voisin ni le jeans Armani, ni la veste vert bouteille de lainage fin, elle scrute un guerrier, fascinée. Christophe sourcille. Il vient ce whisky ?

- Une bière, je refuse pas,

il dit.

- Tes enfants mangeront avec les miens,

dit Élise.

- Je...



- Ne mets pas en avant qu'avec eux tu as besoin d'intimité. Depuis toujours tu reviens tard du boulot, ils dorment. Ton intimité, d'habitude, tient dans un baiser. Donnes-tu chaque soir ce baiser ? Comme dans les films quand les pères se penchent avec ravissement sur leurs gosses endormis.
- C'est la règle du marché, Élise. Tu travailles, tu gagnes le pognon. Gabrielle ne s'en est jamais plainte. Sports d'hiver l'hiver, sports d'été l'été, sans compter les mini-trips, city-trips, bikini-trips ce que tu veux. Caricatural à mort. J'ai vu un reportage hier à minuit consacré à...
- ... Devra. Tiens, ta bière.

Élise décapsule la bouteille 25cl avec le dos d'une cuillère, ça fait cow-boy ce qui ne déplaît pas à superman/dents blanches, Élise tellement fraîche dans sa robe de soie bleu pétrole ajustée à la taille par une ceinture d'argent. Ces deux-là ont rarement l'occase du tête-à-tête. En fait, jamais.

Christophe vide goulûment le verre, ne détache pas le regard de la ceinture d'argent. Élise glousse. Elle boit à la bouteille (ça fait un peu cow-boy).

- Peut-être, dit Christophe à propos de Devra, est-ce un parti-pris du reportage. On y voit des familles pratiquant le troc. Pas d'argent en circulation.
- La belle affaire,

dit Élise.

- Leurs villes nouvelles sont plutôt de grands villages. Tout le monde est partie prenante de l'agriculture. La Cuisine, nom qu'ils ont donné à l'assemblée de type communaliste, est genre gaucho-écologique. Leurs villes sont bondées de musiciens, des gens debout sur les bancs récitent de la poésie, solidarité régentée avec rigueur, jour de travail collégial obligatoire.
- Larzac.
- Leur université compte parmi les plus performantes d'Europe alors que les profs ne sont pas payés.

Christophe rit. Ce qu'il vient de dire sonne faux à ses propres oreilles. Pas payés : quoi encore.

- Des nouvelles de Gabrielle ?

demande Élise, que 5° d'alcool rendent extrêmement cordiale.

- Les tribunaux marchent bien, peu de clientèle. Les journaux fonctionnent. Tout le bordel tenu par des gens non payés.

Christophe rit.

- Gabrielle gagne le douzième de mon salaire, Élise,

il dit, palais sec.

- Une autre bière ?

elle demande.

- Vous me foutez dans une brouette et me ramènerez chez moi.

Un silence.

- Comment l'université, dit Élise, peut-elle être performante si elles n'ont pas de chercheurs ?
- Ce sont les étudiants qui cherchent.
- Comment ils mangent, les étudiants ?

Christophe parle. La voix est douce.

- Se nourrir gratuitement, il dit, devrait figurer dans la charte des droits de l'homme. Ce qui se passe à Devra, c'est un peu le Larzac, oui. La force du Larzac, ça n'a pas été la fraternité, ça été la ténacité. Ces gens avaient un but. Refusant de subir, ils refusaient de fléchir.
- Les gens de Devra, dit Élise, applaudiront des deux mains le retour du consumérisme.
- Je ne crois pas.
- Si nous ne consommons pas, nous ne fonctionnons pas.
- Sympa de discuter avec toi, Élise.

Là, ils se regardent. Élise comprend pourquoi ça ne tourne pas rond, ces temps-ci. Elle est jalouse. Pas de Gabrielle. Jalouse de Jeanne. Le cœur d'Élise fait Boum depuis peu, quand elle croise Christophe.

179.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

demande Christophe, se redressant.

- Je suis un peu perdue, en ce moment.
- Vous, les bonnes femmes, avez les sentiments dans la chair.
- Quoi ?!

dit Élise.

- Nous, les sentiments, ils sont dans la tête,

dit Christophe.

- Et dans la bite.
- Ouais.
- Tu parles comme André.
- André consacre l'entièreté de son cerveau à la réflexion. Il se pourrait que, oui, les sentiments se voient chez lui contraints à la cage thoracique.

Élise va au frigo, en sort deux bières, tâche de décapsuler, à la hâte, s'y reprend par trois fois, dépose non sans grâce une bouteille devant son voisin.

- Gabrielle fait une fugue, il dit. Je ne l'en croyais pas capable. Ça lui donne un avantage.
- Sur quoi ?

dit Élise, portant le goulot à la langue.

- Un avantage sur l'ordinaire.

Christophe répond.

- Elle a cru que tu tombais amoureux.
- Elle n'avait pas tort.

Il boit.

- Tu le lui diras ?

elle dit.

- Non. Mais toi ?
- Si tu me demandes de ne rien dire je ne dirai rien.
- Gabrielle absorbe ce qui l'entoure, il dit. Elle est sa maison, son mari, son chignon impeccable. Une femme sans vertige. Tu es pris de vertige quand tu as gravi le sommet d'une montagne. Tu me trouves prétentieux ? Je m'assimile au boulot. Je suis comme ma femme. Nous

n'osons ni l'un ni l'autre affronter la longue marche. Celle d'une solitude vivante. Il faut être seul pour s'affranchir au mieux des sentiers abrupts, faire entrer l'air profond, ne pas chercher à plaire. Qu'est-ce qu'il fout, Étienne ?

Cher Christophe, Gabrielle, infichue de se constituer une solitude ?

Ta femme se sent tant seule à tes côtés qu'elle a fini par la gravir, la montagne. Elle arrive au sommet. Elle vertige. Loin de toi.

180.

En orbite

La terre flotte au dessus de Vanille à l'instar de la lune au dessus de la terre. Vanille regarde la terre comme s'il s'agissait d'un décor. Son monde, c'est le vaisseau. Elle en respecte les lois. En bonne hors-citoyenne. En solitaire réglo. Un palimpseste de chiffres sur lequel naguère passa le soupir d'un nourrisson. Vanille s'oblige à sourire. Elle a faim. Ne cherche pas à mettre de l'ordre dans la tête. Ne trouvera pas le pourquoi du comment dans l'acte de réfléchir. Tabula rasa. Quelque chose lui échappe qui n'advientra que si elle n'y pense pas. Ce quelque chose n'est pas prévu. Il se cache. Le laisser approcher. Viens, petit renard.

Sur l'écran, des noms défilent. Amalia Rodriguez, Maria Tanase, Nina Simone. Elle arrive, la petite gaieté. Derrière elle, le renard se cache-t-il ? Le corps de Vanille anticipe une ardeur. Leonard. Hop, le dernier album, *Popular problems*. Hop hop. La gaieté est assise. Vanille ne regarde pas en sa direction. Elle partagent toutes deux un moment commun, étrangère l'une à l'autre.

- Si je vous demandais de me citer une des merveilles du monde, vous répondriez quoi ?

demande la gaieté.

- J'ai droit aux banalités ?
- Yes.
- Leonard Cohen.

Elle se fait son cinéma, Vanille. Avec délectation. Autre chose que les doigts de pieds d'une volumineuse blonde dans une fontaine glacée.

Comme c'est beau la terre, vu de loin. Est impeccablement ronde tandis la voix du canadien te surprend, Vanille. Elle entre, la voix, ressort de ton oreille, te suce te pourlèche t'ébahit.

Deux missiles. Languette rouge déconnectée. Interlocutrice française dénommée Jeanne, dont la mère est une scientifique made in Devra.

Vanille sait.

181.

- C'est moi, Viktor.

Vanille s'enfonce dans la coquille, place les mains derrière la nuque. Manquent plus que les pieds sur la table, style cow-boy.

- Les télécommunications, c'est pas ton truc, dit Viktor à Vanille. Aucune onde, de quelque sorte que ce soit, ne se dégage de toi. Je t'avais mise en garde, à Berne. Tu m'as répondu en portugais. J'ignorais que tu

connaissais la langue des œillets, ma belle. Je peux dire *ma belle* tu n'es pas en train de m'écouter. Moi c'est mon dada, les télécoms. Nous sommes sur un canal protégé. Il nous reste deux minutes.

Did I have love you.

- Ne refais pas le coup de contacter la France. Meursault n'est pas fiable. Tu n'as pas d'âme, je te rappelle. Pas même un sexe. D'où je te contacte, hein, tu te demandes ? D'une pièce obscure où tout à l'heure je suis tombé dans les vapes. Je suis dans les mêmes draps que toi, Princesse.

Did I have need you.

- Dans les mêmes draps,

il répète.

Did I frighned you. Did I want you. Did I leave you.

Vanille lève le menton. Enfile un jupon blanc, long, étagé de volants. Se place tête à tête contre celle de la terre. La terre est une tête, rien d'autre. Vanille est un corps.

Viktor raccroche. Quelque chose lui échappe qui n'advientra que s'il n'y pense pas. Ce quelque chose n'est pas prévu. Il se cache.

La sonnerie retentit entre les mains de Viktor qui laissent au sol échapper le cellulaire. Il se baisse, appuie sur une touche, dit : Allô ?

Laisser s'approcher ce qui se cache. Viens, petit renard.

- A gauche, en haut, le bouton rouge,

dit Vanille.

- Pardon pour l'histoire des draps.
- Bowski m'a fait plancher sur un dossier, DVPZ34.
- J'avais trop envie de toi...
- Il est déconnecté.
- ... on reprendra.
- Avec l'abîme entre nous,

elle dit.

Doigts entrelacés sur tiède nuque, elle secoue la tête en rythme. Never mind, I leave. Tabula rasa. Laisser venir le dragon. L'appriivoiser. Ne pas reprocher sa puanteur, ses étourderies embrasées. Le caresser. Front contre front.

182.

Berne

Viktor se passe la tête sous l'eau. Prend le temps, face au miroir, d'un regard posé sur son propre faciès. Barbe d'un jour. Yeux marrons cerclés de noirs. Nez droit. Bouche sans excès. Épaules plutôt étroites, torse en muscles, un mètre quatre-vingt-deux. Deux centimètres de moins que Dimitri.

- Je te cherchais,

dit Yoko.

Elle sourit, détendue.

- Les scientifiques ne sont pas romantiques, elle dit. Ils tolèrent que les femmes de ménage imposent aux sanitaires d'artificielles fragrances. La merde est intimement lié au fonctionnement de notre corps. Nous devrions réclamer de la vraie lavande.

Yoko se tient droite, à un mètre cinquante de Viktor qui reconnaît que, oui,

cette fille est fluide. A quelque chose d'angélique. La langue du diable est plus rose que celle d'un nourrisson. Comment a-t-il pu s'attendrir?

Une seconde fois Viktor se penche sur le lavabo, inonde la peau. Un barrage rompt. L'image lui passe en tête. Après, il ne reste rien. L'eau est absorbée. Elle sème la mort.

Il passe devant la japonaise, effleurant le chemisier qu'elle porte. Il sort des toilettes.

- Viktor.

Viktor se retourne sur Yoko, dit Il faut que l'astronaute revienne.

- Ce n'est pas possible,

elle dit.

Viktor avait effacé la mémoire des bêtes intérieures, affamées de sexe. Il s'était senti assez fort pour ne pas céder. Il avait les idées claires comme une évidence.

*Pas possible.*

Yoko, langue du diable.

Viktor se met en branle. La japonaise le suit. Il marche marche prend le couloir de droite marche, saleté d'uniforme bâtiment, néons, carrelage au sol, il marche, regarde droit devant, ne voit rien que perspective de portes et de murs, uniforme. Entre dans un bureau, en ressort. Entre, sans frapper, dans un second bureau. Où puis-je tenir réunion ? il demande. Des indications sont données. Il referme la porte, en ouvre une autre.

Il propose un siège à Yoko. Dehors, de l'autre côté de la vitre, une lumière jaune s'accommode de gris. Cela déplaît à Viktor. Faudrait pas que la météo se dégingle. S'il n'y a pas de lumière sur terre, Vanille ne voudra pas revenir.

183.

- Monsieur Zapatt ?

dit Yoko.

- Votre nom ?

- Shimaya.

- Je vous écoute, Madame Shimaya.

- Mademoiselle.

Viktor jurerait que ça se crispe, à l'intérieur de Shimaya, qui n'en laisse rien paraître. Comment font les gens pour accéder à telle maîtrise ? Face à la plastique irréprochable du masque, Viktor se sent vivant.

La fille :

- Les gens riches aiment la simplicité, vous en connaissez la raison ? Ils développent l'intelligence de l'argent. Une intelligence particulière supposant l'avidité, moteur essentiel à toute audace d'ordre financier. Cette forme d'intelligence exclut la fraternité. Les gens riches s'entourent de comptables, juristes, politiciens, banquiers, informaticiens, super-managers. Sans compter ceux organisant pour eux-mêmes et pour leurs proches bien-être et divertissements. Vous me suivez ?

Languette rouge déconnectée. Vanille.

Yoko :

- On dit L'argent est tout-puissant comme on dit La terre est ronde. Cela

va de soi. Une vérité reposant sur un mensonge.

- La terre est ronde,

dit Viktor.

- L'argent n'est pas tout-puissant,

dit Yoko.

- Vous avez débarqué ce matin attifée d'un sac à huit cents euros.
- Mensonge.
- Mille euros ?
- Je me complais dans le mensonge, dit Yoko, parce que je ne sais comment accéder à ma propre vérité.
- Luciano n'engagerait que des gens paumés, c'est ce à quoi vous voulez en venir ?

Yoko se laisse aller contre le dossier du siège. Elle a les mains l'une dans l'autre, posées sur les cuisses. Elle se livre avec sincérité, Viktor. Sois conscient de cela. Ils ont peur de l'obscurité, les gens. Ne savent pas que le grand cycle de la vie tient en deux mots, nuit/lumière.

- Luciano, elle dit, recrute des gens comme Bowski. Bowski passe son temps immergé dans le travail et le sport. On ne lui connaît ni famille, ni cercle d'amis, ni fiancée.

Sur ces mots, Viktor pense à Meursault, il ne sait pourquoi.

- J'ai une famille, des amis, je baise,

dit Viktor.

- Raison pour laquelle Luciano vous tient à l'écart. Son offre, depuis ce matin, a doublé.
- Un sacré chiffre.
- Le commandant revient à seize heures, elle dit. Il vous en reste moins de douze.
- Pour faire quoi ?
- Nous avons des données à remettre. Nos partenaires s'impatientent.
- Qui a supervisé la phase de lancement ?

dit Viktor.

- Bowski supervisait,

dit Yoko.

- Un jeu d'enfant.
- Qu'est-ce que vous croyez, elle dit. Que tout est surveillé ? Que rien n'échappe au regard du peuple ? L'imposture s'impose avec une telle facilité. Des milliards d'euros échappent au contrôle des états. Depuis des décennies. Vous avez entendu parler de la pensée positive, vous êtes physicien. Les forces positives sont attractives. Les gens doués pour l'argent ont compris cela. Ils détournent à leur profit la loi originelle.

184.

Viktor se lève. Il doit marcher. Franchir des couloirs. Tabula rasa.

- Je m'en vais, dit Yoko, toujours assise mais posant, maintenant, les coudes sur la table. Luciano est un joueur, il déplace les pions. Il a des projets pour vous. Mais avant, faudra régler un problème.
- Je vous écoute, Shimaya.

La violence des mots s'infiltrent par le nez, c'est cela. Nous les respirons. Si nous ne respirons pas nous crevons. Les mots entrent en nous par le mécanisme de vie. C'est à l'intérieur de nous que nous devons mener combat. Jamais nous ne sommes indemnes, avec la violence des mots. Pourquoi ? Parce que ceux du bourreau sont les nôtres.

- Un problème qui ne vient pas de votre amie astronaute, elle ajoute.

Viktor pense à Meursault, il ne sait pourquoi.

- Je vous regretterai, il dit.

Foutus mots.

- Vous ne voulez pas savoir ?

elle demande, toujours calme, intonation un brin fragile.

- Vanille fait de l'excellent travail, il dit. Je craignais qu'elle nous déçoive.

- *Nous* déçoive ?

- Entreprises, universités, politiciens. Vanille acte avec brio chacun des projets. Ça réfléchit à cent à l'heure, ça échange des avis, ça échafaude. Alldream est un succès. On propose à Antropova une chaire à Harvard.

Sourcillement opéré avec quelque mépris par Yoko Shimaya.

- Nous sommes des scientifiques, dit Viktor. Nous nous nous méfions des certitudes. Les scientifiques comme les artistes devraient se voir attribués, par un comité de sages, l'accès à un logement, les soins de santé, un budget mensuel modeste mais suffisant. Les scientifiques ne devraient pas courir après les publications ni passer à la télé. Ils devraient créer. Le temps chronophage gangrène la beauté du progrès.

Viktor ne voit toujours pas le renard. L'esprit, avec son arme de chasse, exhale un parfum de mort. Les animaux ont l'instinct de vie.

- Viktor, dit Yoko, tu sais que l'astronaute ne reviendra pas. C'est programmé depuis le début.

Couleur, néon, carrelage. Marcher, respirer. Se concentrer sur les chiffres. Voilà pourquoi l'argent s'en sert. Les chiffres font du bien aux gens, au contraire des mots.

Viktor marche. Il laisse derrière lui Japon, pubis, rivières. Viktor a un but, il écartera le reste. La solution est là. Suffit d'ouvrir la porte, de façon à ne pas l'effaroucher. Petit renard.

185.

Rue de l'Envers

- Étienne ?

- Hum ?

- Ça me plairait de changer de vie.

Étienne se tourne sur Élise. Elle porte une nuisette couleur prune, fines bretelles, dentelle sur l'entre-sein. Étienne est dans les chiffres. Les chiffres font du bien.

Élise est assise dans leur lit, main sur un bouquin. *Le livre de la pauvreté et de la mort*, Rainer Maria Rilke. Étienne travaille devant la fenêtre sur l'ordinateur. Les enfants dorment.

- Les enfants dorment ?

il demande.

- Je n'ai pas l'intention de proférer des obscénités,  
elle dit.

- Changer de vie est hors sujet, hors scène, obscène,  
il dit.

Son mari l'émeut quand il se prend pour André.

- Pourquoi pas la ville ?

elle demande.

Étienne a envie de se lever, de se beurrer une tartine, d'y apposer un quartier de Munster, et avec ça le vin foncé/fruité qu'André a amené la dernière fois. Je me lasse du whisky, il avait dit. Étienne en a commandé six cartons. Un impulsif, Étienne.

Il fait pivoter la chaise en direction de sa femme.

- Tu choisis toujours ton moment pour parler,

il dit.

- Qu'est-ce dire ?

elle demande.

- Tu te fiches au lit avec un livre, il dit, je m'installe derrière l'ordi, ce devrait être un moment simple comme on les aime. Une fois sur cinq il te faut briser l'harmonie.

Une fois sur cinq, dit le professionnel des chiffres.

- Tu ne rêves jamais de vivre ailleurs ?

elle demande. Étienne la regarde. Elle est sans fard, Élise, au sens propre, au figuré. Étienne l'aime accessible. Accessible à son désir.

Il croise les jambes.

- Tu prendrais un verre de vin ?

il dit.

Il décroise.

Elle dit Oui.

Il descend.

Elle détend chaque partie du corps, comme elle apprend à le faire aux séances de méditation. Elle va changer de vie. Laisser s'appesantir les pieds, les jambes. Élise, lâche tout, laisse sombrer, respire avec le ventre, que tes épaules choient. Respire, ne repousse pas tes pensées, laisse-les approcher, laisse-les passer comme des trains, voilà. Il ne reste rien. Le néant. Effroi. Bruit. Qu'est-ce ?

Ton souffle. La vie.

Il n'y a pas rien, il y a la vie.

- Tu es belle,

dit Étienne revenu de la cuisine. Il tend un verre.

- Toi aussi tu es beau,

elle dit.

Il se penche pour l'embrasser, l'embrasse, elle repousse.

- Parlons,

elle dit.

- Buvons,

il dit. Lève le verre, s'assied.

- Les enfants grandissent, ils aimeront circuler,



elle dit.

- Élise, le bruit, je ne supporte pas. Notre quartier en est préservé.
- Nous pourrions, dit Élise, migrer vers la campagne de temps en temps.
- Nous n'avons pas l'argent pour une maison avec jardin, dit Étienne. La ville à laquelle tu penses est hors de prix.
- L'impossible n'est pas impossible.
- Pensée positive, c'est ça ?
- Bois.
- La ville c'est du toc, chérie. Je te ressers ?

Élise fait non de la tête, son verre est à moitié plein. Après s'être servi, Étienne dépose la bouteille au sol.

Élise pense : dangereux.

Elle n'en dit rien.

Étienne poursuit :

- Le soucis des villes, c'est la voiture. Bruyante, sirénante, polluante. Le jour où la ville sera investie par le grand silence, où les rues seront des chemins, je veux bien envisager.
- Contraste entre la frénésie des choses qui s'y passent et le repos chez soi.
- De quoi as-tu besoin, Élise ?
- Aux séances de méditation, il y a une fille qui a accouché chez elle, dans une toute petite pièce face au feu ouvert. La sage-femme et l'époux buvaient le thé en silence. La douleur est arrivée. Plutôt que de la repousser, cette fille l'a attirée.
- Ton verre est vide, je te ressers ?

(Il a la main droite sur le col de la bouteille dont le cul repose au sol).

- Nous ne devons pas repousser la douleur, dit Élise. Nous avons à nous immerger en elle. Faire confiance au temps. Oublier de produire. La femme ne pensait pas à l'enfant. Elle était douleur. L'enfant est sorti par la porte de la douleur.

(Étienne pense : sacrées bonnes femmes, à en faire des tonnes)

- La femme n'a pas émis un cri, poursuit Élise. La sage-femme n'a eu qu'à recueillir l'enfant. L'enfant et la mère s'étaient débrouillés, seuls, pour l'expulsion. Elle et lui, sans intervention extérieure. Avec les bûches dans l'âtre, la senteur du chêne vieilli sous la remise. Pour être des vivants, il faut éprouver notre souffrance, non l'éviter.
- Ça va, chérie ?
- Je m'investis dans un tas de choses en ce moment, j'ai comme un grand feu dans ma cage à l'intérieur, les flammes débordent tu ne sens rien ?

(Étienne a envie de se plonger dans le boulot).

- Le doublage de film, dit Élise, je suis douée. J'ai une voix, comme ils disent. J'en apprends tous les jours sur moi. Je ne veux plus de l'école.
- Ben faudra vendre la maison et vivre dans une région sous-trou de cul.
- Retourne à l'ordi, tu en meurs d'envie.
- Il y a quelque chose qui ne va pas, ma guimauve ?

(Élise déteste *guimauve*).

- Je n'en peux plus d'enseigner.
- Dans quelques années les élèves seront astreints aux tablettes, on leur

foutra des casques sur l'oreille, des puces sous la peau, ils vivront dans un intra-monde, se renverront à la gueule leur propre violence, je peux vraiment retourner bosser ?

- Je n'en peux plus, tu ne vois pas ?
- Je ne connais pas femme plus solide que toi.
- Je pars le matin avec des cordes emmêlées dans le gros intestin.
- Le gros intestin étant lui-même une corde.

Fait-il bien de tourner le dos à Élise ? Le père d'Étienne a maintes fois dit au fils Fais des choix, tiens-y toi.

Étienne prend place face à l'ordinateur.

- Christophe est passé tout à l'heure,  
dit Élise.

- Sa femme est revenue ?

demande Étienne, maniant la souris comme un chat affamé.

- Elle ne reviendra pas,  
dit Élise.

Étienne n'entend pas. Il est avec les chiffres. Les chiffres *en soi* ne signifient rien. C'est ça qui est bien.

186.

France

La femme de Meursault passe son temps entre les séries télé, la hantise de prendre du poids et ses trois copines avec lesquelles, pour le moment, elle essaie de comprendre quelque chose au bridge.

A part ça, Cathy a bon caractère.

Elle ne se plaisait pas parmi les gens de la base. Ils refusaient de se prendre pour des américains comme dans les films, barbecues, relations/cookies/voisinage, épouses ongles/vernis-lèvres/glossées.

- Catherine, tu es là ?
- Devant la télé,

elle dit, main sur une cannette de light. Cathy cherche désespérément à étouffer sa faim sous un amas de bulles.

- T'éteindrais ça deux minutes ?

dit Meursault.

- Qu'est-ce qu'il y a, Choupinet ?

elle demande, se levant.

(Meursault adore *Choupinet*).

- Éteins l'écran,

il intime.

Finit par le faire lui-même.

- Tu veux un truc à boire ?

elle demande, dans son pantalon jaune et tee-shirt d'où jaillit un nombril cratérique.

Le tee-shirt est blanc pailleté, motifs roses fuchsia. La taille est fine. Meursault bouffera des frites, il y pense depuis trente kilomètres. Catherine embrasse les lèvres de son époux du bout des siennes, c'est comme ça entre eux, tendresse soft, cul soft, conversations soft.

Sauf qu'aujourd'hui Salvatore a un souci. Il a besoin de distorsion. Catherine, au mot *distorsion*, lèverait des yeux effarouchés, ajouterait, en sus du regard navré : Choupinet ?!

Meursault se dirige vers la cuisine, jeans, chemise blanche, veston souple marine. Catherine frotte du bout de l'ongle (Yves Saint-Laurent, Dragon 475) l'épaulette droite du veston. Elle sautille, Catherine, s'enchant de savoir l'inspecteur Jack en proie à l'énigme de la fille morte sous le pont, il est tellement beau Jack quand il ne comprend pas.

187.

Meursault branche la friteuse, Catherine fronce le nez. Elle aura envie de frites, c'est tellement bon de se faire du bien *et* de se sentir mince. Mince et se faire du bien ne vont pas ensemble, pourquoi ?

- *Contacte ces gens, ça t'évoque quoi ?*

il demande, regardant sa femme comme on désire une pomme quand on ressent une légère faim.

Catherine ne comprend pas, sauf qu'elle n'est pas Jack l'inspecteur désabusé elle est une optimiste à tout crin luttant chaque heure du jour contre l'idée de la bouffe. Heureusement il y les séries.

- Tu te souviens, il dit, de l'astronaute avec laquelle je communiquais, il y a deux jours encore ?

- A Berne quand tu.

Meursault lève le doigt, comme pour demander parole.

- La mission spatiale,

il précise.

- Tu parlais avec l'astronaute ?

- Oui, Cathy.

- Qu'est-ce que tu lui disais ?

- Je m'assurais de son équilibre mental.

Catherine ne voit pas à quoi doit ressembler un mental pour être en équilibre. Ça te pompe un max d'énergie de marcher sur un fil. Rien de tel que de s'affaler devant Jack en train de dire un *Je ne comprends pas* éminemment cinématographique.

Meursault dit :

- Qui sont *ces gens* ?

- Elles t'a parlé de *gens* ?

- Rah!

- Vous parliez quelle langue ? elle dit. Le voyant est éteint tu peux plonger les frites.

- Molière.

- Elle est pas russe, cette fille ?

Où te caches-tu, petit renard ?

- N'en fais pas pour moi, elle dit. J'ai mangé il y a une heure, tu ne rentrais pas.

Cathy se hisse sur la pointe des pieds, le pull remonte dégageant une marge autour du nombril. Elle aime bien son Salvatore qui sait qu'elle est une femme simple, qu'il ne faut pas la persécuter avec des exigences. Il faut lui fiche la paix,

à Cathy.

- Elle parle français comme dans les pièces de Molière ?

elle dit (Elle ne sait pas pourquoi elle le dit. Par scrupule d'aller rejoindre Jack ?)

Meursault ouvre le surgélateur, en sort des frites, soupire. Il réfléchira demain.

*Ces gens.*

Cathy sourit au mari, pointe de mélancolie dans le regard alors ce dernier dit :

- Retourne devant la télé, j'arrive.

Cathy est une femme heureuse.

188.

Rome

- Qu'y-t-il ?

demande André qui, au moment du cri de sa femme, avait le nez dans un guide consacré au Colisée.

Jeanne raccroche. Elle dit : Clara, à l'hôpital. Quoi ?! fait André. Jeanne : On prend le prochain vol.

Jeanne n'a rien à faire à Rome. Sa place est auprès de l'ombre d'un pylône ; de Christophe, d'Élise ; d'un téléphone ; d'une paire d'escarpins blancs qu'elle croyait avoir glissé dans ses bagages qui sont restés sous le lit ; de sa fille qui est passée, seule, dans l'ombre de la mort.

189.

En orbite

Vanille se sent un tonus fluvial, a les idées extra-claires, qui prend son pied à conclure les mesures, regarde la terre avec une fascination jamais éprouvée depuis qu'elle en est écartée. Vanille voudrait demander quelque chose à Jeanne.

190.

Devra-ville

Yuri n'aurait pas dû enfiler cette chemise. Blanche, rayée finement de beige, jadis élégante. Le col est usé. Yuri passe l'index et le majeur à l'arrière du cou. Hubert Davonian ne verra rien. Ton père n'a jamais rien vu te concernant, Yuri.

Il fait terne. Yuri enfonce les mains dans le pardessus que Berte lui a offert. Berte ne mange pas grand-chose. Les copains de Yuri disent : anorexique. Jamais il n'a tant joui à baiser un anus. L'anus est un muscle. La chair on s'en fout.

La rencontre hier avec Macha produit son effet. Avec Macha, c'était l'amour. Si tu m'aimes, surprends-moi, elle disait. Et aussi : Se sentir libre c'est être dans le mouvement, le basculement, l'inattendu.

Yuri se sentait libre avec Macha. Cela avait pris fin en quelques semaines, comme ça, pour une histoire de mômes, dont il ne voulait pas. Quelque chose de souterrain que ni lui ni elle n'avaient été capables de juguler.

Tandis qu'il marche poings serrés dans la gabardine bleu foncé de mauvaise facture, Yuri est pris à la gorge par des souvenirs de haute volupté. Pourquoi les bonnes choses ont-elles une fin ? C'est quoi ce foutu dicton ? L'homme n'est-il pas fait pour la permanence ?

191.

Quand il entre chez Miki où il a rendez-vous avec Herbert Davonian, son père, Yuri oublie la peau soyeuse de Macha, l'anus de Berte, l'ombre de l'épouse légitime. Il se ramasse en lui-même. Montrer au père qu'il est un homme.

Il a pleurniché dans les bras paternels il y a trois jours. Hier son père a repris contact. Yuri se sent partagé entre l'espoir et le doute. Yuri qui pense avoir tout vu tout vécu, qui est un homme las se sentant vieillir, Yuri n'attend rien de ce rendez-vous. Il écartera, sans malveillance, l'immersion inattendue que son père vient d'opérer dans la vie du fils.

Ce soir Yuri a prévu de dîner avec des potes comme chaque premier vendredi du mois, dans une brasserie où les serveuses excitent tes phéromones, tu repars batterie chargée de libido, de protéines, d'amitié. La permanence a du bon.

- Je t'ai rapporté ceci.

Le père Davonian glisse en direction du fils un paquet de papier couleur caramel. Il beau être âgé de soixante-huit ans, il se tient droit comme un chirurgien. Ses yeux, que n'achoppent point des vitres de lunettes, vous regardent avec défi.

Le père Davonian est un homme d'aplomb. Les filières mafieuses, pour lui, c'est Playmobil. Davonian père a dû génocider quelques unes des valeurs que lui avaient inoculées ses parents. Cela n'a pas été sans douleur. Cela a donné du relief à sa personnalité naguère fade. La douleur, quand tu la foules aux pieds plutôt que de la recueillir, de prendre le temps de la calmer, la douleur te donne des airs de chevaliers invincibles.

Yuri ouvre le paquet. L'objet, que le regard de Yuri scrute tandis que deux bières fraîches sont posées sur la table, n'est autre qu'un de ces chevaliers dont il faisait collection, jeune garçon. Invincible chevalier.

- Merci,

il dit, remplaçant l'objet figé dans le papier. Crève, soldat. La guerre est perdue.

192.

- Je reviens avec un paquet de fric,

dit le père, avant de s'envoyer dans le gosier la moitié du verre. Il rote. Yuri baisse les yeux. On ne voit pas le jouet sur lequel il a rabattu l'emballage. Petit garçon, il n'aurait pas fait cela. Il aurait roulé en boule le papier. Il aurait cru que la victoire, il était possible de la remporter.

- L'appartement, dit le père, demeure un contentieux entre nous. Nous réglerons cela en bonne forme. Je nous donne un an.

- Tu comptes t'installer à Devra ?

- C'est mon pays.

- Tu as une maison en Suisse,

dit Yuri.

- La Suisse, c'est plat.
- Ton appartement à Boston ?
- Figurera sur ton héritage,

dit le père.

- Tu ne cesses de revenir au fric.
- Il n'y a que ça d'excitant. Le fric, le cul.
- Le vol à voile, tu fais toujours ?

dit Yuri.

- A Devra, j'ai l'idée construire un aérodrome privé. J'ai de la suite dans les idées.
- Tu n'as pas d'idées.

Le père boit l'entièreté de la moitié du verre de bière. Une pousse. Il rote, pour la seconde fois.

- Le fric n'engendre pas d'idées, dit le père. Le fric engendre du fric. S'agit de rester concentré. Ces temps-ci les gens retournent à la religion. Un arrière-monde où se jeter sans réfléchir. Réfléchir requiert un risque, celui de ne pas considérer chacun des points de vue. Tu es croyant, Yuri ?

Le père commande deux verres en opérant, de l'index et du majeur, le V de la victoire. Il plonge son regard de vainqueur dans celui du petit chevalier. Qui est absorbé par un couple de mésanges sur le rebord de la fenêtre près de laquelle ils sont assis, chevalier jadis poète qui boit trop fume trop baise trop, chevalier perdu sur des chemins de marbre. Il préférerait quand c'était le moelleux de la terre, Yuri.

193.

- Va falloir que tu m'écoutes,

dit le père, sans un regard pour la serveuse.

Elle dépose devant les deux hommes des verres transpirant de fraîcheur.

- Je t'écoute,

dit Yuri, vidant le deuxième plus rapidement que ne l'a fait le père.

- Tu ne rotates pas ?

demande le père, souriant cette fois.

- Je crois que tout est matière, dit Yuri. Les animaux les hommes les arbres le sexe le cerveau.
- Que fais-tu des idées ?
- Tu as pris des cours de philosophie ?
- J'ai rencontré une femme.

Le souvenir de Macha lui brûle le bas ventre, à Yuri.

- Une fille de la haute, dit Hubert Davonian. Amerloque. Nous prend pour des mafieux,

dit le père.

- Ce que tu es,

dit le fils.

- Elle sait pas que son père, deux-pièces gris clair coupé à mesure, étoffe italienne premier choix, col blanc la semaine, skipper le week-end, un gars qui flatte la tête de son labrador devant un whisky dans un

Chesterfield en écoutant Mozart, que ce type a des intérêts dans mes affaires.

- Tu veux quoi, Herbert ?

Herbert boit sa bière, quelques gorgées, ne quittant pas le regard du soldat au cheval battant le sabot sur pierre tombale. Le chevalier est triste. Il sent combien son père est vivant.

- Je vais l'épouser, cette fille, dit Herbert Davonian. Trente ans de moins. Je lui ferai un môme.
- Que tu élèveras dans la fange de Devra ?

Prends ça, espèce de con. Le chevalier est mort, la cuirasse pas.

- Je veux faire de Devra, dit le père, un palais que le monde enviera.
- Tu as donc des idées.
- Un paquet de fric.

Une femme passe derrière le père. Elle porte un manteau miteux, naguère d'un bleu souverain. Yuri aime ce que Devra est devenue. La femme étreint un vieil homme. Devra, une femme vivante.

- Tu ne feras rien de ce peuple avachi,

il dit, pourtant.

- La morosité leur fera accepter tout et son contraire, dit le père. La voix est libre. Je m'étonne que cela n'ait intéressé personne avant moi.
- Qui est avec toi ?

dit Yuri.

- Je porte différentes couronnes. Un seul cœur, plusieurs royaumes.
- Pourquoi moi ? dit Yuri. Nous sommes fâchés.
- Plus maintenant.
- Je suis formé à l'armée. Le fric, je sais pas faire.
- Tu apprendras.

Deuxième V de la victoire en direction de la serveuse, qu'Herbert à peine regarde.

- Il y a un service que j'aimerais que tu me rendes,

dit le père.

- Dépêche-toi, dit Yuri, j'ai ma déprime à tuer.
- Une femme ?
- Tu es toujours bien renseigné, Père.
- La sœur de Viktor Zapatt.

Ne pose pas tes doigts visqueux sur l'image que j'ai d'elle.

- Je ne la vois plus,

dit Yuri.

- On dit que si.

Yuri va pour se lever, son père décoche un mouvement de la main qui fait se rasseoir illico le fils.

- Mon entreprise a un problème,

dit Herbert Davonian.

- Vanille Antropova.
- Ça ne marche pas comme ça devrait. J'ai un allié de taille, à Devra, qui m'aidera dans cette tâche.
- Marta Nielsman ?

Une serveuse dépose, nonchalante, les deux verres de bières. Elle porte le

cheveux noir tenu en élastique. Yeux bleus, sourcils remarquablement arqués, poitrine ferme que recouvre à fleur de peau un débardeur rose abricot. Yuri la regarde, lui sourit, la remercie. Herbert regarde son fils faire. La serveuse repart. Herbert dit, et sa voix est d'un marbre tombal :

- Nous avons avec nous Asselthof. Le professeur David Asselthof.

194.

France

Clara Dussaujean respire avec une souplesse de fauve. Tant qu'elle n'est pas morte elle respire elle ne sera pas morte, pas morte.

Jeanne porte une robe de jersey blanc crème courte manches longues évasées décolletée dans le dos. André a dit Avec cette tenue les infirmières ne vont-elles pas se fichent de ta gueule ? André est laxiste avec les mots, en ce moment. En ce moment André voit Anne-Luisa, enfonce le gland dans l'enveloppe vaginale, prend un plaisir fou éjacule respire trois secondes remonte le pantalon verrouille la ceinture.

Les deux corps se font de l'effet. Tu rencontres un homme il a tout pour te plaire, au lit le plaisir ne se déclenche pas. Tu en rencontres un autre il a peu pour te plaire tu n'es pas dupe une petite voix te répète Pas pour toi Pas pour toi sa bite t'excite invraisemblablement.

Anna-Luisa déplaît à André dont il subodore l'opportunisme, cela lui gâche l'intellectuelle émotion. Mais elle l'excite. Elle porte ce soir un pantalon bouffant de gros coton rouge vin, un tee-shirt sans manche de même couleur, ajusté au corps, les yeux sont soulignés d'un fin trait d'eye-liner noir en haut en bas, elle a regard de chat. Ça tombe bien, André a une queue.

195.

Quand l'homme entre dans la chambre où repose le corps affaibli de Clara, Jeanne imagine le corps viril d'un médecin. Un type qui serait plutôt grand.

- Votre tante a agit pour Clara comme il le fallait,

dit le type.

Jeanne ne lève pas la tête sur la voix. Elle fait languir. Conséquence de Rome, sans doute.

Jeanne pose le regard sur sa fille qui au son de la voix mâle, ouvre à l'instant les yeux.

- Maman.

- Oui, Clara ?

- Un Monsieur, derrière toi.

Le regard bleu de la fillette fixe l'inconnu. Jeanne regarde l'homme dans les yeux de Clara. A envie que l'instant dure. Entend l'homme respirer. Il s'approche. La fillette sourit, tend la main.

L'homme passe sur le côté gauche. Jeanne se trouve assise sur la droite du lit. A le ventre à l'étroit dans un jeans qu'elle porte rarement. Se lève. Cul sculptural. Elle rentre le ventre.

Ce soir André a voulu manger de la choucroute. A décongelé la viande, ouvert une boîte de chou, commencé à éplucher des pommes de terre. Jeanne a pris le



relais. André a mis la table. Est passé derrière elle à la frôler, ne la pas touchée. Jeanne a envie d'être touchée.

Les cheveux de l'homme sont noirs. Jeanne pense : Amérique latine. L'homme demande à Clara Tu sais ce que c'est un prêtre, petite fille ?

L'homme porte un pull chocolat au lait.

- Tu es un prêtre ?

demande Clara, malaxant le corps unique d'une poupée à trois têtes.

- Tu n'as pas de nom ?

dit Clara.

Jeanne passe la main sur le front de la gamine. La main de l'homme, (hyper veinée), se trouve à quarante centimètres de la sienne.

- Ta maman, elle a un nom ?

demande l'homme au pull marron (qui est prêtre).

- Elle s'appelle Jeanne,

dit Clara.

- Vous ?

dit Jeanne regardant sa fille.

- On m'appelle L'aumônier. Vous pouvez dire Jacques.

- C'est un vieux nom de poupée à trois têtes pour un corps jeune de curé,

dit Jeanne.

Elle n'aime pas la couleur du pull sur sa propre peau (un coton aubergine qu'elle porte depuis quinze ans) ni l'hiver qui arrive ni la perspective de rentrer chez elle.

Jeanne a fait une rencontre. Celle de Vanille. Vanille est loin, tandis que Jacques demande à Jeanne :

- Vous prenez un café ?

196.

Pornographie amour délice orgie/philosophie d'un monde qui s'ennuie/l'argent et les yeux brillent/

Vanille est sensée dormir, elle écoute Moustaki. Cent quatre-vingt trois chansons de Georges prévues pour chacun des levers, cinq heures du mat, un morceau différent chaque jour (qui est de nuit). Faudra en écouter un deux fois, vu que *Pornographie* était prévu pour demain.

A moins que. Je rentre plus tôt que prévu.

Dis donc, Vanille, qu'est-ce qui te prend ?

- Je me sens d'humeur printanière.

Que tu imputes à ?

- Envie de courir pieds nus dans l'herbe le long de la Ruffia. Dans l'enveloppe d'acier/de visse striés d'ondes de ce vaisseau, mes pieds pourrissent. Risque de gagner le corps en son entier.

Tu ne vas pas retourner voir les missiles, tout de même.

- Bonne idée.

Sur ce, Vanille enfile la combinaison.

197.

Berne

Viktor a décidé de dormir au moins trois heures. Il est allongé, mains derrière la nuque, jambes croisées, à regarder le plafond. Les paupières se ferment par intermittence. Dessous, ça bout.

La pièce est éclairée par les réverbères de la base. Viktor y occupe un studio spacieux. Vastes ouvertures sur la ville ainsi qu'une terrasse où il ne va jamais. Et n'aime pas l'espace qu'est la cuisine de cet endroit.

La cuisine quand ils étaient enfants recelait d'objets en tous genres, la mère y apposait photos, affiches, cartes postales, fleurs dans leur vase, dentelle par ci, coussin par là. Caverne enchantée. La mère déposaient les tout petits Viktor et Macha sur le meuble de bois, enclenchait la cassette audio, les chœurs de Leiko. Elle se déplaçait avec lenteur dans ses chaussons de laine bleus, pressait deux oranges, tendait les verres aux enfants à l'ouïe ankylosée par des tonnes de prouesse folklorique.

Viktor va presque s'endormir, quand le téléphone sonne.

- J'ai fait le tour de France dans ma propre tête, montagne plages places de village, *ces gens-là* ne peuvent être que ceux dont Antropova a parlé il y a quelques jours.

Viktor, qui ne parle pas aussi bien français que Michel Onfray, ne comprend rien à ce Tour de France. Il ne reconnaît pas non plus la voix de Meursault, ce qui provoque en son corps l'impulsion du debout.

Viktor qui était détendu, jambes ballant dans la cuisine de son enfance, scrute avec colère le ciel endormi de Berne.

198.

- Je sais, dit Meursault, que nous avons peu de temps pour nous parler.
- Dans quelques heures nous n'aurons plus à nous parler, dit Viktor. Je serai exclu de la mission.
- Luciano vous aurait-il convaincu ?
- A ma place, qu'auriez-vous fait ?

Soupir de Meursault. Qui aurait pris le fric, ouvert un cabinet rue de l'Université Paris 7<sup>ième</sup>. Ses parents avaient pour amis un couple d'antiquaires américains y possédant un appartement, sis au premier étage d'un bistro-restaurant. L'été de ses douze ou treize ans, il s'était une nuit accoudé à la fenêtre, par dessus la rumeur des gens attablés en terrasse, lesquels avaient l'air de ne se soucier de rien. Avec l'argent, il aurait passé son temps à ne se soucier de rien, Salvatore.

- Quel gens, bon dieu ?

dit Viktor.

- Antropova (à ces mots Viktor décide intrinsèquement qu'il aime Meursault à qui il sait gré de n'avoir pas dit *Vanille*) entendait des conversations téléphoniques (Viktor aime Meursault pas tant que ça, vu que l'autre semble détenir des informations que Viktor n'a pas).

Le mot *Vanille* s'immerge dans le corps de Viktor comme lame de scalpel, ces derniers temps. Viktor se rend dans la cuisine, allume, plisse les yeux, éteint, fait couler l'eau, incline le visage, le passe sous le jet froid.

- ça va, commandant ?

s'enquiert le psy.

- Meursault, on va se tutoyer. Appelle-moi Zapatt.
- Zapatt, elle ne reviendra pas.
- Les missiles qu'elle a aux fesses ne sont pas voués à...
- ... les quoi ?
- Antropova a découvert deux missiles dans une anfractuosité, de petites armes de rien du tout, Meursault.

Meursault rabroue son exultation. Il connaissait l'info.

- Faut enquêter du côté des gens dont elle capte les conversations téléphoniques,

il dit.

Redondants, les français.

Viktor réfléchit. Retourner en salle de contrôle est au dessus de ses forces. La fatigue s'abat. Il chancelle. Met fin à la conversation. Retourne au pieu. S'endort.

200.

En treize semaines Vanille n'a pas éprouvé une seule fois la sensation de s'amuser. Là, elle flotte, regarde autour d'elle, sourit. Viktor tressaille. Dans son rêve sa s eur l'attire vers une grand-route qu'empruntent à vive allure des camions.

Il entend une voix. Callas. 5h30 du matin, *Prends garde à toi*. Viktor a mal au crâne. Ton corps, il se fout du fric, il a mal, les chiffres peuvent rien pour lui. Callas, réveil sur son portable.

Viktor trempe dans un thé brûlant une tartine de pain blanc accommodé d'une tranche de gouda hollandais, la tranche ramollit, Viktor fourre en bouche le prodige gastronomique.

Vanille est retournée aux missiles, elle flotte et elle rit, elle rit.

201.

Hongrie

L'aube sur le lac. La main de Lazar sur le bras droit de Gabrielle. Lazar, partenaire sexuel, dort sans bruit.

Avant, Gabrielle objurguait le Ciel de ne pas perdre ce qu'elle avait, enfants, gentil mari, maison, boulot sympa. Maintenant elle prie pour garder. Avant elle avait peur, maintenant elle a envie. Avant elle était fatigu e, maintenant elle est en vie.

Il faut s'aimer soi-même pour renoncer à la culpabilité. Dangereux. Parce qu'alors on se sent libre.

On se sent libre de faire du bien aux autres comme à soi.

- Gabrielle, dit Lazar se redressant sur un coude (il lui caresse les cheveux de l'autre main), je n'ai pas envie que tu partes.

Gabrielle ne répond pas. Elle est nue. L'aube se lève. La chambre est blanche et de bois. Le drap est blanc. Lazar est nu.

Où sont passés leurs vêtements ?

Il l'a entraîné hier, après le repas. Le vieux dormait, les enfants étaient montés, la

matrone dans sa vaisselle.

Gabrielle n'était pas, à ce moment-là, la chétive, la rangée, la douce mère de famille d'une Europe occidentale embourgeoisée. Celle des diplômés, des bonnes manières, de la plage en été. Celle des névroses combattues avec médocs, l'Europe des visages fermés qu'égaient, ça et là, des visages foncés au sourire large comme le fleuve Congo (41 000 mètres cubes/seconde).

L'Europe des gens de droite, des gens de gauche, des nihilistes, des bof, des rancuniers, des hommes ayant rayé de leur vocabulaire le mot *éthique*. A cause du *th*, theos, dieu.

L'Europe des vieux ne supportant pas l'odeur aigre de l'urine du voisin de chambre, l'Europe des jeunes qui, suicidaires, ayant perdu le goût d'aimer, l'Europe de celles et ceux s'agitant pour oublier qu'ils existent, l'Europe à l'histoire sanglante s'engluant dans la paix.

202.

Gabrielle n'était pas cette femme-là. Elle était au faite de la joie. Un homme la désirait. Depuis longtemps, ne l'était plus. Cette révélation eut pu lui endommager le cœur. Elle raviva son âme.

Dans le salon elle s'était mise debout, avait dit On monte ?

Lazar s'est approché d'elle, lui a pris les mains a embrassé son front. Je suis capitaine de brise-glace, a-t-il expliqué. Je travaille à partir de la Norvège. J'aime ma famille, ce lac, la femme que tu es.

Et surtout, Gabrielle n'éprouvait pas la culpabilité.

Il l'a déshabillée doucement dans la salle de bain, elle s'est laissée faire. Il a retiré son pantalon, son caleçon. L'a tenu, nue, contre lui, face au miroir. Elle s'est sentie belle. Il le lui a dit. Tu es belle. Lui a embrassé le cou. Ça a piqué.

Elle a senti le pénis lui parsemer le sexe, partir, revenir tandis que Lazar l'étreignait, respirant par la bouche, fermant les yeux, fronçant les sourcils. Elle sentait le souffle de l'homme dans son cou, ne disait rien, le regardait faire, la salle d'eau était blanche et de bois, Gabrielle était nue, Lazar a joui.

Plus tard, après avoir pris tous deux un verre de vin enveloppés dans des couvertures, assis au pied du lit, il l'a retournée, l'a prise par l'arrière comme un chien une chienne, elle a joui.

Gabrielle ne se croyait pas capable de jouir.

Dans la nuit, elle l'a léché, étendue à la perpendiculaire. Il est monté sur elle, face à face, elle a encore joui, joui, joui.

Je veux jouir sans fin.

203.

France

Si Jeanne n'avait pas demandé qu'une rencontre casse l'ennui des jours, elle ne serait pas à rire auprès d'une machine à distribuer le café.

Demander, vous recevrez.

- Je n'avais que cet homme en tête, et mon chagrin, elle dit à Jacques l'aumônier.

- Et puis Clara est tombée malade,

elle dit.

- Vous ne voulez pas de sucre ?
- Vous dérangeriez une infirmière pour cela ?

Jacques se met en branle, Jeanne le rattrape par la manche. Il la regarde. Se rassied.

- Vous croyez en Dieu ?

elle demande.

- Je crois en l'homme,

il dit. Jeanne :

- Votre Dieu ne me donne pas des ailes, l'aumônier.

Jacques sourit, avale une gorgée de café, ne quitte pas Jeanne des yeux.

Dieu qu'ils sont beaux ces yeux.

Exit Christophe.

Pour ressusciter d'un chagrin d'amour, rien de tel qu'un nouvel amour.

Demandez, vous recevrez.

Le problème avec cette crasse (l'amour), c'est que le corps se souvient. Il lui faut un corps nouveau, qui supplante la mémoire de l'ancien.

Jacques est un corps. Un corps, Jeanne le jurerait, aimant le corps des femmes.

- Vous ne vous êtes pas remis d'un grand amour,

elle dit.

- Vous êtes perspicace.
- Vous auriez tendu la main, une autre main y serait entrée,

elle dit, comme dédaigneuse.

- J'étais inconsolable.
- Un grand amour dont vous ne fîtes pas aimé ?
- Morte. Accident de la route.
- Jacques tu m'emmerdes,

dit Jeanne.

- Un autre café ?

il demande.

- Une bière ?

elle répond.

- Alcoolisme ?

il dit.

- Pas tant que ça. Vous ?
- J'ai arrêté.
- Depuis, elle dit, vous travaillez douze heures par jour.
- Ceci n'est pas du travail.
- Ceci est votre pose cigarette.
- Je ne vous associe pas à une cigarette,

il dit.

Bordel, ce sourire.

- Il y a trois choses, il dit. L'Église, dont je fais partie, le Christ, Dieu. Ma famille d'Église est outillée. Nous sommes jésuites. Jésus fut un homme avisé, il est mort et enterré. Quant à Dieu, je me pose un tas de questions.
- En quoi une maîtresse vous empêcherait-elle de réfléchir ?
- J'aurais toujours envie de la prendre dans les bras.

- Je vis dans le fantasme, dit Jeanne. J'avais cet homme dans la tête. Le mari d'une voisine. C'est moche j'ai tout fait pour l'appâter. Je ne me suis pas donné du mal je me suis fait du bien. Au dépens de l'épouse qui a pris la poudre d'escampette. Et vous voilà.

Jacques regarde Jeanne, se tait.

- Il y a aussi une antenne dans un champ, une nana de Devra qui m'appelle, un voyage à Rome. J'oublie quelque chose ?

Jacques va l'embrasser. Jeanne vit ses fantasmes comme d'autres tailleraient leurs rosiers.

Jacques n'embrasse pas Jeanne.

- Vous êtes cynique,

il dit.

- Je suis une femme intelligente qui tourne en rond. Une femme n'a pas de queue. Après quoi court une femme ?
- Cynique et graveleuse.
- Du désir à revendre rien de tel que le désir.
- J'acquiesce.
- Pour se payer du plaisir il faut de la volonté. Je n'en ai pas. Le désir est le bonheur des faibles.

Jeanne va pour avaler une gorgée de café. N'en a pas envie. Balance le gobelet dans la poubelle (plus exactement elle le lâche en un théâtral geste).

- Je ne sais pas ce que je veux,

elle dit.

- Vous venez de vouloir vous débarrasser d'un café.
- J'attends de la vie qu'elle m'offre des cadeaux.
- Le fait-elle ?
- Oui.
- Et bien ?

dit Jacques le curé.

- J'ai le sentiment d'être en quête.
- Après quoi marchez-vous ?

demande à Jeanne, lui indiquant un siège de moleskine orange.

Jeanne pose un regard indolent sur une affiche palmier/plage. Beurk. Elle prend place dans le fauteuil. Regarde Jacques. Se sent loin.

- Voulez-vous que j'approche mon siège ?

il dit.

204.

Plus tard Jeanne entre dans la chambre de sa fille Clara. La petite dort. Jeanne se déshabille, ouvre une bouteille de bière, boit au goulot, sur le lit, jambes dans le vide, comme une petite fille hissée sur un tabouret trop haut.

205.

Devra-ville

Macha de sa cuisine regarde la nuit. Elle porte une robe de chambre rose pâle. Viktor et elle se parlaient la nuit, enfants. Le jour, ils s'ignoraient. Une nuit, ils

ont cessé de se parler. Il y a longtemps. Quand Viktor a dit à sa sœur Ne te mets pas en tête d'aimer Dimitri.

Viktor mettait son énergie dans les études. Les protégés du Professeur Assethoff, trio Vanille/Dimitri/Viktor, vaquaient en vase clos. Macha n'y avait pas sa place.

Elle renonçait à son coup de foudre. N'avait plus croisé Viktor que de manière indifférente. Était devenue médecin. Avait connu Yuri. Après la rupture avec Yuri, avait fait des enfants avec Jonas.

Elle en est là, Macha, devant sa fenêtre, à contempler la nuit. Quand le téléphone sonne. Elle décroche l'appareil ante-diluvien. Son mari, ses enfants dorment dans la pièce à côté.

Voix de Yuri.

- J'ai besoin de te voir.
- Ma raison me l'interdit.
- Envie de te parler, dit Yuri. A toi, pas à une autre.
- Pourquoi pas à ta pute ?

Silence à l'autre bout du fil, deux kilomètres trois cents plus loin.

- Oh, dit Macha, debout devant la vitre, Macha qui parle à voix basse, Oh suis-je stupide, tu me demandes de contacter Viktor.
- Ton frère est dans de sales draps.
- Tandis que toi.
- Macha...
- Tu m'as embrassée hier. Tu as pris la résolution que ça n'arriverait plus tu veux néanmoins me parler et moi là-dedans ? Je t'ai aimé putain de bordel de Dieu (elle a dit cela extrêmement bas, Macha).

Elle raccroche. Revient à la fenêtre.

Le téléphone sonne à nouveau.

- Depuis le jour de notre rupture, elle dit, tu ne m'as pas appelée. Comme si je n'avais pas existé.
- J'ai seize ans de plus que toi, Macha. Vingt de plus que ton frère et sa copine astronaute. Dont je pourrais être le père, voilà c'est dit.
- Qu'est-ce que.
- Je fréquentais la grand-mère d'Antropova.
- Marta.
- Qui avait une fille, avec qui j'ai couché. J'avais dix-neuf ans. La fille était fiancée. Elle est tombée enceinte. Je n'ai jamais su.
- Marta est morte,

dit Macha.

- On l'a fait taire,

dit Yuri.

- Que savait-elle que Vanille n'aurait pas dû apprendre ?
- Je veux t'entretenir de cela.
- Pourquoi aurais-je envie de savoir ?
- La fille doit revenir.
- J'ai rien à foutre d'Antropova,

dit Macha.

- Parce que si la fille ne revient pas.
- Rien à foutre de mon frère.

- Si la fille ne revient pas, il se sera passé des choses terribles.

La nuit est peu éclairée à Devra. Une ville toute noire, c'est beau.

- Miki, demain 15h,

il dit.

Macha raccroche.

Revoir Yuri ne sera pas une bonne chose. Pourtant.

Qu'est-ce qu'elle en a envie.

206.

Berne

Viktor ne digère pas le gouda.

Il marche, mains enfoncées dans une gabardine de coupe quatre-quart, contre le vent qui repousse. Chemisier blanc, pantalon de tergal gris foncé, on rigole pas. A seize heures le commandant, celui des origines, reprend les rênes.

Le mal de crâne gâche l'aptitude à fendre Zéphyr.

Ce soir Viktor s'en va direction Zermatt où il fréquente un hôtel, chambre de bois jaune, couvre-lit à carreaux rouges et blancs, de l'authentique helvète pas du chiqué. Maria la patronne parle un allemand alambiqué, elle est grosse et fausse blonde, röstis/soupes d'ail, elle rit. Les vingt-neuf sommets, aux alentours, de plus de quatre mille mètres, demeurent imperturbables face au rire de Maria. Ce mélange de puissance géologique/charnel féminin ôtera les maux dont le corps de Viktor se barde.

Quand il pousse la porte de son bureau, il n'est pas étonné d'y voir Alexandre Bowsky. Cela le réjouit. Bowski aime bien Maria. Maria s'étonnerait que Bowsky n'accompagne pas Viktor.

La migraine reprend de plus belle, la salope. Viktor prend place dans le fauteuil face à Bowski qui a le regard dans son café, qui tourne le liquide fumant à l'aide d'une cuillère, qui ne dit rien. Col roulé bleu marine, jeans, a l'air d'un chercheur en sciences exactes. Un type qui investit dans le savoir, pas dans le look. Bowski est beau. Viktor le trouve beau. Il lui a manqué, le cochon. C'était son ami, merde.

207.

- Tu feras ce que Luciano te dira de faire,

dit Bowski, regard fade des gens qui n'ont pas d'objectif.

Viktor se débarrasse de la gabardine, contacte la secrétaire, il veut une bouteille d'eau gazeuse, deux cachets d'aspirine, un grand café. Bowski, tu prendras un café ? Bowski ne sait pas. Viktor demande un café pour Bowski. Ce dernier s'enfonce dans le fauteuil. Il a deux mots à dire et puis s'en va.

- On ne peut rien contre Luciano,

il dit.

Coude sur le bureau, dos droit, Viktor attaque.

- Quand ton implication a-t-elle débuté ?
- Avant la tienne,

dit Bowski.

- Je suis un petit astrophysicien d'une petite république en faillite, dit



Viktor. Petit, Bowski. Voilà pourquoi tu disais que j'exagère en moto. La vitesse. Tu dois sentir les limites, tu disais. Je les sens, les limites. Je hais les limites.

- Asselthof t'a financé, dit Bowski. Il est dans le coup.

Maria n'aime pas la raclette. Elle se moque, oui, se moque des clients qui s'en régalent, les gens ne sont pas du coin qui bouffent le fromage fondu comme les touristes à Venise photographient les pigeons.

- Asselthof, dit Viktor, est l'esprit le plus intègre que je connaisse. Il dirige d'une poigne de fer la Faculté.
- Il le fait avec l'argent de Luciano.
- Ne touche pas à Asselthof,

dit Viktor.

Une secrétaire boulotte, disgracieuse, voix molle, dépose le plateau sur le bureau. Je vous ai mis deux croissants, elle dit. Ben oui je vois, dit Viktor. La secrétaire repart.

- Asselthof est un père pour moi, dit Viktor. Il m'a tout appris.
- Asselthof a rencontré Luciano il y a douze ans lors d'un consortium scientifique destiné à des industriels.
- Ton Luciano est un mafieux, pas un capitaine aux industriels.
- La finance n'a pas besoin de capitaine, elle ne possède pas de gouvernail.
- Asselthof est intègre, je te dis.
- Au début, dit Bowski, David Asselthof mettait à disposition ses étudiants pour la recherche. Brevetait à tour de bras. Ta Fac, devenait l'une des plus productives d'Europe. L'Europe venait voir.
- Convivialité légendaire, dit Viktor. Pas évident pour des esprits scientifiques. Asselthof l'exigeait. Certains d'entre nous ont pris des cours de danse, c'est dire.
- J'ai rencontré Asselthof à Prague il y a sept ans.
- J'y étais.
- Je me souviens.
- Pourquoi ne l'avoir pas dit ?

Viktor tend la main vers le croissant, se ravise. Le gouda lui colle aux boyaux. Le gouda et le reste. Il se sert un verre d'eau gazeuse qu'il avale d'un trait. Il rote, ne s'excuse pas. Bowski regarde Viktor.

- J'accompagnais Luciano,

il dit.

- A un congrès ?
- Luci est fasciné par le progrès,

dit Bowski.

- Les armes ne sont pas ce que j'appelle du progrès.
- Tu vas trop vite, Viktor.
- Elle reviendra.
- Elle ne reviendra pas.

Viktor voudrait être dans les bras de Maria. Lui lécher le bout du sein. Comme tête un nourrisson.

- Pourquoi m'avoir transitoirement placé à la tête de la mission ?

demande Viktor.

- Je n'étais pas pour,

dit Bowski.

- Il y a, sur Alldream, quinze partenaires internationaux.
- Luciano décide.
- Et bien ?
- Il a fallu mettre le commandant dans la poche, il était réfractaire.
- Vous avez tué sa fille,

dit Viktor.

- Vanille tôt ou tard réalisera. Tu lui expliqueras.
- Quoi ?
- Luciano compte faire chantage avec Marta Nielsman,

dit Bowski.

- Morte officiellement.
- Ce n'est pas nous.
- Vous avez raison, dit Viktor. Je n'ai vu que la mission. Quand il a fallu nous départager, Antropova et moi, la direction de la base m'a été proposée. J'ai accepté.
- Pourquoi ?
- Je n'étais plus sûr de vouloir monter. Vanille, elle, n'avait que cela en tête. Les étoiles.
- Quand je t'ai vu ce jour-là à Prague, radieux aux côtés d'Asselthof, j'ai éprouvé de la fascination, de la jalousie aussi. J'étais certes un bon élément mais je n'avais pas cela. La joie.
- Dimitri l'avait.

Viktor se fourre la tête dans les mains. L'émotion lui fait du bien. Elle libère un truc.

- Au rayon confidences, dit Viktor respirant un bon coup, t'as oublié quelque chose, Bowski. La cible des missiles.
- Politico-économiques.
- Asselthof ?
- Continuera de recevoir l'argent pour sa Faculté,

dit Bowski.

- Dovanian ?
- Revient à Devra avec le projet Zeckon.
- Scandale.
- Il fallait un pays pour l'accueillir.
- L'Australie, l'Afrique, l'Amazonie ?

dit Viktor.

- Une grande ville à proximité, loin des autres villes. Devra.
- Sacrifiée.
- Le projet se concrétisera,

dit Bowski.

- Une centrale nucléaire puissance dix. Asselthof ne peut être consentant.
- Il en sera le constructeur et le gardien.
- Depuis le début il met en garde contre la dangerosité du projet.

Bowski se lève, tire vers le bas son pull col roulé bleu, se passe la main sur le bas du visage.

- T'es un type bien, Zapatt. Sympa, rigoureux. Tu ignores quelle perle est

la fille.

- Quelle fille ?
- *Quelle fille...*
- Vanille Antropova n'est pas une fille, dit Viktor. C'est une machine.
- Une femme cassée par Marta Nielsman, dit Bowski. Nielsman qui prostituait sa propre fille. La mère de Vanille était jolie, mais pas à hauteur. Vanille était laide, mais elle avait l'intelligence. Nielsman détestait Asselthof. C'est Dimitri Nosdovitch qui a tenu Antropova. Sans lui elle serait devenue une machine. Pas une femme.
- Comment sais-tu, crétin ?

dit Viktor.

- J'ai cherché à m'approcher d'elle,

dit Bowski.

- Tu l'as...
- Un soir j'avais bu, je l'ai croisée dans un couloir, je lui ai posé des questions.
- Ce n'est pas elle qui t'a appris ce que tu viens de dire.
- Zapatt, tu n'es pas un imbécile.

Se dirigeant vers la porte, Bowski dit calmement, non sans fermeté :

- Il faut que tu parles à Antropova.
- Sinon ?

Bowski hausse les épaules.

- Tout cela m'emmerde,

il dit.

208.

Rue de l'Envers

- Vanille ?
- Où étiez-vous passée ?

Conversation en langue de Devra.

Vanille a le visage face à un hublot. Il ne faut pas qu'une caméra la filme en train de parler.

- J'étais à Rome,

dit Jeanne.

- Les autres ?
- Quels autres ?
- Si Élise, Gabrielle ou vous-même formez un numéro, dit Vanille, je puis entrer en contact. Sinon rien.

Jeanne traîne dans le peignoir de bain d'André, gris souris. Elle a bu quatre cafés, ses mains tremblent, elle a froid aux pieds.

- Ma fille est à l'hôpital,

elle dit.

- Jeanne, je ne vous appelle pas de Berne.
- Peu importe d'où vous m'appelez. Cela me plaît de parler la langue de Devra.

Nous avons toute la vie pour nous amuser/Nous avons toute la mort pour nous reposer/

Georges, quel cadeau tu me fais le matin quand ta voix pénètre mes draps avec des primevères dessus, les draps de Poshda, les draps de mon pays en orbite autour d'une boule de matière colorée flottant dans le noir.

- Votre fille va-t-elle mieux ?

dit Vanille.

- Elle, oui.
- Jeanne, vos parents avaient-ils des contacts avec la Fac, à Devra ?
- Ce cher David Asselthof.

Vanille, tout de blanc vêtue, suspend sa respiration.

- Vous connaissez Asselthof ?
- Il venait à la maison.
- Pourquoi dites-vous *Ce cher* ?

Vanille respire à petites saccades. Vous voudriez que je reste enfermée dans cette boîte jambes croisées ? Je n'avais que cela en tête, la mission. Je concède. Après quoi rien d'autre ne me serait possible.

Je me battraï.

209.

Jeanne enfle une paire de fines chaussettes noires, des escarpins douze centimètres talon verni beige qu'elle porte exclusivement chez elle.

- Vous connaissez aussi Asselthof ?

demande-t-elle, qui ouvre puis referme le frigo.

- Jeanne, pourquoi *Ce cher* ?

dit Vanille.

- David Asselthof chassait avec mon père.
- Où ça ?
- Pologne, terres familiales.

Vanille ignorait qu'Asselthof trouvait du temps pour chasser.

- Asselthof a-t-il gardé contact avec vos parents ?

elle demande.

- Mes parents sont morts,

dit Jeanne.

- Des contacts avec vous ?
- Il a passé une nuit dans la maison d'où je vous parle.

Viens, petit renard.

210.

Vanille raccroche. Moins de trois minutes : les conversations n'apparaîtront pas.

Que vient faire Asselthof dans l'affaire ? C'est un scientifique pur. Il n'a pas été tendre avec Vanille. Mais il ne l'a pas lâchée. Il la prise avec le lot Dimitri/Viktor. Ses chouchous. Son duo cosmique.

Le signal d'un appel officiel se fait entendre puis la voix de Viktor. Vanille suspecte qu'il y a quelque chose de pas naturel: la voix de Zapatt d'habitude est narquoise.

Vanille ôte le tee-shirt, dégrafe le soutien, se place face caméra.

Viktor dit à Bowski Je coupe l'image.

Ce qu'il fait.

Vanille s'empare du boîtier Alpha sur lequel elle a correspondu, la dernière fois, avec Meursault.

Viktor dans la poche sent vibrer son téléphone.

Bowski : rétablis la transmission visuelle.

Viktor : Antropova est nue.

Bowski fait signe à Gunther d'intervenir. Viktor se tourne vers la gauche. Yoko le fixe. Toujours là, elle ?

- Je vais aux toilettes,

il dit.

- Antropova a coupé l'image,

dit Gunther à Bowski.

- Retrouvez-la,

dit Bowski.

210.

Berne

VANILLE, IL ME MANQUE DES ELEMENTS. COMMENT TE SENS-TU ?

PUTAIN DE BORDEL, VIKTOR, J'AI DEUX ARMES AU CUL

TU NE POURRAS RIEN FAIRE

J'AI DEJA FAIT QUELQUE CHOSE

QUOI ?

ASSELTHOF CONNAIT LA RUE AVEC LAQUELLE IL M'ARRIVE D'ETRE  
CONNECTÉE

QUELLE RUE ?

DEMANDE A MEURSAULT

LES COMMUNICATIONS SONT RISQUÉES

LES ARMES FRAPPERONT CETTE RUE . VAS-Y AVEC MEURSAULT

POURQUOI MEURSAULT ? IL POURRAIT VENDRE LA MÈCHE

NE PARLE PAS A ASSELTHOF, VIKTOR. ATTENDS

VANILLE, MARTA EST MORTE

Au bruit que fait la porte des toilettes, Viktor sait qu'il est suivi. Il enfourne l'appareil dans la poche droite de son pantalon, tire la chasse, émerge de la cabine.

Yoko se tient devant lui, tailleur/hôtesse de l'air.

- Luciano veut que tu butes Bowski,

elle dit.

Viktor se lave les mains. Il ne s'est pas rasé, ce matin.

- En quel honneur ?

demande Viktor.

- Une intuition,

dit Yoko.

- Luciano a-t-il demandé à Bowski de m'abattre ?

- Asselthof s'y opposerait.

- C'est tout ce que tu as à dire, fleur de Lotus ?

Viktor passe devant elle. Son corps est de métal. Comme l'arme qui repose sous

son lit.

- Ce soir tu n'es plus de fonction, Viktor, dit Yoko le suivant à la trace. Ma dernière tâche est de te parler. Luci y tient.
- Luci signifie *lumière*, pauvre conne.
- Ne fais pas cela, Viktor.
- Ok, dit Viktor faisant front à celle pour qui la veille il a bandé. Je termine le job et on se voit. Sans le flingue. Je veux d'abord parler.
- Je verrai ce que je peux faire.
- Ce sera comme j'ai dit.
- Tu ne fais pas le poids, Viktor.
- J'ai pour moi l'intuition de Luci.
- J'ai peur,

elle dit, non sans langueur.

211.

Viktor avec attendrissement regarde mademoiselle Mishima. Réalise qu'il n'a plus mal au crâne. Qu'il a faim. Qu'il bande. La machine est d'appoint. Viktor est comme emporté. Quelque chose en lui sait ce qu'il doit faire. Viktor va obéir à l'intérieure voix. Obéir, une fois n'est pas coutume.

- Commande à Gunther de dégager,

dit Viktor, revenu auprès de Bowski.

- Va, Gunther, dit Bowski. Je dois parler au commandant.

Gunther se retire.

- C'est quoi cette comédie ?

dit Viktor.

- Demande à Vanille de réapparaître. Il y a quinze personnes derrière nous qui attendent.
- Ce pourrait-il que nous trouvions de l'aide ?
- Il est trop tard, Viktor.
- Tu dis cela paisiblement.
- J'ai acheté un chalet. Viens le voir.
- Antropova ?

demande Viktor, officiellement.

- Je suis là, Commandant,

dit Vanille.

- Nous avons été coupés.
- Mes fréquences vacillent. C'est le moment.
- De quoi, Antropova ?
- Le moment pour moi de...

Revenir, dit-elle dans la langue que nous parlons à l'intérieur. Une langue silencieuse faite de vrais mots.

- ... de vous faire parvenir le bilan de nos recherches,

elle dit.

Marta, morte.

La voix d'Antropova ne prononce plus un mot.

212.

Rue de l'Envers

- Comment va Clara ?
- Tu n'as pas passé la nuit ici, André.
- Tu dormais à l'hôpital, j'ai dormi au bureau.
- Me trompes-tu ?

André prend Jeanne dans les bras. Elle se dérobe.

- A l'hôpital ils sont plus que rassurants, elle dit. Ta fille réclame la maison.
- Tu fais du café ?

Ils sont à table. Dehors il pleut. André n'a pas retiré son manteau. Jeanne se détend.

Cesser d'éprouver la nausée. Ce type est son mari. Quoiqu'il advienne, il ne la laissera pas tomber. Malgré ses tourments d'épouse. Ses mensonges. Ses récidivistes désirs.

- J'ai rendez-vous à midi avec Frangleux,

dit André.

- Tu n'aimes pas Frangleux.
- J'ai parlé à Étienne. Il a détérioré l'antenne. L'abruti.
- Étienne est un viscéral, dit Jeanne. Il aime sa femme.
- Quel rapport ?

Jeanne sourit. Il a l'air vulnérable, ce matin, André.

- J'irai voir Clara sur le retour,

il dit.

- André.
- Ce n'est pas moi qui ai demandé à voir Lapin agile. J'ai déconné.
- Tu ne *déconnes* jamais, André.
- J'ai fait un lien entre les attentats et cette saloperie d'antenne. Impossible de contacter ni Élise ni Étienne. Tu aurais une idée où les trouver ?
- Je ne suis pas copine avec Élise.
- Viens avec moi voir le ministre.
- Depuis quand m'associes-tu aux choses sérieuses, mon mari ?
- J'ai besoin de toi.
- Tu sens le patchouli,

elle dit, désinvolte.

- Tu es mignonne en chaussettes et talons hauts.
- Mignonne ?
- Ouais.

André regarde sa femme. Sa femme n'a pas besoin de se le mettre en poche pour une thèse qui n'avance pas. Sa femme est pure. La beauté de sa femme le bouleverse.

- Qu'y a-t-il, Jeanne ?
- Je me sens fragile en ce moment, elle dit. Besoin qu'on m'aime. Tu m'as juré assistance, le jour du mariage. Tu as donné ta parole.
- Jusqu'au bout de mes jours je veillerai sur toi.
- Malgré la femme que je suis ?
- Prépare-toi, un ministre n'attend pas.

- Je t'ai parlé de cette fille qui m'appelle, cette fille de Devra ?  
dit Jeanne.

- Tu me fuis depuis trop longtemps,  
dit André.

- J'ai pas envie de parler, dit Jeanne. Juste me promener dans les rues  
d'une belle ville avec l'homme qui veillera sur moi jusqu'au bout de ses  
jours.

Jeanne regarde André.

- C'est pas l'amour, ça ?  
elle dit, voluptueuse, avant de partir se doucher.

213.

Devra-ville

Les rues sont trempées de soleil.

Macha s'arrête dans un square qu'enserrent de hautes grilles de fer, vestiges  
d'un passé. S'installe sur un banc, vert, dévisse un thermos. Porte un long  
manteau de fourrure bleu/noir à col français, ceinture lui briguant la taille  
(depuis trois jours, depuis Yuri, elle ne mange rien).

Macha aime ce qu'est devenu la ville.

Un jour une fille, son mari, leurs trois enfants, installèrent avec une tente  
devant une centrale nucléaire aux cuves fissurées, qu'on envisageait de refaire  
tourner.

Jannice et sa famille y déploient une banderole. Il y est écrit : Non. Ni plus, ni  
moins. Quelques journalistes se montrent intéressés. Janice Callopi leur prétend  
qu'il faut cracher sur la dette du pays. Ne plus effectuer d'emprunt. Mépriser les  
banquiers.

Des gens se joignent au mouvement. On s'en prend au gouvernement. De  
manière concrète. Des gens avec môme s'agglutinent devant les ministères.  
L'armée intervient. Popes et curés rallient les manifestants. Janice Callopi avait  
prend la tête des pourparlers. L'armée tire. Deux enfants étaient morts. Dans  
n'importe quelle partie du monde deux enfants meurent, on s'en fout. Aux  
funérailles, à Devra, les gens arrivent du pays entier. Le gouvernement  
démissionne.

On crée des coopératives de réflexion, quartier par quartier, village par village.  
Puis un parlement central, baptisé *la Cuisine*. Un jeune homme du nom de  
Greg Jointan, frais émoulu de la Fac, se distingue par un sens fraternel de  
l'organisation. Les médias européens couvrent à peine les faits. On a vu ça tant  
de fois. Ça finira par s'essouffler. Et y'a foot à la télé.

Cela ne s'essouffle pas. Les responsables des coopératives ont la responsabilité  
de ces dernières pour un an, pas davantage. Ensuite, ils rejoignent un conseil  
de sages. Ces responsables, pour le temps de leur mandat, font serment de ne  
pas s'enrichir. Du jamais vu. Les vieux disent On est fier de vous, filles et fils.  
Dix ans ans que ça dure. Peu à peu, des gens sont revenus à Devra, y compris  
des ressortissants non-européens. Le miracle tenait sur un fil, mais il dure.

Pas de pétrole. Électricité rationnée. Tout le monde a le devoir de mettre la  
main à la terre un jour/semaine.

Devra ne fait partie d'aucune Union. Elle a les mains libres pour s'auto-



organiser. Les églises sont maintenues en marge, est formulé clairement par Callopi et Jointan.

La majorité des lieux de culte, réquisitionnés, deviennent espaces de convivialité. On est chrétien ou musulman comme on est généreux, souriant : pas besoin d'église/de mosquée pour ça. La Cuisine n'est pas une organisation laïque mais athée.

Perplexe, ébahi, soulagé, on partage le rêve. Le *jusqu'à quand ?* est supplanté par le *On continue*, efficacité pragmatique. Callopi et Jointan ont deux mots en ligne de tir : *pouvoir* et *corruption*. On ne veut pas de cela. On est pauvre. Les enfants rient.

215.

Macha regarde, amusée, deux garçons de l'âge de son fils jouer au ballon. Ils sont concentrés. S'appliquent avec sérieux. Macha se sent belle.

A quoi cela tient-il de se sentir beau ? Est-ce un sentiment d'ordre philosophique, psychologique, spirituel ? Un vieux/une vieille peut-il se sentir beau ? Il faut le décider. Contre toute marée de larmes. En soldats mécréants.

L'un des footballeurs jette un œil sur Macha. Elle lui sourit. Elle boit un café. Pas de meilleur moment dans la journée que ce temps de solitude entre sa famille et son job, à l'hôpital. Elle se sent belle, Macha, tandis qu'une mèche de cheveux obstrue son visage, poussée par le doigt du vent. Macha tolère que le vent la caresse. Elle ferme les yeux. Entend les deux garçons s'éloigner. Un gobelet de café, encore, qu'elle se sert et faudra y aller. Écouter, diagnostiquer, rassurer. Peut-être se rendre, à seize heures, chez Miki.

Elle a mis cinq ans à oublier Dimitri, cinq secondes pour tomber en amour de Yuri. La souffrance est blessure, l'amour guérison.

A quoi faut-il prendre garde ? Doit-on tirer immédiatement des conclusions (l'amour tiendra, tiendra pas) ? Doit-on faire montre de patience ? Une grande rencontre amoureuse peut durer une vie, en constituer le fil : comment la reconnaître ? Lui faut-il être fidèle sexuellement ? Peut-on être amoureux de quelqu'un d'autre quand on est marié ? Doit-on craindre que cela porte préjudice au conjoint ? Si je tombe amoureux de quelqu'un d'autre que mon adorable conjoint, n'aurai-je pas envie de vivre aux côtés de l'amant ?

Toutes questions que vous vous posez peut-être, que vous vous êtes posé un jour, que Macha ne se pose pas. Elle a, devant elle, une femme dont la mâchoire est brisée. Devra est devenue communaliste. Il n'en demeure pas moins qu'un pervers est un pervers. Une infirmière demande :

- Qui vous a fait cela, Madame ?

La femme répond, avec difficulté car elle souffre :

- Une chute, dans l'escalier.

L'infirmière regarde le docteur Zapatt. Elle n'échangent rien, pas même un rictus. La colère, à Devra, demeure pure.

216.

Quand tu aimes, que l'autre te fait mal, tu te dis que c'est pas sa faute. Qu'il va changer. Qu'il tient à toi.

Faudra parler aux femmes. Leur corps est fait pour l'amour. Pas pour la violence. Ni physique ni psychique. Apprendre à se protéger de la violence. Privilégier les relations qui veulent du bien. Le bien du corps. Tant pis s'il manque la passion. Tant pis, nom de dieu.

Il est des passions joyeuses. Si tu restes englué dans la violence, rien de bien ne peut t'arriver. Un enfant comprendrait cela. Veuille-le. Vouloir n'est pas nécessairement pouvoir mais c'est déjà ça. Être patient. Croire que l'exercice actif de la confiance ouvre des portes, délie les préjugés, fait surgir l'inattendu. Entourer celles et ceux qui sont mal aimés. On appelle ça la solidarité. Attendre avec eux que se délite l'amour malheureux. Leur répéter que le prince/la princesse charmant.e finira par poindre le nez.

Qu'ils l'entendent, les blessés de l'amour, même si les mots n'entrent pas dans leur cœur. Leur dire les choses avec douceur. Ne pas vouloir imposer. Qui sommes-nous pour donner leçon ?

A Devra, il y a quelque chose de cela, qui s'infiltré dans les consciences. Non point une manière de parousie. Mais l'espérance que, dans la détresse, dans les ténèbres, dans le sentiment d'échec/honte, se profile quelque chose de bien. Que nous n'avons pas à mépriser notre propre chemin.

La conscience philosophique d'un retour à l'humain peut advenir à Devra, les gens le croient. Les écrans sont éteints, à cause du manque d'électricité. L'extrême liberté qu'occasionne le bien penser se défie des écrans.

217.

En orbite

Marta, Morte.

Vanille se glisse dans les primevères de Devra avec sentiment de laideur. La station, la terre, les gens. Ce matin, elle n'écoute pas Georges. Elle ne parvient pas à s'enlever du crâne la manifestation tangible du laid. Ses souvenirs de la Ruffia sont laids. Le tram de la ligne 22, la cuisine de Poshda, la bibliothèque de la Faculté sont laids.

Dimitri lui tourne le dos. A-t-il jamais existé ? Est-il fantôme adjoint par l'imagination en vue d'agrémenter une vie fade ?

Vanille ne pleure pas Marta. Marta est une femme méchante ; a connu les premiers succès professionnels revendiqués par les femmes ; tellement sûre d'elle ; Marta méprise Vanille.

L'astronaute enfle un pull blanc acheté pour elle par les techniciens de Berne. Elle a froid. Le froid qu'un soleil de banque ne fait pas disparaître. Un froid définitif.

La voix de Viktor n'avait pas le droit de prononcer cela. Pas de la manière dont on jette un trognon de pomme.

- Vanille ?
- Viktor j'ai besoin d'entendre mon oncle Piotr.
- Je ne.
- Ta gueule. T'as pas été capable de prendre soin de mon cœur. Jamais. Depuis la mort de Dimitri t'es une erreur dans ma vie. Je ne veux plus être en liaison avec toi. Je veux le commandant.
- Il revient dans une poignée d'heures,

dit Viktor.

- Tu as l'humanité incompétente, Zapatt. Un cerveau, une bite, que dalle entre les deux. Un ventre tributaire d'une bouche et d'un trou de cul. Rien en toi qui fasse de la pensée.

Gunther ne peut s'empêcher de jeter un œil du côté du mec prétentieux qui vient de recevoir, devant témoins, un flot d'intimes injures. Viktor se lève, faisant ruer dans les brancards son siège à roulettes. Bowski ne bouge pas. Puis :

- Vanille c'est moi, Alexandre, dit-il, s'adressant à Alldream.

Dehors, Viktor allume une cigarette. Il est pire excité que sur le point de sauter une fille.

Vanille a fait fort. Elle l'a surpris. Là, au creux de lui.

218.

Devra-ville

- Pablo Lukas, RD2fm. Professeur Asselthof, votre revirement en faveur de la centrale Zeckon a été mal perçu par l'opinion publique de Devra. Que répondez-vous à cela ?
- Je ne suis pas pour l'usage de Zeckon dans le domaine militaire. L'exploitation se fera en usage civil.
- Mais, la nocivité ?
- Aucune centrale de ce type n'a été construite. Elle bénéficiera d'un taux de sécurité à deux cents pour cent. Placée sur un lieu géologique qui n'a pas bougé depuis trente millions d'années.
- On dit que la Faculté recevra en échange de Zeckon un bonus plus qu'avantageux. Ce qui la placerait en tête des facultés.
- C'est exact. Doit-on le déplorer.
- Nelly Arbadian, Radio Une. Monsieur Asselthof, la vie à Devra changerait radicalement, la centrale occasionnant des emplois et un confort électrique jamais égalé.
- Me demandez-vous si nos compatriotes ont envie de cela ? Ils en ont envie.
- Si la centrale Zeckon faisait l'objet d'une défaillance humaine ou d'un ouragan, Devra sera rayée de la carte.
- Les gens de Devra face au progrès sont devenus timorés.
- Le progrès, vous y participez de manière héroïque, Monsieur Asselthof. Faisant montre d'audace à faire travailler vos étudiants sur les énergies alternatives. Vous nous avez assurés que vos recherches donnaient des résultats inespérés. Pourquoi ne pas poursuivre ? Pour des questions de fric, Monsieur Asselthof. Cela ne vous plaît pas qu'une femme vous parle comme cela ? Les femmes de Devra ne laisseront pas les néo-capitalistes asservir notre pays à leur saleté de corruption.
- Bien dit.
- Silence !
- Devra libre !!
- Laissez parler Asselthof.
- Je vous remercie, Madame, de votre attitude soldatesque. J'ai jadis

apprécié qu'une femme prenne la tête de nos mouvements civils.

- C'est elle qui les a déclenché, abruti.
- Callopi est contre le projet de centrale, Professeur.
- Depuis que je suis à la tête de la Faculté, un grand nombre de femmes compte parmi nos meilleurs éléments. Vous connaissez ma réputation, Madame Arbadian. Nous avons déjà conversé, vous et moi. Le projet de la centrale est un cadeau. J'allais dire, un cadeau que nous ne méritons pas. Nous sommes le tiers-monde de l'Europe. Nous devons la survie à la force de notre entêtement.
- René Lubowski, Gazette de la betterave.

(Rires dans la salle)

- La Maison de la Presse a reçu pour info ce matin que deux citoyens de Devra avaient été abattus en France, où ils auraient perpétrés les attentats de Frahir, Nasoule et Plancard, faisant en tout une victime. Ces terroristes...

(Huées dans la salle)

- ... ces présumés terroristes auraient revendiqué la libération des cinq auteurs du casse de Paris qui, il y a trois ans, a fait trois morts. Dans la presse européenne ce matin on parle du *peuple affamé* de Devra, menace terroriste. Qu'en pensez-vous ?
- Qu'il faut que cela cesse.
- Devra n'est pas affamé, Monsieur.
- Bien sûr. Il a les betteraves.

(Silence dans la salle)

- Le peuple, Professeur, mange moins qu'il ne le faisait du temps des supermarchés. Il mange mieux. Notre instruction est placée sous le signe de l'excellence. Notre système éducatif est révisé radicalement. Nos enfants sont formés aux apprentissages classiques ainsi qu'à la Philosophie. Ils viennent spontanément à l'école avant dix heures du matin, sans qu'on ne doive les sortir du lit. Ils y étudient la musique, chantent, dansent, cultivent le potager, cuisinent, font de la cordonnerie, montent des murs de pierre. Ceux qui montrent le plus d'aptitude ou le plus d'intérêt aux Sciences et aux Lettres, sur leur demande, sont rigoureusement formés. Ce sont nos corps qui pensent. Nous sommes des corps, à Devra.

(Applaudissements)

- Ne me regardez pas de haut, Asselthof. Je ne débite pas des âneries qui seraient impropres au progrès. Nous allons bien. Nous n'avons pas besoin de votre centrale. Nous travaillons à des solutions alternatives en matière d'énergie. Votre centrale propage l'énergie par ondes. La santé publique de Devra en sera décimée. Personne ne veut de cette centrale. Nous sommes idéalement situés entre l'Europe et l'Asie. Nous avons d'excellents ingénieurs et techniciens. Mais nous ne nous laisserons pas faire. Peu importe ce qu'en disent de prétendus terroristes qui ne seront pas jugés vu qu'ils furent liquidés. Nous, on n'est pas mort. On prendra notre propre défense. Voilà ce à quoi vous devez vous attendre, Asselthof.

219.

Paris

- Nous prenons au sérieux tes propos, Professeur.

Lapin agile est tassé sur son fauteuil, *rabougri* est le mot qui vient à l'esprit de Jeanne. Elle croise ses jambes galbées dans des bas noirs de voile extra fins. Elle porte sa robe noire préférée, celle des instants idylliques, manches amples, dentelles sur le devant par dessus les seins, taille ceinturée, bas évasé. Chic, simple, sexy.

André est en beige, pantalon/veston, chemise à petits carreaux blancs et rouges. Elle n'écoute pas, Jeanne. Elle sait qu'André se sent flatté par le mot d'accueil du ministre.

Lapin a des yeux verts. Jeanne regarde le ministre invalide. Elle le trouve attendrissant, décroise les jambes.

- Désirez-vous un café, Madame ?
- Oui,

elle dit.

- André ?
- Avec joie.

Le ministre commande deux cafés, une tasse d'eau chaude pour lui. Maux d'estomac, il ajoute à l'attention des interlocuteurs, à l'adresse de Jeanne surtout, dont la présence le désarçonne.

- Nous avons fait le lien entre les trois villages, dit l'impotent ministre. On ne peut, comment tu le prétends, tirer une ligne droite passant par les trois points.
- Exact, dit André. La ligne tracée zigzague. Pas le nombre de kilomètres. Vingt-quatre, onze, six. Notre quartier se trouve à trois kilomètres.

Le café arrive, la secrétaire, etc.

- Eric, ne me dis pas qu'en raison des terroristes abattus, la vigilance est tombée ?
- Il y a ces gigantesques manifestations qui auront lieu, ici, dans deux jours, contre les allochtones.
- Quelles allochtones ?

demande Jeanne, se redressant pour boire le café.

André se tourne vers elle, distrait. Elle le sent en train de réfléchir.

- Vous le savez, dit Frangleux. Un député de faction extrême a introduit le projet de loi selon quoi les nationalisations de moins de vingt ans seront révisées en cas d'activité terroriste, ainsi que celles de leur famille entière, parents, grand-parents, oncles, cousins.
- Vous êtes contre ?

demande Jeanne, candide.

220.

- Je ne suis pas réactionnaire,

répond à Jeanne le ministre.

- Je ne me suis pas déplacé pour parler racisme avec toi, Frangleux, dit André. Tu as des choses plus importantes à faire, moi aussi (comme

baiser ta femme ? pense le ministre qui ne peut baiser la sienne). Une plainte, que j'ai déposée eu égard à l'antenne derrière chez moi.

Soupir de Frangleux. Qui soulève la tasse, main sujette au tremblement. Jeanne baisse les yeux. André attaque :

- Tu es un juriste reconnu pour sa promptitude. Au lycée tu étais déjà le plus rapide, sans jeu de mots.

Frangleux sourit, il aime qu'on ironise à propos de sa situation. C'est mieux que n'y pas faire référence, comme si elle n'existait pas.

- Que faire pour qu'un expert se déplace jusque chez moi dans la journée ?

demande André.

- Sur le lieu des attentats, dit Frangleux, il n'a pas été fait mention d'antenne. D'autre part Électron gère plus de.
- Nous y voilà.
- Plus de la moitié de nos centrales nucléaires. Sans Électron, les militaires palliant aux agitations ne pourraient communiquer. C'est drôle, vous ne trouvez pas ?
- Que l'État ait vendu ses entreprises ? dit Jeanne, l'œil intense. Que l'État ne serve à rien, pas même aux procès verbaux ?
- Il reste la police,

maugrée André.

S'installe un silence. Frangleux réfléchit. Jeanne l'aime bien, ce type. Il ne fait pas semblant de paraître ce qu'il est incapable d'être.

- Je vais mettre sur le coup Jean Demarlin, dit le ministre. Ingénieur. Travaille pour moi.
- Envoie-le nous aujourd'hui,

dit André.

- Vais tout faire pour.
- Contacte-moi, je serai sur place.
- Tu as peur ?

dit Frangleux.

- Je suis en colère,

dit André.

- Moi, j'ai peur.
- Que peut-il t'arriver de pire, Frangleux ? Pire que la peur ?

221.

Jeanne se mord la lèvre inférieure. Elle ne quitte pas des yeux ceux du ministre.

- Les héros connaissent la peur, dit ce dernier. Même le Christ, qui en est un, murmure sur la croix Pourquoi suis-je abandonné. Il y a trop de riches. Ce ne sont pas les allochtones qu'il faut évincer, ce sont les grosses fortunes. Elles sont à la racine de la violence.
- Nous sommes riches toi et moi, Frangleux,

dit André.

- J'ai peur parce que je ressens des choses et ne vois pas de solutions. Lapin agile éprouve l'inaction de ses roues. Il attend de voir,

dit le ministre, empoignant d'un geste rageur, de chaque côté, le chrome

superposant les jantes.

- Nous sommes des lâches,

dit André.

Un silence, encore. Un silence fort de fraternité contenue. La sincérité n'obtient pas de réponses dans l'instant. Elle sait qu'elles réponses viendront. Quand elles seront à portée de main, ces hommes iront vers elles plutôt que vers l'imbécile haine.

- Je suis heureux que tu sois venu, André. Je ne me lève pas, ne m'en tiens pas rigueur.

André se met debout, puis Jeanne. Ils se tiennent face au ministre rassemblant ses affaires. André contourne le bureau, se baisse, pose un baiser sur le front de Lapin. Lapin serre le haut du bras d'André.

Quand André dit Allons-y chérie, Jeanne regarde Frangleux. Frangleux regarde Jeanne. Jeanne sort du bureau.

Le mari et la femme marche côte à côte. André s'arrête, s'empare du bras de Jeanne. Lui aussi veut un regard. Jeanne n'est nulle part. André se remet à marcher. Jeanne glisse le bras sous celui du mari. Elle erre, dans les couloirs somptueux du ministère, comme dans un rêve. Fragile. Dépossédée d'elle-même. Légère, aussi. André est là, à guider ses pas. Il veillera sur elle, jusqu'à la fin des jours.

222.

Hongrie

Gabrielle petit-déjeune face au lac, premier étage, dans une chambre tendue de rose. Lazar a déposé devant elle un thermos de café, trois tartines, un morceau de beurre, de la gelée. Une heure et je reviens.

Gabrielle force la pointe du couteau à s'immerger dans la gelée, à en déposer un micro-gramme sur le bout de sa langue. Dans le pays de Gabrielle, on ne cultive pas ces fruits.

Cette pensée apaise Gabrielle, regard posé sur la flaque lacustre vif argent. Sentiment de sortir au grand jour.

Elle allume, la première fois depuis vingt-quatre heures, son téléphone portable.

Treize messages.

223.

Gabrielle beurre une tartine. Se remémore la nuit. Des fillettes dansent pieds nus dans son cœur. Gabrielle se mêle à elles qui lui tendent la main, l'incorporent dans la ronde. Elles portent des tabliers verts.

La messagerie du téléphone qui retentit ne la fait pas sursauter.

Lazar lui caresse le visage après l'amour. Elle se sent nue comme un nouveau-né sorti du ventre. Dêvêtue. Recueillie à l'alpha de sa vie.

Ses proches seront inquiets. Demanderont des explications. Exigeront, avec civilité, des comptes. Elle devra se justifier. Est-ce cela qu'elle veut ? Veut-elle sa vie, ou celle d'une autre ?

Gabrielle descend au rez-de-chaussée, ne rencontre personne si ce n'est le

vieux sur la droite qui, dans le lit banquette, dort sur le côté face au mur. Dans le hall, ça sent la cire d'abeille. Gabrielle s'empare de son manteau, claque doucement la porte derrière elle.

Dans la rue des gens la croisent qui ne prennent garde. Elle vient de vivre une nuit sublime, elle marche sur les nuages cela devrait attirer l'attention.

Mais non. Rien n'interroge son bonheur. Son bonheur, par conséquent, s'assoupit, repu. Personne ne lui fera de mal.

Gabrielle est liée à la vie d'un mari, à la vie de deux enfants. Elle n'a pas grand-chose à reprocher à son homme. Peut-être un défaut de tendresse, mais il y a l'usure, l'âge même de son corps à elle. Et puis, elle n'est pas fantaisiste comme nana.

Gabrielle glousse tandis que s'envolent deux oies sauvages, à la pensée de sa langue sur le moindre centimètre carré de peau et plis du corps de Lazar. Pourquoi ne pas attendre que leur amour prenne forme ? Qu'il acquiert des racines ? L'arbre tenant sur les pieds, ils n'y auraient qu'à laisser les oiseaux se poser.

Elle prend place sur un banc de bois, mains aux poches. Elle a pris plaisir à laver ses cheveux, ce matin, à se maquiller, enfiler la robe bleue ciel qu'elle possède depuis l'âge de vingt ans qu'elle ne porte plus, seul dieu sait pourquoi elle l'a mise dans sa valise. Lazar a dit Tu es belle. Christophe ne lui dit pas Tu es belle. Revenir dans la rue de l'Envers, dans sa maison d'autrefois, Gabrielle ne s'en sent pas la force. Elle a dit à Lazar Quand repars-tu ? Dans deux jours.

Je reste avec toi, elle a dit.

Deux jours pour renouer avec celle qu'elle a été. Celle qui l'a conduite ici. Celle des moments de larmes, seule dans le cabinet vétérinaire, à éprouver dans la chair combien vaine était sa vie. Quand elle réalisait que les livres lus dans sa jeunesse, tant d'extra-ordinaires destins, avaient menti sur la possibilité d'une voyage inouï.

Elle se sentait l'âme d'une aventurière, à ses vingt ans. Mais avait opté pour la gentille Gabrielle, cheveux blonds légèrement patiné par la coiffeuse anatolienne, Zeia, qui était grosse et peu causante et réussissait la blondeur comme nulle autre.

Qu'avait Gabrielle à se faire pardonner ?

Elle revient, à pas lents, en direction de la maison. Elle monte dans la chambre, manteau sur le dos. Ouvre la porte, s'allonge sur le lit, s'endort peu à peu, dans le soucis de rien.

224.

En orbite

Nous, prendrons, le temps, de vivre, d'être libres, mon amour/

@VANILLE ?

Tout est possible, tout est permis/

@VANILLE C'EST VIKTOR

Viens je suis là, je n'attends que toi, tout est possible, tout est permis/

@TU REVIENDRA.

=DE QUELLE FAÇON ?

@LA CAPSULE FERA LE RETOUR COMME ELLE A FAIT L'ALLER.



Vanille interrompt Georges.  
=AVEC DEUX MISSILES AMARRÉS ?  
@TU LES DÉLESTERAS.  
=ILS SONT BIEN ACCROCHÉS, ZAPATT.  
@PAS QUESTION QUE TU RENONCES  
=TU FERA TON TROU A Berne, VIKTOR  
@TOI A HARVARD  
=JE VOULAIS CREVER ICI  
@TU REVIENDRAS  
=POUR QUI ?  
@DIMITRI  
*Dimitri.* Vanille l'a pensé avant que Viktor ne le prononce.  
=DIMITRI ME MANQUE  
@A MOI AUSSI, ANTROPOVA. C'EST STUPIDE, CONTINGENT,  
ALÉATOIRE COMME L'HISTOIRE HUMAINE  
=C'EST A LUI, elle écrit, QUE JE DOIS D'ÊTRE ICI  
@OU ES-TU, VANILLE ?  
=OH, VIKTOR, DANS UNE ENDROIT SUPER BEAU.  
@J'AI RENONCÉ  
=ILS M'ONT LAISSÉ PASSÉ DEVANT BOWSKI, QUI ÉTAIT PRIORITAIRE.  
POURQUOI ?  
@TU EN AVAIS TELLEMENT ENVIE  
=NON, VIKTOR. BOWSKI EST PHYSIQUE, IL TIENT A LA VIE PLUS QUE  
MOI, IL SAVAIT CE QUE JE NE SAIS PAS  
@PRÉTEND QUE NON  
=BOWSKI SAIT COMMENT DÉSAMORCER LES ARMES  
@BOWSKI NE SAIT RIEN. SON REMARQUABLE CERVEAU EST PASSÉ DU  
CÔTÉ DE LA FINANCE  
=ON SE CROIRAIT DANS UNE HISTOIRE POUR ENFANTS  
@PARCE QUE JE TE PARLE EN CACHETTE ?  
=PARCE QUE DES PARTENAIRES INTERNATIONAUX ONT MIS DES  
MILLIONS DE DOLLARS SUR CETTE MISSION ET QUE NOUS NOUS  
PARLONS TOI ET MOI COMME A DEVRA. NOUS N'ETIONS RIEN, A  
DEVRA  
@NOUS NE PARLIONS PAS EN CACHETTE  
=NOUS N'AVIONS RIEN A NOUS DIRE, ZAPATT  
@NOUS EN DISCUTERONS DEVANT UNE PÂTE D'AMANDES ET UNE  
VODKA DANS UN SALON DE THÉ BRUYANT.  
=CHARME DE LA VIE TERRESTRE  
@NOUS ALLONS ÊTRE COUPÉS  
=LA SOLUTION VIENDRA D'EN BAS. IL FAUT CONTACTER CES GENS  
@POURQUOI LES APPELLES-TU *CES GENS* ?  
=J'AI CONFIANCE EN EUX  
@JE LES TROUVER AI  
=AVEC MEURSAULT  
@JE NE SAISIS PAS TON OBSTINATION  
=MEURSAULT SAURA LES CONVAINCIRE  
@PAS MOI ?

=TU ES UN JOUISSEUR, ZAPATT. TU DÉCOMPTE LES VAGINS.  
SALVATORE MEURSAULT NE COMPTE PAS, IL PENSE.

225.

Vanille interrompt la communication. L'heure c'est l'heure. Elle est une machine. Elle compte.

Elle est du même bord que Viktor.

La pensée nous rend mélancolique.

A partir de quoi fabriquez-vous de la pensée ? A partir de vous-même. Moi, moi, infestant la planète cognitive. Les sciences, c'est autre chose. Mettre le discours subjectif de côté. Raisonner de manière objective. Même si j'ai mal au bide, si mon gosse a injurié le prof, si j'ai chopé une contravention. Raisonner, c'est bâtir une œuvre qui soit utile concrètement.

Vanille a vision du corps de Viktor allongé sur une berge de la Ruffia. Un Viktor fragile lui demandant M'aimes-tu ?

226.

Dans tous ces cas, la même question monte aux lèvres : qui a pris la responsabilité de déclencher ces empoisonnements en chaîne, de lancer cette onde mortelle qui progresse en s'élargissant comme les rides créées à la surface d'un étang par la chute d'une pierre ?

Rachel Carson, Printemps silencieux, 1963

227.

Devra-ville

Quand Macha le voit approcher, les bras lui tombent. L'homme porte un chapeau de laine verte posé de travers sur la tête, barbe d'une semaine, habits usagés. Macha est médecin, il n'y a plus de classes sociales à Devra, un ancien juge peut arriver attifé dans cet état, un ancien ministre, un ancien manager. Ce n'est pas cela.

Escortant le malade (l'homme est faible, tout juste s'il peut tenir sur les jambes), l'infirmière affiche un air tonique. Elle sourit à Macha. Remonte la manche gauche du vieux type. La plaie est purulente.

Oh, fait la toubib, regardant vers le fond du couloir. Une pose ? demande l'énergique infirmière (qui est blonde, cheveux tirés en arrière en méthodique chignon). Il faut recoudre, dit Macha. L'infirmière recoudra. Déjà celle-ci s'éloigne-t-elle marchant aux côtés de l'homme affaibli, non pas devant l'homme ni le poussant. A ses côtés. Devra.

Devant le miroir des toilettes, Macha se lave le visage eau/savon, s'essuie les mains, sort d'un sac fourre-tout une trousse bleu roi à tirette dorée, en extirpe crème hydratante, fond de teint, mascara. Sort du sac une brosse à cheveux, une mini bombe de laque (elle en possède cinq exemplaires depuis trois ans, usant de l'une de l'autre avec parcimonie, aucune n'est vide à ce jour).

Macha, coiffée/laquée, examine dans le miroir son *imago*. Pas besoin de rouge à

lèvres, la bouche est ce qu'elle a de plus beau chez elle, beau naturellement. L'artifice est mensonge et Macha, en cet après-midi d'automne, n'a pas besoin de semblant ô non.

En cette heure froide de brume épaisse sur l'avenue des Soldats désarmés, ce n'est pas sa bouche, c'est la présence de Yuri dans sa vie qui obsède à Macha.

228.

La toubib marche dans les rues de la ville qu'elle aime, cœur en vrac.

Si les choses étaient simples, nous ne serions pas humains. Nous avons une sensibilité, nous fabriquons des émotions, il y a des loups. Faire régner l'ordre dans la bergerie. Un bon repos vaut mieux qu'une blessure qui s'infecte. Préférer sortir quelques larmes au chaud contre un mouton, que les pieds dans la boue le ventre creux sur un chemin dont on ne voit le bout.

Macha tente de se rassurer à propos de la chance qu'elle a, quand Yuri l'attrape par le bras.

- Tu marches si lentement,

il dit dans un sourire éblouissant.

Macha continue de marcher. A Yuri d'aligner le pas. Ce qu'il fait resserrant le bras. Elle ne craint pas, Macha, de s'écrouler tel un édifice de cartes. Elle inhale profond l'air qu'ils respirent, Yuri et elle. Elle veut que l'instant participe de sa chair.

Dans le salon de thé Miki, ils prennent place parmi des gens charmants, agités, vivants. Une telle énergie. Que peut-il lui arriver, à Macha, puisqu'elle est pure ? Yuri la dévisage, elle sourit. Je ne rien à t'offrir, disent les dents bien alignées de la docteur en médecine. Ma beauté m'appartient, Yuri, si c'est ce à quoi tu penses. Je vieillirai avec elle, nous mourrons à la même seconde, corps à corps, ma beauté et moi. Même s'il t'arrive d'y goûter encore, ce le sera éphémèrement. A quoi bon ?

Yuri ouvre la bouche avec intention de parler. Macha éclate de rire.

- Suis-je si prévisible?

il dit.

- Tu as l'air de me voir pour la première fois,

elle dit, laissant le rire prendre le temps de l'évanouissement.

- Je te vois pour la première fois,

dit Yuri, levant la main en direction d'une serveuse. Ajoute :

- Tu es la seule femme qui me fasse, à chaque retrouvaille, l'effet de la nouveauté. Café ?

Macha hoche la tête.

- Puisque nous en sommes au stade de l'humeur joyeuse, dit Yuri, sache que je veux te parler non pas de ton frère, mais de moi. Viktor est en mauvaise passe. Il est entré, volontairement ou pas, dans la cours d'un mafieux, une relation de mon père.

- Relation ?

dit Macha.

- Comme toi et moi sommes amants.

- Nous ne le sommes pas.

- J'avais envie de placer la phrase.

- Nous ne sommes pas amants, Yuri.
- Dans le mot *amant* il y a *aimer*.

Macha dédie trois secondes à l'observation de sa propre main. Puis :

- Cette mission leur échappe,

dit Yuri.

- Pourquoi m'en parles-tu ?

dit Macha.

On leur sert des cafés. Yuri porte une chemise bleu ciel sous un pull en V marine. Il a l'air d'un fonctionnaire. Il s'est rangé.

- Maintenant c'est toi qui me regarde bizarrement,

il dit.

- Cela m'arrache la gorge de le reconnaître, elle dit, mais tu as l'air comment dire ? Centré.

Moue de Yuri.

- La solution d'une vie, elle dit, c'est être au centre de soi. En périphérie, on est trop vulnérable. Le centre est la place du château fort. Du haut des remparts, on voit à trois cents soixante degrés.
- En seigneur je te regarderais ?
- Oui,

elle dit.

- Le seigneur a envie de prendre son cheval et de foutre le camp.
- Ton père...
- Je n'ai parlé d'Hubert Davonian qu'à toi.
- Pervers narcissique, elle dit. Te détruit en même temps qu'il t'étreint.
- J'ai besoin de toi.

La main de Yuri contourne la tasse, se glisse sous la paume de Macha. Macha serre la main de Yuri. Chasse de sa tête les conclusions. L'homme occidental prévoit les conséquences de ses actes. C'est bien. En amour, vivons le temps présent. Donnons, donnons, donnons.

- Mon père, dit Yuri, revient avec un paquet de fric. Celui de Luciano. Avec Asselthof ils comptent installer sur Devra une centrale de type Zeckon.
- Asselthof est manipulé.
- Le Christ disait que pour le suivre, il ne fallait aucun lien familial, amical ou matériel. On devrait exiger la même chose des politiciens.
- Asselthof est un universitaire,

dit Macha.

- Sa Faculté atteint le top dix mondial, dit Yuri. Derrière les bâtiments vétustes, il y a de l'argent.
- Asselthof ne s'enrichit pas.
- La technologie numérique coûte un pont.
- A Devra nous vivons mieux depuis que nous sommes moins connectés, tu le sais, c'est notre secret Yuri nom de merde.

229.

Yuri avale une gorgée de café.

- Ne réagis pas ainsi, ma douce,

il dit.

Macha ôte sa main de dessous celle de Yuri. Elle a envie d'une clope. Se redresse, ôte son pull, laisse tomber le dos.

- Cesse de me regarder comme ça, elle dit. Parle-moi de l'homme dont tu as reçu le nom.
- Y a-t-il eu enquête après la mort de Marta Nielsman ?
- Je n'ai pas vu le corps,

dit Macha.

- Tu es belle. Ne désire-t-on pas les belles choses ?
- Moi aussi je suis centrée. Ma famille est une entreprise que je compte mener à terme. J'ai la charge de deux enfants et d'un mari.
- Il ne travaille pas, ton mari ?

dit Yuri.

- Jonas enseigne le piano, ne joue pas au con, Yuri. Sa vie est axée selon la mienne. Je suis tenante d'un équilibre. Après notre rupture, un jour je me suis levée, j'ai imploré le Ciel j'ai dit : Rendez-moi forte. Tous les matins, je priais. A cause de toi j'ai souffert. Je me suis sentie orpheline d'un destin que je voyais dans la beauté. Je désirais ce destin. Tu me l'as refusé.

Yuri serre le poing. Il veut du café, la tasse est vide.

- Quand après notre histoire, poursuit Macha, j'ai rencontré Jonas, j'avais besoin d'être consolée. Je n'avais plus de désir, si ce n'est celui d'avoir des enfants. Jonas me les a donné. Ses enfants l'adorent. Qu'est-ce que je fais avec ça?
- Tu es devenue forte, tu connais ton chemin, quelques soient les entraves tu tiendras debout.
- Commande-moi une vodka.

Yuri lève le bras, commande deux verres. Macha n'est pas au bon endroit avec la bonne personne. Miki est luxueux. Elle s'est faite à l'âpreté des rues, aux brasseries improvisées, aux friches où l'on allume des feux. Que feraient les gens de Devra ramenés au confort d'antan?

- Ton père te propose-t-il de travailler pour lui ?

elle dit.

- Bien sûr,

il répond.

- Tu es l'un des seuls haut-fonctionnaires de ce pays qui n'ait pas été débouté, dit Macha. Tu possèdes l'un des plus beaux appartements de Devra. Tu as une femme gentille, une maîtresse splendide au cul dont tu jouis le jeudi entre 17 et 18 heures, tu n'as pas d'enfants, pas de loisirs parce que tu faisais du temps de Devra-la-riche c'est du planeur et que.
- Mon père fait construire un aéroport privé.
- Ce mec est pervers,

dit Macha.

- Voyager me manque.
- Pervers.
- J'en ai rien à foutre de la centrale Zeckon. Si elle est installée, j'irai vivre ailleurs.

- Tu penses ce que tu dis ?
- Ne t'en vas pas,

il dit.

- Je n'en ai pas l'intention.

Deux vodkas sont devant eux posées.

- A la tienne,

il dit, avalant cul sec l'entièreté du verre.

- Ton père t'a fait assez de mal, tu ne crois pas Yuri ?

230.

France

Meursault roule au volant de son allemande tellement moins confortable que pourrait l'être une française mais tellement plus puissante. Ce matin c'est lui qui a déposé les gosses à l'école, en repartant il a croisé un jeune gosse qui irradiait c'est le mot, sa tête était soleil. Meursault a fait le constat que lui-même ne devait pas avoir l'air heureux.

Avec Cathy quelques mois plus tôt ils s'étaient offert un resto hors de prix quand il avait appris que sa candidature pour Berne avait été retenue. Puis avait offert un week-end à Cathy quand à trois ils avaient été définitivement sélectionnés. Deux hommes, une femme. Meursault avait été choisi pour parler à Vanille Antropova.

Il avait pris le job au sérieux, Meursault. Oh ce n'était pas une affaire d'argent. Salvatore n'a pas de besoins extravagants. Il est de ceux qui passent leurs temps morts en se sentant vivant auprès d'un livre.

Sa nomination à Berne n'était pas une question de pouvoir, non plus. Mais de liberté. A ce moment-là, Salvatore en éprouvait le besoin. Parlant à Antropova, il éprouvait la liberté. Elle était loin de lui, cette fille. Pas comme ses patients qui du regard quémандаient amour, reconnaissance, pitié somme toute.

Vanille, au delà de toute espérance, l'avait tiré de lui-même. Du cercle qu'il avait tracé autour de lui. Elle avait fait de lui un homme capable de tenir parole devant un parterre d'étoiles.

Meursault roule à travers la campagne froide/ensoleillée en direction de son cabinet. Ses anciens patients et clients y sont revenus sans la moindre exception. Tous encore toujours malades.

Fragile, la psyché. Fragile, fragile, fragile. Ces gens ne cessent de faire violence à leur fragilité. Ils devraient aller voir du côté de leurs forces.

Meursault roule sur une nationale que bordent de part et d'autre des érables. La route est encombrée, comme chaque matin de la semaine. Il est prudent, Meursault. Avec la fille du commandant il aurait du l'être davantage. A Berne, avait accepté de la prendre en consultation.

Jessi réclamait de pouvoir le consulter dans le cadre de ses études de psychologie. Il avait recommandé la jeune femme à un collègue, Un bon praticien qui viendra également à bout de votre mélancolie. Vous, Docteur, pourquoi ne m'aidez-vous pas ? Elle était partie sans attendre de réponse, Meursault la retrouvant trois jours plus tard à un cocktail que donnait le commandant.

Jessi l'y avait aguiché, il s'était laissé faire, avait couché avec elle une fois deux

fois trois fois, pas de coups de fil intempestifs, une fille gentille dans le fond, un peu frigide peut-être, ça ne ressemblait pas à grand-chose mais Cathy était tellement prise par ses séances de gym et puis, c'était frustrant de ne pas avoir de face à face corporel avec la cosmonaute. Bref rien de compliqué jusqu'au jour où on avait retrouvé Jessi, morte.

231.

Meursault sur la grand-route remarque un panneau indiquant que bientôt une station service se trouvera à votre disposition. Il a envie de s'arrêter, de reprendre à zéro, de se sentir bien dans sa peau, manger, rire, ne penser à rien. Il passe la station. Il se sent las, Meursault.

Aussi le coup de fil en provenance de Zapatt le réjouit-il.

- Quels sont *ces gens*, Meursault ?
- J'ai réclamé du fric à Luciano,

dit Meursault.

- La requête d'Antropova m'échappe,

dit Viktor.

- Quelle requête ?
- Elle veut que vous et moi retrouvions ces gens.
- Elle entend des voix, Zapatt. Hallucinations, rien de moins.
- Cela est à prouver.
- Pour cela il faudrait que je me déplace,

dit Meursault.

- Je suis en poste quelques heures encore. Après quoi, venez.
- Ben tiens.
- Vanille le demande.

Au mot *Vanille*, Meursault regarde sur la droite une dizaine d'éoliennes brasser du vent. Elles ont les pieds hyper stables. On ne voit pas le vent pourtant sous sa pression les éoliennes agitent les bras.

- Je ne peux annuler mes consultations.

il dit, comme à regret.

- Vous lui parlerez,

dit Viktor.

- Vous êtes tellement candide, Zapatt,

dit Meursault.

- Oh vous ne croyez pas aux armes sur le vaisseau ?
- Je ne crois en rien sinon que cette fille vient de passer quatre mois seule enfermée dans douze mètres carrés à cent cinquante kilomètres du premier vivant et...

On appelle Meursault sur une autre ligne.

- ... que la présence de Luciano à Berne est inversement convaincante à Brando dans le Parrain.
- So what ?

dit Viktor.

- Je ne crois pas possible, dit Meursault, qu'une mission internationale de ce calibre soit chaperonnée par un mafieux.

Deux minutes cinquante. La communication se coupe automatiquement.

Sur une route quelconque de France, un homme au volant de sa voiture enclenche, à même le volant, la réception d'une autre communication.

- Meursault, je vous appelle de la part de Monsieur Luciano.

Les éoliennes tournent, pieds figés. Si leurs palles étaient des ailes, les éoliennes ficheraient le camp.

232.

Rue de l'Envers

- Dépose-moi,

dit Jeanne à André.

Si les français étaient moins amoureux de leur langue ils seraient plus puissants, le continent nord américain parlerait français, fabriquerait des bombes aux noms français, mangerait des hot-dog entre deux mots français. André parque sa voiture française, confortable plus que puissante.

Regardant devant soi, il dit à Jeanne Je ne veux pas te perdre.

- Je n'ai rien à te reprocher, André. Tu mènes une belle carrière, tu es un bon père, tu baisses pas toujours comme un dieu tu n'es plus autant amoureux mais tu m'aimes de quoi me plaindrais-je ?

- Tu crois que je ne suis plus amoureux ?

il demande, se tournant sur elle.

- Mon côté dilettante m'éloigne de ton bon sens. Tu as été parfait avec Frangleux. Et même, inattendu. Tant que tu me surprendras, je serai là.

- Que faut-il pour te surprendre ? Que je prenne une maîtresse ?

- Est-ce le cas ?

elle demande.

Dans le regard qu'elle lui adresse par dessus les mots, André réalise que cette femme-là le quitterait pour une histoire de queue. Sa queue, à André, fonctionne à cent pour cent. Il avait oublié. Maintenant que l'information est claire, il est tranquille.

André sait que quand tu mets un pied dans le papillonnage, tu ne t'arrêtes pas. Un jour tu chopes un sentiment d'amour. Ça te rend malade. Ça te pourrit la vie conjugale.

Une information s'offre donc à André ce matin-là. Il ne veut pas être désemparé de Jeanne. André est un français qui aime la langue, il en a fait son métier. Plus encore, André est un français pragmatique.

Jeanne quitte la carlingue sans un mot sans un regard. Ayant fait le tour de la bagnole elle frappe à la vitre, André sursaute, baisse la vitre. Il est comme un petit garçon. Jeanne lui embrasse les lèvres.

- Je suis heureuse,

elle dit.

Et s'en va.

André met en route la voiture, il ne veut penser à rien. Ce soir, il mangera du foie gras.

233.

Tandis que Viktor se gratte le crâne à la recherche d'une réponse à la



question Où trouver la mémoire des communications de Vanille avec *ces gens-là*, Vanille écrit, à ce moment précis, en direction de Viktor, une question et une réponse :

=MARTA, MORTE ? VIKTOR, CHERCHE AVEC QUI CHASSAIT ASSELTHOF EN POLOGNE.

234.

Jeanne dans sa petite robe noire des idylliques instants gratte à la porte qu'on lui a indiqué.

Jacques tire la porte à lui. Dans l'esprit de Jeanne passe l'hypothèse d'un volte face. Jacques finit par sourire, un peu. Il dit Entrez. Jeanne entre.

Il la prie de s'asseoir sur un fauteuil bas de grossier tissu beige, elle s'assied, le bureau est moche. Rien qui n'ensucre son regard gourmand, à Jeanne.

- Clara a de bonnes couleurs, il dit. Ils l'ont retapée.
- Vous parlez de ma fille comme d'une bicoque.
- Notre corps est la maison de l'âme,

il dit.

- Rien de plus ?

elle dit.

- Une maison qu'il faut entretenir.
- Ne peut-on aimer le corps ?
- Vous buvez quelque chose ?

il dit.

- Je ne fais que passer.
- Vous avez réfléchi à notre conversation d'hier ?

demande-t-il se tenant droit, coudes posés sur le bureau. Il parle avec hauteur.

- Nous avons tant de choses à résoudre,

elle dit.

- Dans l'action volontaire, dit le jésuite, les émotions s'aplanissent. Depuis Socrate nous savons que les émotions ne sont pas le bon fil pour une vie. Choisissons l'action.
- N'avez-vous pas de cœur ?

dit Jeanne.

- J'agis avec le cœur,

dit Jacques.

- Êtes-vous capable d'amour ?
- J'ai de l'empathie.
- Oui mais : la tendresse ?

Jeanne fait silence. Elle sait qu'ils sont théâtraux, ses silences à elle. Y puise la force de paraître fragile. Sa fragilité apparente la protège du mépris.

Jacques la regarde. Jeanne sait ce qu'il y a dans ce regard. Vous êtes belle et désirable je vous désire. Rien de plus. Le désir est confiserie que l'âme s'octroie de temps à autre. Ça fait du bien au corps. Jeanne sait que nombre de gens autour d'elle maîtrisent remarquablement leurs désirs. Elle en connaît des tonnes de ces gens qui vivent avec la même personne depuis vingt ans, trente, quarante, sans se départir ni de tendresse, ni de complicité. Qui savent qu'aimer une femme, un homme, ne supporte pas de brèche. Que l'amour, quand on l'a,

faut en prendre soin, pas prendre de risques, être reconnaissant.

Jeanne sait qu'elle sait mais elle ne croit pas ce qu'elle sait. Ce que Jeanne veut, c'est partager avec un homme un amour si impérieux qu'il remplirait à ras ses tenaces fantasmes. Elle serait enfin pleine, Jeanne. Comme le ballon rempli d'hélium, elle prendrait son envol.

235.

- Vous êtes tout le temps comme ça ?

demande Jacques, dos à Jeanne.

Jeanne attend que soit précisée la question. Elle connaît sa proie.

- Aussi inaccessible ?

il dit, se tournant vers elle. Qui le regarde, sans mot dire.

- Aussi naturelle ?

il poursuit.

- Vous aviez l'air de me reprocher l'habitude que j'ai d'être un corps avant le reste,

elle dit.

Jacques place sa chaise face à Jeanne, s'assied.

- Vous êtes une femme séduisante. Je suis prêt. Je ne peux me mettre à parler de votre corps.
- Mon inquiétude réside dans le fait qu'en m'aimant les hommes me scindent.

Cette fois c'est Jacques qui se tait. Il se tient appuyé sur les coudes. Lesquels sont posés sur les genoux. Penché en avant, il fixe Jeanne.

- Je ne veux pas être scindée,

elle dit.

- Je veux être aimée toute entière,

elle ajoute.

- Ce n'est pas ce que fait votre mari ?
- Il ne me désire pas comme je voudrais l'être.
- Vous voulez parler de la connivence entre deux êtres ? dit Jacques le jésuite. Comme de la glu ?

Il se lève. Il dit :

- Voyons-nous chaque semaine, le vendredi midi. J'ouvrirai mon cœur vous m'ouvrirai votre âme.
- Quelle est la différence entre le cœur et l'âme ?

elle dit, restée assise.

- L'âme est l'identité abstraite du corps. Le cœur est cette faculté que nous avons à ressentir espérance, joie, miséricorde.
- Vous avez un cœur, moi j'ai une âme,

elle dit, debout sur ses élégants escarpins.

- Vous ne vous cassez jamais le nez ?

il demande, désignant du menton les pieds de l'interlocutrice.

Jeanne identifie le registre auquel est liée la question. Cependant elle répond Je trébuche, j'éprouve de la douleur, j'ai du cœur. La joie en moi est plus robuste que la souffrance.

Berne

- Piotr Ramsky ? Viktor Zapatt. Je vous appelle de Berne.

Piotr regarde à trois cent cinquante degrés autour de lui. A l'intérieur de la maison, il a placé lui-même du bois aux murs. Les mêmes planches depuis trente ans. Vanille était toute petite. Piotr se dirige vers la cuisine. Rien de grave ? il demande à Viktor, ouvrant un placard, se saisissant d'une tasse de grès bleu. De la tête il referme la porte, ça fait Bam, Viktor sursaute.

- Vanille cherche une info,

dit Viktor. Qui mange des cacahuètes les pieds sur la table de la cafeteria, unique endroit de la base non munie de micros. L'ingénieur qu'il est s'en assure trois fois par jour.

Piotr enclenche la bouilloire électrique, soulève le couvercle de la boîte de thé à gauche de la bouilloire, le soleil entre de plein fouet sur la droite, Piotr respire un vif coup. Vanille, vivante.

- Elle tient le coup ?

il demande.

Viktor entend à l'autre bout de l'onde le bruit de l'eau frémissant, à l'autre bout du fil. Il se redresse, écarte le bol à cacahuètes, en jette le contenu dans la poubelle. La coupelle de verre transparent suinte la graisse salée. L'estomac de Viktor est en état de ne pas s'effaroucher. Il ne reste que quelques heures pour régler l'inrégable, le titanesque, l'ubuesque épisode des missiles. Le corps n'a pas droit au chapitre.

Viktor :

- Antropova a pour elle le sang de votre mère.

- Lui avez-vous dit, pour Marta ?

dit Piotr.

- Oui,

dit Viktor.

- Nous sommes-nous déjà croisé vous et moi, à Devra ?

- Deux ou trois fois.

- Vous êtes lequel des deux ?

dit Piotr.

- Celui qui n'est pas mort.

- A quoi ressemblait votre ami Dimitri ?

- Il souriait.

- Vous n'étiez pas liée à Vanille comme elle l'était à l'autre.

Viktor aurait été démuni, si Vanille s'était amourachée de lui. Elle ne l'a pas fait et, il ne saurait l'expliquer, quelque chose se tord en lui. Comme on se foulerait la cheville. Sur le coup on ressent quelque chose, succinct comme l'éclair. Ensuite la douleur s'installe.

Piotr respire la beauté de bois de sa maison de Poshda, il n'attend rien de la vie sinon le privilège qu'elle lui a faite d'être un homme ordinaire se contentant de choses ordinaires.

Il dépose un sachet de thé dans la tasse d'eau bouillante. Y plonge une petite cuillère qu'il a rempli de sucre fin dans le pot situé entre la boîte à thé et la bouilloire. Il tourne le métal dans le contenant de grès.

Viktor entend le bruit de la cuillère. Il se lève, glisse la main gauche dans la poche. Les manches de sa chemise blanche sont relevées. On dirait un jeune cadre parlant dividendes à un alter ego.

- Monsieur Ramski, il dit, Vanille vient de passer quatre mois en orbite. Les trois suivants seront éprouvants.
- Elle se dirige vers la fin,

dit Piotr.

Heureux les simples en esprit, les cieux sont à eux.

- Parler notre langue lui fait du bien, dit Viktor. L'anglais, l'allemand, le russe, le français ne sont pas calibrés pour notre âme à nous, gens de Devra.
- Un astrophysicien, parlant de l'âme ?

dit l'oncle Piotr, prenant place dans l'un des deux fauteuils, rouges lignés jaune, de son bureau trois mètres sur trois. Il n'aime pas le tissu de ces fauteuils. Il imaginerait plutôt une couleur sur laquelle il ne parvient pas à mettre de mots. Un bleu de velours tirant sur le vert, quelque chose comme ça. Il n'en a jamais parlé à sa femme. Le tissu du fauteuil contrarie Piotr, où il étend chacun des cinq doigts de la main gauche. Par la fenêtre il y a l'automne, le soleil sur l'automne, vision qu'eurent en ce lieu avant lui son père, son grand-père, ses aïeux.

Il n'y a pas de fenêtre dans la cafeteria de Berne.

237.

Demeure concentré, Viktor. Ne t'occupe pas des digressions. Le narrateur fait ce qu'il peut pour qu'on t' imagine au mieux. Ta robustesse, ton corps flexible, ta musculature impec, l'harmonie de ton visage cheveux foncés/sourcils foncés/cheveux foncés/barbe d'un jour, la beauté de tes mains, la façon de te tenir droit comme serait un seigneur accueillant ses barons. Ta voix profonde, éraillée, volontaire.

- Elle s'est rappelée, il dit à Piotr oncle de Vanille, que le professeur David Asselthof chassait en Pologne. Elle voudrait se souvenir du nom de cette personne.
- Je n'ai jamais approché Asselthof,

dit Piotr.

- A quel moment de la journée serez-vous disponible pour lui parler ?

Viktor imagine l'oncle en train de boire. Ce que Piotr fait.

- Il fait comment à Devra ?

demande Viktor.

Il n'aurait pas dû poser la question.

- Délicieux,

répond Piotr.

Quelque chose qui se tord et qui fait mal.

- Vous, Monsieur Zapatt, pourquoi ne demandez-vous pas au Professeur ?
- Ce n'est pas le souhait de Vanille.
- Vous écoutez les nouvelles ?

dit Piotr.

- Je suis accaparé par la mission,

dit Viktor.

- Ils parlent d'implanter à Devra une centrale de type Zeckon.
- Qui en parle ?

Viktor sort la main de la poche. Il transpire.

- Je vous envoie l'info, dit Piotr. Comment Vanille se porte-t-elle ? Vous pourriez me donner des détails ?
- Je crois me souvenir, dit Viktor, qu'elle a de l'estime pour vous. Montrez-vous à hauteur quand vous l'aurez au téléphone.
- Manière de me dire qu'elle a besoin d'amour ?
- Une astrophysicienne de son calibre n'a besoin que d'une chose, le cosmos.
- Vanille est sensible à l'amour, détrompez-vous. Et à mes beignets.
- Vos fameux beignets,

dit Viktor, torturé (Vanille ne lui en a jamais parlé).

- Je me renseignerai pour Asselthof. Tout le monde se connaît à Devra, n'est-ce pas.

Vanille savait que Piotr donnerait le tuyau.

- Quand pouvez-vous, dans l'heure, m'obtenir l'info concernant les parties de chasse ? Je donnerais n'importe quoi, Ramsky, pour manger des beignets en compagnie de Vanille. Elle sera revenue au printemps. On met ça au programme ?
- Dans l'heure c'est un peu...
- Filez-moi aussi les infos concernant Zeckon. Je vous appelle avant treize heures.

Viktor raccroche. Son cœur bat chamade. Jamais il n'a autant désiré Vanille. Il a beau se dire que les amours sont substituables, qu'on se trompe quant à leur qualité, qu'on prend ses désirs pour la réalité, Viktor ne parvient pas à chasser son envie charnelle, je veux dire, l'envie que Vanille soit là, à portée de main. Comment s'est-elle introduite dans sa chair, cette fille appartenant à Dimitri ?

Il émerge de la cafeteria, foule à longues enjambées le couloir en direction de la sortie. Il a besoin d'air. L'air de Berne, sec et pur.

Vanille. Leur peau à peau. Son excitation à lui, comme jamais. Il s'était retenu. S'était fait violence. La mémoire de Dimitri lui avait tourné le dos, à partir de ce soir-là.

Une main agrippe avec force son épaule, l'acculant à se retourner. Bowsky fait face.

- Nous avons trouvé l'origine de nos embarras. Retourne aux commandes. Fais avec elle l'inventaire des tâches, tu as un rapport à remettre.
- Quels embarras, Alexandre ?

Alexandre est parti.

Viktor pense : *ces gens-là*.

238.

- J'ai reçu tes messages.
- Où es-tu ?
- Quelque part autour de la terre.

- Gabrielle, je n'ai pas compris ton départ.
- Je serai de retour dans la semaine.
- Où es-tu ?
- Je serai de retour.
- Au revoir, ma femme.
- Au revoir, Christophe.

239.

Berne

Vanille dicte à Viktor le rapport.

Viktor est fasciné, l'entière de l'équipe l'est, par la précision, la voix ferme, les conclusions de l'astronaute. Vanille dit Vous aviez raison, Zapatt, à propos du satellite Omega-delta1. Applaudissement dans la salle. Les commanditaires britanniques étaient nerveux, mettaient la pression autour du satellite, ramenaient sans cesse la question sur la table.

Bowski jette un regard en direction de Zapatt. Zapatt fait signe qu'il flingue Bowski, pouce levé/index tirant la gâchette.

- J'ai à voir avec Monsieur Bowski concernant la télémétrie, dit Vanille.

Gunther prend la parole.

- Cela est du ressort du commandant, Madame. Dans moins de quatre heures vous lui parlez.

L'agitation, les voix, les grésillements inhérents aux transmissions font un tel bruit que Vanille interrompt la communication, un deux trois quatre, comme du temps de Meursault. Sans le silence, elle serait devenue folle.

- Qui remplacera Meursault les vingt semaines à venir ? elle demande.

Viktor se tourne sur Bowski. Bowski tire en direction de Viktor, pouce levé/index sur gâchette.

Gunther : un autre psy vous sera présenté ce soir.

Vanille : Passez-moi Bowsky.

Viktor dit à Bowski : Vas-y.

- Bonjour Vanille.
- Je croyais que tu ne fréquentais pas la salle, Alex.
- Parle-moi du Département/Volax/Pi.

Viktor fronce les sourcils. Croise les bras sur le torse.

- As-tu déssegmentarisé ?
- Cela ne suffit pas, Bowski.
- La télémétrie est technique chatouilleuse.
- Exprime-toi avec rigueur, dit Vanille. Mes doigts sont les tiens.
- A gauche du levier il y a.
- Je n'ai rien vu à gauche,

dit Vanille.

- 456 796,

dit Bowski.

- Je n'ai rien vu parce qu'il n'y a rien, Alex. Je dois taper le code sur Volax ?

- Volax est l'engin télémétrique le plus subtil qui soit. Un nombril qui serait un puits sans fond au milieu d'un ventre de femme.
- Une femme ?

demande Viktor.

Gunther sourit en direction des deux demoiselles, l'une suédoise l'autre anglaise, se trouvant derrière lui. Bowski dit :

- Vanille, c'est tout ce que je peux te dire.

240.

Alex s'écarte, marche trois mètres, prend appui contre une paroi. Regarde le visage de Vanille sur écran géant. Vanille a peur. Vanille sourit.

- Messieurs il est temps pour moi de jeter un œil à mes télescopes, elle dit.

- Madame Antropova, dit Viktor avec l'air narquois que nous lui connaissons, ceci est notre dernier tête à tête.
- Commandant, ce fut un honneur.
- La base est fière de votre travail,

dit Viktor à Vanille.

Tous applaudissent.

- Le commandant prendra à seize heures précises, ajoute Viktor, contact avec vous. Le grand retour.

Abrège, Viktor. J'ai le dos glacé.

- Vingt semaines et vous serez fêtée par les plus grands.
- Merci à l'équipe,

elle dit. Et coupe la transmission visuelle.

Marta lui avait donné des abricots. Marta portait du verni à ongle. Marta n'aimait pas sa fille, la mère de Vanille. Marta connaissait chacun des garçons de café sur un périmètre de vingt-cinq kilomètres carrés. Marta avait jadis été pressentie pour partir dans l'espace avec les russes. Les russes n'avaient pas voulu d'une femme. Marta trouvait Vanille moche à crever. Marta obligeait Vanille, petite fille, à parler français. Marta n'avait pas été tendre avec Piotr. Marta avait été belle et intelligente. Marta savait des choses que Vanille ignorait.

- J'ai rendez-vous ce soir avec l'émissaire nippon de Luciano. Accompagne-moi,

dit Viktor à Bowski. Lequel, appuyé épaule contre le mur, porte un épais gilet de laine blanc au col retourné.

- Luciano n'a peur de rien ni de personne, dit Bowski. Un sang froid à brasser des milliards. Il parraine une poignée de villages au Burkina, Bolivie, Sri Lanka. Ce qui l'intéresse, ce n'est ni le cul ni les biens matériels. C'est la considération.
- En achetant du sparadrap pour colmater ostensiblement la souffrance des gens à trois endroits du globe.
- Luciano est un joueur. A force d'expérience, il engrange les atouts. La pègre le vénère, les politiques aussi. Il lui faut l'estime des grands de ce monde.
- Quels grands, Bowski ?

- Ni toi ni moi.
- Alors quoi ?

dit Viktor.

- Le goût du pouvoir,

dit Bowski.

- Ces gens pratiquent un jeu, dis-tu.
- Ils détestent perdre.
- Mise en garde ?
- Profil bas, Viktor.
- Qui est au courant pour les missiles sur le vaisseau ?
- S'ils existent ils font moins de quatre-vingt centimètres,

dit Viktor.

- C'est toi qui commande cet aspect de la mission ?
- Je pars pour les glaciers,

dit Bowski.

- Qui commande ?
- Luciano et consorts.
- Pour le compte de qui ?

dit Viktor.

- Quand on a l'expérience, dit Bowski, on a pour soi l'intuition. Luciano est tombé sur un jeu qui l'amuse. Je me suis pris d'amour pour le parapente, ça te tente ?
- Elle va revenir, n'est-ce pas ?

Bowski regarde Viktor, ne dit rien. Montera dans sa Porsche, roulera. Bowski se console comme il peut.

241.

Devra-ville

Au moment de quitter Yuri, Macha éprouve comme qui dirait une perspective nouvelle. Yuri marche à sa droite, silencieux. Il regarde devant soi. Elle observe son profil. Il se tourne vers elle, sourit, lui prend la main. Elle se laisse faire. Il la pousse doucement/fermement vers l'encoignure d'une porte cochère. Elle détourne le visage du sien.

- Pourquoi est-ce difficile de quitter certaines personnes et d'autres pas ?

il demande.

- Tout ce temps, Yuri, tu as vécu à quelques kilomètres de moi, Yuri. Tu n'as pas cherché à me voir.
- Nous étions mariés.
- J'ai pris connaissance de ta conception du mariage.
- Le mariage est fait pour les gens actifs. N'ont pas une minute à eux pour faire constat de l'érosion. J'aime l'oisiveté.

Yuri regarde Macha, les rides de celle-ci, de part et d'autre de la bouche comme deux parenthèses. Cette bouche qui peut tout dire.

- Ne m'approche pas, Yuri.

Elle ne le repousse pas. Il enfouit son nez dans le creux de l'épaule. Macha pose la paume sur le sommet du crâne dont les cheveux, de soie fine, lui caressent la joue.



- Je veux bien continuer à parler avec toi, elle dit. Mais je ne veux pas de ton cynisme. Ce que tu as dit à propos de la centrale Zeckon, c'est inouï. Quand je t'ai connu tu étais révolté. Parfois je m'endormais contre toi...
- ... sur notre matelas, à terre.
- Tu voulais casser la gueule aux banquiers, aux politiciens, aux artistes, tous y passaient. Tu ne manquais pas d'humour.

Yuri redresse la tête, se saisit du bras de Macha, se met en marche.

- J'aime le garçon que j'étais,  
il dit.

- Ne te laisse pas piéger par ton père.
- Il tire sur la corde sensible.
- Tiens-toi à distance.
- Il y a quelque chose de musculaire entre nos parents et nous. Un muscle ne se déchire ni ne se tord.
- Tu parles à un toubib, Davonian.
- Ma petite Macha, ta voix me manquait. Je ne le savais pas.

Yuri lâche le bras, ralentit le pas. Dans deux cents mètres, Macha sera à l'hôpital.

Un os plie et ne rompt pas. Des os, c'est tout ce qu'il restera de ce que furent nos fournaises. Un muscle qui se déchire est d'une souffrance insurmontable.

Macha dit :

- Marta Nielsman savait-elle quelque chose à propos de la mission spatiale ?
- Si nous nous revoyons, dit Yuri, il ne faudra plus prononcer le mot *Marta*. Ce mot a pour objectif de nous détruire.
- Pourquoi me l'avoir fait entendre ?
- Mon père m'a informé de sa propre implication auprès d'un dénommé Luciano, lequel fait main basse sur la mission.
- La mission Alldream, dit Macha, est le fruit d'un travail collégial entre entreprises, universités, gouvernements. Elle porte, si j'ai bon souvenir, sur des recherches d'ordre télescopique, télémétrique, satellisable, biologique, numérique, astrophysique et...
- Tu voilà arrivée, nous devons nous quitter.
- ... mission scientifique, point.
- Demain soir je t'invite à dîner,

dit Yuri.

Il pose la main droite sur l'épaule gauche de Macha, cette main pèse une tonne. Macha va s'écrouler. Elle choisit de se fondre en un objet petit que la main de Yuri accueillera en son creux.

- Mon père, il dit, me parle de la mission comme si elle était liée à la perspective de la centrale.
- Il n'y a pas de lien.
- Il y a David Asselthof.
- Yuri.
- Quoi ?
- La relation entre Viktor et moi est nulle non avenue.
- Je ne veux pas te faire rapport de ce que je tire comme conséquences.

Mais ça ne sent pas bon.

- Quel rapport avec Viktor ? Avec Marta Nielsman ? En quoi cela te concerne-t-il ?

Yuri lui embrasse les lèvres. Une deux trois quatre. S'en va.

On ne lui avait, depuis longtemps, cloué le bec de cette façon-là, à Macha. Les bons vieux stéréotypes en matière d'érotisme ne vieillissent pas. Elle se sent jeune, le docteur Zapatt, quand elle pénètre le couloir néonisé des urgences. Se pourrait-il que le désir ragaillardisse la chair ? Quelque chose d'invisible qui, en nous, parlerait le langage des atomes ?

242.

Rue de l'Envers

- Nom de dieu,

dit Étienne.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

demande Élise en grâce avec elle-même, mèche de cheveux enroulée à l'index tortillonnant détortillonnant avec langueur. Elle est assise à la table de la cuisine face au jardin avec un livre de Beauvoir. Porte un ensemble de lainage rouge un peu conventionnel, mais tout va à Élise. Elle a ce petit quelque chose de craquant dû à sa nature positive.

- *Je vis mes pensées,*

elle dit, alors qu'Étienne fait un bruit de tous les diables dans le hall d'entrée.

- Ce n'est pas de moi c'est de Simone,

elle ajoute, sachant que son mari ne l'écoute pas.

Elle s'empare de la tasse contenant un thé chai. Il est froid. Merde. Va se lever, se ravise. Elle dit Brel a écrit : Mon corps m'impose des mots.

Fixant de l'autre côté de la vitre, sur la gauche, l'érable impassible, elle poursuit:

- Vivre ses pensées c'est vivre son corps, sinon le système se nécrose. Pour vivre son corps il ne faut pas céder sur la liberté. Les pensées corsetées par des siècles de culture se méfient de la liberté. T'en penses quoi ?

Étienne déboule avec un bonnet enfoncé sur les sourcils, écharpe ceignant le cou, parka militaire. En colère.

- Toi, tu ne réagis pas, que dalle, il dit à sa femme. Pourtant tu as entendu les trois 4x4 descendre la rue.
- J'écoute Jacques Brel.
- Jacques Dassart m'a mis au parfum, je l'attends.

Étienne a l'air gauche d'un ado. Il ne sait que faire de sa fureur. Est-ce la présence décontractée d'Élise qui en fait une sorte de pantin ? Le pantin se sert un verre d'eau. Il dit :

- Ils sont revenus à l'antenne. Ils bricolent. Bordel de cul, ça me gonfle.
- T'as appelé André ?
- André se fiche du problème.

Élise ne bouge pas d'un fil. Si elle le faisait, ça mettrait le feu aux poudres. Elle se sent à mille lieux d'une future explosion.

- Tu vas faire quoi ?

elle risque.

- On décidera, Dassart et moi. Demander des explications à ces gens. Appeler les flics. Tout sauf se laisser faire.
- Rappelle André.

Étienne obéit comme un mouton.

- J'allais t'appeler,

dit André à l'autre bout de l'onde.

- Je te préviens, dit Étienne, avec ou sans toi Jacques et moi on passe à l'action.
- J'ai demandé l'intervention d'un expert. On doit me prévenir de sa visite.
- Ils sont au moins cinq,

dit Étienne.

- Demande s'il y a parmi eux Jean Demarlin, dit André. Frangleux qui nous l'envoie.
- Le ministre ?
- J'arrive, dit Étienne. Vingt-cinq minutes.

Étienne raccroche.

- J'ai faim,

il dit, ôtant le bonnet.

Élise se glisse dans l'espace corporel de son aimé, en respire l'odeur, clôt les paupières. Étienne serre doucement sa femme. Élise a la sensation que leur cœur bat en un rythme identique.

- De quoi parlais-tu quand je suis entré ?

il dit, se départissant avec délicatesse du corps d'Élise.

- Je te cuis un steak ?

elle dit.

- Je ne suis pas seulement un ventre, tu sais.
- Un remarquable constructeur de routes et de ponts.
- Je ne suis pas le mari qu'il te faudrait. Tu aimes les mots. Je ne suis pas à l'aise avec les mots. Je leur préfère les chiffres.
- Les chiffres sont des mots,

dit Élise.

- J'aime la femme que tu es,

dit Étienne.

- Quand je te parle, tu as l'air ailleurs.
- Avec les mots j'ai l'impression d'être un gamin face à une douairière. Je fais mon possible pour paraître respectueux. J'essaie de faire rire la vieille dame. Elle est ailleurs. En obédience sacrée. Le petit garçon que je suis finit par se retirer sur la pointe des pieds.

Élise se tourne sur Étienne. Il n'emploie jamais de métaphore. Il en a fait l'exercice pour elle. Au risque de se montrer ridicule.

- Elle vient cette viande ? Je suis un homme occupé, moi,

il dit en un coquin sourire.

Élise chavire.

243.

En orbite

=MORTE DE QUOI, VIKTOR ?

@PIOTR RAPPELERA. DANS TROIS HEURES JE NE SUIS PLUS SUR LE JOB  
=M'ABANDONNES-TU?

@NIELSMAN A FAIT UN INFAR, VANILLE. LUCIANO NE SAIT PAS QUE  
TU LE SAIS

=QUI EST LUCIANO ?

@LE TYPE AUX ARMES SUR LE VAISSEAU

=FBI ?

@QUOI, FBI ?

=ON EST DANS UN FILM, NON ?

@BOWSKI SAIT QUELQUE CHOSE

=VIKTOR, LES ARMES SONT POINTÉES SUR LA RUE

@DE QUOI TU PARLES ?

=CES GENS-LA

@MEURSAULT PRETEND QUE TU ES SUJETTE AUX HALLUCINATIONS

=TU AS VU LES ARMES, TU N'AS PAS HALLUCINE

@SI TU MENTAIS, VANILLE ? SI LES IMAGES QUE TU M'AS TRANSMISES  
N'ÉTAIENT PAS LES BONNES ?

=NE ME LAISSE PAS TOMBER

@ET SI TU TRAVAILLAIS POUR DES INTERÊTS ?

=J'AI ÉTÉ EMPOISONNÉE

@QUE TU PRÉTENDS

=N'AS-TU PAS AFFIRME QUE TU L'AVAIS ÉTÉ TOI AUSSI ?

Viktor inspire l'air de Berne un air purissime un air qui, ayant oxygéné le sang, ne produit pas d'effet sur le cerveau. Le cerveau de Viktor qui se promène entre diverses données sur lesquelles il ne parvient à mettre la main. Le cerveau n'a pas de main, il a des idées. Viens, petit renard.

=SI LES MISSILES SONT LARGUES, ILS ME FERONT DISPARAITRE AVANT  
DE PRÉTENDRE QUE JE SUIS CELLE QUI A APPUYE SUR LE BOUTON. J'AI  
CHERCHE DANS LE SYSTÈME, RIEN N'APPARAÎT.

Le bip caractéristique se fait entendre à Viktor. Trois secondes pour lui dire. Deux. Une. Viktor sait Vanille au milieu des astres retenue à rien si ce n'est à l'orbite tenant entre ses lois le destin de la terre, puissante femelle faisant tourner autour d'elle les objets comme une femme splendide le ferait avec les hommes.

Il y a bien un mec à la base qui pourrait l'éclairer à propos de la trajectoire d'une arme dans l'espace. Cet homme est Gunther. L'hostile Gunther. Non, non. Trouver quelqu'un d'autre.

Le quelqu'un d'autre qui vient à l'esprit de Viktor, c'est Asselthof.

244.

- Asselthof ?
- Le professeur ne prend pas de communications.
- Viktor Zapatt.
- Le professeur n'est pas à la Faculté.
- Faites-lui savoir que je cherche à le contacter, dit Viktor. Ça a rapport

avec la mission Alldream.

Viktor entend une voix derrière celle de la secrétaire.

- Madame, dit-il, passez-le moi.
- Bonjour Viktor, comment se passe la mission ?
- Professeur, comment se porte votre clavicule ?
- Et bien, pas trop mal, dit Asselthof. Quand se voit-on ?
- Je voudrais vous parler sur un réseau sécurisé,

dit Viktor.

Interruption de la communication.

Deux minutes s'écoulent. Viktor a faim. Envie de foie gras. Servi avec un alcool jauni par le sucre. Un alcool de vigne, terre brûlée, grillons.

- Professeur ?
- Que se passe-t-il, Viktor ?
- Quelqu'un que vous connaissez est intervenu, dans le cadre de la mission, de la façon particulière dont vous êtes au courant.

Taire le mot *missiles*.

Silence à l'autre bout.

- Sacrifient-ils Antropova ?
- Antropova est instruite sur ses devoirs tellement qu'elle fait dans mon esprit figure de fourmi.
- Pour quelle raison Vanille ne reviendrait-elle pas ?

dit Viktor.

- Mosani est un truand.
- *Financier et truand* constituent un pléonasme,

dit Asselthof.

- Que savez-vous des implications de Mosani sur la mission ?
- Je ne sais rien, Viktor.
- Ce pourrait-il que vous mentiez ?
- Avec Mosani tout est flou, dit Asselthof. Quand je dois procéder à des virements bancaires pour l'achat de matériel, l'argent est sur le compte. Toi-même en as profité, Viktor.
- En contre-partie de quoi Mosani vous paie-t-il, en ce qui concerne Alldream ?
- Je n'ai pas de comptes à te rendre.
- Vous vous mordrez les doigts ou je vous les ferai bouffer s'il arrive quelque chose à Vanille Antropova.

Viktor éprouve l'envie de raccrocher. Se jeter au vide. Explorer une forme nouvelle d'apesanteur. Renoncer au réel tel qu'il se présente. Dire non. Arrêter tout. Prendre de la coke. Repartir dans une autre direction. Cultiver des tomates ?

- C'est vous, il dit, qui avez parlé de Marta Nielsman à Luciano Mosani. Que fait-elle dans l'histoire ?
- Quelle histoire, Zapatt ? Antropova et toi êtes les astrophysiciens surclassés choisis pour une mission internationale. Luciano est dans la justice, l'humanitaire, les arts, pourquoi ne serait-il pas dans les nouvelles technologies ? Ce type est passionné, curieux et même honnête si tu veux savoir alors tâche de faire le boulot et rapplique à Devra j'ai besoin de toi.

Asselthof prend l'air de conclure, voix lasse et radoucie :

- Antropova a été saccagée par Nielsman. Marta est machiavéliquement intelligente. L'ascension de sa petite-fille a décuplé le volume de son narcissisme.

Viktor se tait. Sa main ne tremble pas. L'index gauche met fin à la séance. Asselthof est chevillé à Luciano.

Agir dans la précipitation n'est pas un moyen pour mettre terme à cette bouffonnerie. S'il y a des armes sur le vaisseau, il peut y avoir une bombe qui le réduirait à néant. Cette bombe peut avoir été insérée n'importe où.

Il est possible de la détecter d'une autre façon. Le polytechnicien Zapatt y voit clair, soudain. Une toison couleur ambre lui traverse l'esprit. Viktor ne sait pas s'il s'agit du renard, mais il se met en chasse.

A la façon dont son regard est perçu dans la salle de contrôle, il sait être doté de la puissance nécessaire. La vie est un jeu d'enfant.

245.

Étienne en parka militaire, écharpe épaisse, bonnet enfoncé sur l'arcade sourcilière, cela fait sourire Jacques Dassart.

- On y va ?

dit Étienne.

Ils y vont.

Pendant ce temps, Vanille est dans la grande nuit. Elle cherche un nombril de femme.

Pendant ce temps,

Luciano écoute Kathleen Ferrier,

Jeanne se demande si elle plaît à Jacques et la réponse est oui,

Gabrielle qui vient de se réveiller pense à son fils tandis qu'elle sent dans la nuque le souffle de l'amant,

Macha soigne une fille de trente-six ans qui n'a plus que quelques mois à vivre,

Alya la camerounaise, qui coordonne l'association pour laquelle Élise travaille bénévolement, accueille cinq femmes qui à leurs mômes n'ont rien à donner à manger,

Christophe apprend à prononcer en coréen *Les bénéfices engrangés sont décevants*,

Yuri se prépare une compote de pommes,

Sophie M. fume le cigare,

Tu me lis,

Asselthof reçoit le courrier d'un ami finlandais lui objurguant de renoncer au soutien de la centrale,

Kathleen Ferrier chante *Du bist die ruh* de Schubert,

André répond par texto à Anna-Luisa qu'elle peut s'adresser pour sa thèse de doctorat à un collègue dont il lui file les coordonnées, que pour sa part il ne l'aidera pas,

Meursault se dit, avec bonheur, qu'il choisit son camp,

Le commandant écoute une secrétaire, œil posé sur le cadre renfermant une photographie de Jessi, qu'il retourne,

Frangleux entend dire qu'on devrait apposer sur chaque musulman un croissant

jaune,  
Piotr parle dans un téléphone les yeux rivés sur l'église de Poshda,  
Bowski écoute Schubert dans sa Porsche et c'est Dietrich Fisher Diskau qui chante,  
Yoko se souvient des fous-rire de son aïeule Fuyuko,  
Hubert Davonian a plein d'idées dans la tête et tandis qu'il défèque chante du Maurice Chevalier,  
Viktor exhume de son ordinateur le travail de Dimitri concernant les rotations en orbite,  
Étienne marche dans le champs ses pieds s'enfoncent dans la terre.

246.

Rue de l'Envers

- Peut-on savoir, dit Étienne aux mecs agglutinés au pied du pylône, qui vous êtes, ce que vous faites, la nature de l'émetteur ?

Il étouffe, sous l'attifement de plouc.

Un grand type en costume gris clair sur chemise blanche, sans cravate, un type pas beau tout sourire tend la main à Étienne puis à Jacques.

- Je représente Électron. Nous mettons en état l'appareillage vandalisé et installons un périmètre de sécurité. Électron ne plaisante pas avec son matériel.

Laissons à Jacques l'audace de s'exprimer :

- Vous n'avez pas répondu concernant la nature de l'antenne,

il dit, comme s'il était Premier secrétaire du parti socialiste. Avec aplomb, et comme blasé.

- Hélas, dit l'homme pas beau avec le même sourire, ceci est d'ordre militaire je ne peux en dire plus. Adressez-vous à l'armée.
- Mais vous savez, n'est-ce pas ?

dit Étienne, retirant son écharpe.

- Un émetteur puissant destiné aux repérages téléphoniques, dit l'homme. Vous n'ignorez pas que la région est la cible d'attentats.
- Qui de vous est Demarlin ?

demande Étienne dont une des deux extrémités de l'écharpe traîne au sol.

Il y a des chauffeurs au volant des voitures et deux techniciens s'activant à remplacer le boîtier endommagé par Étienne par une avant-soirée de pizza/pinard. Et il y a Gris-clair, dont le sourire s'affadit.

- Puis-je connaître vos noms ?

demande-t-il.

- Ce terrain est le mien,

dit Jacques, sentant monter en lui l'agacement.

Étienne s'éloigne, bout de l'écharpe le suivant tel un chien résigné. Il sort son téléphone.

- André, ce n'est pas le gars dont tu m'as parlé.
- Je suis coincé sur la route derrière un tracteur,

dit André.

- J'appelle la gendarmerie ?

dit Étienne.

- Qui sont ces gens ?
- Électron.

Étienne ne voit pas le visage d'André froncé par les sourcils.

- Frangleux m'a parlé d'un expert indépendant, pas d'Électron, il dit. Reste sur place je suis là dans un quart d'heure.
- Ils referment le boîtier. Ils seront partis.

Étienne regarde Dassart qui ne sait pas trop comment se mettre. Gris-clair demande Vous habitez la rue ?

Étienne :

- Vous êtes des renseignements généraux ?
- Ingénieur payé au mois,

répond l'autre, pressé de lever le camp.

- Moi aussi je suis payé au mois, dit Étienne, et je paie mes impôts. Cette antenne sera une nouvelle fois endommagée si nous n'obtenons pas de la part de votre boîte des éclaircissements.
- Adressez-vous à.
- Je m'adresse à vous qui allez rapporter. Nous avons programmé de consulter un expert indépendant. Cet émetteur n'a rien à voir avec de la téléphonie.

Le gars écoute à peine Étienne cet énergumène qui parle dans le vide s'il savait. Fait signe aux deux techniciens de s'activer.

- Que font-ils ?

demande Étienne. Qui s'approche des deux types en train d'installer des barrières autour de l'émetteur.

Gris-clair : le garde-fou est équipé de détecteurs et le mât d'une caméra. Celui qui s'en prend à l'émetteur sera passible de peine pénale. A part ça, si vous mangez des épinards avec votre poulet ce soir, je m'en contrefiche.

Étienne sert le poing, Jacques le retient.

Étienne : vous allez répéter ce que vous venez de dire.

Gris-clair fait signe aux factotum de rappliquer.

Ils partent.

Jacques : pourquoi tu voulais qu'il répète ?

Première fois que Jacques tutoie l'ingénieur.

- Jacques, dit Étienne, je t'offre un whisky. Appelle Gertrude. Ils veulent la guerre, ils l'auront.

Étienne enroule l'écharpe autour du cou, s'en va d'un pas décidé, se retourne sur Dassart.

Dassart offre un timide sourire.

- Ne souris pas, Jacques, l'heure est grave.

Jacques suit Étienne. Étienne ralentit le pas, se tourne sur Jacques qui le regarde, candide.

Ils éclatent de rire.

247.

En orbite

Volax, nombril de femme.

Les russes, les anglais, les chinois mettent la pression sur les opérations à mener.



« Vous êtes dans la phase B, Antropova, on passe des hypothèses aux vérifications », blabla. Tel est le discours de la base. Elle est un peu chez elle, tout de même. Elle peut s'octroyer l'insouciance de sortir sur le pas de la porte. Elle n'est pas en prison. Si ?

Tandis que son corps fend le placenta cosmique, Vanille, rattachée à la station par un câble, réalise combien les humains n'ont rien à faire dans l'espace. Les humains ce qu'il leur faut, c'est l'horizon.

Chaque jour elle s'offre dix minutes de méditation. Chaque jour depuis quatre mois elle émerge du sommeil avec un protocole archi-serré, concentrée sur chacune des intentions. A présent elle *lâche prise* comme disent nos amis québécois. S'octroie le sentiment du poète, qui n'attend rien de la vie pas même l'inattendu. Le poète aime l'attente en tant qu'elle gonfle le présent. L'attente ajoute, au principe infailible de la réalité, l'arrogance du bonheur qui ne tient pas dans le seul présent.

Vanille se laisse traverser par les années, les fait venir, les accueille, qui lui parlent des années à venir. Oh je ne me souviens pas de moi petite fille, elle dit aux années passées. Ce n'est rien, disent les années du passé, nous avons un langage secret avec nos alter ego les années à venir, nous communiquons en fonction de votre présent. Mon présent? dit Vanille, perplexe. Ne vous inquiétez pas dites-nous si vous voulez vivre, disent les années-à-venir.

Volax, nombril de femme.

248.

Vanille tire sur le câble. Va falloir travailler la muscu ça s'atrophie ces temps-ci. Elle respire profond. Pas au top non plus, le souffle, bordel mon corps est fatigué, cinq mois je pourrai pas. Quand Vanille voit les missiles elle a comme envie de pleurer.

Nous ferons en sorte de vous y préparer, disent les années passées.

- Me préparer à quoi ?

dit Vanille, qui a perdu le fil.

- Dites : Je veux vivre.

Nombril de femme.

Bordel Bowski, je ne vois rien, pas de boîtier.

Le regard de Vanille revient trois fois à une pièce noire longue de dix centièmes sur une largeur de trois. Elle s'y amarre. S'en écarte, et voit. Les deux tétons. La pièce noire n'est pas un nombril, c'est un sexe. Vingt-cinq centimètres plus haut, à peine visible, une plaque ronde. On la croirait collée. Couvercle. Dévisser. Vanille sent son cœur battre. Je veux vivre. Ne demandez pas pourquoi.

La plaque se dévisse comme un bocal. Il a fallu forcer. Je veux. Elle se le répète par plaisir. Je veux vivre.

Tandis que ses yeux d'ingénieur astronaute remarquablement formé par Asselthof font le constat de la situation, Vanille susurre Je veux. Pâquerettes aux cheveux, pieds nus dans la glaise, cormorans prenant envol, elle est fillette. Celle qui est devenue grande, plus tard, s'occupe d'encoder sur le clavier le numéro que lui a dicté Bowski. La petite fille plisse les yeux, elle a peur, la glaise lui monte aux genoux. Ça va exploser, Vanille-la-Grande. Les armes se

déclencheront, de nous rien ne restera, Oh Vanille.

Vanille fait pivoter le corps. Face à elle, le grand Obscur. Mourir ici, privilège.

249.

Berne

- Hemyx, dit Piotr. Nationalité polonaise. Lui et sa femme travaillaient dans l'équipe du docteur Felder. Dont faisait partie ma mère.
- Monsieur Ramski ?

demande Viktor, recevant l'appel dans la Brasserie Berneoise Der blaue vogel.

- Appelle-moi Piotr, camarade.
- Je fais partie d'une époque autre que la vôtre, Piotr. Par *politique* je n'entends pas la même chose.
- En quoi crois-tu, Viktor ? Au progrès ?

Piotr casse des noix. Il porte une chemise crème sous un pull marron. Mesure un mètre soixante-dix, est bien bâti, a bouche épaisse, harmonieuse, rose sombre. Une bouche à baisers.

- Hemyx, ça ne me dit rien,

dit Viktor.

- Si les politiciens étaient davantage dans le progrès, dit Piotr, ils trouveraient solution à la pauvreté. La pauvreté tu le sais est mère de violence, ignorance, laideur.
- Vous soutenez la centrale Zeckon, Piotr ?
- Oui et non. Ne devons-nous pas prendre de risques ? Nous serions autonomes en matière d'énergie non polluante.
- Vous oubliez les ondes.
- Je ne t'ai pas envoyé l'interview d'Asselthof.
- Asselthof est contre Zeckon. Il en mesure les possibles risques. Ce ne sont pas des visions liées à la peur, ce sont des calculs produits sur base de données vérifiées. Il ne faut pas cette centrale à Devra.
- Viendra un moment, dit Piotr, où nos compatriotes voudront ne plus être coupés du monde. Ils voudront l'argent, pour ce que le progrès offre en matière de technologies.

Viktor se tait. Grâce à Asselthof, depuis dix ans la Faculté ne manque pas de matériel. Quand Viktor est arrivé à Berne, il a joui de dépenser du fric avec un goût de liberté extrême oui, *liberté*.

La brasserie est peu occupée, en ce début d'après-midi. Une femme de cinquante ans, belle, escorte une plus âgée prenant place avec difficulté sur la banquette vert bouteille, à côté de Viktor. La femme belle de cinquante ans sourit à Viktor. La vie, un jeu d'enfant.

- Piotr, dit Viktor, nous ferons connaissance à mon retour. Cela fera plaisir à Vanille que je l'accompagne chez vous. Nous mangerons vos fameux...
- ... beignets.

Viktor regarde la femme belle, qui l'ignore. Une sorte d'affolement grésille en lui.

- Hemyx et sa femme avaient-ils des enfants ?

il demande à Piotr, oncle de Vanille Antropova.

- Vanille est-elle en difficulté, Zapatt ?
- Vanille sollicite le renseignement. Je ne fais que.

Le bip s'étant enclenché, Viktor interrompt la conversation. Nous n'avons pas peur, nous sommes prudents, répétaient ses parents.

Viktor n'a plus que deux heures trente-deux à prester en tant que commandant de la mission. Vanille l'a discriminé aux oreilles de tous dans le dessein de communiquer avec lui de manière sécurisée. Elle l'a bluffée. *Un ventre tributaire d'une bouche et d'un trou du cul, rien en toi qui fasse de la pensée.* Afin que les autres ne soupçonnent pas nos conversations interlopes. *Trou du cul.* Comme tu y vas, Vanille.

Viktor est fortiche en informatique. Incroyablement doué. Il joue avec son instinct, ne se pose pas sur les acquis. Anticipe, pose devant lui le contraire de ce qui n'est pas advenu, déploie abusivement son artificielle paranoïa, pratique des gestes coutumiers et à revers, des absences de geste, change de support, de lieu, de rythme, enfin il prend, dans ce contexte précis, la décision de raccourcir les communications, avec qui que ce soit.

Il pose devant lui une page blanche de format A4 qu'il a extraite, pliée en quatre, de la poche de son manteau. Sort un bic, de couleur noire. Il achète quantité de bics, Viktor. De toutes les couleurs. A l'époque de la Fac, cela faisait hausser les épaules à Vanille. Dimitri le gratifiait d'une tape sur l'épaule. Tu l'avais pas déjà, cette couleur ? il disait.

Viktor a bonne mémoire, il se souvient d'un tas de choses, y a qu'à demander. Sauf les voix.

Dans la brasserie de L'oiseau bleu en ce début d'après-midi d'octobre, la voix de Dimitri résonne en Viktor. Il ne s'y attend pas. Il a les yeux posés sur les escarpins de verni noir portés par la femme de cinquante ans.

Dimitri ne discutait pas. Il riait. Le plus doué des trois. Avait commis sa thèse sur la rotation d'un module en orbite. Dimitri défendait le droit aux lois cosmologiques de ne pas être à hauteur de cerveau humain. Le jour où nous comprendrons les lois de l'univers, il disait, nous ferons la part belle à notre divinité et vaut mieux que ce jour-là n'arrive pas.

Viktor et Vanille ne souriaient pas entendant cela mais c'était leur Dimitri, cela faisait partie de lui, cette modestie. Dimitri étant le plus brillant des polytechniciens de la promotion, cela paraissait quelque peu suspect à Viktor qu'un tel esprit renonce à l'emprise sur la matière/cosmos. Dimitri était fasciné. Son corps participait de l'extase. Voilà pourquoi il était mort. Il s'était laissé vaincre par d'autres lois que celles de l'homme.

De la pointe du bic, Viktor sur le quart de la feuille trace la phrase suivante : Quand et où les missiles frapperont-ils ? La vieille dame, à côté de lui, au doigt de laquelle Viktor repère un oiseau d'ivoire aux ailes déployées, dit à la femme belle de cinquante ans:

- Lætitia ma chérie, je me sens prête pour le grand saut.

250.

- Meursault, j'ai le nom de ces gens.

Viktor marche à grands pas dans un quartier huppé. Il y a quelque chose de beau à le regarder se mouvoir, avec assurance, le long des murs, traversant les

rues, se dirigeant vers la base, hélant un taxi,  
je le trouve beau.

Le corps de Viktor séduit l'espace autour de lui.

Le chauffeur de taxi est chauve. Dans sa bagnole, odeur citronnée.

- Combien de temps avons-nous ?

demande Meursault au bout du fil.

- Deux minutes dix-huit, dit Viktor. Au fur et à mesure, de manière aléatoire, je réduirai nos temps de parole.
- Jusqu'à ce que nous ne puissions plus nous parler,

dit Salvatore.

- Quand arrivez-vous ?
- Ils m'ont repéré, Zapatt. Ils font pression.
- Fric ?
- Menaces,

dit Salvatore Meursault.

- Rappliquez,

dit Viktor.

- Antropova, dit Meursault, est un excellent ingénieur, je la crois en forme physiquement pour honorer les quatre mois restants.
- Elle veut vous entendre.
- J'ai été viré,

dit Meursault.

251.

Bowski l'attend devant la porte du hall.

- Je te croyais parti, dit Viktor. Luciano ne peut-il se passer de toi ?
- A la moindre embrouille, je dois me débarrasser de toi.
- Ce type est une crapule planétaire.
- Les missiles sont guidés par un émetteur, cet émetteur pose problème, je suis prié de te tenir à l'œil.

Viktor, face à Bowski, ne bouge pas d'un pouce.

- Où se trouve l'émetteur ?

demande Viktor.

- Tout allait bien dans le meilleur des mondes,

dit Bowski.

- Ils lanceront des missiles,

dit Viktor.

- Antropova n'est pas au courant c'est ce qui compte.
- Ils ne bousilleront pas la mission.
- Le volet militaire, dit Bowski, devait intervenir au dernier moment, de sorte que tout soit accompli. Il y a un problème d'émetteur. Ça se réglera. Les choses suivent leur cours, derrière elles il y a des gens dotés d'une volonté de fer. Tu es le futur boss de la base, ne gâche pas cette chance.
- Pourquoi pas toi, Bowski ?
- A la tête de la base ? Quelque chose s'est cassé en moi.
- Fais du parapente, tes couilles ne pèsent pas un gramme.

- Le vent est plus fort que notre courage, Zapatt.

Viktor pénètre dans la base. Ça fourmille de gens. Il ne s'en était pas rendu compte. Il vivait comme dans un rêve. Les employés ont les manières lentes de savoir ce qu'ils ont à faire. Lui, Viktor, dirigera la base.

Il aime Berne. Berne est au centre de l'Europe qui est au centre du monde. Pour cela, il faut que Vanille revienne. Elle fait partie de l'équation. Quand quelque chose d'évident s'impose à votre esprit, vous lui crachez dessus, vous ? Au contraire, vous applaudissez. Viens, petit renard.